

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

TOME LXXX.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE

AVEC

DES REMARQUES ET DES NOTES

HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES, ET LITTÉRAIRES.

CORRESPONDANCE.

TOME XIII.

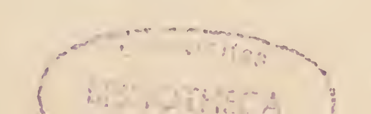


PARIS

BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DE VAUGIRARD, N° 17.

M. DCCC. XXV.



CORRESPONDANCE.

LETTRE MMDCCCCLXXIX.

A M. HELVÉTIUS,

A PARIS.

A Fernei, 2 janvier 1761.

Je salue les frères, en 1761, au nom de Dieu et de la raison, et je leur dis. Mes frères,

« Odi profanum vulgus, et arceo. »
HOR., lib. III, od. I.

Je ne songe qu'aux frères, qu'aux initiés. Vous êtes la bonne compagnie; donc c'est à vous à gouverner le public, le vrai public devant qui toutes les petites brochures, tous les petits journaux des faux chrétiens disparaissent, et devant qui la raison reste. Vous m'écrivîtes, mon cher et aimable philosophe, il y a quelque temps, que j'avais passé le Rubicon; depuis ce temps je suis devant Rome. Vous aurez peut-être ouï dire à quelques frères que j'ai des jésuites tout auprès de ma terre de Fernei; qu'ils avaient usurpé le bien de six pauvres gentilshommes[1], de six frères, tous officiers

[1]* MM. Deprez de Crassier, cités dans quelques lettres de 1759

dans le régiment de Deux-Ponts; que les jésuites, pendant la minorité de ces enfants, avaient obtenu des lettres-patentes pour acquérir à vil prix le domaine de ces orphelins; que je les ai forcés de renoncer à leur usurpation, et qu'ils m'ont apporté leur désistement. Voilà une bonne victoire de philosophes. Je sais bien que frère Kroust cabalera, que frère Berthier m'appellera *athée;* mais je vous répète qu'il ne faut pas plus craindre ces renards que les loups de jansénistes, et qu'il faut hardiment chasser aux bêtes puantes. Ils ont beau hurler que nous ne sommes pas chrétiens, je leur prouverai bientôt que nous sommes meilleurs chrétiens qu'eux. Je veux les battre avec leurs propres armes,

« Mutemus clypeos. . . . . »

Virg., *Æneid.*, II, v. 389.

Laissez-moi faire. Je leur montrerai ma foi par mes œuvres, avant qu'il soit peu. Vivez heureux, mon cher philosophe, dans le sein de la philosophie, de l'abondance et de l'amitié. Soyons hardiment bons serviteurs de Dieu et du roi, et foulons aux pieds les fanatiques et les hypocrites.

Dites-moi, je vous prie, s'il est vrai que ce cher

et de 1760. L'un d'eux, lieutenant-colonel d'infanterie, et grand-bailli d'épée du pays de Gex, fut député aux états-généraux de 1789. (L. D. B.)

Fréron soit sorti de son *fort*. On l'avait mis là pour qu'il n'eût pas la douleur de voir encore cette malheureuse *Écossaise;* mais on se méprit dans l'ordre; on mit For-l'Évêque au lieu de Bicêtre. On fera probablement un *errata* à la première occasion.

Je le répète, il y a des choses admirables dans l'*Héroïde du disciple de Socrate*. N'aimez-vous pas cet ouvrage? Il est d'un de nos frères. Je lui dis: Χαῖρε.

LETTRE MMDCCCCLXXX.

A M. LE BRUN.

A Fernei, 2 janvier.

Vous m'avez accoutumé, monsieur, à oser joindre mon nom à celui de Corneille, mais ce n'est que quand il s'agit de sa petite-fille. Nous espérons beaucoup d'elle, ma niéce et moi. Nous prenons soin de toutes les parties de son éducation, jusqu'à ce qu'il nous arrive un maître digne de l'instruire. Elle apprend l'orthographe; nous la fesons écrire. Vous voyez qu'elle forme bien ses lettres [1], et que ses lignes ne sont point en diagonale comme celles de quelques unes de nos Pari-

[1] * Ginguené nous apprend, t. IV des *OEuvres de Le Brun*, que

siennes. Elle lit avec nous à des heures réglées, et nous ne lui laissons jamais ignorer la signification des mots. Après la lecture, nous parlons de ce qu'elle a lu, et nous lui apprenons ainsi, insensiblement, un peu d'histoire. Tout cela se fait gaiement et sans la moindre apparence de leçon.

J'espère que l'ombre du grand Corneille ne sera pas mécontente; vous avez si bien fait parler cette ombre, monsieur, que je vous dois compte de tous ces petits détails. Si mademoiselle Corneille remercie M. Titon, et tous ceux qui ont pris intérêt à elle, souffrez que je les remercie aussi. J'espère que je leur devrai une des grandes consolations de ma vieillesse, celle d'avoir contribué à l'éducation de la cousine de Chimène, de Cornélie et de Camille.

Il faut que je vous dise encore qu'elle remplit exactement tous les devoirs de la religion, et que nos curés et notre évêque sont très contents de la manière dont on se gouverne dans mes terres. Les Berthier, les Guyon, les Gauchat, les Chaumeix,

Marie Corneille avait écrit ce peu de lignes en tête de la lettre de Voltaire :

« J'ai trop éprouvé vos bontés, monsieur, pour que je ne vous « témoigne pas ma reconnaissance au commencement de l'année, « et toutes les années de ma vie. Je vous supplie, monsieur, d'ajouter « à toutes vos bontés celle de vouloir bien présenter mes remercie- « ments à M. Titon, à mademoiselle Vilgenou, à M. du Molard, et « à tous ceux qui ont bien voulu s'intéresser à mon sort. » (Clog.)

en seront peut-être fâchés, mais je ne peux qu'y faire. Les philosophes servent Dieu et le roi, quoi que ces messieurs en disent. Nous ne sommes, à la vérité, ni jansénistes, ni molinistes, ni frondeurs; nous nous contentons d'être Français et catholiques tout uniment. Cela doit paraître bien horrible à l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques*.

Quant à ce malheureux Fréron, dont vous daignez me parler, ce n'est qu'un brigand que la justice a mis au For-l'Évêque, et un Marsyas qu'Apollon doit écorcher. Je vois assez, par vos vers et par votre prose, combien vous devez mépriser tous ces gredins qui sont l'opprobre de la littérature. Je vous estime autant que je les dédaigne.

Votre distinction entre le vrai public et le vulgaire est bien d'un homme qui mérite les suffrages du public; daignez y joindre le mien, et comptez sur la plus sincère estime, j'ose dire sur l'amitié de votre obéissant serviteur, VOLTAIRE.

LETTRE MMDCCCCLXXXI.

A M. DE CIDEVILLE,

RUE SAINT-PIERRE, PRÈS DU REMPART, A PARIS.

Au château de Fernei, 4 janvier.

Vous vous êtes blessé avec vos armes, mon cher et ancien ami ; il n'y a qu'à ne vous plus battre, et vous serez guéri. Dissipation, régime et sagesse, voilà vos remèdes. Je vous proposerais Tronchin, si je me flattais que vous daignassiez venir dans nos petits royaumes; mais vous préférez les bords de la Seine au beau bassin de nos Alpes. Je m'intéresse beaucoup *teretibus suris* de notre grand abbé[1]. Vous êtes de jeunes gens en comparaison du vieillard des Alpes. Il ne tient qu'à vous de vous porter mieux que moi. Je suis né faible, j'ai vécu languissant ; j'acquiers dans mes retraites de la force, et même un peu d'imagination. On ne meurt point ici. Nous avons une femme d'esprit[2] de cent trois ans, que j'aurais mariée à Fontenelle, s'il n'était pas mort jeune.

Nous avons aussi l'héritière du nom de Corneille, et ses dix-sept ans. Vous savez qu'elle a

[1] * L'abbé du Resnel. (Clog.)

[2] * Madame Lullin. (Clog.)

l'esprit très naturel, et que c'est pour cela que Fontenelle l'avait déshéritée. Vous savez toutes mes marches. Il est vrai que j'ai fait rendre le bien que les jésuites avaient usurpé sur six frères, tous au service du roi; mais apprenez que je ne m'en tiens pas là. Je suis occupé à présent à procurer à un prêtre[1] un emploi dans les galères. Si je peux faire pendre un prédicant huguenot,

« Sublimi feriam sidera vertice. . . . . »

Hor., lib. I, od. I, v. 36.

Je suis comme le musicien de Dufresni en chantant son opéra; *il fait le tout en badinant.* Mais je vous aime sérieusement; autant en fait madame Denis. Soyez gai, vous dis-je, et vous vous porterez à merveille.

Je vous embrasse *ex toto corde.* V.

LETTRE MMDCCCCLXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au château de Fernei, 6 janvier.

Mon cher ange, aidez-moi à venger la patrie de l'insolence anglicane. Un de mes amis, ami in-

[1] * Ancian, curé de Moëns. — Voyez, t. II de *Politique et Législation*, la *Requête* adressée au lieutenant-criminel du pays de Gex. (Cloc.)

time, a broché ce mémoire[1]. Je m'intéresse à la gloire de Pierre Corneille plus que jamais, depuis que j'ai chez moi sa petite-fille. Voyez si la douce réponse aux Anglais plaît à madame Scaliger. En ce cas, elle pourrait être imprimée par Prault petit-fils, sous vos auspices; sinon vous auriez la bonté de me la renvoyer, car je n'ai que ce seul exemplaire. J'attends aussi ce *Droit du Seigneur* que vous n'aimez point, et que j'ai le malheur d'aimer. Vous m'abandonnez du haut de votre ciel, ô mes anges! Dites-moi donc ce que vous avez fait de *Tancrède*, et de grace un petit mot d'*Oreste;* après quoi vous daignerez m'apprendre si nous aurons la guerre ou la paix. A propos de guerre, permettez que je vous parle de peste. Nous sommes menacés de la peste dans notre petit pays de Gex. J'ai pris la liberté de présenter requête contre elle à M. de Courteilles. Je vous supplie d'appuyer mes très humbles représentations; il s'agit d'un marais plein de serpents, qu'apparemment Fréron, Abraham Chaumeix, Guyon, Gauchat, et les auteurs du *Journal chrétien* ont envoyés.

Mais que deviennent les yeux de M. d'Argental? Je suis plus inquiet d'eux que de ma peste.

[1] * *L'Appel à toutes les nations de l'Europe*, opuscule contenant une apologie de Corneille et de Racine, et un précis des changements arrivés à l'Art tragique. (Clog.)

Est-il vrai qu'on ait joué à Versailles *la Femme qui a raison*, et que la reine ait été de l'avis de Fréron?

Avez-vous lu l'ouvrage[1] évangélique adressé à mon ami Guyon, sur l'Ancien et le Nouveau-Testament? Cela est poivré; c'est un petit livre excellent. Est-il vrai que le théologien de l'*Encyclopédie*, Morellet ou *Mords-les*, en soit l'auteur? Quel qu'il soit, son livre est brûlé et bénit.

Comment suis-je avec M. le duc de Choiseul? quand revient le vainqueur de Mahon?

Ayez pitié de moi, vous dis-je, auprès de M. de Courteilles. Il est dur d'être pestiféré dans un château qu'on vient de bâtir. A l'ombre de vos ailes.

LETTRE MMDCCCCLXXXIII.

A M. DAMILAVILLE.

6 janvier.

Le solitaire des Alpes fait mille compliments à M. Damilaville et à M. Thieriot. Il desire fort d'avoir le livre sur les impôts[2], qui a envoyé son au-

[1] * L'*Oracle des anciens fidèles*, attribué à Bigex, par Voltaire, dans une lettre du 12 juillet 1763. (CLOG.)

[2] * La *Théorie de l'Impôt*, par le marquis de Mirabeau, père du célèbre orateur. Il fut pour cet ouvrage détenu à Vincennes, du 15 au 25 décembre 1760. (L. D. B.)

teur à Vincennes. M. Thieriot ne pourrait-il pas adresser ce volume à M. Tronchin à Lyon, par la diligence, en cas qu'il soit un peu gros? Mes lettres sont courtes, monsieur, mais mes travaux sont longs. S'ils vous amusent, pardon à la brièveté de mon style épistolaire. J'ose vous prier de vouloir bien faire rendre l'incluse. Je ne sais nulle nouvelle de la littérature : je me recommande à M. Thieriot comme à vous. Mille souhaits *per le sante feste del divino natale.*

LETTRE MMDCCCCLXXXIV.

A M. D'ALEMBERT.

A Fernei, 6 janvier.

Mon cher et aimable philosophe, je vous salue, vous et les frères. La patience soit avec vous. Marchez toujours en ricanant, mes frères, dans le chemin de la vérité. Frère *Timothée*-Thieriot saura que *la Capilotade*[1] est achevée, et qu'elle forme un chant de *Jeanne* par voie de prophétie, ou à-peu-près. Dieu m'a fait la grace de comprendre que, quand on veut rendre les gens ridicules et méprisables à la postérité, il faut les nicher dans quelque ouvrage qui aille à la postérité. Or, le sujet

[1] * Le chant XVIII de *la Pucelle*. (CLOG.)

de *Jeanne* étant cher à la nation; et l'auteur, inspiré de Dieu, ayant retouché et achevé ce saint ouvrage avec un zéle pur, il se flatte que nos derniers neveux siffleront les Fréron, les Hayer, les Caveirac, les Chaumeix, les Gauchat, et tous les énerguménes, et tous les fripons ennemis des frères. Vous savez d'ailleurs que je tâche de rendre service au genre humain, non en paroles, mais en œuvres, ayant forcé les frères jésuites, mes voisins, à rendre à six gentilhommes, tous frères, tous officiers, tous en guenilles, un domaine considérable que saint Ignace avait usurpé sur eux. Sachez encore, pour votre édification, que je m'occupe à faire aller un prêtre aux galères. J'espère, Dieu aidant, en venir à bout. Vous verrez paraître incessamment une petite Lettre [1] *al signor marchese Albergati Capacelli, senatore di Bologna la grassa.* Je rends compte dans cette épître de l'état des lettres en France, et sur-tout de l'insolence de ceux qui prétendent être meilleurs chrétiens que nous. Je leur prouve que nous sommes incomparablement meilleurs chrétiens qu'eux. Je prie monsieur Albergati Capacelli d'instruire le pape que je ne suis ni janséniste, ni moliniste, ni d'aucune *classe* du Parlement, mais catholique romain, sujet du roi, attaché au roi, et détestant tous ceux qui ca-

[1] * Datée du 23 décembre 1760. (CLOG.)

balent contre le roi. Je me fais encenser tous les dimanches à ma paroisse; j'édifie tout le clergé, et dans peu l'on verra bien autre chose. Levez les mains au ciel, mes frères. Voilà pour les faquins de persécuteurs de l'Église de Paris : venons aux faquins de Genève. Les successeurs du Picard qui fit brûler Servet, les prédicants qui sont aujourd'hui servétiens, se sont avisés de faire une cabale très forte dans le couvent de Genève appelée ville, contre leurs concitoyens qui déshonoraient la religion de Calvin, et les mœurs des usuriers et des contrebandiers de Genève, au point de venir quelquefois jouer *Alzire* et *Mérope* dans le château de Tournai en France[1]. J. J. Rousseau, homme fort sage et fort conséquent, avait écrit plusieurs lettres contre ce scandale à des diacres de l'Église de Genève, à mon marchand de clous, à mon cordonnier. Enfin on a fait promettre à quelques acteurs qu'ils renonceraient à Satan et à ses pompes. Je vous propose pour problème de me dire si on est plus fou et plus sot à Genève qu'à Paris.

Je vous ai déja mandé[2] que votre ami Necker a demandé pardon au consistoire, et a été privé de sa professorerie pour avoir couché avec une femme

[1] * Tournai appartient au canton de Genève, depuis le 20 novembre 1815. (Clog.)

[2] * On n'a pas recueilli cette lettre où Voltaire parlait à d'Alembert du professeur Necker. (Clog.)

qui avait le croupion pourri, et que le cocu qui lui a tiré un coup de pistolet a été condamné à garder sa chambre un mois. *Nota bene* qu'un cocu assassin est impuni, et que Servet a été brûlé à petit feu pour l'hypostase. *Nota bene* que le curé que je poursuis pour avoir assassiné un de mes amis, chez une fille, pendant la nuit, dit hardiment la messe; et voyez comme va le monde.

Je vous prie, mon cher frère, de m'écrire quelque mot d'édification, de me mander de vos nouvelles et de celles des fidèles. Je vous embrasse.

« Urbis amatorem Fuscum salvere jubemus
« Ruris amatores. »

Hor., lib. I, ep. x.

LETTRE MMDCCCCLXXXV.

A M. DAMILAVILLE.

9 janvier.

Permettez-vous, monsieur, que j'abuse si souvent de votre bonne volonté? Vous verrez au moins que je n'abuse pas de votre confiance. Je vous envoie mes lettres ouvertes : il me semble que tout ce que j'écris est pour vous. Nous sommes des frères réunis par le même esprit de charité; nous sommes le *pusillus grex* [1].

[1] * Luc, ch. XII, v. 32. (L. D. B.)

Si vous voyez M. Diderot, dites-lui, je vous en prie, qu'il a en moi le partisan le plus constant et le plus fidèle.

J'ignore, monsieur, si vous avez reçu deux paquets assez gros et très édifiants : j'ai ouï dire qu'on était devenu très difficile à la poste.

LETTRE MMDCCCCLXXXVI.

A M. D'ALEMBERT.

A Fernei, 9 janvier.

Mon cher et grand philosophe, vous devenez plus nécessaire que jamais aux fidèles, aux gens de lettres, à la nation. Gardez-vous bien d'aller jamais en Prusse; un général ne doit point quitter son armée. J'ai vu un extrait de votre Discours [1] à l'Académie; en vérité, vous faites luire un nouveau jour aux yeux des gens de lettres. Je sais avec quelle bonté vous avez parlé de moi; j'y suis d'autant plus sensible, que vous me couvrez de votre égide contre les gueules des Cerbères; mais mon intérêt n'entre pour rien dans mon admiration.

[1] * Ce Discours, lu à l'Académie française, dans une séance publique, le 19 janvier 1761, est intitulé *Réflexions sur l'Histoire*. D'Alembert y fesait un éloge indirect et délicat de Voltaire *arrachant la famille du grand Corneille à l'indigence où elle languissait ignorée*. (CLOG.)

Pouvez-vous me confier le discours entier? Vous savez que je n'ai pas abusé de la première faveur[1]; je serai aussi discret sur la seconde.

M. de Malesherbes insulte la nation en permettant les infames personnalités de Fréron : on aurait dû lui faire déja un procès criminel. Ce n'est pas de M. de Malesherbes que je parle. De quel droit ce malheureux ose-t-il insulter mademoiselle Corneille, et dire que « son père, qui a un emploi « à cinquante francs par mois, la tire de son cou- « vent pour la faire élever chez moi par un bate- « leur de la foire? » Une calomnie si odieuse est capable d'empêcher cette fille de se marier. Mon cher philosophe, je vous jure que nous donnons à mademoiselle Corneille l'éducation que nous donnerions à une Montmorenci ou à une Châtillon, si on nous l'avait confiée. Nous y mettons nos soins, notre honneur. Si on ne punit pas ce Fréron, on est bien lâche. J'espère encore dans les sentiments d'honneur qui animent M. Titon et M. Le Brun. Il n'y a qu'à faire signer une procuration au bon homme Corneille, et la chose ira d'elle-même.

Vous n'avez pas probablement toute l'Épître d'Abraham Chaumeix à mademoiselle Clairon. Je ne crois pas qu'il faille la publier sitôt; il faut attendre du moins que Clairon soit guérie, et Fréron châtié.

[1] * Voyez le commencement de la lettre MMDCCCCIV. (CLOG.)

Ne mettrez-vous point Diderot dans l'Académie? Personne ne respecte l'abbé Le Blanc[1] plus que moi; mais je ne crois pas qu'avec tout son mérite il doive passer devant Diderot.

Un grand homme comme lui devrait au contraire employer son crédit pour procurer à M. Diderot cette faible consolation de toutes les injustices qu'il a essuyées. Nous remettons tout à votre prudence; vous savez agir comme écrire.

Votre Chaumeix ne s'appelle-t-il pas Sinon dans son nom de baptême? n'est-il pas détaché par quelque Ulysse, et Omer n'est-il pas dans le cheval?

Il y a des gens assez malavisés pour dire que

« Le petit singe à face de Thersite »

s'appelle un Omer dans le pays des singes; voyez la méchanceté! Je pense que voici le temps de faire sentir aux pédants en rabat, en soutane, en perruque, en cornette, qu'on les brave autant qu'on les méprise.

Pour moi, qui n'ai que deux jours à vivre, je les mettrai à persécuter les persécuteurs, mais surtout je les mettrai à vous aimer.

[1] * C'est à cet abbé qu'est adressée la lettre CCCLXXXIX. (CLOG.)

LETTRE MMDCCCCLXXXVII.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Fernei, le 10 janvier.

Monsieur, je n'ai jamais été du goût de mettre des vers au bas d'un portrait; cependant, puisque vous voulez en avoir pour l'estampe de Pierre-le-Grand, en voici quatre que vous me demandez :

Ses lois et ses travaux ont instruit les mortels;
Il fit tout pour son peuple, et sa fille l'imite;
Zoroastre, Osiris, vous eûtes des autels,
Et c'est lui seul qui les mérite.

Le seul nom de Pierre-le-Grand, monsieur, vaut mieux que ces quatre vers; mais, puisqu'il y est question de son auguste fille, je demande grace pour eux.

M. de Soltikof m'a dit qu'il n'avait aucune nouvelle de M. Pouschkin, que personne n'en avait eu depuis son départ de Vienne. Il est à craindre que dans ce voyage il n'ait été pris par les Prussiens. Quoi qu'il en soit, je n'ai aucuns matériaux pour le second volume. J'ai déja eu l'honneur de mander plusieurs fois à votre excellence qu'il est impossible de faire une histoire tolérable sans un précis des négociations et des guerres. Mon âge avance, ma santé est faible; j'ai bien peur de mou-

rir sans avoir achevé votre édifice. Ce qui achèverait de me faire mourir avec amertume, ce serait d'ignorer si la digne fille de Pierre-le-Grand a daigné agréer le monument que j'ai élevé à la gloire de son père. L'amour qu'elle a pour sa mémoire me fait espérer qu'elle voudra bien descendre un moment du haut rang où le ciel l'a placée, pour me faire assurer par votre excellence qu'elle n'est pas mécontente de mon travail. C'est ainsi que nos rois ont la bonté d'en user, même avec leurs propres sujets.

Les lettres du roi Stanislas, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, monsieur, sont une preuve de l'état déplorable où il était alors. Je crois que les réponses de l'empereur Pierre-le-Grand seraient encore beaucoup plus curieuses. C'est sur de pareilles pièces qu'il est agréable d'écrire l'histoire; mais n'ayant presque rien depuis la bataille et la paix du Pruth, il faut que je reste les bras croisés. Quand il plaira à votre excellence de me mettre la plume à la main, je suis tout prêt.

Je finis par vous assurer de tous les vœux que je fais pour votre bonheur particulier, et pour la prospérité de vos armes.

LETTRE MMDCCCCLXXXVIII.

A M. DAMILAVILLE.

11 janvier.

Je vous envoie toujours, monsieur, mes lettres ouvertes : tout doit être commun entre amis. Celle que je prends la liberté de vous envoyer pour M. Bagieu est pourtant cachetée; mais c'est qu'il s'agit de vér....Ce n'est pas pour moi, Dieu merci; ce n'est pas non plus pour ma niéce, ce n'est pas pour mademoiselle Corneille, que je tiens plus pucelle que la pucelle d'Orléans, et qui est beaucoup plus aimable; c'est pour un officier de mes parents dont je prends soin, et que j'ai laissé aux Délices, injustement soupçonné et mourant. Pardonnez donc la liberté que je prends, et continuez-moi vos bontés.

LETTRE MMDCCCCLXXXIX.

A M. BAGIEU [1].

A Fernei, 11 janvier.

Madame Denis et moi, monsieur, nous sommes

[1] * La lettre MDCCX est adressée à ce chirurgien-major des gendarmes de la garde du roi. (CLOG.)

des cœurs sensibles. Vous savez combien votre souvenir nous touche. Nous avons encore avec nous un cœur de dix-sept ans qui se forme : c'est l'héritière du nom du grand Corneille. C'est avec les ouvrages de son aïeul que nous oublions l'*Année littéraire* et son digne auteur. Si M. Morand[1] veut aimer les gens de lettres, il ne faut pas qu'il choisisse les pirates des lettres.

Permettez-vous, monsieur, que je vous consulte sur une affaire plus importante? J'ai auprès de moi un jeune homme de mes parents[2]; il fut attaqué, il y a dix-huit mois, d'un rhumatisme qui ressemblait à une sciatique. Nous l'envoyâmes aux bains d'Aix; les douleurs augmentèrent. M. Tronchin lui ordonna encore les eaux, il y a six mois; il en revint avec une tumeur sur le *fascia lata*[3], et toujours souffrant des douleurs d'élancement, se sentant comme déchiré. Il se ressouvint alors, ou crut se ressouvenir qu'il était tombé à la chasse, il y avait deux ans. On lui appliqua les mouches cantharides avant cet aveu, et après cet aveu on en fut fâché. Les douleurs devinrent plus vives, la tumeur plus forte. On jugea que le coup qu'il prétendait s'être donné à la cuisse, en tombant de

[1]* Chirurgien-major de l'Hôtel des Invalides, nommé dans la lettre MMDCCCLV. Morand était lié avec Fréron. (CLOG.)

[2]* Daumart. (CLOG.)

[3]* Muscle qui tend la cuisse. (L. D. B.)

cheval, avait pu causer une carie dans le fémur. On lui fit une ouverture de six grands doigts de long, et très profonde. On sonda; on ne put pénétrer assez avant; le pus coula d'abord assez blanc, ensuite plus foncé, enfin d'une espèce fétide et purulente. Les douleurs furent toujours les mêmes, depuis la tête du fémur jusqu'au genou. Ces élancements se sont fait sentir dans l'autre cuisse. Celle à laquelle on avait fait l'opération s'est très enflée, l'autre s'est absolument desséchée. Le pus de la plaie est devenu de jour en jour plus fétide, tantôt en grande abondance, tantôt en petite quantité; très souvent la fièvre, des insomnies, mais toujours un peu d'appétit. On a jugé la tête du fémur cariée et déplacée. Tronchin l'a jugé à mort. Le chirurgien, qui est assez habile, a pensé de même. Il se fit une nouvelle tumeur au-dessous de la plaie, il y a quelques jours; il en coula une grande quantité de sanie purulente, et son appétit augmenta. Ce n'est point au *fascia lata* que cette tumeur nouvelle a percé, c'est près des muscles intérieurs. Le chirurgien alors s'est avisé de lui demander si, quelque temps avant de tomber malade, il n'avait pas mérité la vérole. Il a répondu qu'il avait eu affaire dans Genève à quelques créatures qui pouvaient la donner, mais nul symptôme avant-coureur de cette maladie. Tout se réduit à cette

espèce de sciatique. Aucune dartre, aucun bubon, aucune tache, nulle enflure aux aines, sinon l'enflure présente qui va de l'os des îles au pied. La chair de ces parties n'a plus de ressort, le doigt y laisse un creux; le pus coule par la nouvelle ouverture, et cependant l'appétit augmente. Il faut quatre personnes pour le porter d'un lit à l'autre. L'atrophie n'est point sur le visage, la parole est libre et quelquefois assez ferme.

Voilà son état depuis quatre mois entiers que l'opération fut faite. J'ajoute encore que le coccix est écorché, mais que le peu de sanie qui en sort n'est point de la qualité du pus fétide de la cuisse. On ne sait si on hasardera le grand remède.

Pardonnez, monsieur, ce long exposé; daignez me communiquer vos lumières. Que pensez-vous des dragées de Kaiser? et croyez-vous que Colomb nous ait rendu un grand service par la découverte de l'Amérique?

Je suis avec toute l'estime qu'on vous doit, et j'ose dire, avec amitié, monsieur, votre, etc.

LETTRE MMDCCCCXC.

A M. THIERIOT.

11 janvier.

Reçu *le Monde*[1] et la Lettre du primat[2] des Gaules; il y a plus de deux mois, mon cher ami, que j'ai chez moi cette Lettre in-4° marginée. Sachez qu'en poursuivant frère Berthier, je suis fort bien auprès de mon primat, très bien avec mon évêque; qu'incessamment je serai le favori de l'archevêque de Paris; et, si vous me fâchez, je le serai du pape.

Reçu encore la *Théorie de l'Impôt,* théorie obscure, théorie qui me paraît absurde; et toutes ces théories viennent mal-à-propos pour faire accroire aux étrangers que nous sommes sans ressource, et qu'on peut nous outrager et nous attaquer impunément. Voilà de plaisants citoyens et de plaisants *amis des hommes!* Qu'ils viennent comme moi sur la frontière, ils changeront bien d'avis; ils verront combien il est nécessaire de faire respecter le roi et l'état. Par ma foi, on voit les choses tout de travers à Paris.

[1] * *Le Monde comme il est.* (Clog.)

[2] * Christophe de Beaumont. (Clog.)

Vous verrez bientôt une très singulière Épître[1] à Clairon. Je la loue comme elle le mérite; je fais l'éloge du roi, et c'est mon cœur qui le fait; je me moque de tout le reste, et même assez violemment. J'ai souffert trôp long-temps; je deviens Minos dans ma vieillesse, je punis les méchants.

P. S. Je suis bien content de l'acquisition de mademoiselle Corneille; elle fait jusqu'à présent l'agrément de notre maison. Il est honteux pour la France que quelque grande dame ne l'ait pas prise auprès d'elle.

Nota bene que le saint abbé Grizel[2] n'a point volé madame d'Egmont, mais bien M. de Tourni. Gardez-vous d'induire les commentateurs en erreur.

LETTRE MMDCCCCXCI.

AUX AUTEURS DU MERCURE[3].

Au château de Fernei, pays de Gex, le 12 janvier.

Ayant vu dans plusieurs journaux l'ode et les

[1]* L'*Épître* XC, t. III des *Poésies.* — Voltaire avait composé cette épître d'après le conseil de d'Alembert. (CLOG.)

[2]* Voyez l'avant-dernier alinéa de la lettre MMDCCCCLXXVIII. (CLOG.)

[3]* Cette lettre qui n'a encore été recueillie dans aucune édition de Voltaire est tirée du Mercure de France, 1761, février, p. 223. Elle fut aussi insérée dans le Journal Encyclopédique du même mois. (L. D. B.)

lettres de M. *Le Brun*, secrétaire de S. A. S. monseigneur le prince de *Conti*, avec mes réponses, annoncées sous le titre de Genève, je suis obligé d'avertir que *Duchesne* les a imprimées à Paris; que je ne publie point mes lettres, encore moins celles des autres, et qu'aucun des petits ouvrages qu'on débite à Paris sous le nom de Genève n'est connu dans cette ville.

C'est d'ailleurs outrager la France que de faire accroire qu'on a été obligé d'imprimer en pays étranger l'ode de M. *Le Brun*, laquelle fait honneur à la patrie par les sentiments admirables dont elle est pleine, et par le sujet qu'elle traite. Les lettres dont M. *Le Brun* m'a honoré sont encore un monument très précieux; c'est lui et M. *Titon du Tillet*[1], si connu par son zéle patriotique, qui seuls ont pris soin dans Paris de l'héritière du nom du grand *Corneille*, et qui m'ont procuré l'honneur inestimable d'avoir chez moi la descendante du premier Français qui ait fait respecter notre patrie des étrangers dans le premier des arts. C'est donc à Paris et non à Genève, ni ailleurs, qu'on a dû imprimer et qu'on a imprimé en effet ce qui regarde ce grand homme. Les petits billets que j'ai pu écrire sur cette affaire ne con-

[1] * Allusion au Parnasse Français dont le modéle en bronze est à la Bibliothèque du roi. Voltaire en parle dans son commentaire historique, tom. II, p. 184 de notre édition. (Cloc.)

tiennent que des détails obscurs, qui assurément ne méritent pas de voir le jour.

Je dois avertir encore que je ne demeure, ni n'ai jamais demeuré, à Genève, où plusieurs personnes mal informées m'écrivent; que si j'ai une maison de campagne dans le territoire de cette ville, ce n'est que pour être à portée des secours dans une vieillesse infirme; que je vis dans des terres en France, honoré des bienfaits du roi et des priviléges singuliers qu'il a daigné accorder à ces terres; qu'en y méprisant du plus souverain mépris les insolents calomniateurs de la littérature et de la philosophie, je n'y suis occupé que de mon zéle et de ma reconnaissance pour mon roi, de ce qui intéresse mes amis [1], et des soins de l'agriculture.

Je dois ajouter qu'il m'est revenu que plusieurs personnes se plaignaient de ne recevoir point de réponse de moi : j'avertis que je ne reçois aucune lettre cachetée de cachets inconnus, et qu'elles restent toutes à la poste. VOLTAIRE.

[1] * On trouve aussi cette lettre dans la correspondance de Grimm, dont les éditeurs ne font pas connaître à qui elle a été adressée, et qui offrent cette variante : au lieu de « De ce qui intéresse mes amis... » « Du culte et de tous les exercices de ma religion. » (L. D. B.)

LETTRE MMDCCCCXCII.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Fernei, 13 janvier.

Pardon, madame, pardon; j'ai eu des jésuites à chasser d'un bien qu'ils avaient usurpé sur des gentilshommes de mon voisinage. J'ai eu un curé à faire condamner. Ces bonnes œuvres ont pris mon temps. Je commence à espérer beaucoup de la France sur terre; car sur mer je l'abandonne. On paie les rentes; on éteint quelques dettes. Il y a de l'ordre, malgré toutes nos énormes sottises. J'ai peine à croire qu'on ôte le commandement à M. le maréchal de Broglie. Il me semble qu'il s'est très bien conduit en conservant Goëttingue.

Avez-vous, madame, M. le comte de Lutzelbourg auprès de vous? comment vous trouvez-vous du vent du nord? C'est, je crois, votre seul ennemi. Songez, madame, que l'hiver de la vie qui est si dur, si désagréable pour tant de personnes, et auquel même il est si rare d'arriver, est pour vous une saison qui a encore des fleurs. Vous avez la santé du corps et de l'esprit. Il est vrai que vous écrivez comme un chat. Mais dans vos plus beaux jours, vous n'eûtes jamais une plus belle main,

Voyez-vous quelquefois M. de Lucé[1]? Seriez-vous assez bonne, madame, pour me rappeler à son souvenir?

Madame la marquise[2] est donc impitoyable, ou vous? Je n'aurai donc pas copie de son portrait?

Vivez heureuse et long-temps, madame; nous vous souhaitons, ma nièce et moi, ces deux petites bagatelles de tout notre cœur. Mille respects. V.

LETTRE MMDCCCCXCIII.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Fernei, 14 janvier.

Que monsieur et madame écrivent à eux deux des lettres aimables! Je ne peux pas croire que des anges qui écrivent si bien aient tort sur ce *Droit du Seigneur;* cependant les écailles ne sont pas encore tombées de mes yeux. Mais pourquoi M. d'Argental n'écrit-il pas? Quoi, pas un mot! aurait-il toujours son ophthalmie? S'il n'est que paresseux, je suis consolé. Il a un charmant secrétaire. Tenez, petite fille, voilà comme les dames

[1]* Ministre du roi de France auprès de Stanislas. — Le comte de Lucé (et non de *Luce*, comme on l'a imprimé dans la *Correspondance*, tom. IX, pag. 230) fut un des membres honoraires de l'Académie de Nanci. (CLOG.)

[2]* La marquise de Pompadour. (CLOG.)

écrivent à Paris. Voyez que cela est droit; et ce style, qu'en dites-vous? quand écrirez-vous de même, descendante de Corneille? Cela donne de l'émulation; elle va vite m'écrire un petit billet dans sa chambre : c'est, je vous assure, une plaisante éducation.

Je suis à vos pieds, madame, moi et *la Muse*[1] *limonadière.* Comment du cercle de mes montagnes pouvoir reconnaître tant de bontés?

Voulez-vous vous amuser à lire ce chiffon[2]? voulez-vous le lire à mademoiselle Clairon? Il n'y a que vous et M. le duc de Choiseul qui en ayez. Vous m'allez dire que je deviens bien hardi et un peu méchant sur mes vieux jours. Méchant! non; je deviens Minos, je juge les pervers. — « Mais prenez garde à vous, il y a des gens qui ne pardonnent « point. » — Je le sais; et je suis comme eux. J'ai soixante-sept ans; je vais à la messe de ma paroisse; j'édifie mon peuple; je bâtis une église; j'y communie, et je m'y ferai enterrer, mort-dieu! malgré les hypocrites. Je crois en Jésus-Christ consubstantiel à Dieu, en la vierge Marie, mère de Dieu. Lâches persécuteurs, qu'avez-vous à me dire? — « Mais vous avez fait *la Pucelle.* » —Non, je ne l'ai pas faite; c'est vous qui en êtes l'auteur; c'est vous qui

[1] * Madame Bourette. (CLOG.)

[2] * L'*Épître* XC, à *Daphné-Clairon.* Omer Joli de Fleuri y est appelé *petit singe au sourcil noir.* (CLOG.)

avez mis vos oreilles à la monture de Jeanne. Je suis bon chrétien, bon serviteur du roi, bon seigneur de paroisse, bon précepteur de fille, je fais trembler jésuites et curés; je fais ce que je veux de ma petite province grande comme la main, excepté quand les fermiers-généraux s'en mêlent; je suis homme à avoir le pape dans ma manche quand je voudrai. Eh bien! cuistres, qu'avez-vous à dire?

Voilà, mes chers anges, ce que je répondrais aux Fantin, aux Grizel, aux Guyon et au *petit singe noir*. J'aime d'ailleurs les vengeances qui me font pouffer de rire. Et puis, qui est ce *singe noir?* c'est peut-être Berthier, c'est peut-être Gauchat, Caveirac. Tous ces gens-là sont également la gloire de la France.

J'ai lu la *Théorie de l'Impôt;* elle me paraît aussi absurde que ridiculement écrite. Je n'aime point ces *amis des hommes* qui crient sans cesse aux ennemis de l'état : Nous sommes ruinés; venez, il y fait bon.

A vos pieds.

Pour Dieu, daignez m'envoyer (paroles ne puent point) la feuille [1] de l'infame Fréron contre M. Le

[1] * Voici le passage de l'*Année littéraire* dont Thieriot venait d'écrire un mot à Voltaire, au sujet de Marie Corneille : « Vous ne sau- « riez croire, monsieur, le bruit que fait dans le monde cette géné- « rosité de M. de Voltaire. On en a parlé dans les gazettes, dans les

Brun. J'avoue que l'*ode* est bien longue, qu'il y a de terribles impropriétés de style, mais il y a de fort belles strophes, et j'aime M. Le Brun; il m'a fait faire une bonne action dont je suis plus content de jour en jour.

LETTRE MMDCCCCXCIV.

A M. DU MOLARD[1].

A Fernei, 15 janvier.

Mon cher ami, nous ne montrons encore que le français à Cornélie; si vous étiez ici, vous lui apprendriez le grec. Nous ne cessons jusqu'à présent de remercier M. Titon et M. Le Brun, de

« journaux, dans tous les papiers publics, et je suis persuadé que « ces annonces fastueuses font beaucoup de peine à ce poëte modeste, « qui sait que le principal mérite des actions louables est d'être tenues « secrètes. Il semble d'ailleurs, par cet éclat, que M. de Voltaire « n'est point accoutumé à donner de pareilles preuves de son bon « cœur, et que c'est la chose la plus extraordinaire que de le voir « jeter un regard de sensibilité sur une jeune infortunée; mais il y a « près d'un an qu'il fait le même bien au sieur l'Écluse, ancien ac- « teur de l'*Opéra-Comique*, qu'il loge chez lui, qu'il nourrit, en un « mot, qu'il traite en frère. Il faut avouer que, en sortant du cou- « vent, mademoiselle Corneille va tomber en de bonnes mains. »

(Clog.)

[1] * Charles du Molard, né à Paris le 22 juillet 1709, mort le 16 mai 1772. Voltaire était en commerce épistolaire avec cet auteur; mais la plupart des lettres qu'il lui adressa n'ont pas été recueillies.

(Clog.)

nous avoir procuré le trésor que nous possédons. Le cœur paraît excellent, et nous avons tout sujet d'espérer que, si nous n'en fesons pas une savante, elle deviendra une personne très aimable, qui aura toutes les vertus, les graces et le naturel qui font le charme de la société.

Ce qui me plaît sur-tout en elle, c'est son attachement pour son père, sa reconnaissance pour M. Titon, pour M. Le Brun et pour toutes les personnes dont elle doit se souvenir. Elle a été un peu malade. Vous pouvez juger si madame Denis en a pris soin; elle est très bien servie; on lui a assigné une femme de chambre qui est enchantée d'être auprès d'elle; elle est aimée de tous les domestiques; chacun se dispute l'honneur de faire ses petites volontés, et assurément ses volontés ne sont pas difficiles. Nous avons cessé nos lectures depuis qu'un rhume violent l'a réduite au régime et à la cessation de tout travail. Elle commence à être mieux. Nous allons reprendre nos leçons d'orthographe. Le premier soin doit être de lui faire parler sa langue avec simplicité et avec noblesse. Nous la fesons écrire tous les jours: elle m'envoie un petit billet, et je le corrige: elle me rend compte de ses lectures: il n'est pas encore temps de lui donner des maîtres; elle n'en a point d'autres que ma niéce et moi. Nous ne lui laissons passer ni mauvais termes ni prononciations vicieuses; l'u-

sage améne tout. Nous n'oublions pas les petits ouvrages de la main. Il y a des heures pour la lecture, des heures pour les tapisseries de petit point. Je vous rends un compte exact de tout. Je ne dois point omettre que je la conduis moi-même à la messe de paroisse. Nous devons l'exemple, et nous le donnons. Je crois que M. Titon et M. Le Brun ne dédaigneront point ces petits détails, et qu'ils verront avec plaisir que leurs soins n'ont pas été infructueux. Je souhaite à M. Titon ce qu'on lui a sans doute tant souhaité, les années du mari de l'Aurore. Dites, je vous prie, à M. Le Brun, que personne ne lui est plus obligé que moi. On dit que son *ode* a encore un nouveau mérite auprès du public par les impertinences de ce malheureux Fréron. Il est pourtant bien honteux qu'on laisse aboyer ce chien. Il me semble qu'en bonne police on devrait étouffer ceux qui sont attaqués de la rage.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE MMDCCCCXCV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Fernei, 15 janvier.

Je commence d'abord par vous excepter, madame; mais si je m'adressais à toutes les autres

dames de Paris, je leur dirais : C'est bien à vous, dans votre heureuse oisiveté, à prétendre que vous n'avez pas un moment de libre! Il vous appartient bien de parler ainsi à un pauvre homme qui a cent ouvriers et cent bœufs à conduire, occupé du devoir de tourner en ridicule les jésuites et les jansénistes, frappant à droite et à gauche sur saint Ignace et sur Calvin, fesant des tragédies bonnes ou mauvaises, débrouillant le chaos des archives de Pétersbourg, soutenant des procès, accablé d'une correspondance qui s'étend de Pondichéri jusqu'à Rome! voilà ce qui s'appelle n'avoir pas un moment de libre. Cependant, madame, j'ai toujours le temps de vous écrire, et c'est le temps le plus agréablement employé de ma vie, après celui de lire vos lettres.

Vous méprisez trop Ézéchiel, madame; la manière légère dont vous parlez de ce grand homme tient trop de la frivolité de votre pays. Je vous passe de ne point déjeuner comme lui : il n'y a jamais eu que Paparel à qui cet honneur ait été réservé; mais sachez qu'Ézéchiel fut plus considéré de son temps qu'Arnauld et Quesnel du leur. Sachez qu'il fut le premier qui osa donner un démenti à Moïse; qu'il s'avisa d'assurer que Dieu ne punissait pas les enfants des iniquités de leurs pères, et que cela fit un schisme dans la nation. Eh! n'est-ce rien, s'il vous plaît, après avoir mangé

de la merde, que de promettre aux Juifs, de la part de Dieu, qu'ils mangeront de la chair d'homme[1] tout leur soûl?

Vous ne vous souciez donc pas, madame, de connaître les mœurs des nations? Pour peu que vous eussiez de curiosité, je vous prouverais qu'il n'y a point eu de peuples qui n'aient mangé communément de petits garçons et de petites filles; et vous m'avouerez même que ce n'est pas un si grand mal d'en manger deux ou trois, que d'en égorger des milliers, comme nous fesons poliment en Allemagne.

M. de Trudaine[2] ne sait ce qu'il dit, madame, quand il prétend que je me porte bien; mais c'est, en vérité, la seule chose dans laquelle il se trompe: je n'ai jamais connu d'esprit plus juste et plus aimable. Je suis enchanté qu'il soit de votre cour, et je voudrais qu'on ne vous l'enlevât que pour le faire mon intendant; car j'ai grand besoin d'un intendant qui m'aime.

J'aime passionnément à être le maître chez moi; les intendants veulent être les maîtres par-tout, et ce combat d'opinions ne laisse pas d'être quelquefois embarrassant.

[1] * *Carnes fortium comedetis, et sanguinem principum terræ bibetis... et comedetis adipem in saturitatem, et bibetis sanguinem in ebrietatem,* etc. — Ézéchiel, chap. XXXIX, v. 18 et 19. (CLOG.)

[2] * Daniel-Charles Trudaine, intendant des Finances. (CLOG.)

Je ne suis point du tout de l'avis de

« Ce bon Régent qui gâta tout en France [1]. »

Il prétendait, dites-vous, qu'il n'y avait que des sots ou des fripons. Le nombre en est grand, et je crois qu'au Palais-Royal la chose était ainsi; mais je vous nommerai, quand vous voudrez, vingt belles ames qui ne sont ni sottes ni coquines, à commencer par vous, madame, et par M. le président Hénault. Je tiens de plus nos philosophes très gens de bien; je crois les Diderot, les d'Alembert, aussi vertueux qu'éclairés. Cette idée fait un contre-poids dans mon esprit à toutes les horreurs de ce monde.

Vraiment, madame, ce serait un beau jour pour moi que le petit souper dont vous me parlez, avec M. le maréchal de Richelieu et M. le président Hénault; mais, en attendant le souper, je vous assure, sans vanité, que je vous ferais des contes que vous prendriez pour des *Mille et une Nuits*, et qui pourtant sont très véritables.

Oui, madame, j'aurais du plaisir, et le plus grand plaisir du monde, à vous parler, et surtout à vous entendre. Cela serait plaisant de nous voir arriver à Saint-Joseph, avec madame Denis et cette demoiselle Corneille qui sera, je vous jure,

[1] * Voltaire, vers 101 de l'*Épître sur la Calomnie*, à madame du Châtelet. (L. D. B.)

le contre-pied du pédantisme; mais je vous avertis que je ne pourrais jamais passer à Paris que les mois de janvier et de février.

Vous ne savez pas, madame, ce que c'est que le plaisir de gouverner des terres un peu étendues: vous ne connaissez pas la vie libre et patriarcale; c'est une espèce d'existence nouvelle. D'ailleurs je suis si insolent dans ma manière de penser, j'ai quelquefois des expressions si téméraires, je hais si fort les pédants, j'ai tant d'horreur pour les hypocrites, je me mets si fort en colère contre les fanatiques, que je ne pourrais jamais tenir à Paris plus de deux mois.

Vous me parlez, madame, de ma paix particulière: mais vraiment je la tiens toute faite; je crois même avoir du crédit, si vous me fâchez; mais je suis discret, et je mets une partie du souverain bien à ne demander rien à personne, à n'avoir besoin de personne, à ne courtiser personne. Il y a des vieillards doucereux, circonspects, pleins de ménagements, comme s'ils avaient leur fortune à faire. Fontenelle, par exemple, n'aurait pas dit son avis à l'âge de quatre-vingt-dix ans, sur les feuilles de Fréron. Ceux qui voudront de ces vieillards-là peuvent s'adresser à d'autres qu'à moi.

Eh bien! madame, ai-je répondu à tous les articles de votre lettre? suis-je un homme qui ne lise pas ce qu'on lui écrit? suis-je un homme qui écrive

à contre-cœur? et aurez-vous d'autres reproches à me faire, que celui de vous ennuyer par mon énorme bavarderie?

Quand vous voudrez, je vous enverrai un chant[1] de *la Pucelle*, qu'on a retrouvé dans la bibliothèque d'un savant. Ce chant n'est pas fait, je l'avoue, pour être lu à la cour par l'abbé Grizel, mais il pourrait édifier des personnes tolérantes.

A propos, madame, si vous vous imaginez que *la Pucelle* soit une pure plaisanterie, vous avez raison. C'est trop de vingt chants : mais il y a continuellement du merveilleux, de la poésie, de l'intérêt, de la naïveté sur-tout. Vingt chants ne suffisent pas. *L'Arioste*, qui en a quarante-huit, est mon Dieu. Tous les poëmes m'ennuient, hors le sien. Je ne l'aimais pas assez dans ma jeunesse; je ne savais pas assez l'italien. *Le Pentateuque* et *l'Arioste* font aujourd'hui le charme de ma vie. Mais, madame, si jamais je fais un tour à Paris, je vous préfèrerai au *Pentateuque*.

Adieu, madame; il faut jouer avec la vie jusqu'au dernier moment, et jusqu'au dernier moment je vous serai attaché avec le respect le plus tendre.

[1] * Le XVIIIe, que Voltaire appelait alors *la Capilotade*. (CLOG.)

LETTRE MMDCCCCXCVI.

A M. THIERIOT.

15 janvier.

Reçu une feuille du *Censeur hebdomadaire*[1], et l'*Histoire de la Nièce d'Eschyle*[2]. Je voudrais voir de quel poison se sert l'ami Frelon pour noircir le zéle, l'*ode* et les soins de M. Le Brun. Comment sait-il que l'Écluse est venu dans notre maison? et que peut-il dire de ce l'Écluse? Il finira par s'attirer de méchantes affaires. Vous ne pouvez avoir encore le chant de *la Capilotade*. Il faut bien constater l'aventure de Grizel avant de le fourrer là.

J'ai voulu avoir le *Recueil*[3] H, parceque j'avais les précédents : voilà comme on s'enferre souvent.

Il n'y a pas moyen de vous faire tenir encore l'Épître à mademoiselle Clairon. Il faut attendre qu'elle se porte bien, qu'elle rejoue *Tancrède*, et que certaines gens approuvent les petites har-

[1] * Chaumeix était un des rédacteurs de ce journal. (Clog.)

[2] * *La Petite Nièce d'Eschyle, histoire athénienne, traduite d'un manuscrit grec*; 1761, in-8°. — Cette petite brochure est attribuée par Barbier au chevalier Neufville-Montador. (Clog.)

[3] * *Recueil A, B, C, D*, etc., publié par Perau, Mercier de Saint-Léger, de Querlon, de la Porte, Barbazan et Graville; Fontenoi (Paris), 1745-62, 24 vol. in-12. (Clog.)

diesses de cette Épître. Je suis convaincu que l'acharnement de Fréron contre un homme du mérite de M. Diderot fera grand bien au *Père de famille*.

Vous demandez des détails sur mon triomphe *de gente jesuitica:* ce triomphe n'est qu'une ovation; nul péril, nul sang répandu. Les jésuites s'étaient emparés du bien de MM. de Crassier, parcequ'ils croyaient ces gentilshommes trop pauvres pour rentrer dans leurs domaines. Je leur ai prêté de l'argent sans intérêt pour y rentrer; les jésuites se sont soumis; l'affaire est faite. S'il y a quelque discussion, on fera un petit *factum* bien propre que vous lirez avec édification. Voilà, mon ancien ami, tout ce que je peux vous mander pour le présent. *Interim, vale.*

LETTRE MMDCCCCXCVII.

A M. DAMILAVILLE.

16 janvier.

Mille tendres remerciements à M. Damilaville pour toutes ses bontés. Voici une petite lettre que je le prie, lui ou M. Thieriot, de vouloir bien faire parvenir à M. du Molard, par cette petite poste si utile au public, et que l'ancien ministère avait rebutée pendant cinquante ans.

Ce M. du Molard est un homme que je dois beaucoup aimer; car c'est lui en partie qui nous a procuré mademoiselle Corneille. M. Damilaville et M. Thierot peuvent lire ma lettre à M. du Molard, et le petit billet de mademoiselle Corneille. Ils verront si nous savons élever les jeunes filles.

Je fais une réflexion : M. Thieriot me mande que le digne Fréron a fait une espèce d'accolade de la descendante du grand Corneille et de l'Écluse, excellent dentiste[1] qui, dans sa jeunesse, a été acteur de l'Opéra-Comique. Si cela est, c'est une insolence très punissable, et dont les parents de mademoiselle Corneille devraient demander justice. L'Écluse n'est point dans mon château; il est à Genève, et y est très nécessaire; c'est un homme d'ailleurs supérieur dans son art, très honnête homme et très estimé. La licence d'un tel barbouilleur de papier mériterait un peu de correction.

[1] * Ce l'Écluse, qui signait l'Écluse du Tilloi, est le même auquel le roi de Pologne Stanislas confia l'emploi de son dentiste, le même jour, dit-on, où il perdit sa dernière dent : c'était pas conséquent une véritable sinécure, comme il s'en trouvait beaucoup dans les cours. Ce fait rappelle la nomination que le prince de Conti fit de l'abbé Prévost pour son aumônier. « Monseigneur, dit l'auteur de « Cléveland, je remercie beaucoup V. A.; mais je vous avouerai que « je ne sais pas dire la messe. — Eh! qu'importe? reprit le prince, « je ne l'entends jamais. » (L. D. B.)

LETTRE MMDCCCCXCVIII.

A M. DE LA MARCHE,

PREMIER PRÉSIDENT DU PARLEMENT DE BOURGOGNE.

Au château de Fernei, pays de Gex, 18 janvier [1].

M. de Ruffei, monsieur, m'a fait verser des larmes de joie, en m'apprenant que vous vouliez bien vous ressouvenir de moi, et que vous vous rendiez à la société, dont vous avez toujours fait le charme. Mon cœur est encore tout ému en vous écrivant. Songez-vous bien qu'il y a près de soixante ans que je vous suis attaché! Mes cheveux ont blanchi, mes dents sont tombées; mais mon cœur est jeune; je suis tenté de franchir les monts et les neiges qui nous séparent, et de venir vous em-

[1] * On a commis une erreur, dans les *Lettres inédites de Voltaire*, publiées par M. Renouard, en 1822, en donnant à celle-ci la date du 18 *juillet*. — Claude-Philibert Fiot de La Marche, comte de Bosjean, naquit le 12 auguste 1694, à Dijon, où il est mort le 3 juin 1768. Ce magistrat, devenu premier président du parlement de Bourgogne, en 1745, avait étudié avec Voltaire au collège de Clermont (le collège de Louis-le-Grand, ou des Jésuites), et avec le Gouz de Gerland. Il était également lié avec d'autres correspondants de son ancien condiciple, tels que le président de Ruffei, Quarré de Quintin, le docteur Maret, etc., et le dessinateur Fr. Devosges. Il eut pour gendres Barberie de Courteilles, et le marquis de Paulmi.— Le président de La Marche alla voir Voltaire en septembre 1761. (Clog.)

brasser. J'ai honte de vous avouer que je me regarde dans mes retraites comme un des plus heureux hommes du monde; mais vous méritez de l'être plus que moi; et je vous avertis que je cesse de l'être si vous ne l'êtes pas. Vous êtes honoré, aimé; je vous connais une très belle ame, une ame charmante, juste, éclairée, sensible; je peux dire de vous :

« Gratia, fama, valetudo, contingit abundè......
« Quid voveat dulci nutricula majus alumno? »
Hor., lib. I, ep. IV, v. 8 et 10.

Mais je ne vous dirai pas :

« Me pinguem et nitidum bene curatâ cute vises. »
Ibid., v. 15.

Je suis aussi lévrier qu'autrefois, toujours impatient, obstiné, ayant autant de défauts que vous avez de vertus, mais aimant toujours les lettres à la folie, ayant associé aux Muses Cérès, Pomone et Bacchus même; car il y a aussi du vin dans mon petit territoire. Joignant à tout cela un peu de Vitruve, j'ai bâti, j'ai planté tard, mais je jouis. Le roi m'a daigné combler de bienfaits; il m'a conservé la place de son gentilhomme ordinaire. Il a accordé à mes terres des priviléges que je n'osais demander. Je ne prends la liberté de vous rendre compte de ma situation que parceque vous avez daigné toujours vous intéresser un peu à moi. Je

suis si plein de vous que j'imagine que vous me pardonnerez de vous parler un peu de moi-même.

Monsieur le procureur-général[1], monsieur, me mande que vous lui avez donné *Tancrède* à lire. Il est donc aussi *Musarum cultor;* mais quel *Tancrède,* s'il vous plaît? Si ce n'est pas madame de Courteilles[2] ou M. d'Argental qui vous a envoyé cette rapsodie, vous ne tenez rien. Il y a une copie absurde qui court le monde; si c'est cet enfant supposé qu'on vous a donné, je vous demande en grace de le renier auprès de monsieur le procureur-général, car je ne veux pas qu'il ait mauvaise opinion de moi; j'ai envie de lui plaire.

L'affaire du curé de Moëns, pays de Gex, est bien étrange. Quoi! les complices décrétés de prise de corps, et le chef ajourné!

« Tantum relligio potuit suadere. . . . . »
LUCRÈCE, *de Rerum nat.*, lib. I, v. 102.

Agréez le tendre respect et l'attachement jusqu'à la mort de votre vieux camarade, VOLTAIRE.

[1] * Quarré de Quentin. (CLOG)

[2] * Madelène Fiot de La Marche, mariée en 1746 à de Courteilles, alors ambassadeur en Suisse. (CLOG.)

LETTRE MMDCCCCXCIX.

A M. HELVÉTIUS.

Aux Délices, 19 janvier.

Il est vrai, mon très cher philosophe persécuté, que vous m'avez un peu mis, dans votre livre[1], *in communi martyrum;* mais vous ne me mettrez jamais *in communi* de ceux qui vous estiment et qui vous aiment. On vous avait assuré, *dites-vous,* que vous m'*aviez déplu.* Ceux qui ont pu vous dire cette *chose qui n'est pas,* comme s'exprime notre ami Swift, sont enfants du diable. Vous, me déplaire! et pourquoi? et en quoi? vous en qui est *gratia, fama;* vous qui êtes né pour plaire; vous que j'ai toujours aimé, et dans qui j'ai chéri toujours, depuis votre enfance, les progrès de votre esprit. On avait comme cela dit à Duclos qu'*il m'avait déplu,* et que je lui avais refusé ma voix à l'Académie. Ce sont en partie ces tracasseries de messieurs les gens de lettres, et encore plus les persécutions, les calomnies, les interprétations odieuses des choses les plus raisonnables, la petite envie, les orages continuels attachés à la littérature, qui m'ont fait quitter la France. On vend très bien des terres

[1] * Celui qui a pour titre : *De l'Esprit.* (Clog.)

pendant la guerre, vu que cette guerre enrichit et messieurs les trésoriers de l'extraordinaire, et messieurs les entrepreneurs des vivres, fourrages, hôpitaux, vaisseaux, cordages, bœuf salé, artillerie, chevaux, poudre, et messieurs leurs commis, et messieurs leurs laquais, et mesdames leurs catins. J'ai trois terres ici, dont une jouit de toutes franchises, comme le franc-alleu le plus primier; et le roi m'ayant conservé, par un brevet, la charge de gentilhomme ordinaire, je jouis de tous les droits les plus agréables. J'ai terre aux confins de France, terre à Genève, maison à Lausanne; tout cela dans un pays où il n'y a point d'archevêque qui excommunie les livres qu'il n'entend pas. Je vous offre tout, disposez-en.

Cet archevêque[1], dont vous me parlez, ferait bien mieux d'obéir au roi, et de conserver la paix, que de signer des torche-culs de Mandements. Le Parlement a très bien fait, il y a quelques années, d'en brûler quelques uns, et ferait fort mal de se mêler d'un livre de métaphysique, portant privilége du roi. J'aimerais mieux qu'il me fît justice de la banqueroute du fils[2] de Samuel Bernard, juif, fils de juif, mort surintendant de la maison de la reine, maître des requêtes, riche de neuf millions, et banqueroutier. Vendez votre

[1] * Christophe de Beaumont. (Clog.)

[2] * Bernard de Coubert. (Clog.)

charge de maître d'hôtel, *vende omnia quæ habes, et sequere me*[1]. Il est vrai que les prêtres de Genève et de Lausanne sont des hérétiques qui méprisent saint Athanase, et qui ne croient pas Jésus-Christ Dieu; mais on peut du moins croire ici la Trinité, comme je fais, sans être persécuté; faites-en autant. Soyez bon catholique, bon sujet du roi, comme vous l'avez toujours été, et vous serez tranquille, heureux, aimé, estimé, honoré par-tout, particulièrement dans cette enceinte charmante, couronnée par les Alpes, arrosée par le lac et par le Rhône, couverte de jardins et de maisons de plaisance, et près d'une grande ville où l'on pense. Je mourrais assez heureux si vous veniez vivre ici. Mille respects à madame votre femme.

Notre niéce est très sensible à l'honneur de votre souvenir.

LETTRE MMM.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Fernei, 20 janvier.

Vous connaissez ma vie, monsieur; mes occupations sont fort augmentées. Depuis que j'ai eu

[1] * Saint Matthieu, chap. XIX, v. 21. (CLOG.)

le malheur de vous perdre[1], je n'ai pas eu un moment à moi. J'ai voulu vous écrire tous les jours, et je me suis contenté de penser sans cesse à vous. Je vois, par les lettres dont vous m'honorez, que vous êtes heureux. Il n'y a que deux sortes de bonheur dans ce monde, celui des sots qui s'enivrent stupidement de leurs illusions fanatiques, et celui des philosophes. Il est impossible à un être qui pense de vouloir tâter de la première espèce de bonheur, qui tient de l'abrutissement. Plus vous vous éclairez, et plus vous jouissez. Rien n'est plus doux que de rire des sottises des hommes, et de rire en connaissance de cause. Si vous daignez vous amuser, monsieur, à rechercher en quel temps certaines gens s'avisèrent de dire que deux et deux font cinq, et dans quel temps d'autres docteurs assurèrent que deux et deux font six, il vous sera aisé de voir que ni le sentiment d'Arius ni celui d'Athanase n'étaient nouveaux; et que, dès le troisième siècle, les théologiens, étant devenus platoniciens, se battirent à coups d'écritoire pour savoir si l'œuf est formé avant la poule, ou la poule avant l'œuf, et si c'est un péché mortel de manger des œufs à la coque certains jours de l'année.

Pour votre pâté de perdrix[2], il nous arrivera

[1] * D'Argence avait visité Voltaire en septembre précédent. (CLOG.)

[2] * La commune de Dirac n'est qu'à deux lieues d'Angoulême, et

heureusement avant le carême; ainsi nous pourrons en manger en sûreté de conscience; car vous sentez combien Dieu est irrité, et qu'il y va de la damnation éternelle, quand on est assez pervers pour manger des perdrix à la fin de février, ou au commencement de mars.

J'ai fait, depuis votre départ, une terrible action d'impiété; j'ai contraint les jésuites à déguerpir d'un domaine qu'ils avaient usurpé sur six gentilshommes mes voisins, tous frères, tous officiers du roi, tous servant dans le régiment de Deux-Ponts, tous braves gens, tous en guenilles.

Je me damne de plus en plus; je suis actuellement occupé à poursuivre criminellement un curé de nos cantons, lequel a cru qu'il est de droit divin de rosser ses paroissiens. Il est allé pieusement, à onze heures du soir [1], chez une dame, avec cinq ou six paysans armés de bâtons ferrés, pour empêcher qu'on ne fît l'amour sans sa permission. Son zèle a été jusqu'à laisser sur le carreau un jeune homme de famille, baigné dans son sang; et s'il ne s'était trouvé un impie comme moi, ce pauvre garçon était mort, et le curé impuni. Le curé se défend tant qu'il peut; il dit qu'il ne veut

les pâtés de perdrix aux truffes qu'on fait dans cette ville sont encore en grand renom. (Clog.)

[1] * Le 28 décembre 1760. — *Politique et Législation*, t. II, p. 313. (Clog.)

point aller aux galères, et que je serai damné; mais heureusement un bon prêtre [1] vient de prouver à Neuchâtel que l'enfer n'est point du tout éternel; qu'il est ridicule de penser que Dieu s'occupe, pendant une infinité de siècles, à rôtir un pauvre diable. C'est dommage que ce prêtre soit un huguenot, sans cela ma cause était bonne: je n'aime point ces maudits huguenots. Nous avons eu, depuis peu, un cocu à Genève; ce cocu, comme vous savez, tira un coup de pistolet à l'amant [2] de sa femme. La petite Église de Calvin, qui fait consister la vertu dans l'usure et dans l'austérité des mœurs, s'est imaginé qu'il n'y avait de cocus dans le monde que parcequ'on jouait la comédie. Ces maroufles s'en sont pris aux jeunes gens de leur ville, qui avaient joué sur mon théâtre de Tournai, et ils ont eu l'insolence de leur faire promettre de ne plus jouer avec des Français, qui pourraient corrompre les mœurs de Genève [3].

Vous voyez, monsieur, qu'on est aussi sot à Genève qu'on est fou à Paris; mais je pardonne à ces barbares, parcequ'il y a chez eux dix ou douze personnes de mérite. Dieu n'en trouva pas cinq

[1] * Ferdinand-Olivier Petitpierre. (Clog.)

[2] * Le professeur Necker. (Clog.)

[3] * Allusion à quelques expressions de la lettre de J. J. Rousseau à Voltaire, du 17 juin 1760. (Clog.)

dans Sodome: je ne suis pas assez puissant pour faire pleuvoir le feu du ciel sur Genève; je le suis du moins assez pour avoir beaucoup de plaisir chez moi, au nez de tous ces cagots. J'en aurais bien davantage, monsieur, si vous étiez encore ici; vous y verriez la descendante du grand Corneille, que nous avons adoptée pour fille, madame Denis et moi. Son caractère paraît aussi aimable que le génie de Corneille est respectable.

Adieu, monsieur; nous vous regretterons et nous vous aimerons toujours. S'il y a quelqu'un qui pense dans votre pays, faites-lui mes compliments. Madame Denis vous fait les siens bien tendrement.

LETTRE MMMI.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

21 janvier.

Voici, pour votre excellence, la négociation la plus importante que vous ayez jamais fait réussir. Le porteur, avec son baragouin, est à la tête d'une troupe d'histrions; il a le privilége du gouverneur de Bourgogne; il veut nous donner du plaisir; c'est donc un homme nécessaire à la société Une autre troupe d'histrions, nommés prédicants calvinistes, a eu l'insolence de trouver mauvais que

les Génevois jouassent *Alzire* en France, au château de Tournai. Cette ville d'usuriers corromprait, sans doute, en France la pureté de ses mœurs. De plus, les faquins à monologue sont si jaloux des gens à dialogue, qu'ils veulent avoir le privilége exclusif d'ennuyer le monde. Le porteur a une troupe catholique : il peut donner du plaisir sur terre de France; mais les terres de Savoie sont plus à portée. S'il peut s'établir à Carouge, petit village[1] aux portes de Genève, il croit nos plaisirs assurés, et sa fortune faite. Il demande donc votre protection. O belle ambassadrice! actrice charmante! portez nos prières à M. de Chauvelin; favorisez un art dans lequel vous daignez exceller; confondez des hérétiques qui prêchent contre la divinité de Jésus-Christ, et contre *Athalie* et *Polyeucte*. La descendante du grand Corneille, qui est aux Délices, vous conjure, par les mânes de Cinna et de Chimène, de procurer une église dans Carouge au sacristain que nous vous dépêchons.

Monsieur l'ambassadeur, regardez cette affaire comme la plus importante de votre vie, ou du moins de la nôtre. Les Délices seront-elles assez heureuses pour vous reposséder au mois de mai?

[1] * Carouge est aujourd'hui une jolie ville peuplée de plusieurs milliers d'habitants. (Clog.)

Respect et attachement éternel. Comment se portent le fils et la mère?

LETTRE MMMII.

A M. THIERIOT.

A Fernei, 21 janvier.

Reçu le petit livre royal *de Moribus brachmanorum*. Me voilà plus confirmé que jamais dans mon opinion, que les livres rares ne sont rares que parcequ'ils sont mauvais; j'en excepte seulement certains livres de philosophie, qui sont lus des seuls sages, que les sots n'entendraient pas, et que les sots persécutent.

Je reçois aussi la *Divine Légation de Moïse*, de l'évêque Warburton, dans laquelle cet évêque prouve que Moïse était inspiré de Dieu, parcequ'il n'enseignait pas l'immortalité de l'ame.

Point de roman [1] de Jean-Jacques, s'il vous plaît; je l'ai lu pour mon malheur; et c'eût été pour le sien, si j'avais le temps de dire ce que je pense [2] de

[1]* *La Nouvelle Héloïse.* — Ce roman, long-temps sous presse, en Hollande, avait enfin paru *au commencement du carnaval* de 1761, à Paris. On peut voir ce qu'en dit Rousseau, dans le livre onzième de ses *Confessions*. (CLOG.)

[2]* Voltaire n'eut pas *le temps* de composer les *Lettres sur* LA NOUVELLE HÉLOISE, attribuées à Ximenès, mais il les revit. Voyez plus bas la fin de la lettre MMMXXVI. (CLOG.)

cet impertinent ouvrage. Mais un cultivateur, un maçon, et le précepteur de mademoiselle Corneille, et le vengeur d'une famille accablée par des prêtres, n'a pas le temps de parler de romans.

Joue-t-on *Tancrède?* joue-t-on le *Père de famille?* O mon cher frère Diderot! je vous cède la place de tout mon cœur, et je voudrais vous couronner de lauriers.

LETTRE MMMIII.

A MADAME LA COMTESSE DE BASSEWITZ [1],

A DALVITZ EN MECKLEMBOURG.

Fernei, 22 janvier.

Une Polonaise qui en 1722 vint à Paris et se logea à quelques pas de la maison que j'occupais, avait quelques traits de ressemblance avec l'épouse du czarowitz. Un officier français nommé d'Aubant, qui avait servi en Russie, fut étonné de la ressemblance. Cette méprise donna envie à la dame d'être princesse; elle avoua ingénument à l'officier qu'elle était la veuve de l'héritier de la Russie, qu'elle avait fait enterrer une bûche à sa

[1] * Il est question dans la lettre MMDCCCLXXXVI d'un M. de Bassewitz, auteur de mémoires manuscrits sur Charles XII et Pierre Ier. Il était sans doute le mari de cette dame. (L. D. B.)

place pour se sauver de son mari. D'Aubant fut amoureux d'elle et de sa principauté : ils se marièrent. D'Aubant, nommé gouverneur dans une partie de la Louisiane, mena sa princesse en Amérique. Le bon homme est mort, croyant fermement avoir épousé une belle-sœur d'un empereur d'Allemagne, et la bru d'un empereur de Russie; ses enfants le croient aussi, et ses petits-enfants n'en douteront pas [1].

LETTRE MMMIV.

A M. DEODATI DE TOVAZZI [2].

Au château de Fernei, en Bourgogne, 24 janvier.

Je suis très sensible, monsieur, à l'honneur que vous me faites de m'envoyer votre livre de l'*Excel-*

[1] * Madame d'Aubant ou de Moldack mourut à Saint Germain-de-Vitri, près de Paris, en 1771. La véritable princesse de Russie était morte et avait été inhumée à Saint-Pétersbourg à la fin d'octobre 1715. Les Parisiens, et entre autres le chevalier Bossu, auteur de quelques Voyages en Amérique, eurent la bonhomie de croire à la supercherie et même d'imprimer à cet égard, de manière à induire en erreur ceux des biographes qui compilent de confiance sans se donner la peine de vérifier les faits. Voltaire cite madame d'Aubant dans les lettres MMDCCCLXXXVI et MMDCCCCXXIX. (L. D. B.)

[2] * Le nom de ce littérateur italien paraît être resté inconnu aux auteurs des *Biographies* Michaud et Ch. Gosselin, à moins que le Deodati dont il s'agit ici ne soit celui qu'ils citent, à l'article *Graffigni*, comme le traducteur des *Lettres péruviennes* et de la comédie

lence de la langue italienne; c'est envoyer à un amant l'éloge de sa maîtresse. Permettez-moi cependant quelques réflexions en faveur de la langue française, que vous paraissez dépriser un peu trop. On prend souvent le parti de sa femme, quand la maîtresse ne la ménage pas assez.

Je crois, monsieur, qu'il n'y a aucune langue parfaite. Il en est des langues comme de bien d'autres choses, dans lesquelles les savants ont reçu la loi des ignorants. C'est le peuple ignorant qui a formé les langages; les ouvriers ont nommé tous leurs instruments. Les peuplades, à peine rassemblées, ont donné des noms à tous leurs besoins; et, après un très grand nombre de siécles, les hommes de génie se sont servis, comme ils ont pu, des termes établis au hasard par le peuple.

Il me paraît qu'il n'y a dans le monde que deux langues véritablement harmonieuses, la grecque et la latine. Ce sont en effet les seules dont les vers

de *Cénie*. Ce traducteur est appelé G. L. Deodati dans la *France littéraire,* par M. Quérard. Quoi qu'il en soit, la *Dissertation sur l'excellence de la langue italienne,* par Deodati de Tovazzi, parut in-8° de 57 pag. à Paris, au commencement de 1761, et fut annoncée dans les journaux littéraires, entre autres dans le *Journal Encyclopédique,* du 1er février 1761. A la suite de cette annonce, on lit la *Réponse* de Voltaire, c'est la lettre ci-dessus. Le 20 février suivant, Deodati ré pondit à Voltaire, et celui-ci *termina le procès* en ripostant, vers la fin du même mois, par les *Stances* qu'on lit tom. IV des *Poésies*, pag. 183. — Voyez le *Journal Encyclopédique* du 1er mars 1761, et la lettre de Voltaire à Deodati, du 9 septembre 1766. (CLOG.)

aient une vraie mesure, un rhythme certain, un vrai mélange de dactyles et de spondées, une valeur réelle dans les syllabes. Les ignorants qui formèrent ces deux langues avaient sans doute la tête plus sonnante, l'oreille plus juste, les sens plus délicats que les autres nations.

Vous avez, comme vous le dites, monsieur, des syllabes longues et bréves dans votre belle langue italienne; nous en avons aussi; mais ni vous, ni nous, ni aucun peuple, n'avons de véritables dactyles et de véritables spondées. Nos vers sont caractérisés par le nombre, et non par la valeur des syllabes. *La bella lingua toscana è la figlia primogenita del latino.* Mais jouissez de votre droit d'aînesse, et laissez à vos cadettes partager quelque chose de la succession.

J'ai toujours respecté les Italiens comme nos maîtres; mais vous avouerez que vous avez fait de fort bons disciples. Presque toutes les langues de l'Europe ont des beautés et des défauts qui se compensent. Vous n'avez point les mélodieuses et nobles terminaisons des mots espagnols, qu'un heureux concours de voyelles et de consonnes rend si sonores : *Los rios, los hombres, las historias, las costumbres.* Il vous manque aussi les diphthongues, qui, dans notre langue, font un effet si harmonieux : Les *rois,* les *empereurs,* les *exploits,* les *histoires.* Vous nous reprochez nos *e*

muets comme un son triste et sourd qui expire dans notre bouche; mais c'est précisément dans ces *e* muets que consiste la grande harmonie de notre prose et de nos vers. *Empire, couronne, diadème, flamme, tendresse, victoire;* toutes ces désinences heureuses laissent dans l'oreille un son qui subsiste encore après le mot prononcé, comme un clavecin qui résonne quand les doigts ne frappent plus les touches.

Avouez, monsieur, que la prodigieuse variété de toutes ces désinences peut avoir quelque avantage sur les cinq terminaisons de tous les mots de votre langue. Encore, de ces cinq terminaisons, faut-il retrancher la dernière, car vous n'avez que sept ou huit mots qui se terminent en *u;* reste donc quatre sons, *a, e, i, o,* qui finissent tous les mots italiens.

Pensez-vous, de bonne foi, que l'oreille d'un étranger soit bien flattée, quand il lit, pour la première fois,

« . . . . e'l Capitano
« Che 'l gran sepolcro liberò di Cristo ; »

et

« Molto egli oprò col senno, a con la mano? »
Le Tasse, *Jérus. déliv.*, ch. 1, st. 1.

Croyez-vous que tous ces *o* soient bien agréables à une oreille qui n'y est pas accoutumée? Compa-

rez à cette triste uniformité, si fatigante pour un étranger ; comparez à cette sécheresse ces deux vers simples de Corneille :

> Le destin se déclare, et nous venons d'entendre
> Ce qu'il a résolu du beau-père et du gendre.
>
> *La Mort de Pompée*, act. I, sc. 1.

Vous voyez que chaque mot se termine différemment. Prononcez à présent ces deux vers d'Homère :

> Ἐξ οὗ δὴ τὰ πρῶτα διαστήτην ἐρίσαντε,
> Ἀτρεΐδης τε ἄναξ ἀνδρῶν, καὶ δῖος Ἀχιλλεύς.
>
> *Iliade*, liv. I, v. 6.

Qu'on prononce ces vers devant une jeune personne, soit anglaise ou allemande, qui aura l'oreille un peu délicate, elle donnera la préférence au grec, elle souffrira le français, elle sera un peu choquée de la répétition continuelle des désinences italiennes. C'est une expérience que j'ai faite plusieurs fois.

Vos poëtes, qui ont servi à former votre langue, ont si bien senti ce vice radical de la terminaison des mots italiens, qu'ils ont retranché les lettres *e* et *o*, qui finissaient tous les mots à l'infinitif, au passé, et au nominatif; ils disent *amar* pour *amare*, *nocqueron* pour *nocquerono*, *la stagion* pour *la stagione*, *buon* pour *buono*, *malevol* pour *malevole*. Vous avez voulu éviter la cacophonie; et c'est

pour cela que vous finissez très souvent vos vers par la lettre canine *r;* ce que les Grecs ne firent jamais.

J'avoue que la langue latine dut long-temps paraître rude et barbare aux Grecs, par la fréquence de ses *ur,* de ses *um,* qu'on prononçait *our* et *oum,* et par la multitude de ses noms propres terminés tous en *us* ou plutôt en *ous.* Nous avons brisé plus que vous cette uniformité. Si Rome était pleine autrefois de sénateurs et de chevaliers en *us,* on n'y voit à présent que des cardinaux et des abbés en *i.*

Vous vantez, monsieur, et avec raison, l'extrême abondance de votre langue; mais permettez-nous de n'être pas dans la disette. Il n'est, à la vérité, aucun idiome au monde qui peigne toutes les nuances des choses. Toutes les langues sont pauvres à cet égard; aucune ne peut exprimer, par exemple, en un seul mot, l'amour fondé sur l'estime, ou sur la beauté seule, ou sur la convenance des caractères, ou sur le besoin d'aimer. Il en est ainsi de toutes les passions, de toutes les qualités de notre ame. Ce que l'on sent le mieux est souvent ce qui manque de terme.

Mais, monsieur, ne croyez pas que nous soyons réduits à l'extrême indigence que vous nous reprochez en tout. Vous faites un catalogue en deux colonnes de votre superflu et de notre pau-

vreté. Vous mettez d'un côté *orgoglio*, *alterigia*, *superbia*, et de l'autre, *orgueil* tout seul. Cependant, monsieur, nous avons *orgueil*, *superbe*, *hauteur*, *fierté*, *morgue*, *élévation*, *dédain*, *arrogance*, *insolence*, *gloire*, *gloriole*, *présomption*, *outrecuidance* [1]. Tous ces mots expriment des nuances différentes, de même que chez vous *orgoglio*, *alterigia*, *superbia*, ne sont pas toujours synonymes.

Vous nous reprochez, dans votre alphabet de nos misères, de n'avoir qu'un mot pour signifier *vaillant*.

Je sais, monsieur, que votre nation est très vaillante quand elle veut, et quand on le veut; l'Allemagne et la France ont eu le bonheur d'avoir à leur service de très braves et de très grands officiers italiens.

« L' italico valor non è ancor morto [2]. »

Mais, si vous avez *valente*, *prode*, *animoso*, nous

[1]* *Mot très énergique et trop abandonné*, est-il dit, entre deux parenthèses, dans le *Journal Encyclopédique*, 1er février 1761. Voltaire se servait volontiers des mots *outrecuidance* et *outrecuidant*, sur-tout en écrivant à ses amis. Deodati est appelé *outrecuidant* auteur, dans la lettre MMMXIX. (CLOG.)

[2]* C'est à-peu-près ces vers de Pétrarque (canzone XXIX):

L'antico valore
Ne l'italici cor non è ancor morto.

(L. D. B.)

avons *vaillant, valeureux, preux, courageux, intrépide, hardi, animé, audacieux, brave*, etc. Ce courage, cette bravoure, ont plusieurs caractères différents qui ont chacun leurs termes propres. Nous dirions bien que nos généraux sont vaillants, courageux, braves, etc.; mais nous distinguerions le courage vif et audacieux du général [1] qui emporta, l'épée à la main, tous les ouvrages de Port-Mahon taillés dans le roc vif; la fermeté constante, réfléchie et adroite avec laquelle un de nos chefs [2] sauva une garnison entière d'une ruine certaine, et fit une marche de trente lieues, à la vue d'une armée ennemie de trente mille combattants.

Nous exprimerions encore différemment l'intrépidité tranquille que les connaisseurs admirèrent dans le petit-neveu [3] du héros de la Valteline [4], lorsque ayant vu son armée en déroute par une terreur panique de nos alliés, ce général, ayant aperçu le régiment de Diesbach et un autre

[1]* Le maréchal de Richelieu, en 1756. (Clog.)

[2]* Le maréchal de Belle-Ile, en 1742. — *Siècle de Louis XV*, t. I. (Clog.)

[3]* Le prince de Soubise, le 5 novembre 1757. — On voit dans une lettre à d'Argental, du 2 décembre 1757, que Voltaire savait à quoi s'en tenir sur *l'intrépidité tranquille* de Soubise à Rosbach. (Clog.)

[4]* Voir au sujet de ce passage la lettre à Deodati Tovazzi, du 9 septembre 1766. (L. D. B.)

qui fesaient ferme contre une armée victorieuse, quoiqu'ils fussent entamés par la cavalerie, et foudroyés par le canon, marcha seul à ces régiments, loua leur valeur, leur courage, leur fermeté, leur intrépidité, leur vaillance, leur patience, leur audace, leur animosité, leur bravoure, leur héroïsme, etc. Voyez, monsieur, que de termes pour un! Ensuite il eut le courage de ramener ces deux régiments à petits pas, et de les sauver du péril où leur valeur les jetait; les conduisit en bravant les ennemis victorieux, et eut encore le courage de soutenir les reproches d'une multitude toujours mal instruite.

Vous pourrez encore voir, monsieur, que le courage, la valeur, la fermeté de celui [1] qui a gardé Cassel et Gottingen, malgré les efforts de soixante mille ennemis très valeureux, est un courage composé d'activité, de prévoyance et d'audace. C'est aussi ce qu'on a reconnu dans celui [2] qui a sauvé Vésel. Croyez donc, je vous prie, monsieur, que nous avons, dans notre langue, l'esprit de

[1] * Le maréchal de Broglie. (Clog.)

[2] * Le marquis de Castries, en octobre 1760. — Voltaire, à ce propos, n'eût sans doute pas manqué de citer d'Assas, mais il n'entendit parler de la mort de ce capitaine au régiment d'Auvergne que long-temps après, comme cela résulte de la lettre à lui écrite par le chevalier de Lorri, le 14 octobre 1768, et de sa réponse, du 26 du même mois. (Clog.)

faire sentir ce que les défenseurs de notre patrie ou de notre pays ont le mérite de faire.

Vous nous insultez, monsieur, sur le mot de *ragoût;* vous vous imaginez que nous n'avons que ce terme pour exprimer nos *mets*, nos *plats,* nos *entrées* de table, et nos *menus*. Plût à Dieu que vous eussiez raison, je m'en porterais mieux! mais malheureusement nous avons un dictionnaire entier de cuisine.

Vous vous vantez de deux expressions pour signifier *gourmand;* mais daignez plaindre, monsieur, nos gourmands, nos goulus, nos friands, nos mangeurs, nos gloutons.

Vous ne connaissez que le mot de *savant;* ajoutez-y, s'il vous plaît, *docte, érudit, instruit, éclairé, habile, lettré;* vous trouverez parmi nous le nom et la chose. Croyez qu'il en est ainsi de tous les reproches que vous nous faites. Nous n'avons point de diminutifs; nous en avions autant que vous du temps de Marot, et de Rabelais, et de Montaigne; mais cette puérilité nous a paru indigne d'une langue ennoblie par les Pascal, les Bossuet, les Fénélon, les Pélisson, les Corneille, les Despréaux, les Racine, les Massillon, les La Fontaine, les La Bruyère, etc.; nous avons laissé à Ronsard, à Marot, à du Bartas, les diminutifs badins en *otte* et en *ette*, et nous n'avons guère conservé que *fleurette, amourette, fillette, grisette, grandelette, vieil-*

lotte, nabote, maisonnette, villotte; encore ne les employons-nous que dans le style très familier. N'imitez pas le *Buonmattei,* qui, dans sa harangue à l'Académie de la Crusca, fait tant valoir l'avantage exclusif d'exprimer *corbello, corbellino,* en oubliant que nous avons des *corbeilles* et des *corbillons.*

Vous possédez, monsieur, des avantages bien plus réels, celui des inversions, celui de faire plus facilement cent bons vers en italien, que nous n'en pouvons faire dix en français. La raison de cette facilité, c'est que vous vous permettez ces *hiatus,* ces bâillements de syllabes que nous proscrivons; c'est que tous vos mots, finissant en *a, e, i, o,* vous fournissent au moins vingt fois plus de rimes que nous n'en avons, et que, par-dessus cela, vous pouvez encore vous passer de rimes. Vous êtes moins asservis que nous à l'hémistiche et à la césure; vous dansez en liberté, et nous dansons avec nos chaînes.

Mais, croyez-moi, monsieur, ne reprochez à notre langue ni la rudesse, ni le défaut de prosodie, ni l'obscurité, ni la sécheresse. Vos traductions de quelques ouvrages français prouveraient le contraire. Lisez d'ailleurs tout ce que MM. d'Olivet et Dumarsais ont composé sur la manière de bien parler notre langue; lisez M. Duclos; voyez

avec combien de force, de clarté, d'énergie et de grace s'expriment MM. d'Alembert et Diderot. Quelles expressions pittoresques emploient souvent M. de Buffon et M. Helvétius, dans des ouvrages qui n'en paraissent pas toujours susceptibles!

Je finis cette lettre trop lóngue par une seule réflexion. Si le peuple a formé les langues, les grands hommes les perfectionnent par les bons livres; et la première de toutes les langues est celle qui a le plus d'excellents ouvrages.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec beaucoup d'estime pour vous et pour la langue italienne, etc.

LETTRE MMMV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au château de Fernei, 26 janvier.

Et ces yeux, ces yeux que vous fermez quand vous êtes content, se portent-ils mieux, mon cher ange?

J'ai un besoin très grand d'être fortement recommandé à M. de Villeneuve[1]. Est-il possible que je n'aie besoin de personne dans le pays étranger,

[1] * Dufour de Villeneuve, nommé intendant de Bourgogne en 1760. (CLOG.)

et que j'aie besoin d'un intendant en France, avec mes terres libres? Je ferai une belle requête pour M. le duc de Choiseul; mais je lui ai tant demandé de choses pour les autres, que je n'ose plus lui rien demander pour moi.

J'ai de terribles affaires sur les bras. Je chasse les jésuites d'un domaine usurpé par eux. Je poursuis criminellement un curé. Je convertis une huguenote; et ma besogne la plus difficile est d'enseigner la grammaire à mademoiselle Corneille, qui n'a aucune disposition pour cette sublime science.

Est-il vrai, monsieur et madame, mes anges tutélaires, est-il vrai qu'on joue *Tancrède?*

Est-il vrai qu'on joue aux Italiens une parade intitulée *le Comte de Boursoufle*[1], sous mon nom? Justice! justice! Puissances célestes, empêchez cette profanation; ne souffrez pas qu'un nom que vous avez toujours daigné aimer soit prostitué

[1] * Cette comédie est de Voltaire, quoi qu'il en dise ici, et elle fut représentée sous son nom au Théâtre-Italien le 26 janvier 1761. Il y fit plusieurs changements à diverses époques, et elle fut tour-à-tour intitulée *le Comte de Boursoufle*, *l'Échange*, et *Thérèse*. M. Beuchot en possède un manuscrit qui porte ce dernier titre. Voyez le *Théâtre*, tom. VIII. C'est cette même pièce que M. Durozoir appelle *misérable parade*, dans la *Biographie universelle*, article *Staal*, et qu'il prétend avoir été jouée sur le Théâtre-Italien en 1759. (Clog.) — Fréron en donna sous le titre, Quand est-ce qu'on me marie? une analyse satirique dans l'*Année littéraire* de 1761, tom. IV, p. 73 à 85. (L. D. B.)

dans une affiche de la Comédie italienne. J'imagine qu'il est aisé de leur défendre d'imputer, dans les carrefours de Paris, à un pauvre auteur, une pièce dont il n'est pas coupable.

J'estime, mes anges, qu'il faut retrancher Le Franc de ce *Panta-odai*[1] à mademoiselle Clairon; nous le retrouverons bien une autre fois. Il ne faut pas souiller, par une satire, les louanges de Melpomène. En ôtant Le Franc, tout va, tout se lie.

Et le roman de Jean-Jacques! à mon gré, il est sot, bourgeois, impudent, ennuyeux; mais il y a un morceau admirable sur le suicide[2], qui donne appétit de mourir.

Avez-vous vu celui de La Popelinière ou Pouplinière[3]?

Est-ce vous qui avez envoyé à M. de La Marche notre *Tancrède?*

Nous avons ici Ximenès, oui, le marquis de Ximenès[4]. Hélas! nous ne vous aurons pas. Nous baisons le bout de vos ailes.

[1] * L'*Épître* xc (*Poésies*, tom. III,) déja citée. — Voltaire finit par y laisser le nom de Le Franc de Pompignan. Voyez le vers 69. (Clog.)

[2] * *La Nouvelle Héloïse*, partie III, lettre xxi. (Clog.)

[3] * Le Riche de la Pouplinière, plus connu sous le nom de la Popelinière, figure dans l'*Almanach Royal* sous celui de la Poupelinière. Son roman, dont il s'agit ici, est intitulé *Daïra, histoire orientale.* Il en parut deux éditions, en 1760 et 1761. (Clog.)

[4] * Ce marquis-littérateur avait mécontenté Voltaire, en 1755, dans une affaire relative à *l'Histoire de la guerre de* 1741. (Clog.)

LETTRE MMMVI.

A M. MARMONTEL.

A Fernei, 27 janvier.

Après avoir été tant applaudi en vers[1] à l'Académie, il faut que vous y soyez applaudi en prose, mon cher ami, dans un beau discours de réception. Vous fûtes d'abord mon disciple; vous êtes devenu mon maître; il faut que vous soyez mon confrère. Il me semble que cette place vous est due à plus d'un égard : ce sera une récompense du mérite, et une consolation de l'injustice que vous avez essuyée. Je ne regretterai Paris que le jour où je voudrais vous entendre et vous répondre. Je partagerai du moins tous vos succès, du fond de mes retraites. Si ma plume pouvait suivre mon cœur, je vous en dirais davantage; mais ma mauvaise santé me force d'être court quand l'amitié voudrait me rendre bien long. Nous avons ici M. de Ximenès, votre confrère en poésie. Il me paraît n'avoir nulle envie d'être le Rodrigue de la

[1] * L'Académie française, en 1760, avait couronné l'auteur de l'*Épître aux poëtes*, intitulée *les charmes de l'Étude*. C'était le troisième triomphe de Marmontel en ce genre, et Voltaire le lui avait prédit. (Clog.)

Chiméne que nous possédons. Sur le nom du père de Chiméne, mes respects à votre voisine[1].

LETTRE MMMVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Fernei, 30 janvier.

Mon divin ange et ma divine ange, amusez-vous de cet imprimé, et voyez comme on trouve des jésuites par-tout: mais aussi ils me trouvent. Je leur ai ôté la vigne de Naboth. Il leur en coûte vingt-quatre mille livres: cela apprendra à Berthier qu'il y a des gens qu'on doit ménager. Il s'agit à présent de poursuivre un sacrilége. Je serai aussi terrible dans le spirituel que dans le temporel.

Adorables anges, je demande grace pour ce beau mot:

« S'il y sert Dieu, c'est qu'il est exilé[2]; »

car vous savez que d'ordinaire disgrace engendre dévotion. Oui, mort-dieu, je *sers Dieu*, car j'ai en horreur les jésuites et les jansénistes, car j'aime

[1] * Sans doute mademoiselle Clairon. (CLOG.)

[2] * Variantes de l'*Épître* à Daphné-Clairon, où n'est pas épargné *le petit singe* Omer Joli de Fleuri. (CLOG.)

ma patrie, car je vais à la messe tous les dimanches, car j'établis des écoles, car je bâtis des églises, car je vais établir un hôpital, car il n'y a plus de pauvres chez moi, en dépit des commis des gabelles. Oui, *je sers Dieu*, je crois en Dieu, et je veux qu'on le sache.

Vous n'êtes pas contents du portrait du petit singe? Eh bien! en voici un autre :

Un petit singe, ignorant, indocile,
Au sourcil noir, au long et noir habit,
Plus noir encore et de cœur et d'esprit,
Répand sur moi ses phrases et sa bile.
En grimaçant le monstre s'applaudit
D'être à-la-fois et Thersite et Zoïle;
Mais, grace au ciel, il est un roi puissant,
Sage, éclairé, etc.

Le singe se reconnaîtra s'il veut; je ne peux faire mieux quant à présent. Je n'ai que trois gardes; si j'en avais davantage, je vous réponds que tous ces drôles s'en trouveraient mal. Il faut verser son sang pour servir ses amis et pour se venger de ses ennemis, sans quoi on n'est pas digne d'être homme. Je mourrai en bravant tous ces ennemis du sens commun. S'ils ont le pouvoir (ce que je ne crois pas) de me persécuter dans l'enceinte de quatre-vingts lieues de montagnes, qui touchent au ciel, j'ai, Dieu merci, quarante-cinq mille livres de rente dans les pays étrangers,

et j'abandonnerai volontiers ce qui me reste en France pour aller mépriser ailleurs à mon aise, et d'un souverain mépris, des bourgeois insolents[1] dont le roi est aussi mécontent que moi.

Pardonnez, mes divins anges, à cet enthousiasme; il est d'un cœur né sensible; et qui ne sait point haïr, ne sait point aimer.

Venons à présent au *tripot*, et changeons de style.

Vous vous plaignez de n'avoir point *Fanime*. Quoi! vous voulez donner tout de suite deux vieillards radoteurs qui grondent leurs filles; n'avez-vous pas de honte? ne sentez-vous pas quelle prodigieuse différence il y a entre la fin de *Tancrède* et la fin de *Fanime?* Attendez, vous dis-je, attendez Pâques fleuries. Je vous remercie bien humblement, bien tendrement de toutes vos bontés charmantes, et de votre tasse[2] pour la *Muse limonadière*.

[1] * Les membres du Parlement, qui, le 10 janvier 1761, avaient résolu d'adresser au roi de très humbles et très respectueuses *Remontrances*. (Clog.)

[2] * Selon M. Beuchot, la tasse donnée par Voltaire à madame Bourette était de porcelaine; et, d'après ce qu'en dit J. J. Rousseau, dans une lettre du 12 mars 1761 à cette *Muse*, elle était incrustée d'or. « J'irai, avec grand plaisir, disait Rousseau à madame Bourette, « vous rendre visite et prendre du café chez vous; mais ce ne sera « pas, s'il vous plaît, dans la tasse dorée de M. de Voltaire; car je « ne bois point dans la coupe de cet homme-là. » (Clog.)

Je vois d'ici mademoiselle Clairon enchanter tous les cœurs; et si les sifflets sont pour moi, les battements de mains sont pour elle. Je m'appelle Pancrace[1]; mais je ne veux de ma vie gratter la porte d'aucun cabinet : j'aimerais mieux gratter la terre. Mon seul malheur, dans ce monde, c'est de n'être pas dans votre cabinet pour manger avec vous du parmesan, pour boire, car j'aime à boire, comme vous savez. Puissent les yeux de M. d'Argental ne pleurer qu'aux tragédies! Les miens pleurent d'une absence qu'un parti triste, mais sagement pris, rend éternelle.

Une autre fois je vous parlerai du *Droit du Seigneur;* je ne peux vous parler aujourd'hui que des justes droits que vous avez sur mon ame.

Je suis malingre; j'ai dicté, et peut-être avec mauvaise humeur : excusez un vieillard vert.

[1] * Nom d'un *pauvre auteur*, dans l'*Épître* à Clairon. (Clog.)

LETTRE MMMVIII.

A M. LE BRUN.

Au château de Fernei, pays de Gex en Bourgogne, par Genève, 30 janvier.

Permettez-moi, monsieur, d'être aussi en colère contre vous que je me sens pour vous d'estime et d'amitié. Vous auriez bien dû m'envoyer plus tôt la lettre insolente de ce coquin de Fréron, depuis la page 145 jusqu'à la page 164. Je n'insisterai point ici sur les mauvaises critiques qu'il fait de votre *ode*. Parmi ses censures de mauvaise foi, il y en a quelques unes qui pourraient éblouir, et, si vous réimprimez votre ode, je vous demande en grace de consulter quelque ami d'un goût sévère, et sur-tout de ménager l'impatience des lecteurs français, qui, d'ordinaire, ne peut souffrir dans une ode que quinze ou vingt strophes tout au plus. Le sujet est si beau, et il y a dans votre ode des morceaux si touchants, que vous vous êtes vous-même imposé la nécessité de rendre votre ouvrage parfait. Un des grands moyens de le perfectionner est de l'accourcir, et de sacrifier quelques expressions auxquelles l'oreille française n'est pas accoutumée.

Je n'ai jamais fait un ouvrage de longue ha-

leine, sans consulter mes amis. M. d'Argental m'a fait corriger plus de deux cents vers dans Tancréde, et m'en a fait retrancher plus de cent; et la piéce est encore très loin de mériter les bontés dont il l'a honorée.

Croyez-moi, monsieur, il faut que nos ouvrages appartiennent à nos amis et à nous.

« Vir bonus ac prudens versus reprehendet inertes,
« Culpabit duros. . . . . »

Hor., *de Art. poet.*, v. 44 et 45.

Je me sens vivement intéressé à votre gloire, et je crois qu'il vous sera très aisé de rendre toute votre ode digne de votre génie, de la noblesse d'ame qui vous l'a inspirée, et du sujet intéressant qui en est l'objet.

Vous me pardonnerez sans doute la liberté que je prends; les soins que nous avons pris tous deux du grand nom de Corneille, doivent nous lier à jamais. Je regarde jusqu'à présent comme un bienfait l'honneur et le plaisir que vous avez procurés à ma vieillesse; mademoiselle Corneille paraît mériter de plus tous les soins que vous avez pris d'elle. Ma niéce l'éléve et la traite comme sa fille; mais plus le nom de Corneille est respectable, et plus vos soins, ceux de M. Titon, et ceux de ma niéce, ont l'approbation de tous les honnêtes gens, plus l'outrage que Fréron ose faire à cette demoiselle et à vos bontés, est punissable.

M. le chancelier et M. de Malesherbes peuvent lui permettre de dire son avis à tort et à travers sur des vers et de la prose; mais ils ne doivent certainement pas souffrir qu'il insulte personnellement madame Denis, mademoiselle Corneille, et vous-même, monsieur, qui nous avez procuré l'honneur que nous avons. Le nom de Lamoignon est respectable, mais celui de Corneille l'est aussi; et, sans compter deux cents ans de noblesse, qui sont dans la famille des Corneille, la France doit aimer assez ce nom pour demander le châtiment du coquin qui ose insulter la seule personne qui le porte.

Madame Denis est née demoiselle, et est veuve d'un gentilhomme mort au service du roi : elle est estimée et considérée; toute sa famille est dans la magistrature et dans le service. Ces mots de Fréron : « Mademoiselle Corneille va tomber entre bonnes mains, » méritent le carcan.

Le sieur l'Écluse, qui n'avait certainement que faire à tout cela, se trouve insulté dans la même page; il est vrai qu'étant jeune il monta sur le théâtre; mais il y a plus de vingt-cinq ans qu'il exerce avec honneur la profession de chirurgien-dentiste. Il est faux qu'il loge chez moi; il y est venu il y a un an pour avoir soin des dents de ma nièce. Je le traite, dit-il, comme mon frère, et il insinue que je ne fais nulle différence entre une

demoiselle de condition du nom de Corneille, et un acteur de la Foire. J'ai reçu M. de l'Écluse avec amitié, et avec la distinction que mérite un chirurgien habile et un homme très estimable tel que lui. Il y a d'ailleurs quatre mois entiers qu'il n'est plus chez moi, et qu'il exerce sa profession à Genève, où il est très honorablement accueilli. J'enverrai, s'il le faut, les témoignages des syndics de Genève, qui certifieront tout ce que j'ai l'honneur de vous dire.

Le résultat de la lettre insolente de Fréron est que vous m'avez envoyé une fille de qualité pour être élevée par une danseuse de corde. C'est outrager aussi M. Titon, mademoiselle de Vilgenou, madame votre femme, et tous ceux qui se sont intéressés à l'éducation de mademoiselle Corneille. Je ne doute pas que si vous présentez les choses sous ce point de vue à monseigneur le prince de Conti, il ne trouve que Fréron mérite punition. On devrait en parler aux ministres, et je crois même que c'est une affaire du ressort du lieutenant-criminel; jamais rien n'a été plus marqué au coin du libelle diffamatoire que ses quatre lignes de la page 164. Vous pourriez, monsieur, engager son père à signer un pouvoir à un procureur. Ma nièce, M. de l'Écluse, et moi, nous pourrions intervenir au procès. Je vous supplie, monsieur, de m'instruire au plus tôt de ce que

vous aurez fait, et de me dire ce qu'on me conseille de faire. Nous allons, d'ailleurs, envoyer nos plaintes à M. le chancelier. Voici copie de la lettre de madame Denis *.

Je vous présente mes respects. VOLTAIRE.

N. B. Il faut mettre la page 164 entre les mains de mon procureur, nommé Pinon du Coudrai, rue de Bièvre, et attaquer Fréron à la Tournelle ; c'est le droit de la noblesse.

* LETTRE DE MADAME DENIS A MONSIEUR LE CHANCELIER DE FRANCE [1].

Fernei, 30 janvier.

Je me joins au cri de la nation contre un homme qui la déshonore. Un nommé Fréron insulte toutes les familles : il m'outrage personnellement moi, mademoiselle Corneille, alliée à tout ce qu'il y a de plus grand en France, et portant un nom plus respectable que ses alliances. Je suis la veuve d'un gentilhomme mort au service du roi; je prends soin de la vieillesse de mon oncle qui a l'honneur d'être connu de vous. J'ai recueilli chez moi la petite-nièce du grand Corneille, et je me suis fait un honneur de présider à son éducation. Ce n'est pas au nommé Fréron, dont on tolère les impertinentes feuilles sur des points de littérature, à oser entrer dans le secret des familles, à insulter la noblesse, et à noircir publiquement de couleurs abominables une bonne action qu'il est fait pour ignorer. Sa page 164 est un libelle diffamatoire : nous en demandons justice, moi, mademoiselle Corneille, mon oncle et un autre citoyen, tous également outragés.

Si cette insolence n'était pas réprimée, il n'y aurait plus de familles en sûreté.

J'ai l'honneur d'être, etc.

[1]* Guillaume de Lamoignon, né le 6 mars 1683, mourut en 1772. Il eut pour fils le vertueux Malesherbes. La lettre de madame Denis fut vraisemblablement écrite sous la dictée de Voltaire. (L. D. B.)

LETTRE MMMIX.

A M. LE BRUN.

A Fernei, 31 janvier.

Il est, monsieur, de la plus grande importance de venger le nom de Corneille et le public. Voici le certificat* de madame Denis et la procuration du sieur l'Écluse. Ce chirurgien a droit de demander justice d'un outrage qui peut le décréditer dans l'exercice de sa profession. Je paierai bien volontiers tous les frais du procès. Cet infame Fréron n'est pas digne de sentir vos beaux vers : qu'il sente la force de votre prose et le bras de la justice. Le bon homme Corneille, conduit par vous, écrasera le monstre.

Je vous embrasse avec la plus tendre amitié et la plus parfaite estime. VOLTAIRE.

* Le certificat de madame Denis et la procuration signée l'Écluse du Tilloi, donnant pouvoir de poursuivre Fréron en justice, étaient annexés à cette lettre. (Note de Ginguené, éditeur des OEuvres de Le Brun.)

LETTRE MMMX.

A M. THIERIOT.

A Fernei, 31 janvier.

Je reçois des lettres bien aimables de M. Damilaville et de M. Thieriot; j'en avais grand besoin, car mes contemporains meurent de tous côtés, et je me porte assez mal. Cependant l'*Épître* à mademoiselle Clairon sera envoyée à mes amis probablement par la poste prochaine, après quoi j'aurai grand soin de tout ce qu'ils me recommandent : il faut mourir au lit d'honneur.

Je suis très fâché que les impies aient rayé de ma pancarte *le culte et les exercices de religion* [1], parceque je remplis tous ces devoirs avec la plus grande exactitude. On ne devait pas non plus mettre *dans les terres*, au lieu de *mes terres*, parceque je ne suis pas obligé d'aller à la messe dans les terres d'autrui, mais je suis obligé d'y aller dans les miennes. Mes amis verront la preuve de ce que je prends la liberté de leur représenter dans ma lettre [2] à M. le marquis Albergati.

La nécessité de remplir tous les devoirs de la

[1] * Voyez plus haut le troisième alinéa de la lettre MMDCCCCXCI. (CLOG.)

[2] * Lettre MMDCCCCLXXII. (CLOG.)

religion chez moi m'est d'autant plus sévèrement imposée, que je suis comptable de l'éducation que je donne à mademoiselle Corneille. J'ai lu malheureusement la page 164 de Fréron, dans laquelle il dit « que je fais élever mademoiselle Corneille, « au sortir du couvent, par un bateleur de la Foire, « que *je traite en frère* depuis un an, et que ma« demoiselle Corneille aura une plaisante éduca« tion. »

Ces lignes diffamatoires sont d'autant plus punissables, qu'elles outragent personnellement mademoiselle Corneille, et sur-tout madame Denis, ma niéce, qui l'éléve comme sa fille. Mes amis et le public sentiront aisément que mademoiselle Corneille, étant chez moi, ne peut jamais trouver un mari que par la conduite la plus irréprochable. Fréron la perd sans ressource, en avançant faussement que je la fais élever par l'Écluse. Il est très faux que l'Écluse soit chez moi; il y a environ six mois qu'il exerce sa profession de chirurgien-dentiste à Genève, et qu'il n'est sorti de cette ville. Madame Denis, qui l'avait mandé, il y a environ huit mois, pour lui accommoder les dents [1], ne l'a pas revu deux fois depuis ce temps-là; il travaille

[1] * Il est dit dans les *Mémoires* de Marmontel, livre VII, à propos de l'Écluse, que les dents de madame Denis étaient *irraccommodables*. (CLOG.)

sans relâche à Genève, et y rend de très grands services.

Il est très permis au nommé Fréron de critiquer tant qu'il voudra des vers et de la prose, mais il ne lui est permis ni d'attaquer une dame, veuve d'un gentilhomme mort au service du roi, ni une demoiselle alliée aux plus grandes maisons du royaume, et qui porte un nom plus grand que ses alliances, ni même le sieur l'Écluse qui peut avoir joué autrefois la comédie, mais qui est chirurgien du roi de Pologne, et auquel le reproche d'avoir été acteur peut faire un très grand tort dans sa profession. Ces trois diffamations réunies forment un corps de délit dont il est nécessaire de demander justice. Le père de mademoiselle Corneille outragée doit agir en son nom sans aucun délai.

La poste va partir; je n'ai que le temps d'ajouter à ma lettre que je persiste toujours dans mon opinion sur les finances. Il y a eu beaucoup de dissipation et de brigandage, je l'avoue; mais quand on a contre les Anglais une guerre si funeste, il faut, ou que toute la nation combatte, ou que la moitié de la nation s'épuise à payer la moitié qui verse son sang pour elle. J'ai une pension du roi, je rougirais de la recevoir tant qu'il y aura des officiers qui souffriront.

Je suis pénétré de la plus tendre reconnaissance

pour toutes les bontés assidues de M. Damilaville et de M. Thieriot. *Plura alias.*

LETTRE MMMXI.

A M. DU VERGER DE SAINT-ÉTIENNE[1],

GENTILHOMME DU ROI DE POLOGNE.

31 janvier.

Tout malade que je suis, monsieur, je suis très honteux de ne répondre qu'en prose et si tard à vos très jolis vers. Je félicite le roi de Pologne d'avoir auprès de lui un gentilhomme qui pense comme vous. Il serait bien difficile qu'on pensât autrement à la cour d'un prince qui pense si bien lui-même, et qui a fait renaître dans la partie du monde qu'il gouverne, les beaux jours du siècle d'*Auguste,* l'amour des arts et des vertus.

Lorsque j'ai demandé, monsieur, votre adresse à madame la marquise des Ayvelles, à qui je dois sans doute vos sentiments, je me flattais de vous faire de plus longs remerciements. Ma mauvaise santé ne me permet pas une plus longue lettre; mais elle ne dérobe rien aux sentiments d'estime

[1] * Auteur d'une Épître en vers sur la comédie de l'Écossaise; on trouve cette épître dans le Mercure de France d'octobre 1760. (L. D. B.)

et de reconnaissance, monsieur, de votre très humble et très obéissant serviteur, VOLTAIRE.

LETTRE MMMXII.

A MADAME DE FONTAINE.

A Fernei, 1er février.

Puisque vous aimez la campagne, ma chère nièce, je vous envoie la petite *Épître* adressée à votre sœur *sur l'agriculture*[1]. Le droit de champart, et tous les droits seigneuriaux que vous avez ne sont pas si favorables à la poésie que la charrue et les moutons. Virgile a chanté les troupeaux et les abeilles, et n'a jamais parlé du droit de champart. Je vous ferai une épître pour vous confirmer dans le juste mépris que vous semblez avoir pour le tumulte et les inutilités de Paris, et dans votre heureux goût pour les douceurs de la retraite.

Il est vrai que Fernei est devenu un des séjours les plus riants de la terre. Je joins à l'agrément d'avoir un château d'une jolie structure, et celui d'avoir planté des jardins singuliers, le plaisir solide d'être utile au pays que j'ai choisi pour ma retraite. J'ai obtenu du Conseil le desséchement des marais qui infectaient la province, et qui y por-

[1]* *Épître* XCI, *sur l'Agriculture.* — POÉSIES, t. III. (L. D. B.)

taient la stérilité. J'ai fait défricher des bruyères immenses; en un mot, j'ai mis en pratique toute la théorie de mon Épître. Si vous ne venez pas voir cette terre qui doit vous appartenir un jour, je vous avertis que je viendrai bouleverser Hornoi, y planter et y bâtir; car il faut que je me serve de la truelle ou de la plume.

Le Kain devait venir jouer la comédie avec nous à Pâques; mais il m'a fallu communier sans jouer. J'ai édifié mes paroissiens, au lieu de les amuser; et M. de Richelieu s'est avisé de mettre Le Kain en pénitence dans ce saint temps.

Je veux vous donner avis de tout. L'impératrice de Russie m'avait envoyé son portrait avec de gros diamants : le paquet a été volé sur la route. J'ai du moins une souveraine de deux mille lieues de pays dans mon parti; cela console des cris des polissons. Ma chère niéce, je fais encore plus de cas de votre amitié. Adieu; j'embrasse tout ce que vous aimez.

Est-il vrai que la Dubois récite le rôle d'Atide comme une petite fille qui ânonne sa leçon?

Les *Étrennes* du chevalier de Molmire ne paraissent pas vous être dédiées*. Ne montrez le Sermon du bon rabbin Akib qu'à d'honnêtes gens dignes d'entendre la parole de Dieu. Savez-vous que

* *Les Chevaux et les Anes, étrennes aux sots.*

j'avais autrefois une pension que je perdis en perdant la place d'historiographe? Le roi vient de m'en donner une autre, sans qu'assurément j'aie osé la demander; et M. le comte de Saint-Florentin m'envoie l'ordonnance pour être payé de la première année. La façon est infiniment agréable. Je soupçonne que c'est un tour de madame de Pompadour et de M. le duc de Choiseul.

LETTRE MMMXIII.

A M. L'ABBÉ DE LA PORTE[1].

2 février.

Je réitère à M. l'abbé de la Porte toutes les assurances de mon estime pour lui et de ma reconnaissance. La première feuille de l'année 1761 m'a paru un chef-d'œuvre en son genre. J'ai toujours sur le cœur que messieurs de la poste n'aient pas daigné lui faire parvenir, il y a trois mois, mon paquet et ma lettre. Je lui fais mes sincères remerciements.

[1]* Joseph de la Porte, né à Belfort (Haut-Rhin) en 1713, mort en décembre 1779. Il avait d'abord travaillé à quelques ouvrages périodiques, en société avec Fréron, et, entre autres, à l'*Année littéraire*. Brouillé momentanément avec le principal auteur de ce journal, l'abbé de la Porte commença, en 1758, à publier l'*Observateur littéraire*. La première feuille de cet écrit périodique, pour l'année 1761, dont Voltaire parle ici comme *d'un chef-d'œuvre en son*

LETTRE MMMXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Fernei, 2 février.

Anges de paix, mais anges de justice, voici le *Panta-odai* du sieur Abraham Chaumeix, tel qu'on me l'a envoyé de Paris; je l'ai fait copier fidèlement. Je ne connais point

« Le petit singe à face de Thersite [1]; »

mais si cet homme est tel qu'on me le mande, il mérite l'exécration publique, et je ne connais personne qui doive craindre de démasquer un personnage si ridicule et si odieux. Quand on joint les mensonges de Sinon au style de Zoïle, à l'impudence de Thersite et à la figure de Ragotin, on doit s'attendre de recevoir en public le châtiment qu'on mérite; et ceux qui n'ont pas la force en main pour se venger, font très bien de payer les Thersite et les Zoïle dans leur propre monnaie. Se reconnaîtra qui voudra dans cette fidèle pein-

genre, contenait un article sur l'*Année littéraire*, journal dans lequel l'abbé de la Porte voyait « un dessein formé de censurer, d'avilir, de « décrier des chefs-d'œuvre, et nos écrivains les plus célèbres placés « au-dessous des plus obscurs littérateurs. » (CLOG.)

[1] * *Épître* XC, à Clairon, v. 106. (CLOG.)

ture. On n'en craint point les conséquences, on est bien aise même que Thersite sache à quel point on le hait et on le méprise; on en fera profession publique quand il le faudra. Le chevalier d'Aidie vient de mourir en revenant de la chasse; on mourra volontiers après avoir tiré sur les bêtes puantes. D'ailleurs on n'a rien à perdre en France, et on trouvera par-tout ailleurs des établissements assez avantageux pour braver avec sécurité, et pour confondre, avec les armes de la vérité, les délateurs hypocrites et les calomniateurs impudents. Je ne connais l'homme[1] dont il est question qu'à ces titres; et, si je le rencontrais, je le lui dirais en face, s'il a une face.

Pardonnez, mes divins anges, à cette petite digression un peu aigrelette; il y a long-temps que je couve ce fiel dans le fond de mon cœur; voilà ma bile purgée. Je me rends à tous les charmes de votre commerce, à votre douceur, à vos graces. Je suis doux comme vous, quand je me suis vengé.

Je ne crois pas que l'auteur du *Panta-odai* doive le lâcher sitôt. Il n'y a que Thieriot, je crois, qui en soit en possession. Je lui mande d'attendre, et il attendra. Il faut tendre actuellement toutes les cordes de son ame pour punir Fréron de son insolence, et pour lui procurer quelque peine afflic-

[1] * Omer Joli de Fleuri, avocat-général. (CLOG.)

tive salutaire, qui lui apprenne à ne plus insulter une fille de condition, et le nom de Corneille, dans ses infamies littéraires. L'Écluse, qui n'est point celui de l'Opéra-Comique, mais chirurgien du roi de Pologne, a donné sa procuration, et demande justice. Madame Denis a envoyé son certificat. Le nommé Fréron est très punissable, et le procès criminel ne sera pas long. Le Brun a toutes les piéces; il ne manque que la procuration du bon homme Corneille; je mets le tout sous votre protection. Vous êtes bon, mais vous êtes ferme; et c'est ici qu'il faut l'être. Mon contemporain [1], le président de La Marche, m'a écrit une lettre pleine d'esprit.

Le maréchal de Belle-Ile est-il mort [2]? M. de Choiseul a-t-il la guerre? M. de Chauvelin le ministère de paix?

Pleurez-vous toujours? Je pleure votre absence.

[1] * Voltaire était l'aîné, de quelques mois seulement, du président à qui est adressée plus haut la lettre MMDCCCCXCVIII. (Clog.)

[2] * Oui, le 26 janvier 1761. — Choiseul remplaça Belle-Ile au ministère de la guerre, tout en restant chargé des affaires étrangères. (Clog.)

LETTRE MMMXV.

A M. LE BRUN.

2 février.

J'ai l'honneur, monsieur, de vous écrire encore au sujet de mademoiselle Corneille; vous ne laisserez point votre bonne œuvre imparfaite, et, après l'avoir sauvée de la pauvreté, vous la sauverez du déshonneur; j'écris à M. du Molard en conformité[1].

Vous avez dû recevoir le certificat de madame Denis; voici celui du résident de France. J'ai eu l'honneur de vous envoyer la procuration du sieur l'Écluse du Tilloi, pour se joindre à la plainte de M. Corneille. Le sieur l'Écluse n'est point celui qui a monté sur le théâtre de la Foire[2], je le crois son cousin; il est seigneur de la terre du Tilloi en Gâtinais[3].

Je vous réitère, monsieur, qu'il ne s'agit que d'une procuration de M. Corneille; que l'affaire

[1]* Cette lettre manque. (L. D. B.)

[2]* Voltaire dissimulait ici la vérité dans l'intention d'empêcher Fréron de nuire à Marie Corneille. (Clog.)

[3]* La seigneurie du Tilloi, possédée par l'Écluse qui débuta à l'Opéra-Comique en 1737; elle est située près de Montargis dans le Gâtinais orléanais. (Clog.)

ne fera nulle difficulté, que Fréron sera condamné à une peine infamante et à de gros dédommagements. Je suis bien sûr que vous saisirez une occasion aussi favorable, et que M. d'Argental vous aidera de tout son pouvoir. Ce n'est point au Parlement qu'il faut s'adresser, comme je le croyais, mais au lieutenant-criminel, dont le nommé Fréron est naturellement le gibier.

Je vous réitère encore, monsieur, que j'ai été indispensablement obligé d'envoyer un petit avertissement[1], pour faire savoir que votre libraire a eu tort de mettre l'édition de vos lettres et des miennes sous le nom de Genève. C'est une chose très importante pour moi; il ne faut pas qu'on croie dans le public que je fasse imprimer à Genève aucune brochure. En effet, on n'en imprime aucune dans cette ville, dont je suis éloigné de deux lieues, et il est nécessaire qu'on le sache : vous en sentez toutes les conséquences.

Je vous ai rendu, monsieur, toute la justice que je vous dois dans cet avertissement, et je me suis livré à tout ce que mon goût et mon cœur m'ont dicté. Je confie à votre amitié et à votre prudence la copie de la lettre que j'écrivis à ce sujet[2]. Soyez persuadé, monsieur, que je vous suis atta-

[1] * Cet avertissement n'est autre que la lettre MMDCCCCXCI. (CLOG.)

[2] * Sans doute la lettre MMMXVII. (L. D. B.)

ché comme le père de mademoiselle Corneille doit vous l'être.

Je présente mes respects à madame Le Brun.

VOLTAIRE.

LETTRE MMMXVI.

A M. SAURIN.

Fernei, 2 février.

Toutes les fois qu'un des frères gratifie le public de quelque bon ouvrage auquel on applaudit[1], je me jette à genoux dans mon petit oratoire; je remercie Dieu, et je m'écrie : O Dieu des bons esprits! Dieu des esprits justes, Dieu des esprits aimables, répands ta miséricorde sur tous nos frères, continue à confondre les sots, les hypocrites et les fanatiques! Plus nos frères feront de bons ouvrages, en quelque genre que ce puisse être, plus la gloire de ton saint nom sera étendue. Fais toujours réussir les sages, fais siffler les impertinents. Puissé-je voir, avant de mourir, ton fidèle serviteur

[1] * Le 22 décembre 1760, la comédie en un acte, en prose, intitulée *les Mœurs du Temps*, avait été jouée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français. Le succès de cette pièce, joint à celui de *Spartacus*, ouvrit les portes de l'Académie à Saurin le 13 avril 1761. (CLOG.)

Helvétius et ton serviteur fidèle Saurin dans le nombre des Quarante!

Ce sont les vœux les plus ardents du moine *Voltarius* qui, du fond de sa cellule, se joint à la communion des frères, les salue et les bénit dans l'esprit d'une concorde indissoluble. Il se flatte sur-tout que le vénérable frère Helvétius rassemblera, autant qu'il pourra, les fidèles dispersés, les sauvera du venin du basilic, et de la morsure du scorpion, et des dents des Fréron et des Palissot. Nous recommandons aussi aux combattants du Seigneur les persécuteurs fanatiques qu'il faut dévouer à l'exécration publique.

Pourquoi l'auteur des *Mœurs du temps*, qui peint si bien son monde, ne peindrait-il pas un...?

> *Car* est le peintre indigne de louange,
> Qui ne sait peindre aussi bien diable qu'ange.
>
> MAROT [1].

J'embrasse frère Saurin bien tendrement. Frère V.

[1]* Vers 49 et 50 de l'*Épître, à ceux qui, après l'Épigramme du beau tétin, en firent d'autres.* (L. D. B.)

LETTRE MMMXVII.

A M. DAMILAVILLE.

Fernei, 2 février.

Je réitère à M. Damilaville et à M. Thieriot mes sincères remerciements de la bonté qu'ils ont de publier ma déclaration sur mes lettres et sur celles de madame Denis, imprimées à Paris sous le nom de Genève. Il m'est très important que Genève, qui n'est qu'à une lieue de mon séjour, ne passe point pour un magasin clandestin d'éditions furtives. Je leur ai très grande obligation de vouloir bien détruire ce soupçon injuste qui n'est déja que trop répandu.

Je les supplie aussi très instamment de ne rien changer à ma déclaration. L'article du *culte* et des devoirs de la *religion* est essentiel. Je dois parler de ces devoirs, parceque je les remplis; et que surtout j'en dois l'exemple à mademoiselle Corneille que j'éléve. Il ne faut pas qu'après les calomnies punissables de Fréron, on puisse soupçonner que madame Denis et moi nous ayons fait venir l'héritière du nom de Corneille aux portes de Genève, pour ne pas professer hautement la religion du roi et du royaume. On a substitué à cet article nécessaire que *je m'occupe de ce qui intéresse*

mes amis. On doit concevoir combien cela est déplacé, pour ne rien dire de plus. Je ne dois point compte au public de ce qui intéresse mes amis, mais je lui dois compte de la religion de mademoiselle Corneille.

J'insiste, avec même chaleur, sur le changement qu'on veut faire dans ce que je dis de l'*ode* de M. Le Brun. Je dis qu'il y a dans son ode *des strophes admirables*, et cela est vrai. Les trois dernières sur-tout me paraissent aussi sublimes que touchantes; et j'avoue qu'elles me déterminèrent sur-le-champ à me charger de mademoiselle Corneille, et à l'élever comme ma fille. Ces trois dernières strophes me paraissent *admirables*, je le répète. Vous voulez mettre à la place *sentiments admirables;* mais un sentiment de compassion n'est point admirable : ce sont ces strophes qui le sont. Je demande en grace qu'on imprime ce que j'ai dit, et non pas ce qu'on croit que j'ai dû dire. Je sais bien qu'il y a des longueurs dans l'ode, et des expressions hasardées. Le partage de M. Le Brun est de rendre son ode parfaite en la corrigeant; et le mien est de louer ce que j'y trouve de parfait.

Observez, je vous prie, mes chers amis, que M. Le Brun trouverait très mauvais que je me bornasse à faire l'éloge de ses sentiments, quand je lui dois celui des beautés réelles qui sont dans son ode.

Je renvoie à mes deux amis l'*Épître* d'Abraham Chaumeix à mademoiselle Clairon, telle que je l'ai reçue de Paris. M. Thieriot peut se donner le plaisir de porter ces étrennes à Melpomène. Mon correspondant de Paris a mis l'abbé Guyon en note, d'autres prétendent qu'il fallait un autre nom. *Valete.*

M. Thieriot ne se dessaisira pas du *Panta-odai.*

LETTRE MMMXVIII.

A M. LE BRUN.

A Fernei, 6 février.

Mon cher correspondant saura que le lieutenant de police envoya ordre à ce nommé Fréron, il y a un mois, de venir chez lui, et qu'il lui lava sa tête d'âne, au sujet de mademoiselle Corneille. C'est à madame Sauvigni[1] que nous en avons l'obligation; je croyais que M. Le Brun en était instruit.

J'attends l'*Ane littéraire*[2] avec bien de l'impatience.

[1] * Madame Bertier de Sauvigni, femme de l'intendant de Paris, sœur de Durei de Morsan. Voltaire fut en correspondance avec elle. (Clog.)

[2] * Voltaire fait sans doute allusion ici à *la Wasprie*, que Le Brun composait alors contre Fréron. (Clog.)

Les *Anecdotes*[1] *sur Fréron* sont du sieur La Harpe, jadis son associé, et friponné par lui. Thieriot m'a envoyé ces *Anecdotes* écrites de la main de Laharpe[2].

Voici quelques exemplaires qui me restent. On m'assure que tous les faits sont vrais.

Le d'Arnaud[3] dont vous me parlez, monsieur, a été nourri et pensionné par moi, à Paris, pendant trois ans. C'était l'abbé Moussinot, chanoine de Saint-Merri, qui payait la rente-pension que je lui fesais. Je le fis aller à la cour du roi de Prusse; dès-lors il devint ingrat : cela est dans la régle.

Je suis fâché que l'avocat[4] de mademoiselle Clairon ait fait un plat livre, plus fâché qu'on l'ait brûlé, et plus fâché encore que notre siècle soit si ridicule.

Mille tendres amitiés. VOLTAIRE.

[1] * Il est question de ces *Anecdotes* dans la lettre MMDCCCLX. Voyez plus bas la lettre MMMLVI. (CLOG.)

[2] * L'auteur de Warwick. Voyez une lettre de Voltaire à Laharpe (ou La Harpe), du 22 décembre 1763. (CLOG.)

[3] * Baculard d'Arnaud. (CLOG.)

[4] * Huerne de la Mothe, reçu avocat au parlement de Paris en 1752, auteur d'un *Mémoire à consulter* sur la question de l'excommunication des comédiens. Cet ouvrage, intitulé aussi *Libertés de la France contre le pouvoir arbitraire de l'excommunication*, fut brûlé au bas du grand escalier, et son auteur rayé du tableau, sur la dénonciation de l'avocat Coquelei. (CLOG.)

LETTRE MMMXIX.

A M. DAMILAVILLE.

6 février.

J'abuse un peu, monsieur, des bontés de l'aimable correspondant que Dieu m'a donné : voici encore un exemplaire de la lettre *al signor Albergati*[1], avec la jolie estampe de Gravelot.

Voici à présent tous mes besoins que j'expose à votre charité.

Je voudrais que M. de Saint-Foix pût voir la lettre à M. Albergati; c'est une petite amende honorable qu'on lui doit. Je voudrais que la petite vengeance honnête que j'ai prise de l'outrecuidant auteur de l'*Excellence italienne*[2], fût publique, et que copie collationnée fût envoyée aux intéressés dudit mémoire. Je voudrais que M. Thieriot n'exténuât point les témoignages d'estime que je dois à M. Le Brun; et que M. Le Brun fît punir Martin Fréron, non pas d'avoir trouvé son ode mauvaise, mais d'avoir outragé personnellement M. Corneille, sa fille, et madame Denis, qui daigne lui donner l'éducation la plus respectable.

Il me semble que tous les honnêtes gens de-

[1]* Lettre MMDCCCCLXXII. (L. D. B.)

[2]* Deodati de Tovazzi : lettre MMMIV. (L. D. B.)

vraient se liguer pour obtenir le châtiment de Martin : car enfin, monsieur, quelle famille sera en sûreté, s'il est permis à un folliculaire d'entrer dans le secret des familles, de dire qu'une fille de condition sort du couvent pour être élevée par un bateleur, d'insulter au malheur de son père, de dire qu'il vit d'un emploi de cinquante francs par mois[1] ? Si l'on abandonne ainsi l'honneur des familles à l'insolence des gazetiers, il faudra se faire justice soi-même.

Je prie M. Thieriot de vouloir bien m'envoyer les recueils I, L : je sais bien que ces petits recueils ne sont qu'un artifice d'éditeur pour attraper de l'argent, et qu'il est même fort impertinent de vendre en détail, en des *in*-12, ce qui se trouve dans des *in-folio;* mais puisque j'ai H, il faut bien avoir I.

J'ai lu le roman de Rousseau, mais j'attends avec une impatience extrême celui de La Popelinière[2].

Mille tendres amitiés à tous les frères ; je les prie de s'unir toujours à moi dans l'amour de Dieu et du roi, et dans la haine des hypocrites et des fanatiques.

[1] * François Corneille était « facteur de la petite poste dans les « rues de Paris ; » lettre à d'Argental, 26 janvier 1763. (CLOG.)

[2] * Cette lettre est ici plus complète que dans les éditions précédentes. (L. D. B.)

LETTRE MMMXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 février.

De profundis clamavi. J'ignore tout du pied de mes Alpes. Joue-t-on *Tancrède?* personne ne m'en dit mot. Réussit-elle? est-elle tombée? J'ai vraiment bien pris mon temps pour écrire [1] à M. le duc de Choiseul!

« C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait! »
LA FONTAINE, fab. VII, 9.

Le voilà donc chargé de la guerre et de la paix. Deux ministères à-la-fois! plus de plaisirs, plus de soupers. Il est mort, s'il veut allier tout cela. Ce qui regarde mademoiselle Corneille paraît-il aussi important à mes anges qu'à moi? ont-ils le temps d'y penser? n'ont-ils pas eux-mêmes un peu d'affaires? je ne sais par quel oubli je n'ai pas répondu à Le Kain. Il y a un arrangement pour *Œdipe*. Eh! mon cher ange, n'êtes-vous pas le maître absolu de tout? à quoi sert ma voix? Je n'en fais usage que pour vous regretter. Oui, tous les rôles sont bien distribués; oui, tout est bien.

[1] * Cette lettre, comme tant d'autres de Voltaire à Choiseul, est restée inconnue. (CLOG.)

Mais M. de Richelieu est-il à Versailles? entrera-t-il au Conseil? et maître Omer, que fait-il brûler? quel plat et calomnieux réquisitoire fait-il imprimer? J'ai cet homme en tête. J'aime l'*Ecclésiaste*[1]; le roi l'avait lu à son souper. Il fut fait pour madame de Pompadour. Et un Omer!... Ah!

« Ce petit singe à face de Thersite »

doit être puni. Que je hais ces monstres! Plus je vais en avant, plus le sang me bout. Le roman de Jean-Jacques excite aussi un peu ma mauvaise humeur.

Ne regrettez-vous pas le chevalier d'Aidie? Tous nos contemporains s'en vont. Je n'ai que deux jours à vivre; mais je les emploierai à rendre les ennemis de la raison ridicules.

Je baise le bout de vos ailes; mais vos yeux! vos yeux!

[1] * Le *Précis de l'Ecclésiastique*, tom. I des *Poésies*. (Clog.)

LETTRE MMMXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 février.

Voici la plus belle occasion, mon cher ange, d'exercer votre ministère céleste. Il s'agit du meilleur office que je puisse recevoir de vos bontés.

Je vous conjure, mon cher et respectable ami, d'employer tout votre crédit auprès de M. le duc de Choiseul, auprès de ses amis; s'il le faut, auprès de sa maîtresse, etc., etc. Et pourquoi osé-je vous demander tant d'appui, tant de zéle, tant de vivacité, et sur-tout un prompt succès? pour le bien du service, mon cher ange; pour battre le duc de Brunswick. M. Gallatin, officier aux gardes suisses, qui vous présentera ma très humble requête, est de la plus ancienne famille de Genève; ils se font tuer pour nous, de père en fils, depuis Henri IV. L'oncle de celui-ci a été tué devant Ostende; son frère l'a été à la malheureuse et abominable journée de Rosbach, à ce que je crois; journée où les régiments suisses firent seuls leur devoir. Si ce n'est pas à Rosbach, c'est ailleurs; le fait est qu'il a été tué; celui-ci a été blessé. Il sert depuis dix ans; il a été aide-major, il veut l'être. Il faut des aides-major qui parlent bien allemand, qui

soient actifs, intelligents; il est tout cela. Enfin, vous saurez de lui précisément ce qu'il lui faut: c'est en général la permission d'aller vite chercher la mort à votre service. Faites-lui cette grace, et qu'il ne soit point tué; car il est fort aimable, et il est neveu de cette madame Calendrin[1] que vous avez vue étant enfant. Madame sa mère est bien aussi aimable que madame Calendrin.

LETTRE MMMXXII.

A M. COLLINI.

Au château de Fernei, 9 février.

Mon cher Collini, vous voilà agrégé au nombre des bons auteurs[2]. Votre livre m'a paru très bien fait, très commode et très utile: je vous en fais mes compliments et mes remerciements. Je donnerai volontiers les mains à ce que vous me proposez[3], et à tout ce qui pourra vous être agréable.

Vous m'avez envoyé une traduction d'opéra, et je vous envoie une tragédie. Il est vrai que je

[1] * Ou Calandrini, nommée au commencement de la lettre MMCCCCXLVI. (CLOG.)

[2] * Collini avait envoyé à Voltaire son *Discours sur l'Histoire d'Allemagne*, 1761. (CLOG.)

[3] * Collini avait alors l'intention de publier une édition des OEuvres de Voltaire. Voyez plus bas la permission que celui-ci lui en donna; elle est imprimée sous forme de lettre, n° MMMLVII. (CLOG.)

ne prends pas souvent la liberté d'écrire à votre adorable maître; mais je suis vieux, infirme et inutile: je ne dois songer qu'à mourir tout doucement, comme font force honnêtes gens qui ne sont pas plus nécessaires que moi au *tripot* de ce monde. Je n'ai guère de quoi amuser un grand prince du fond de mes retraites entre le Mont-Jura et les Alpes; mais je lui serai attaché jusqu'au tombeau, et je vous aimerai toujours.

LETTRE MMMXXIII.

A CHARLES-THÉODORE,

ÉLECTEUR PALATIN.

Fernei, 9 février.

Ce pauvre vieillard suisse, cet homme si trompé dans tous les événements qui arrivent depuis quatre ans, ce solitaire si attaché à votre altesse électorale, qui voudrait être à vos pieds, et qui n'y est pas; cet amateur du théâtre, qui aurait pu entendre les beaux opéra représentés dans le palais de Manheim, et qui peut à peine représenter le rôle du vieillard dans *Tancrède* chez des Allobroges calvinistes, prend la liberté de mettre aux pieds de votre altesse électorale une nouvelle édition de ce *Tancrède*, dont il eut l'honneur de lui envoyer les prémices. La tragédie présente de

l'Europe me fait verser plus de larmes que *Tancrède* n'en a fait répandre à Paris. On pleure les malheurs publics et les particuliers, et voilà à quoi l'on passe son temps, dans *le meilleur des mondes possibles*. La Jérusalem céleste, où j'aurai l'honneur d'aller tenir mon coin incessamment, nous dédommagera de tout cela, et ce sera un vrai plaisir. Ma vraie Jérusalem serait à Schwetzingen. Je me mets à vos pieds, monseigneur, avec le plus profond respect. *Le petit Suisse*, V.

LETTRE MMMXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 février.

Voilà le cas de mourir; tout abandonne Voltaire. Voltaire a écrit deux lettres à M. le duc de Choiseul; point de réponse. Je lui pardonne; il est surchargé. Petit-fils Prault n'a pas daigné m'envoyer un *Tancrède;* je ne lui pardonne pas. Mais, que mes anges ne m'instruisent ni de la santé de mademoiselle Clairon, ni d'aucune particularité du *tripot,* ni du retour de M. de Richelieu, ni de la façon dont certaine *épître dédicatoire*[1] a été reçue, ni de l'unique représentation de *la Chevale-*

[1] * Celle de *Tancrède,* que Voltaire appelle ici *la Chevalerie.* (Clog.)

rie, ni du *Père de famille;* c'est le comble du malheur. A quoi dois-je attribuer ce détestable silence? mon cher ange a-t-il toujours mal aux yeux, comme moi à tout mon corps? le secrétaire que je préfère à tous les secrétaires d'état serait-il malade, ou serait-elle malade? mes anges sont-ils absorbés dans la lecture du roman de Jean-Jacques, ou de celui de La Popelinière? Chacun se peint dans ses romans. Le héros de La Popelinière [1] est un homme auquel il faut un sérail; celui de Jean-Jacques est un précepteur qui prend le pucelage de son écolière pour ses gages. Si jamais M. d'Argental fait un roman, il prendra pour son héros un homme aimable qui saura aimer, mais qui laissera languir son ancien ami dans l'attente d'une de ses lettres.

Hélas! j'écris, mais avec bien de la peine; ma main pèse deux cents livres, ma tête aussi. Je ne sais ce que j'ai; vraiment je suis bien loin de faire une tragédie. La vie est trop courte. Puisse la vôtre être bien longue, ô mes divins anges!

[1] * Nous croyons devoir ajouter à la note [3] * de la lettre MMMV les détails suivants sur ce financier-auteur: il était fils d'un receveur-général des finances. Il fut nommé fermier-général du bail de 1718, lorsque le comte d'Argenson était garde des sceaux. Veuf sans enfants, il eut le tort de se remarier à soixante-cinq ans (le 15 juillet 1759) à mademoiselle de Mondran, Toulousaine, qui n'avait que vingt et un ans. Il mourut le 5 décembre 1762. Le 28 mai suivant elle accoucha d'un posthume dont la légitimité fut contestée.

(L. D. B.)

LETTRE MMMXXV.

A M. LE BRUN.

Au château de Fernei, 15 février.

Il y a long-temps, monsieur, que je ne suis surpris de rien; mais je suis affligé qu'on traite si légèrement l'honneur d'une famille si respectable. Si un gentilhomme en *ac*, arrivé de Gascogne, voyait sa fille insultée dans les feuilles de Fréron; si l'on disait d'elle qu'elle est élevée par un bateleur de l'Opéra, il en demanderait vengeance et l'obtiendrait. L'honneur d'une famille n'a rien de commun avec de mauvaises critiques littéraires. Le déni de justice dont on nous menace en cette occasion, n'est qu'une suite de l'indigne mépris que la nation a toujours fait des belles-lettres qui font sa gloire. Que Fréron dise de la fille d'un conseiller au Châtelet ce qu'il a dit de mademoiselle Corneille, il sera mis au cachot, sur ma parole; mais il aura outragé la descendante du grand Corneille impunément, parceque l'impertinence française ne considère ici que la parente d'un auteur élevée par un auteur. Telle est, monsieur, la manière de penser, orgueilleuse et basse à-la-fois, des légers citoyens de Paris.

C'est une chose honteuse que M. de Malesherbes soutienne ce monstre de Fréron, et que le Journal des Savants ne soit payé que du produit des feuilles scandaleuses d'un homme couvert d'opprobre. Mais vous m'ouvrez une voie que je crois qu'il faut tenter, c'est celle de M. le comte de Saint-Florentin : il hait Fréron, il protége beaucoup l'Écluse; vous avez en main, monsieur, le certificat de madame Denis, celui du résident de France à Genève, la procuration de l'Écluse même. Ne pourriez-vous pas faire adresser toutes ces pièces à M. de Saint-Florentin, avec une lettre de M. Corneille, qui lui représenterait l'outrage fait à lui et à sa fille, les mots : *de belle éducation au sortir du couvent!* etc.; mots qui seuls sont capables d'empêcher cette demoiselle de se marier?

Une lettre forte et touchante, telle que vous savez les écrire, ferait peut-être quelque effet. Il est certain que si cette démarche est sans succès, elle n'est pas dangereuse : il est donc clair qu'on la doit faire.

Le pis aller après cela, monsieur, serait de livrer ce coquin à l'indignation du public, en démontrant sa calomnie. L'Écluse est un homme de cinquante ans, très raisonnable, et qui a de l'esprit; mais nous sommes éloignés de lui confier l'éducation de mademoiselle Corneille. Je vous répète, monsieur, que nous avons pour elle les

soins et les égards que nous aurions pour une Montmorenci; que nous y mettons notre gloire. Non seulement mademoiselle Corneille est devenue notre fille, mais nous la respectons. Et une preuve de nos attentions, c'est qu'elle ne sait rien de l'indigne outrage que le dernier des hommes a osé lui faire.

Je ne vous écris point de ma main, parceque j'ai un peu de goutte.

J'ajoute seulement, monsieur, que si M. de Saint-Florentin ne punit pas le coquin, si vous dédaignez de lui donner cent coups de bâton en présence de M. Corneille le père, ce sera toujours au moins une petite consolation de démontrer dans tous les journaux qu'il n'est qu'un lâche calomniateur.

Je vois bien qui sont les gens dont vous me parlez, qui se donnent le petit plaisir de faire aboyer ce misérable; mais les jésuites ont très grand tort avec moi : il ne tenait qu'à eux de faire taire leur frère Bertier; les rieurs ne sont pas pour eux, et je fais pis que de me moquer d'eux, puisque je viens de les chasser d'un domaine qu'ils avaient usurpé sur des orphelins. C'est toujours quelque chose d'avoir fait une telle blessure à une des têtes de l'hydre. Puissent les fanatiques et les hypocrites être écrasés! Mais quand on ne peut les exterminer, il faut vivre loin d'eux. Ce-

pendant il est dur d'être en même temps loin de vous.

Votre très humble et très obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

LETTRE MMMXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 février.

Ce n'est pas aux yeux que j'ai mal, c'est à la main écrivante. On dit que j'ai la goutte, mes divins anges, et que je suis le plus maigre des goutteux. Non, ce n'est pas moi qui ne réponds point aux articles des lettres, c'est vous, vous qui parlez. Je n'avais oublié que l'article d'*OEdipe,* et j'ai réparé bien vite cette omission.

Mais vous, avez-vous répondu à mes justes plaintes contre Prault petit-fils, qui n'a pas seulement daigné m'envoyer un exemplaire de sa petite drôlerie de *Tancrède?* m'avez-vous dit un mot du *Père de famille?* Si vous aviez daigné m'instruire de la maladie de M. de Belle-Ile, je n'aurais pas pris sottement ce temps-là pour importuner M. le duc de Choiseul de mes facéties; j'ai si bien pris mon temps, qu'il ne m'a point fait de réponse; mais n'allez pas l'imiter.

Je ne suis pas excessivement content de madame

de Pompadour, mais aussi je ne suis pas fâché contre elle; je trouve seulement *la Muse limonadière* plus attentive qu'elle.

J'ignore aussi si M. le duc de Richelieu est à Versailles. C'est encore un de nos hommes exacts, qui vous écrivent une lettre de huit pages, et qui vous laissent là des années entières.

Acharnement pour l'affaire du curé[1]? non: vivacité? oui. Et puis, quand j'ai rendu ce service à l'Église, je fais un chant de *la Pucelle*.

Je n'ai point trouvé d'autre façon de répondre à tous les faquins qui m'accusent de n'être pas bon chrétien, que de leur dire que je suis meilleur chrétien qu'eux. Je fais plus, je le prouve; mais mon christianisme ne va pas jusqu'à pardonner à Omer. Je n'ai point de fiel contre Fréron; c'est à lui à me détester, puisque je l'ai rendu ridicule, et que je l'ai fait bafouer de Paris à Vienne. J'aurais voulu, il est vrai, pour mon divertissement, qu'on lui eût fait dire deux mots par le lieutenant-criminel, au sujet de mademoiselle Corneille; si cela ne se peut, il faut tâcher de prendre une autre route. M. Corneille père peut se plaindre à M. de Saint-Florentin; j'en écris à M. Le Brun. Il est bon de tenter toutes les voies: car ce n'est pas assez de rendre Fréron ridicule; l'écraser est le

[1] * Ancian, curé de Moëns. — Voyez plus bas, lettre MMMXCIV. (Clog.)

plaisir. J'ai quelque maltalent contre M. de Malesherbes qui protége les feuilles de ce monstre; mais toutes ces belles passions s'anéantissent devant la haine cordiale que je porte à l'impudent Omer. Cependant la violence de cette juste haine peut céder à la raison; et puisque je ne peux lui couper la main dont il a écrit son infame réquisitoire, qu'on lui a dicté, je l'abandonne à sa pédanterie, à son hypocrisie, à sa méchanceté de singe, et à toute la noirceur de son noir caractère. Que le *Panta-odai* reste un ouvrage de société entre les mains de trois ou quatre personnes; que mademoiselle Clairon n'en ait pas même d'exemplaire, et que le plus profond mépris fasse place à ma juste colère, colère d'autant plus véhémente que je l'ai couvée un an entier.

Mes anges, si j'avais cent mille hommes, je sais bien ce que je ferais; mais comme je ne les ai pas, je communierai à Pâques, et vous m'appellerez hypocrite tant que vous voudrez. Oui, pardieu, je communierai avec madame Denis et mademoiselle Corneille, et, si vous me fâchez, je mettrai en rimes croisées le *Tantum ergo*[1].

Je m'aperçois que cette lettre est plus brûlable que l'*Ecclésiaste;* ainsi je vous supplie de vous souvenir de moi au coin de votre cheminée.

[1]* *Tantum ergo Sacramentum.* C'est la prose du Saint-Sacrement. (L. D. B.)

A propos, qui vous a dit que je fesais une tragédie? je suis fâché de vous ôter cette douce illusion. Cette lanterne vient de ce que madame Denis, qui est toujours folle du *Droit du Seigneur,* avait mandé à sa sœur que nous jouerions quelque chose de nouveau et de merveilleux, mais sans lui dire de quoi il était question. Gardez-moi, je vous prie, un éternel secret, mes divins anges, sur ce *Droit du Seigneur* qui m'enchante.

Pour *Fanime,* je la regarderai toute ma vie comme un ouvrage médiocre; et ce beau-fils qui rend Fanime à son père, pour s'en débarrasser, me paraîtra toujours un des plus plats personnages qui aient jamais existé. Il y a des morceaux touchants, d'accord: on y pleure, je le passe; mais je ne juge point d'un visage par un nez et par un menton; je veux du tout ensemble. Vive *Tancrède!* cette pièce me paraît bien faite, neuve, singulière. Cependant nous verrons ce que je pourrai faire pour obéir à vos ordres, au saint temps de Pâques. Et la dissertation[1] contre ces barbares Anglais, vous n'en parlez pas? Mes divins anges, je vous regarde comme la consolation et l'honneur de ma vie.

Je suis bien faible; mais je vous aime fortement.

[1] * L'*Appel à toutes les Nations.* Voyez la lettre MMMLXIX. (CLOG.)

18 février.

Tenez, mes gloutons, vous demandiez une tragédie, voilà un chant[1] de *la Pucelle;* c'est envoyer une grive à des gens qui veulent manger un dindon; mais on donne ce qu'on a.

Tenez, voilà encore des *Lettres*[2] sur le roman de Jean-Jacques; mandez-moi qui les a faites, ô mes anges, qui avez le nez fin! Et *le Père de famille,* qu'est-il devenu?

LETTRE MMMXXVII.

A M. DAMILAVILLE.

18 février.

Je salue tendrement les frères, j'élève mon cœur à eux, et je prie Dieu pour le succès du *Père de famille.*

J'envoie aux frères une petite cargaison contenant un chant de *la Pucelle,* et les Lettres sur la *Nouvelle Héloïse* ou *Aloïsia* de Jean-Jacques, auxquelles M. le marquis de Ximenès n'a fait nulle difficulté de mettre son nom, attendu qu'il ne

[1] * Le XIXe, celui de Dorothée. (CLOG.)

[2] * *Lettres sur la Nouvelle Héloïse.* Elles sont de Ximenès, aidé de Voltaire. Voir le n° 10385 de *Anonymes* de Barbier, deuxième édition. (CLOG.)

craint pas plus Jean-Jacques, que Jean-Jacques ne semble craindre ses lecteurs. La *Nouvelle Héloïse* et *Daïra* m'ont fait relire *Zayde:* qu'on fasse quelque nouvelle tragédie, je relirai *Racine*.

J'ai demandé à M. Thieriot les recueils I, K, L, M, N; il faut bien que j'aie tout l'alphabet. Je suis très fâché qu'il y ait une ville en France, nommée Paris, où il soit permis à un Fréron d'insulter l'héritière du nom de Corneille; on ne m'écrit sur cela que des lanternes. Si Fréron en avait dit autant de la petite-fille d'un laquais dont le père fût conseiller du Parlement ou de la cour des aides, on mettrait Fréron au cachot. Il est digne de ceux qui laissaient mourir de faim la cousine de *Cinna*, de ne la pas venger: cela redouble mon mépris pour les bourgeois qui font le gros dos parcequ'ils ont un office.

Je prie instamment M. Thieriot de mettre au cabinet l'*Épître* d'Abraham Chaumeix à mademoiselle Clairon. Ce n'est pas qu'on craigne

« Le petit singe à face de Thersite,
« Au sourcil noir, »

et au cœur noir; on a pour lui autant d'horreur que pour Fréron. C'est dommage qu'un aussi insolent et aussi absurde persécuteur ne soit puni que par des vers et par l'exécration publique; il est bien heureux d'avoir affaire à des philosophes qui ne

peuvent se venger que par le mépris. Je voudrais bien voir un de ces faquins, si fiers de leurs petites charges, voyager dans les pays étrangers; il ferait une plaisante figure à côté d'un homme de mérite.

LETTRE MMMXXVIII.

A M. LE BRUN.

Au château de Fernei, 19 février.

Plus j'y fais réflexion, plus je suis sûr, monsieur, que nous ne trouverons personne à Paris qui prenne intérêt à mademoiselle Corneille et à son nom; vous ne trouverez que ceux qui ont été outragés par Fréron assez justes pour le poursuivre; les autres en rient. Dites à un de vos amis qu'on vient de faire un libelle contre vous, la première idée qui lui viendra sera de vous demander où il se vend, et s'il est bien salé.

Je pense que ce qu'il y aurait de plus honnête, de plus doux et de plus modéré à faire, ce serait d'assommer de coups de bâton le nommé Fréron à la porte de M. Corneille. Le second parti est celui que j'ai eu l'honneur de vous proposer, c'est que vous vouliez bien dicter une requête à M. Corneille pour le lieutenant-criminel. N'est-il pas en droit d'attendre quelque attention pour son nom?

n'est-il pas en droit de dire qu'il demande réparation de l'insulte faite à sa fille et à lui? On lui reproche dans des lignes diffamatoires d'avoir fait sortir sa fille du couvent pour la faire élever par un bateleur de la Foire. Il est faux que ce l'Écluse ait été bateleur; il est depuis vingt ans chirurgien du roi de Pologne; il est faux qu'elle soit élevée par lui; il est faux qu'elle soit dans la maison où le calomniateur suppose qu'il est; il est faux que le sieur l'Écluse soit même venu dans cette maison depuis plus de cinq mois. Mademoiselle Corneille est dans la maison la plus honnête et la plus réglée, auprès d'un vieillard presque septuagénaire, qui lui a assuré tout d'un coup de quoi être à l'abri de l'indigence le reste de sa vie; elle est auprès d'une dame de cinquante ans, qui lui tient lieu de mère, et qui ne la perd pas un instant de vue. Un homme très estimable, qui a servi de précepteur à madame la marquise de Tessé, veut bien à présent lui donner des leçons. Elle mérite tous les soins qu'on prend d'elle; son cœur paraît digne de l'esprit de son grand-oncle, et je vous assure qu'on ne peut avoir une conduite plus noble et plus décente que la sienne.

Voilà, monsieur, l'éducation de bateleur qu'on lui donne. Le père du grand Corneille était noble; mademoiselle Corneille a près de deux cents ans de noblesse; elle est alliée aux plus grandes mai-

sons du royaume, et on la laisse outrager impunément dans des lignes diffamatoires d'un Fréron; et des gens ont la bêtise de m'écrire que je dois mépriser les petits traits que Fréron a la bonté de me décocher, comme si c'était moi dont il s'agit dans cette affaire, comme si j'étais une jeune demoiselle à marier!

Ah! monsieur, croyez que dans nos affaires les hommes nous conseillent fort mal, parcequ'ils ne se mettent jamais à notre place : il ne faut prendre de conseil que de soi-même et des circonstances où l'on se trouve.

Il n'est point du tout hors d'apparence qu'il se présente bientôt un parti pour mademoiselle Corneille; et je peux vous assurer que les feuilles de Fréron, qu'on lit dans les provinces, lui feront grand tort, et pourront empêcher son établissement. Je ne vous avance rien ici, monsieur, sans de très justes raisons. Voyez donc s'il n'est pas convenable que le père, qui nous a confié sa fille, repousse hautement les bruits qui la déshonorent?

Il est indubitable que le lieutenant de police fera comparaître le coquin, et cette scène produira une relation de vous qu'on pourra mettre dans tous les papiers publics. Elle sera vraie, elle sera forte et touchante, parceque vous l'aurez faite. Elle convaincra Fréron de calomnie et dé-

créditera ses indignes feuilles, indignement soutenues par M. de Malesherbes.

Pardonnez, monsieur, si je dicte toutes mes lettres; mon état est bien languissant; mais je me sens encore de la chaleur dans le cœur, et surtout pour vous à qui je dois les sentiments de la plus tendre estime.

De tout mon cœur, votre très humble et très obéissant serviteur, VOLTAIRE.

LETTRE MMMXXIX.

A MADAME D'ÉPINAI.

A Fernei, le 19 février.

Quoique ma belle philosophe n'écrive qu'à des huguenots, cependant un bon catholique lui envoie ces petites lettres. On suppose en les lui envoyant qu'elle est très engraissée; si cela n'est pas, elle peut passer la page 20, où l'on reprend un peu vivement l'ami Jean-Jacques d'avoir trouvé que les dames de Paris sont maigres; il ajoute qu'elles sont un peu bises; mais comme ma belle philosophe nous a paru très blanche, elle pourra lire cette page 20 sans se démonter; à l'égard des autres pages, elle en fera ce qu'elle voudra.

On se flatte que *le Père de famille* a été joué, et qu'il l'a été avec succès; ce succès est bien néces-

saire et bien important; il pourrait contribuer à mettre Diderot de l'Académie; ce serait une espèce de sauvegarde contre les fanatiques et les hypocrites de la ville et de la cour, qui blasphèment la philosophie, et qui insultent à la vertu. Pour Jean-Jacques, ce n'est qu'un misérable qui a abandonné ses amis et qui mérite d'être abandonné de tout le monde. Il n'a dans son cœur que la vanité de se montrer dans les débris du tonneau de Diogène, et d'ameuter les passants, pour leur faire contempler son orgueil et ses haillons. C'est dommage, car il était né avec quelques demi-talents, et il aurait eu peut-être un talent tout entier, s'il avait été docile et honnête.

Je fais mes compliments à toute la famille, à tous les amis de ma belle philosophe; je tiens qu'elle vaut beaucoup mieux que madame de Wolmar. Prend-elle son café, ou le café, dans l'entre-sol? Je la supplie aussi de me dire si les jardins de la Chevrette ne sont pas plus beaux que ceux de L'Étange[1]. Qu'elle sache, au reste, que ceux de Fernei ne sont pas sans mérite. Si elle voulait faire encore un petit voyage dans le pays, non de Vaud, mais de Gex, on lui donnerait un petit chapitre tous les matins en prenant le chocolat, ou du

[1] * Voltaire fait sans doute allusion ici au jardin du baron d'Étange, jardin voisin du bosquet où un baiser de Julie brûla Saint-Preux *jusqu'à la moelle*. (Clog.)

chocolat. Je prie le *prophète* de me prophétiser quelque chose de bon sur *le Père de famille.* Mille respects; et si la belle philosophe est paresseuse, mille injures.

LETTRE MMMXXX.

A MADAME D'ÉPINAI.

A Fernei, 23 février.

Monsieur l'intendant [1] de Lyon me mande qu'on a représenté à Lyon, avec le plus grand succès, *le Père de famille;* qu'il y a été attendri jusqu'aux larmes, etc., etc., etc. Je ne doute pas que cet ouvrage n'ait autant de succès à Paris. Je supplie ma belle philosophe de faire parvenir ce petit billet [2] à Platon. La réussite de sa pièce me paraît une affaire très importante; cela réchauffe le public, cela ouvre la porte de l'Académie, cela fait taire les fanatiques et les fripons. Puissent toutes les bénédictions être répandues sur nos frères! puisse la lumière éclairer tous les yeux, et l'humanité pénétrer tous les cœurs!

[1]* La Michodière, à qui est adressée la lettre MMCCCXLIII. (CLOG.)

[2]* Nous ignorons ce qu'est devenu ce billet adressé à *Platon*-Diderot dont on venait de jouer *le Père de famille,* pour la première fois, le 18 février, à la Comédie-Française. (CLOG.)

LETTRE MMMXXXI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

24 février.

L'Évangile a raison de dire, monsieur : Si le sel s'évanouit, avec quoi salera-t-on [1]? Grace à la prudence de votre cuisinier, et à quatre doigts de lard bien placés entre les perdrix et la croûte, votre pâté est arrivé frais et excellent, et il y a huit jours que nous en mangeons. Nous avons fait grande commémoration de vous, le verre à la main, non sans regretter le temps où vous avez bien voulu être de nos frères, dans votre petite cellule des fleurs.

Je ne mérite pas tout-à-fait les compliments dont vous m'honorez sur l'expulsion du gros frère Fessi [2]; j'ai bien eu l'avantage de chasser les jésuites de cent arpents de terre, qu'ils avaient usurpés sur des officiers du roi; mais je ne peux leur ôter les terres qu'ils possédaient auparavant, et qu'ils avaient obtenues par la confiscation des biens d'un

[1] * *Quod si sal evanuerit, in quo salietur?* — Matthieu, chapitre v, v. 13. (Clog.)

[2] * *Fesse* était le vrai nom de ce supérieur des jésuites d'Ornex, lieu où demeurait le père Adam, avant la translation du domicile de celui-là à Fernei. (Clog.)

gentilhomme : on ne peut pas couper toutes les têtes de l'hydre.

Si vous êtes curieux de nouvelles de philosophie, je vous dirai qu'un officier [1], commandant d'un petit fort sur la côte de Coromandel, m'a apporté de l'Inde l'évangile des anciens brachmanes ; c'est, je crois, le livre le plus curieux et le plus ancien que nous ayons ; j'en excepte toujours l'*Ancien-Testament*, dont vous connaissez la sainteté, la vérité et l'ancienneté. Une chose fort plaisante, c'est que tous les peuples anciens croyaient l'immortalité de l'ame, quand les Juifs n'en croyaient pas un mot.

Si vous voulez des nouvelles de nos armées, le régiment de Champagne s'est battu comme un lion, et a été battu comme un chien. Si vous voulez des nouvelles de la marine, on nous prend nos vaisseaux [2] tous les jours. Si vous aimez mieux des nouvelles de finances, nous n'avons pas le sou. Je vous aime et je vous regrette de tout mon cœur.

[1] * Le chevalier de Maudave. (Clog.)

[2] * Les Anglais, au mois d'octobre 1760, avaient pris ou détruit, vers la Jamaïque et Cuba, plusieurs frégates françaises telles que *la Sirène, la Valeur, la Fleur-de-Lis,* etc. (Clog.)

LETTRE MMMXXXII.

A M. DAMILAVILLE.

27 février.

Reçu K et L[1]. Enivré du succès du *Père de famille*, je crois qu'il faut tout tenter, à la première occasion, pour mettre M. Diderot de l'Académie; c'est toujours une espèce de rempart contre les fanatiques et les fripons. Si je peux exécuter quelques ordres pour M. Damilaville, auprès de M. de Courteilles, je suis tout prêt et trop heureux.

Les frères ont-ils reçu un chant de *Dorothée*[2], retrouvé dans d'anciennes paperasses, et des lettres du marquis de Ximenès sur le roman de J. J.?

J'assomme les frères de petites dépenses : je prie M. Thieriot de mettre tout sur son agenda. Il y a long-temps qu'il ne m'a écrit; il ne sait pas que j'aime passionnément ses lettres. Mille tendres amitiés.

[1]* Du *Recueil A. B. C.*, etc. (Clog.)

[2]* C'est le chant XVIII de *la Pucelle*, édition de 1762, et le XIXe des éditions actuelles. (Clog.)

LETTRE MMMXXXIII.

A M. D'ALEMBERT.

Au château de Fernei, pays de Gex, 27 février.

Vous êtes un franc savant, dans votre charmante et drôle de lettre[1]; vous concluez dans votre cœur pervers que je n'ai point été à la messe de minuit, parceque mon libraire hérétique a mis le 23 pour le 24. Vous triomphez de cette erreur, mon cher et grand philosophe, comme un Saumaise ou un Scaliger; mais vous êtes fort plaisant, ce que les Scaliger n'étaient pas. Sachez que vos bonnes plaisanteries ne m'ôteront point ma dévotion, et qu'il n'y a d'autre parti à prendre que de se déclarer meilleur chrétien que ceux qui nous accusent de n'être pas chrétiens. J'ai un évêque[2] qui est un sot, et qui me regarde comme un persécuteur de l'Église de Dieu, parceque je poursuis vivement la condamnation d'un curé grand diseur de messes et assassin. Je conjure mon évêque, par les entrailles de Jésus-Christ, de se joindre à moi pour ôter le scandale de la maison d'Israël; les impies diront que je me moque, mais je ne rougirais point de mon père céleste devant eux :

[1] * Cette lettre de d'Alembert manque. (Clog.)

[2] * Biord ou Biort. (Clog.)

quand on a l'honneur de rendre le pain bénit à Pâques, on peut aller par-tout la tête levée.

Je regarde le succès du *Père de famille* comme une preuve évidente de la bénédiction de Dieu et des progrès des frères; il est clair que le public n'était pas mal disposé contre cet homme qu'on a voulu rendre si odieux; point de cabales, point de murmures; le public a fait taire les Palissot et les Fréron; le public est donc pour nous.

Comptez, mon cher et vrai philosophe, que je suis de bon cœur pour la langue française. J'avoue qu'elle est bien lâche sous la plume de nos bavards; mais elle est bien ferme et bien énergique sous la vôtre.

J'apprends qu'il y a vingt-cinq candidats pour l'Académie; je conseille qu'on fasse l'abbé Le Blanc portier; je vous réponds qu'alors personne ne voudra plus entrer. M. de Malesherbes avilit la littérature, j'en conviens; il est philosophe, et il fait tort à la philosophie, d'accord; il aime le chamaillis; il fait payer le *Journal des savants* qui ne se vend point, par le produit des infamies de Fréron qui se vendent; c'est le dernier degré de l'opprobre. Mais un impudent[1] Omer qui se fait en plein Parlement le secrétaire et l'écolier d'Abraham Chaumeix, un lâche délateur public, qui

[1] * Allusion au réquisitoire du 23 février 1759 contre l'*Encyclopédie*. (Clog.)

cite faux publiquement, un vil ennemi de la vertu et du sens commun; voilà ce qu'il faudrait faire assommer dans la cour du Palais par les laquais des philosophes.

Envoyez-moi, je vous prie, pour me consoler, votre raide Discours sur l'histoire, prononcé avec tant d'applaudissements dans l'Académie. On dit que cette journée fut brillante; j'ai d'autant plus besoin de votre Discours, qu'on réimprime[1] actuellement mes insolences sur l'*Histoire générale*. J'avais trop ménagé mon monde; mais,

> Qui n'a plus qu'un moment à vivre
> N'a plus rien à dissimuler.
>
> QUINAULT, *Atys*, acte I, sc. VI.

Il faut peindre les choses dans toute leur vérité, c'est-à-dire dans toute leur horreur.

Je vous embrasse, vous aime, estime, et révère.

[1] * Les sept premiers volumes de cette édition de l'*Essai sur l'Histoire générale*, augmentée et très corrigée, parurent à Genève sous la date de 1761; le huitième ne vit le jour qu'en 1763. (CLOG.)

LETTRE MMMXXXIV.

A MADAME DE FONTAINE,

A HORNOI.

A Fernei, 27 février.

Nos montagnes couvertes de neige, et mes cheveux devenus aussi blancs qu'elles, m'ont rendu paresseux, ma chère nièce; j'écris trop rarement. J'en suis très fâché, car c'est une grande consolation d'écrire aux gens qu'on aime : c'est une belle invention que de se parler, de cent cinquante lieues, pour vingt sous.

Avez-vous lu le roman de Rousseau? Si vous ne l'avez pas lu, tant mieux; si vous l'avez lu, je vous enverrai les Lettres du marquis de Ximenès sur ce roman suisse.

Nous montrons toujours l'orthographe à la cousine issue de germain de *Polyeucte* et de *Cinna.* Si celle-là fait jamais une tragédie, je serai bien attrapé; elle fait du moins de la tapisserie. Je crois que c'est un des beaux-arts; car Minerve, comme vous savez, était la première tapissière du monde. Il n'y a que la profession de tailleur qui soit au-dessus, Dieu ayant été lui-même le premier tailleur, et ayant fait des culottes pour Adam, quand

il le chassa du paradis terrestre à coups de pied au cul.

Votre sœur embellit les dedans de Fernei, et moi je me ruine dans les dehors. C'est une terrible affaire que la création; vous avez très bien fait de vous borner à rapetasser. Je vous crois actuellement bien à votre aise dans votre château; mais je vous plains de n'avoir ni grand jardin, ni grand lac : ce n'est pas assez d'avoir trois mille gerbes de champart, il faut que la vue soit satisfaite.

Le *grand écuyer de Cyrus*[1] aura beau faire, il ne formera point de paysage où la nature n'en a pas mis. J'ai peur qu'à la longue le terrain ne vous dégoûte. Quand vous voudrez voir quelque chose de fort au-dessus des Délices, venez chez nous à Fernei; sur-tout n'allez jamais à Paris; ce séjour n'est bon que pour les gens à illusion, ou pour les fermiers-généraux. Vive la campagne, ma chère niéce; vivent les terres et sur-tout les terres libres, où l'on est chez soi maître absolu, et où l'on n'a point de vingtièmes à payer! C'est beaucoup d'être indépendant; mais d'avoir trouvé le secret de l'être en France, cela vaut mieux que d'avoir fait *la Henriade*.

[1]* Le marquis de Florian, qui épousa madame de Fontaine en mai 1762. (Clog.)

Nous allons avoir une troupe de bateleurs auprès des Délices [1], ce qui fait deux avec la nôtre. En attendant que nous ouvrions notre théâtre, je m'amuse à chasser les jésuites d'un terrain qu'ils avaient usurpé, et à tâcher de faire envoyer aux galères un curé de leurs amis. Ces petits amusements sont nécessaires à la campagne : il ne faut jamais être oisif.

Votre jurisconsulte [2] est-il à Hornoi ou à Paris? votre conseiller-clerc, qui écrit de si jolies lettres, tous les jours de courrier, à ses parents, est-il allé juger? le *grand écuyer* travaille-t-il en petits points? montez-vous à cheval? Daumart est au lit depuis cinq mois, sans pouvoir remuer. Tronchin vous a guérie, parcequ'il ne vous a rien fait; mais, pour avoir fait quelque chose à Daumart, ce pauvre garçon en mourra; ou sa vie sera pire que la mort. C'est une bien malheureuse créature que ce Daumart; mais son père était encore plus sot que lui, et son grand-père encore plus. Je n'ai pas connu le bisaïeul, mais ce devait être un rare homme.

J'ai commencé ma lettre par le roman de Rousseau, je veux finir par celui de La Popelinière. C'est, je vous jure, un des plus absurdes ouvrages

[1] * A Carouge. (Clog.)

[2] * M. Dompierre d'Hornoi, aïeul du député de ce nom, réélu à Amiens le 24 juin dernier (1830). (Clog.)

qu'on ait jamais écrit : pour peu qu'il en fasse encore un dans ce goût, il sera de l'Académie.

Bonsoir ; portez-vous bien. Je ne vous écris pas de ma main : on dit que j'ai la goutte, mais ce sont mes ennemis qui font courir ce bruit-là. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE MMMXXXV.

A M. DAMILAVILLE.

A Fernei, 3 mars.

Voici, monsieur, mon *ultimatum*[1] à M. Deodati. Monsieur *le censeur hebdomadaire*[2], à qui je fais mes compliments, peut insérer ce traité de paix dans son journal.

Je regarde le jour du succès du *Père de famille* comme une victoire que la vertu a remportée, et comme une amende honorable que le public a faite d'avoir souffert l'infame satire intitulée *la Comédie des Philosophes*.

Je remercie tendrement M. Diderot de m'avoir instruit d'un succès auquel tous les honnêtes gens doivent s'intéresser ; je lui en suis d'autant plus obligé, que je sais qu'il n'aime guère à écrire. Ce

[1] * Nom que Voltaire donnait aux *Stances* XXXI, tom. IV des *Poésies*. (CLOG.)

[2] * Journal déja cité dans la lettre MMDCCCCXCVI. (CLOG.)

n'est que par excès d'humanité qu'il a oublié sa paresse avec moi; il a senti le plaisir qu'il me fesait. Je doute qu'il sache à quel point cette réussite était nécessaire. Les affaires de la philosophie ne vont point mal; les monstres qui la persécutaient seront du moins humiliés.

J'avais demandé à M. Thieriot *l'Interprétation de la Nature*[1]; il m'a oublié.

Mille tendresses à tous les frères.

LETTRE MMMXXXVI.

A M. D'ALEMBERT.

3 mars.

A quelque chose près, je suis de votre avis en tout, mon cher et vrai philosophe. J'ai lu avec transport votre petite drôlerie *sur l'histoire*, et j'en conclus que vous êtes seul digne d'être historien : mais daignez dire ce que vous entendez par la défense que vous faites d'écrire l'histoire de son siècle. Me condamnez-vous à ne point dire, en 1761, ce que Louis XIV fesait de bien et de mal en 1662? Ayez la bonté de me donner le commentaire de votre loi.

Je ne sais pas encore s'il est bon de prendre les

[1] * *Pensées sur l'Interprétation de la Nature*, par Diderot. (Clog.)

choses *à rebours*[1]. Je conçois bien qu'on ne court pas grand risque de se tromper, quand on prend à rebours les louanges que des fripons lâches donnent à des fripons puissants; mais si vous voulez qu'on commence par le dix-septième siècle, avant de connaître le seizième et le quinzième, je vous renverrai au conte du *Belier*[2] qui disait à son camarade : *Commence par le commencement.*

J'aime à savoir comment les jésuites se sont établis, avant d'apprendre comment ils ont fait assassiner le roi de Portugal. J'aime à connaître l'empire romain, avant de le voir détruit par des Albouins et des Odoacres; ce n'est pas que je désapprouve votre idée, mais j'aime la mienne, quoiqu'elle soit commune.

J'ai bien de la peine à vous dire qui l'emporte chez moi du plaisir que m'a fait votre dissertation, ou de la reconnaissance que je vous dois d'avoir si noblement combattu en ma faveur; cela est d'une ame supérieure. Je connais bien des académiciens qui n'auraient pas osé en faire autant. Il y a des gens qui ont leurs raisons pour être lâches et jaloux; il fallait un homme de votre trempe pour oser dire tout ce que vous dites. Quelques

[1] * D'Alembert, dans ses *Réflexions sur l'Histoire*, proposait de l'enseigner *à rebours;* « en commençant par les temps les plus proches de nous, et finissant par les plus reculés. » (CLOG.)

[2] * Par Hamilton. (L. D. B.)

personnes vous regardent comme un novateur; vous l'êtes sans doute; vous enseignez aux gens de lettres à penser noblement. Si on vous imite, vous serez fondateur; si on ne vous imite pas, vous serez unique.

Voulez-vous me permettre d'envoyer votre discours au *Journal encyclopédique?* Il faut que vous permettiez qu'on publie ce qui doit instruire et plaire; je vous le demande en grace pour mon pauvre siécle qui en a besoin.

Adieu, être raisonnable et libre; je vous aime autant que je vous estime, et c'est beaucoup dire.

LETTRE MMMXXXVII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Au château de Fernei, 6 mars.

Vous serez étonnée, madame, de recevoir lettres sur lettres d'un homme que vous avez traité de négligent. Vous me mandez que vous vous ennuyez: pour peu que je continue, je saurai bien d'où vient cette maladie. Mais si mes lettres et *la Pucelle* entrent pour quelque chose dans cette léthargie, je crois que les six tomes[1] de Jean-Jac-

[1] * La première édition de *la Nouvelle Héloïse* parut en 6 volumes in-12, à la fin de 1760, à Amsterdam, chez Marc-Michel Rey. (Clog.)

ques sont pour le moins aussi coupables que moi. Je pense que voilà le cas de souhaiter d'être sourde, puisque la perte de vos yeux vous laisse encore des oreilles pour entendre toutes nos sottises.

Je sais qu'il y a des personnes assez déterminées pour soutenir ce malheureux fatras intitulé *Roman;* mais, quelque courage ou quelques bontés qu'elles aient, elles n'en auront jamais assez pour le relire. Je voudrais que madame de La Fayette revînt au monde, et qu'on lui montrât un roman suisse.

Franchement, tout est de même parure, depuis les remontrances et les réquisitoires jusqu'à nos romans et nos comédies. Je trouve que le siècle de Louis XIV s'embellit tous les jours. Il me semble que, du temps de Molière et de Chapelle, j'aurais été fâché d'être dans le pays de Gex; mais actuellement c'est un fort bon parti.

Vous me demandez, madame, ce que c'est que mademoiselle Corneille; ce n'est ni Pierre ni Thomas : elle joue encore avec sa poupée; mais elle est très heureusement née, douce et gaie, bonne, vraie, reconnaissante, caressante sans dessein et par goût. Elle aura du bon sens; mais, pour le *bon ton*, comme nous y avons renoncé, elle le prendra où elle pourra. Ce ne sera pas chez madame de Wolmar. Nous n'avons aucune envie,

madame, d'aller à Clarens[1], depuis que vous avez déclaré qu'on ne vous trouvait pas là. Nous sentons tous qu'il faudrait aller à Saint-Joseph; mais les transmigrations sont trop difficiles. J'ai l'honneur d'être à moitié Suisse, indépendant, heureux. Les mots de Paris et de couvent m'effraient autant que votre société charmante m'attire.

Je n'avais point d'idée du bonheur réservé à la vieillesse dans la retraite. Après avoir bien réfléchi à soixante ans de sottises que j'ai vues et que j'ai faites, j'ai cru m'apercevoir que le monde n'est que le théâtre d'une petite guerre continuelle, ou cruelle, ou ridicule, et un ramas de *vanité* à faire mal au cœur, comme le dit très bien le bon déiste de Juif qui a pris le nom de Salomon dans *l'Ecclésiaste* que vous ne lisez pas.

Adieu, madame; consolez-vous de votre existence, et poussez-la cependant aussi loin que vous pourrez. J'ai trouvé, dans le roman de Jean-Jacques, une lettre[2] sur le suicide, que j'ai trouvée excellente, quoique ridiculement placée; elle ne m'a pourtant donné aucune envie de me tuer, et je sens que je ne me serais jamais donné un coup de pistolet par la tête, pour un baiser *âcre* de madame de Wolmar.

[1] * Clarens (on prononce *Claran*), que Rousseau a rendu à jamais célèbre, est un village près de Vévai, sur le lac Léman. (Clog.)

[2] * Lettre XXI, partie III. (Clog.)

J'ai eu l'honneur de vous envoyer un petit chant de *la Pucelle,* par Versailles; je ne sais plus comment faire.

LETTRE MMMXXXVIII.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Fernei, 10 mars.

Pour Dieu, madame, envoyez-moi le portrait de madame de Pompadour; j'aimerais mieux avoir le vôtre, mais vous ne voulez pas vous faire peindre; il faut faire quelque chose pour ses amis, madame. Si vous n'avez pas de copiste à Strasbourg, osez me confier l'original. J'ai de la probité, je suis exact, je ne le garderai pas quinze jours. Faites-moi cette petite faveur, je vous en conjure.

Où est actuellement monsieur votre fils? Je plains ses chevaux, quelque part qu'il soit, car je crois les retraites promptes et les fourrages rares. Il est plaisant d'avoir dépensé cinq ou six cents millions pour quelques voyages dans la Hesse en quatre ans. On aurait fait le tour du monde à meilleur marché. Je n'ai d'autre nouvelle dans mon enceinte de montagnes, sinon qu'on ne me paie point; mais je plains beaucoup plus ceux qu'on égorge que ceux qu'on ruine.

Avez-vous actuellement, madame, auprès de

vous votre fidèle compagne*? Vous portez-vous bien? Êtes-vous contente? Je rencontrai hier dans mon chemin un borgne, et je me réjouis d'avoir encore deux yeux. Je rencontrai ensuite un homme qui n'avait qu'une jambe, et je me félicitai d'en avoir deux, toutes mauvaises qu'elles sont. Quand on a passé un certain âge, il n'y a guère que cette façon-là d'être heureux; cela n'est pas bien brillant, mais c'est toujours une petite consolation. Un beau soleil est encore un grand plaisir; mais il me semble que vous n'avez jamais chaud sur vos bords du Rhin. N'avez-vous pas fait embellir et peigner votre jardin? Autre ressource qui n'est pas à négliger. Je vous avertis, madame, que j'ai fait les plus beaux potagers du royaume; vous ne vous en souciez guère. Puissiez-vous avoir le goût de cet amusement! Mais on ne se donne rien. Si vous n'êtes pas née jardinière, vous ne le serez jamais.

LETTRE MMMXXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Fernei, 19 mars.

C'est pourtant aujourd'hui le jeudi de l'absoute,

* Madame de Broumath.

mes chers anges, et Le Kain n'est point arrivé. J'ai ouï dire des choses qui percent le cœur. Est-il donc bien vrai que Le Kain ait été en prison pour n'avoir eu un congé que de M. le duc d'Aumont, et pour n'en avoir pas pris deux? Mademoiselle Corneille avait appris trois rôles; notre théâtre était tout arrangé, et sur-tout nous nous attendions à voir Le Kain muni de vos lettres et de vos ordres. Toutes ces belles espérances ont été détruites par la noble sévérité du premier gentilhomme de la chambre.

J'espérais encore que Le Kain m'apporterait une édition de ce *Tancrède* qui doit tant à vos bontés, et de cette petite vengeance que j'ai tirée de l'*outrecuidance* anglaise. Le Prault, petit-fils, est un petit drôle : il va criant que cette justification [1] de Corneille, que ce plaidoyer contre Shakespeare, que cette préférence donnée à la politesse française sur la barbarie anglaise est un ouvrage de votre créature des Alpes.

« *Ce Prault* est peu discret
« D'avoir dit mon secret. »

Ce Prault a joué d'un tour à Cramer. Il y a un nouveau tome tout garni de facéties; c'est *Can-*

[1] * *L'Appel à toutes les nations de l'Europe*, brochure composée d'une apologie de Corneille et de Racine, et d'un précis sur les changements arrivés à l'Art tragique. (Clog.)

dide, *Socrate*, *l'Écossaise*, et choses hardies. « En-« voyez-moi ce tome par la poste, écrit Prault à « Cramer, afin que je juge de son mérite, et que « je voie si je peux me charger de quinze cents « de vos exemplaires. » Cramer envoie son tome comme un sot; Prault l'imprime en deux jours, et probablement y met mon nom pour me faire brûler par Omer. Ah! mes chers anges, que ce coquinet ôte mon nom! Il ne faut pas être brûlé tous les six mois.

Mes chers anges, il est vrai que j'ai un beau sujet[1], que je pense pouvoir donner un peu de force à la tragédie française, que j'imagine qu'il y a encore une route, que je ressemble à l'ingénieur du roi de Narsingue, qui s'avisait de toutes sortes de sottises; mais attendons le moment de l'inspiration pour travailler. Je suis à présent dans les horreurs de l'*Histoire générale* qu'on réimprime; mais que de changements! le tableau n'était qu'en miniature; il est grand. Mes anges verront le genre humain dans toute sa turpitude, dans toute sa démence. Omer frémira; je m'en moque : Omer n'aura jamais ni un aussi joli château que moi, ni de si agréables jardins. Vous saurez que j'ai fait des jardins qui sont comme la tragédie que j'ai en tête; ils ne ressemblent à rien du tout. Des vignes

[1] * Ce sujet était celui de *Don Pèdre*. (Clog.)

en festons, à perte de vue; quatre jardins champêtres, aux quatre points cardinaux; la maison au milieu; presque rien de régulier, Dieu merci. Ma tragédie sera plus régulière, mais aussi neuve. Laissez-moi faire; plus je vieillis, plus je suis hardi. Mes chers anges, soyez aussi hardis; faites jouer *Oreste;* faites une brigue, je vous en prie; qu'on entende les cris de Clytemnestre, que Clairon et Dumesnil joutent, que Le Kain fasse frissonner: les comédiens me doivent cette complaisance. Vous m'allez dire, *Fanime, Fanime;* eh bien! il est vrai que Fanime, Énide et le père sont d'assez beaux rôles; mais l'amant est benêt, soyez-en sûrs. Il faut que je donne une meilleure éducation à ce fat; il faut du temps. J'ai l'*Histoire générale* et une demi-lieue de pays à défricher, et des marais à dessécher, et un curé à mettre aux galères; tout cela prend quelques heures d'un pauvre malade.

Voici une *Épître sur l'Agriculture* dont vous ne vous soucierez point; vous n'aimez pas la chose rustique, et j'en suis fou. J'aime mes bœufs, je les caresse, ils me font des mines. Je me suis fait faire une paire de sabots; mais, si vous faites jouer *Oreste*, je les troquerai contre deux cothurnes, sous l'ombrage de vos ailes.

Et vos yeux? parlez-moi donc de vos yeux.

LETTRE MMMXL.

A M. D'ALEMBERT.

A Fernei, 19 mars.

Mon très digne et ferme philosophe, vrai savant, vrai bel esprit, homme nécessaire au siècle, voyez, je vous prie, dans mon *Épître à madame Denis*[1], une partie de mes réponses à votre énergique lettre.

Mon cher archidiacre et archi-ennuyeux Trublet est donc de l'Académie! Il *compilera* un beau discours de phrases de La Motte. Je voudrais que vous lui répondissiez, cela ferait un beau contraste. Je crois que vous accusez à tort *Cicéron*-d'Olivet; il n'est pas homme à donner sa voix à l'aumônier d'Houdar et de Fontenelle *. Imputez tout au surintendant de la reine **.

Ce qu'il y a de désespérant pour la nature humaine, c'est que ce Trublet est athée comme le

[1]* *Épître* XCI, *sur l'Agriculture.* — POÉSIES, tom. III. (CLOG.)

* L'abbé Trublet, élu par l'Académie française, le 7 mars 1761, est auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fontenelle;* 1761, in-12, à la fin duquel on trouve l'*article de M. de La Motte, par M. l'abbé Goujet, revu et augmenté par M. l'abbé Trublet, et tiré du Dictionnaire de Moréri, édition de* 1756.

** Le président Hénault. K.

cardinal de Tencin, et que ce malheureux a travaillé au *Journal chrétien*, pour entrer à l'Académie par la protection de la reine. Les philosophes sont désunis, le petit troupeau se mange réciproquement, quand les loups viennent à le dévorer; c'est contre votre Jean-Jacques que je suis le plus en colère. Cet archi-fou qui aurait pu être quelque chose, s'il s'était laissé conduire par vous, s'avise de faire bande à part; il écrit contre les spectacles, après avoir fait une mauvaise comédie [1]; il écrit contre la France qui le nourrit; il trouve quatre ou cinq douves pourries du tonneau de Diogène, il se met dedans pour aboyer; il abandonne ses amis; il m'écrit, à moi, la plus impertinente lettre que jamais fanatique ait griffonnée. Il me mande, en propres mots : « Vous avez corrompu Genève « pour prix de l'asile qu'elle vous a donné [2]; » comme si je me souciais d'adoucir les mœurs de Genève, comme si j'avais besoin d'un asile, comme si j'en avais pris un dans cette ville de *prédicants sociniens*, comme si j'avais quelque obligation à cette ville. Je n'ai point fait de réponse à sa lettre [3]; M. de Ximenès a répondu pour moi, et a écrasé son misérable roman [4]. Si Rousseau avait été un

[1] * *Narcisse, ou l'Amant de lui-même.* (CLOG.)

[2] * Il est question de cette étrange lettre dans celle de Voltaire à d'Alembert du 23 juin 1760. (L. D. B.)

[3] * *Correspondance*, lettre du 17 juin 1760. (CLOG.)

[4] * Lettres sur la Nouvelle Héloïse ou Aloysa, de J. J. Rousseau,

homme raisonnable à qui on ne pût reprocher qu'un mauvais livre, il n'aurait pas été traité ainsi. Venons à *Pancrace*-Colardeau. C'est un courtisan de Pompignan et de Fréron; il n'est pas mal de plonger le museau de ces gens-là dans le bourbier de leurs maîtres.

Mon digne philosophe, que deviendra la vérité? que deviendra la philosophie? Si les sages veulent être fermes, s'ils sont hardis, s'ils sont liés, je me dévoue pour eux; mais, s'ils sont divisés, s'ils abandonnent la cause commune, je ne songe plus qu'à ma charrue, à mes bœufs et à mes moutons. Mais, en cultivant la terre, je prierai Dieu que vous l'éclairiez toujours, et vous me tiendrez lieu de public. Que dites-vous du bonnet carré [1] de *Midas*-Omer? Je vous embrasse tendrement.

citoyen de Genève; 1761, in-8° de 29 pag. (4 lettres). Voltaire ne fut pas étranger à la composition de ce pamphlet, attribué au marquis de Ximenès. (L. D. B.)

[1] * Allusion de ces vers de l'*Épître à madame Denis :*

« Sous son bonnet carré, que ma main jette à bas,
« Je découvre en riant la tête de Midas. »

(Clog.)

LETTRE MMMXLI.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Fernei, pays de Gex, 19 mars.

Vos lettres sont venues à bon port, mon très cher maître. Les *veredarii* sont exacts, parcequ'il leur en revient quelque chose. Il est vrai que j'ai été obligé d'avertir que je ne recevais point de lettres d'inconnus[1], et vous trouverez que j'ai eu raison quand vous saurez que très souvent la poste m'apportait pour cent francs de paquets de gens discrets qui m'envoyaient leurs manuscrits à corriger ou à admirer. Le nombre des fous mes confrères, *quos scribendi cacoëthes tenet*[2], est immense[3]. Celui des autres fous, à lettres anonymes, n'est pas moins considérable. Mais pour vous, mon cher abbé, qui êtes très sage, et qui m'aimez, sachez qu'une de vos lettres est un de mes plus grands plaisirs, et serait ma plus chère consolation, si j'avais besoin d'être consolé.

Vous parlez de brochures; il y a autant de feuilles dans Paris qu'à mes arbres; mais aussi la chute des feuilles est fréquente. On en a imprimé une de

[1]* Voyez plus haut la lettre MMDCCCCXCI. (L. D. B.)

[2]* Expression de Juvénal. (L. D. B.)

[3]* La Bible dit : Stultorum infinitus est numerus. (L. D. B.)

moi où il est question de vous, et de la langue française à laquelle vous avez rendu tant de services. C'est une réponse que j'avais faite à M. Deodati Tovazzi, qui disait un peu trop de mal de notre langue.

Je savais que l'archidiacre de Fontenelle et de La Motte était admis pour compiler, compiler des phrases à notre *tripot*, et qu'on vous accusait d'avoir molli en cette occasion. Je crois, mon cher maître, qu'on vous calomnie.

L'abbé Trublet m'avait pétrifié.
(*Le Pauvre Diable.*)

Mais pourquoi ne serait-il pas de l'Académie? l'abbé Cotin en était bien : j'attends l'abbé Le Blanc avec une impatience extrême. J'ai une querelle avec vous sur les vers croisés. Je trouve qu'ils sauvent l'uniformité de la rime, qu'on peut se passer avec eux de *frères lais*, et qu'ils sont harmonieux.

« Licentia sumpta pudenter »
HOR., *de Art. poet.*, v. 51.

n'est pas mal; mais je vous dirai à l'oreille que c'est un écueil. Il y a dans ce genre de vers un rhythme caché fort difficile à attraper. Si quelqu'un m'imite, il courra des risques. J'aimerais passionnément à m'entretenir avec vous de littérature, et à pleurer sur la nôtre. Mais vous vous moquez de

moi avec *votre banlieue;* il faudrait que je fusse d'avance imbécile de quitter les deux lieues de pays que je possède, et où je suis indépendant, pour Arcueil et pour Gentilli. Tenez, tenez, voici ma réponse dans ce paquet :

« Ad *urbem non* descendet vates tuus. »
HOR., lib. I, ep. VII.

« Omitte mirari beatæ
« Fumum, et opes, strepitumque *Paris.* »
HOR., III, od. XXIX, v. 11.

Je n'ai eu l'idée du bonheur que depuis que je suis chez moi dans la retraite. Mais quelle retraite! J'ai quelquefois cinquante personnes à table; je les laisse avec madame Denis, qui fait les honneurs, et je m'enferme. J'ai bâti ce qu'en Italie on appelle un *palazzo;* mais je n'en aime que mon cabinet de livres, *senectutem alunt* [1]. Vivez, mon cher abbé; on n'est point vieux avec de la santé. Je veux, avant de mourir, vous adresser une Épître sur le peu d'usage que font nos littérateurs de vos préceptes et de vos exemples. Quel style que celui d'aujourd'hui! ni nombre, ni harmonie, ni grace, ni décence. Chacun cherche à faire des sauts périlleux. Je laisse les Gilles sur leur corde lâche, et je cultive comme je peux mes champs et ma raison.

[1] * Cicéron, *Pro Archiâ poetâ.* (L. D. B.)

M. de Chimène vous remercie : il a du goût; il étudie beaucoup ; il a lu vos ouvrages ; il aime mieux votre préface sur *de Naturâ deorum*, et votre *Histoire de la Philosophie*, que les tours de force de Jean-Jacques, lequel Jean-Jacques mérite la petite correction qu'il a reçue. Adieu encore une fois [1].

LETTRE MMMXLII.

A M. DAMILAVILLE.

A Fernei, 19 mars.

Je suis fâché contre M. Thieriot le paresseux; je suis enchanté de M. Damilaville le diligent. Je reçois *l'Interprétation de la nature*, livre auquel je n'avais pu encore parvenir, non plus qu'au sujet qu'il traite. Je vais le lire, et je suis sûr que je trouverai cent traits de lumière dans cet abyme.

Voilà donc Jean-Jacques politique [2]; nous verrons s'il gouvernera l'Europe comme il a gouverné la maison de madame de Wolmar. C'est un étrange fou. Il m'écrivit, il y a un an : *Vous avez corrompu la ville de Genève, pour prix de l'asile qu'elle vous a donné.* Ce pauvre bâtard de Diogéne

[1] * On a commis une erreur dans l'édition en 42 vol. Cette lettre n'est pas de 1757. Elle fesait partie du *paquet* dont il est question plus bas au commencement de la lettre MMMLXII. (Clog.)

[2] * Rousseau venait de faire imprimer son *Contrat social en Hollande*. (Cloc.)

voulait alors se faire valoir parmi ses compatriotes en décriant les spectacles; et, dans son faux enthousiasme, il s'imaginait que je vivais à Genève, moi qui n'y ai pas couché deux nuits depuis cinq ans. Il a l'insolence de me dire que j'ai un asile à Genève, à moi qui ai pour vassaux plusieurs des magistrats de sa république, parmi lesquels il n'y en a pas un qui ne le regarde comme un insensé. Il m'offense de gaieté de cœur, moi qui lui avais offert non pas un asile, mais ma maison où il aurait vécu comme mon frère. Je fais juge M. Diderot, M. Thieriot, et tous nos amis, du procédé de Jean-Jacques; et je leur demande si, quand un détracteur de Corneille, de Racine, de Molière, fait un roman dont le héros va au b....., et dont l'héroïne fait un enfant avec son précepteur, il ne mérite pas bien le mépris dont M. de Ximenès daigne l'accabler[1].

L'abbé Trublet a donc la place du maréchal de Belle-Ile? vous verrez qu'il n'aura que celle de l'abbé Cotin.

Monsieur Thieriot le paresseux, un petit mot, je vous prie. Quand il faudra écrire à M. de Courteilles, ordonnez.

[1] * « Les Ximenès et les Voltaire peuvent critiquer la *Julie* à leur « aise; ce n'est pas à eux qu'elle est curieuse de plaire, etc.» — Lettre de Jean-Jacques à la maréchale de Luxembourg, du 26 mars 1761. (CLOG.)

LETTRE MMMXLIII.

A M. MARMONTEL.

A Fernei, 21 mars.

Consolons-nous, mon cher ami, vous avec l'espérance, moi avec ma charrue. L'abbé Cotin était de l'Académie; mais des hommes de mérite en furent aussi, et vous en serez.

« . . . . *Interea* facit indignatio versum. »
Juvénal, sat. 1, lib. I, v. 79.

Je vous envoie mes motifs de consolation. Courage, mon cher élève; le public vous nomme, et il siffle l'abbé Trublet. Vous avez pour vous madame de Pompadour et vos talents. Puissiez-vous revenir aux Délices, et ne jamais souper avec M. et madame de Wolmar!

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE MMMXLIV.

A M. LE KAIN.

Au château de Fernei, 23 mars.

Nous comptions sur vous, et nous ne comptons plus sur rien que sur notre amitié pour vous et

sur vos sentiments. Mandez-nous, mon cher Roscius, ce que c'est que votre triste aventure, à laquelle nous nous intéressons bien vivement, madame Denis et moi. Il y a près d'un mois que je n'ai reçu de lettres de M. d'Argental. Le petit Prault ne m'a pas seulement envoyé un exemplaire de *Tancrède*. Vous voyez que je suis aussi abandonné que vous êtes persécuté. Au surplus, prenez tout gaiement; faites-vous applaudir, cela console de tout.

J'ignore si on pourra déterminer mademoiselle Dumesnil à jouer Clytemnestre; mais je sais que vous ferez bien valoir le rôle d'Oreste. Je suis déterminé à ne rien donner à moins qu'on ne joue cette pièce; vos camarades me doivent peut-être cette complaisance. Je vous prie d'en parler à M. d'Argental, et de me répondre sur tous ces articles; celui qui vous regarde est le plus intéressant pour moi. Je vous embrasse.

LETTRE MMMXLV.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 26 mars.

Mon cher et ancien ami, nous sommes tous malades. Nous avons quitté Fernei pour revenir aux Délices, à portée des Tronchin. Madame Denis se

fait saigner, et moi je cherche à faire diversion en vous écrivant. Si on saigne aussi la petite-nièce du grand Corneille, je demanderai que l'on mette quelques gouttes de son sang dans mes veines, si faire se peut, pour la première tragédie que je ferai.

M. de Chimène est le seul de la maison qui ait résisté à l'épidémie; il s'était purgé par les *Lettres* sur Jean-Jacques. Voici un *Rescrit de l'empereur de la Chine* sur *la Paix perpétuelle* que ce Jean-Jacques va nous procurer. Amusez-vous de cela, en attendant la diète europaine. Ce petit rogaton n'enflera pas beaucoup le paquet. Je voudrais vous envoyer une grande diable d'*Épître* en vers *à madame Denis, sur l'Agriculture,* que nous aimons tous deux. Si vous en êtes curieux, demandez-la à M. d'Argental ou à M. Thieriot; elle ne vaut pas le port.

Je vous suppose à Paris, *sanum et hilarem;* je suis *hilaris,* mais non *sanus;* si j'avais de la santé, on verrait beau jeu.... Adieu; je vous embrasse tendrement. V.

LETTRE MMMXLVI.

A M. DAMILAVILLE.

26 mars.

J'envoie aux amis ce rogaton; cela amuse un moment.

J'ai reçu la fade imitation [1] de *la Mort et de l'Apparition* du R. P. Berthier.

« O imitatores, servum pecus . . . . ! »
Hor., lib. I, ep. xix.

L'épigramme [2] sur ce pauvre la Coste, associé de Fréron, vaut mieux, et n'est point imitée.

Je fais mes compliments à mes frères, et je retourne à mes maçons.

« Diruit, ædificat. . . . . »
« Insanire putas, etc. »
Hor., lib. I, ep. i.

[1] * Sans doute la *Relation de la maladie, de la confession et de la fin de M. de Voltaire; Genève*, 1761, in-12; facétie anonyme de Sélis mort en 1802. (Clog.)

[2] * L'épigramme qu'on trouve, *sur la mort de l'abbé de la Coste*, dans le tom. IV des *Poésies* de Voltaire, avec la date 1762, et dans une de ses lettres à Le Brun, classée par nous parmi celles de la mi-juillet de la même année, est probablement la pièce de vers à laquelle il fait allusion ici. La Coste ne mourut, il est vrai, que le 2 juillet 1762, à Toulon, mais l'épigramme sur sa mort est dans les

LETTRE MMMXLVII.

A M. LE BRUN.

Aux Délices, 26 mars.

Je confie, monsieur, à votre probité, à votre zèle, et à votre prudence, qu'un gentilhomme des environs de Gex, nommé M. de Crassier, capitaine au régiment de Deux-Ponts, nous a demandé mademoiselle Corneille en mariage pour un gentilhomme de ses parents.

Celui qui avait cette alliance en vue demandait une fille noble, bien élevée, et dont les mœurs convinssent à la simplicité d'un pays qui tient beaucoup de la Suisse. Le hasard a fait que la feuille de Fréron, dans laquelle mademoiselle Corneille est déshonorée, a été lue par ce gentilhomme; il y a lu « que le père de la demoiselle « est une espèce de petit commis de la poste de « deux sous, à 50 livres par mois de gages, et que « sa fille a quitté son couvent pour venir recevoir « chez moi son éducation d'un bateleur de la « Foire. » Cette insulte a fait beaucoup de bruit à

Mémoires secrets de Bachaumont, à la date du 27 janvier 1762, sous le titre d'*Épitaphe de l'abbé de la Coste, attribuée à M. de Voltaire;* ce qui prouve en faveur de la date de 1761 donnée d'abord à cette pièce. (Clog.)

Genève, où les feuilles du nommé Fréron sont lues. On a les yeux sur notre maison. Le scandale a circulé dans toute la province. Le gentilhomme qui se proposait pour mademoiselle Corneille a été très refroidi, et il est vraisemblable que cet établissement n'aura pas lieu. Enfin mademoiselle Corneille a été instruite des lignes diffamatoires de Fréron. Jugez de son état et de son affliction. Elle a pris le parti d'envoyer un mémoire de dix ou douze lignes à M. le comte de Saint-Florentin, à M. Séguier, avocat-général, et à M. le lieutenant de police [1]. Nous lui avons conseillé cette démarche. Ce mémoire est aussi simple que court; et, pour peu qu'il y ait encore de justice et d'honneur chez les hommes, la plainte de mademoiselle Corneille doit faire une grande impression. Nous savons bien que M. de Séguier ne se mêlera pas directement de cette affaire; mais étant informé qu'il est personnellement outré contre ce monstre de Fréron, nous avons cru qu'il était bon de lui adresser un mémoire.

Nous pensons, madame Denis et moi, que, si vous voulez bien, monsieur, appuyer les justes plaintes d'une demoiselle qui porte le nom de Corneille, qui vous a déja tant d'obligations, et qui se trouve publiquement déshonorée par un scélérat,

[1] * M. de Sartine nommé plus bas. (L. D. B.)

enfin qui est sur le point de perdre un établissement avantageux, vous réussirez infailliblement en représentant à M. de Saint-Florentin, et à M. de Sartine, déja instruit de l'atrocité du nommé Fréron, l'impudence avec laquelle il diffame en six lignes une famille entière, le tort irréparable qu'il fait à une demoiselle d'un nom respectable; vous engagerez aisément M. Séguier à protéger cette victime que Fréron immole à sa méchanceté.

Je le répète, monsieur, si on avait fait cet outrage à la fille d'un procureur, l'auteur de l'insulte serait puni.

Vous communiquerez sans doute ma lettre à M. du Tillet, qui doit ressentir plus vivement que personne l'affront et le tort faits à mademoiselle Corneille. Il me semble que vous pouvez parler fortement à M. de Saint-Florentin et à M. de Sartine. J'ose même présumer que monseigneur le prince de Conti accordera sa protection à la vertu et à la noblesse insultées; je ne sais par quelle méprise on a pu confondre la diffamation de cette demoiselle avec des critiques de vers. Il s'agit ici de l'honneur. Nous attendons tout de vous, et de l'auguste maison où vous êtes.

Votre très humble et très obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

LETTRE MMMXLVIII[1].

DE CHARLES-THÉODORE,

ÉLECTEUR PALATIN.

Manheim, ce 28 mars.

Je vous suis très obligé, monsieur, de la belle tragédie de *Tancrède,* que vous m'avez envoyée, avec la très édifiante lettre [2] qui la suit. On vous lit toujours avec un nouveau plaisir. Tout le monde littéraire vous prie de lui donner encore beaucoup de vos ouvrages avant d'aller habiter la Jérusalem céleste. Vous êtes si admiré sur la terre! restez-y tant que vous pourrez; et, s'il vous est possible, venez bientôt revoir un de ceux qui vous admirent le plus. Si j'ai tardé long-temps à vous écrire, c'est que je n'ai pu le faire plus tôt. J'ai été accablé d'affaires, sans les soins que l'électrice me donne dans sa grossesse. Si vous venez à Schwetzingen, vous verrez un papa jouer avec un enfant; et après l'avoir bercé, s'entretenir avec plaisir avec son cher *Suisse*, pour qui j'aurai toujours une vraie estime.

CHARLES-THÉODORE, électeur.

[1] * Réponse à la lettre MMMXXIII. (CLOG.)

[2] * Sans doute la lettre MMMIV. (CLOG.)

LETTRE MMMXLIX.

A M. LE PRÉSIDENT DE RUFFEI[1].

Au château de Fernei, 29 mars.

Le pauvre maçon de Fernei, monsieur, travaille à force pour se mettre en état de vous recevoir tant bien que mal dans sa chaumière, vous et M. de La Marche. Je ne compte pas trop sur M. de Pont de Veile, lequel ne pense pas qu'il y ait de salut hors de Paris. Pour moi, ce n'est pas Paris que j'aime, c'est Dijon; et, si je n'étais pas maçon, laboureur, barbouilleur de papier, et malade, je quitterais mes ateliers et mon médecin pour venir jouir de la société charmante que je trouverais dans votre ville. Vous verrez, par la petite *Épître*[2] ci-jointe, si je suis attaché à la campagne.

C'est à vous, monsieur, que je dois des remerciements de la place dont votre Académie[3] veut

[1] * Gilles-Germain Richard de Ruffei, nommé au commencement de la lettre MMDCCCCXCVIII; né à Dijon le 17 octobre 1706; président à la chambre des comptes de sa ville natale; auteur de quelques opuscules en prose, et même en vers qui n'amusaient guère Voltaire. (CLOG.)

[2] * L'*Épître sur l'Agriculture*. (CLOG.)

[3] * Le président de Ruffei, que l'on pourrait considérer comme le second fondateur de l'Académie de Dijon, après H. B. Pouffer, et qui en fut nommé vice-chancelier le 2 mars 1764, avait sans doute

bien m'honorer. Je vous supplie de lui faire agréer mes profonds respects et ma sincère reconnaissance. Ce sera une raison de plus pour m'engager au voyage de Dijon, s'il peut y avoir quelque nouveau motif après celui de vous embrasser, vous et vos amis. J'espère que nous raisonnerons de tout cela au mois d'auguste, dans ma chaumière de Fernei.

J'ai l'honneur d'être, avec l'attachement le plus inviolable, monsieur, etc. VOLTAIRE.

LETTRE MMML.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 29 mars.

Il faut que j'aie commis quelque grande iniquité, dont je ne me suis pas accusé en fesant mes pâques; car mes anges ont détourné de moi leur face et leur plume. Je leur dirai comme le prophète : *Je vous ai joué de la flûte, et vous n'avez point dansé**; je leur ai envoyé vers et prose, point de nouvelles, nul signe de vie. J'essuie d'ailleurs plus d'une tribulation. Prault a imprimé *Tancrède.*

proposé à cette société littéraire de recevoir Voltaire en qualité de membre honoraire non-résident; ce qui eut lieu le 3 avril 1761. (CLOG.)

* Matth., XI, 17; Luc, VII, 32.

Non seulement il ne l'a point imprimé tel que je l'ai fait, mais ni Prault, ni Le Kain, ni mademoiselle Clairon, qui en ont eu le profit, n'ont daigné m'en faire tenir un exemplaire. En récompense, on a imprimé *Tancrède* entièrement altéré, et d'une manière qui, dit-on, me couvre de honte. Prault donne au public, sous mon nom, l'Apologie[1] de Corneille et de Racine, malgré tout ce que j'ai exigé de lui. Il faut donc m'armer de patience, et me résigner. Mes chers anges, ne m'abandonnez pas dans mes détresses. J'ai sur-tout une grace à vous demander; c'est de me garder un profond secret sur *le Droit du Seigneur*, et de ne pas empêcher qu'une personne de mérite, qui est dans la pauvreté, retire quelque émolument de ce petit ouvrage que j'ai retouché avec le plus grand soin. C'est une chose que j'ai infiniment à cœur; et vous êtes trop bons pour ne pas vous prêter à mes faiblesses.

Vous ne m'avez point écrit depuis le roman de Jean-Jacques. Seriez-vous de ceux qui ont pris le parti de ce petit Diogène manqué? Savez-vous qu'il y a dix-huit mois que ce fou sérieux fit une cabale, du fond de son village, à Genève, pour empêcher la comédie, et qu'il m'écrivit à moi : « Vous corrompez ma république, pour prix de « l'asile qu'elle vous a donné? »

[1] * C'est-à-dire, l'*Appel à toutes les nations*, etc. (Clog.)

Ne vous l'ai-je pas mandé, et ne trouvez-vous pas qu'il est trop doucement puni?

Ne soyez pas fâché contre Fanime. Tant que son amant ne sera qu'un sot, elle ne sera pas digne de paraître.

Dites-moi, je vous en conjure, si M. le duc de Choiseul a toujours de la bonté pour moi, et si par hasard nous pouvons espérer la paix. Mais sur-tout instruisez-moi comment vont les yeux et la santé de mes anges, et ne mettez pas mon cœur au désespoir.

LETTRE MMMLI[1].

A M. DE CHAMPFLOUR.

Tournai, pays de Gex, 30 mars.

J'ai lu, monsieur, dans les gazettes, un article[2] qui m'a fait frémir, et qui vous regarde. Vous savez qu'il y a long-temps que je m'intéresse à

[1] * Cette lettre (dont l'original autographe porte 30 *mars*, pour toute date, et est adressé à M. de Champflour fils, à Clermont-Ferrand) appartient peut-être à l'année 1759. Elle semble, dans tous les cas, antérieure à celle du 30 juillet 1761, écrite au même. (CLOG.)

[2] * D'Alembert parle, dans la lettre MMMLX, d'après une gazette, d'un médecin de Clermont en Auvergne, mort de chagrin après avoir occasioné la mort de son fils, en l'inoculant. Peut-être cet article regardait-il M. de Champflour, mais son père et lui n'étaient pas médecins. (CLOG.)

vous; je vous prie de vouloir bien me mander ce qu'il en est. Je suis retiré du monde, dans d'assez belles terres, sur les frontières de Genève et de la Suisse, et je prends d'ordinaire fort peu de part à toutes les nouvelles; mais celle-ci vous a rappelé à mon souvenir, et j'ai senti réveiller en moi tous les sentiments de mon ancienne amitié.

Je ne sais si monsieur votre père est encore en vie; je le plaindrais bien d'avoir été témoin d'une catastrophe si cruelle. Je voudrais savoir si madame votre femme n'est point la sœur de M. de la Porte, trésorier des pays conquis. Il est fort mon ami, et c'est une raison de plus qui m'attache à votre famille. Vous me ferez plaisir de me tirer de l'inquiétude où cette triste nouvelle m'a mis.

J'ai l'honneur, etc.

VOLTAIRE, gentilhomme ordinaire du roi,
comte de Tournai.

LETTRE MMMLII.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Aux Délices, 30 mars.

Monsieur, je reçois dans ce moment, par la voie de Vienne, la lettre de votre excellence, en date du 26 janvier, la lettre pour M. de Soltikof, et le mémoire sur le Kamtschatka, dont vous

voulez bien m'honorer. Vous daignez ajouter à vos bontés celle de me dire que vous travaillez à me fournir le canevas du second volume. Je suis tout prêt; je m'arrange pour mettre en œuvre tous vos matériaux, malgré celui[1] que l'histoire d'un législateur, d'un grand homme, irrite si furieusement. Les expressions dont il se sert contre le père et contre son auguste fille sont si horribles, qu'on n'ose les répéter. J'oublie pour jamais ces injures, et celui qui en est coupable. Elles n'ont servi qu'à redoubler mon zèle pour la gloire de Pierre-le-Grand, et pour celle de votre valeureuse nation, que sa majesté l'impératrice rend heureuse, et que votre excellence éclaire et encourage par les bienfaits qu'elle répand, et par la protection qu'elle donne aux arts.

Votre excellence doit avoir reçu la petite inscription qu'elle m'avait fait la grace de me demander. Je la fis sur-le-champ; vos ordres m'inspirent. Voici à-peu-près les vers tels qu'il m'en souvient :

Ses lois et ses travaux ont instruit les mortels;
Il les rendit heureux, et sa fille l'imite;
Jupiter, Osiris, vous eûtes des autels,
Et c'est lui seul qui les mérite.

Je me flatte, monsieur, qu'une histoire vraie et

[1] * Le roi de Prusse. (Clog.)

authentique fera plus d'effet que tous ces éloges, qui ne sont que la bordure du tableau. Ce sont les grandes actions qui louent les grands hommes. Peut-être le paquet dans lequel j'avais inséré cette inscription a-t-il été perdu. La plupart de nos envois réciproques n'ont pas été si heureux que vos armes. Je vois que votre excellence n'a reçu encore ni l'eau des Barbades, ni les ballots envoyés à feu M. de Golowkin [1], ni ceux de M. le duc de Choiseul, ni ceux de notre ambassadeur à Vienne. J'en ressens une véritable peine. Je regrette surtout les papiers dont vous aviez chargé M. Pouschkin. Je vois par votre lettre, monsieur, que vous lui aviez confié un présent dont je sens tout le prix, et dont je fais les plus tendres remerciements à votre excellence. Elle est trop bonne; mes frais sont trop peu de chose, mes peines trop bien employées. Un simple portrait de votre auguste impératrice, un de vous, monsieur, aurait fait ma récompense la plus chère. Il n'est pas juste qu'il vous en coûte, et que vous payiez les accidents qui peuvent être arrivés à M. Pouschkin et à mes ballots. Vous ne savez donc pas que je regarde comme un des plus grands bienfaits le soin dont vous avez daigné me charger; il fait le charme et l'honneur de ma vieillesse. Recevez

[1] Voir la lettre MMDCCCCXVII. (CLOG.)

avec votre bonté ordinaire le tendre et inviolable respect de Voltaire pour votre excellence. V.

LETTRE MMMLIII.

AU R. P. BETTINELLI[1],

A VÉRONE.

Mars.

Si j'étais moins vieux, et si j'avais pu me contraindre, j'aurais certainement vu Rome, Venise et votre Vérone; mais la liberté suisse et anglaise, qui a toujours fait ma passion, ne me permet

[1] * Xavier Bettinelli, né à Mantoue en juillet 1718, n'était pas frère *servite*, comme quelques personnes l'ont pensé, mais jésuite. Après un assez long séjour en France, séjour pendant lequel il composa ses *Lettere di Virgilio*, il s'en retourna en Italie, de 1758 à 1759, passa par Lyon et visita les Délices. Ce célèbre littérateur était à Genève, lorsque Voltaire lui envoya à son auberge un exemplaire de ses OEuvres, avec le quatrain suivant :

« Compatriote de Virgile,
« Et son secrétaire aujourd'hui,
« C'est à vous d'écrire sous lui ;
« Vous avez son ame et son style. »

Arrivé à Vérone en 1759, il y resta jusqu'en 1767, doublement occupé des travaux de la prédication et de l'enseignement. Il finit sa longue et laborieuse carrière dans sa ville natale, le 13 septembre 1808. Parmi ses tragédies il s'en trouve une qui est traduite de Voltaire, c'est *Rome sauvée.* — On lit dans les *Mélanges de littérature* de Suard, tom. I, pag. 17 à 32 (1803), un article intitulé *De Voltaire et du poëte italien Bettinelli.* (CLOG.)

guère d'aller dans votre pays voir les frères inquisiteurs, à moins que je n'y sois le plus fort. Et comme il n'y a pas d'apparence que je sois jamais ni général d'armée ni ambassadeur, vous trouverez bon que je n'aille point dans un pays où l'on saisit, aux portes des villes, les livres qu'un pauvre voyageur a dans sa valise. Je ne suis point du tout curieux de demander à un dominicain permission de parler, de penser et de lire; et je vous dirai ingénument que ce lâche esclavage de l'Italie me fait horreur. Je crois la basilique de Saint-Pierre de Rome fort belle; mais j'aime mieux un bon livre anglais, écrit librement, que cent mille colonnes de marbre. Je ne sais pas de quelle liberté vous me parlez auprès de Monte-Baldo; je ne connais de liberté que celle dont on jouit à Londres. C'est celle où je suis parvenu, après l'avoir cherchée toute ma vie. La félicité que je me suis faite redouble par votre commerce. Je recevrai, avec la plus tendre reconnaissance, les instructions que vous voulez bien me promettre sur l'ancienne littérature italienne, et j'en ferai certainement usage dans la nouvelle édition de l'*Histoire générale*, histoire de l'esprit humain beaucoup plus que des horreurs de la guerre et des fourberies de la politique. Je parlerai des gens de lettres beaucoup plus au long que dans les premières, parcequ'après tout ce sont eux qui ont civilisé le genre

humain : l'histoire qu'on appelle *civile* et *religieuse* est trop souvent le tableau des sottises et des crimes.

Je fais grand cas du courage avec lequel vous avez osé dire que le Dante était un fou, et son ouvrage un monstre. J'aime encore mieux pourtant dans ce monstre une cinquantaine de vers supérieurs à son siècle, que tous les vermisseaux appelés *sonetti,* qui naissent et meurent à milliers aujourd'hui dans l'Italie, de Milan jusqu'à Otrante.

Algarotti a donc abandonné le triumvirat[1], comme Lépidus : je crois que, dans le fond, il pense comme vous sur le Dante. Il est plaisant que, même sur ces bagatelles, un homme qui pense n'ose dire son sentiment qu'à l'oreille de son ami. Ce monde-ci est une pauvre mascarade. Je conçois à toute force comment on peut dissimuler ses opinions pour devenir cardinal ou pape; mais je ne conçois guère qu'on se déguise sur le reste. Ce qui me fait aimer l'Angleterre, c'est qu'il n'y a d'hypocrite en aucun genre. J'ai transporté l'Angleterre chez moi, estimant d'ailleurs infiniment les Italiens, et sur-tout vous, monsieur, dont le génie

[1] * Frugoni, Bettinelli et Algarotti composaient ce triumvirat littéraire, en Italie; mais, dit Ginguené (*Biog. univ.,* tom. IV, pag. 412), les opinions soutenues dans les *Lettres de Virgile* « contre les deux « grandes lumières de la poësie italienne, et sur-tout contre le Dante, « brouillèrent Bettinelli avec Algarotti. » (Clog.)

et le caractère sont faits pour plaire à toutes les nations, et qui mériteriez d'être aussi libre que moi.

Pour le polisson nommé Marini, qui vient de faire imprimer *le Dante* à Paris dans la collection des poëtes italiens, c'est un marchand qui vient établir sa boutique, et qui vante sa marchandise; il dit des injures à Bayle et à moi, et nous reproche comme un crime de préférer Virgile à son *Dante*. Ce pauvre homme a beau dire, *le Dante* pourra entrer dans les bibliothèques des curieux, mais il ne sera jamais lu. On me vole toujours un tome de *l'Arioste*, on ne m'a jamais volé un *Dante*.

Je vous prie de donner au diable il signor Marini et tout son enfer, avec la panthère que le Dante rencontre d'abord dans son chemin, sa lionne et sa louve. Demandez bien pardon à Virgile qu'un poëte de son pays l'ait mis en si mauvaise compagnie. Ceux qui ont quelque étincelle de bon sens doivent rougir de cet étrange assemblage en enfer, du Dante, de Virgile, de saint Pierre et de madona Beatrice. On trouve chez nous, dans le dix-huitième siécle, des gens qui s'efforcent d'admirer des imaginations aussi stupidement extravagantes et aussi barbares; on a la brutalité de les opposer aux chefs-d'œuvre de génie, de sagesse et d'éloquence que nous avons dans notre langue, etc. *O tempora! ô judicium!*

LETTRE MMMLIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1er avril.

A peine avais-je fait partir mes doléances, qu'une lettre de mes anges, du 25 de mars, est venue me consoler et m'encourager; sur-le-champ, la rage du *tripot* m'a repris. J'ai déniché un vieil *Oreste;* et, presto, presto, j'ai fait des points d'aiguille à la reconnaissance d'Oreste et d'Électre, et à la mort de Clytemnestre; puis, étant de sang-froid, j'ai écrit la pancarte du privilége, et la requête aux comédiens pour les rôles; et j'envoie le tout à mes chers anges, félicitant mon respectable ami de la guérison de ses deux yeux, qui vont mieux que mes deux oreilles.

M. d'Argental voit, et moi je n'entends guère. Surdité annonce décadence; mais la main va et griffonne.

Vous saurez que M. de Lauraguais a fait aussi son *Oreste*[1], et qu'il est juste qu'il soit joué sur le théâtre qu'il a embelli; mais il permet que je passe

[1] * La tragédie de Lauraguais (mort duc de Brancas et membre de l'Institut) était intitulée *Clytemnestre.* Elle fut imprimée, mais non représentée. Ce seigneur, auquel est dédiée *l'Écossaise,* alla voir Voltaire, à Fernei, en septembre 1761. (CLOG.)

avant, pour lui faire bientôt place. Sa folie d'être représenté n'est pas une folie nécessaire, et la mienne l'est. On a eu l'injustice de me reprocher d'avoir traité le même sujet que Crébillon mon maître[1], comme si Euripide n'avait pas fait son *Électre* après celle de Sophocle; mais enfin il fut joué; on ne lui fit pas un crime d'avoir travaillé sur le même sujet, on ne voulut pas le perdre auprès de madame de Pompadour. Mon Pamméne ne vaut pas le Palamède de Crébillon; mais peut-être ma Clytemnestre vaut mieux que la sienne; et c'est quelque chose d'avoir fait cinq actes sans amour, quand on est Français. Si mademoiselle Dumesnil s'imagine que Clytemnestre n'est pas le premier rôle, elle se trompe; mais il faut que mademoiselle Clairon soit persuadée que le premier est Électre. Je mets le tout à l'ombre de vos ailes. Signalez vos bontés et votre crédit.

M. le duc de La Vallière, tout grave auteur qu'il est, m'a donc trompé[2]. Voilà de la pâture

[1] * Voir la lettre MMDCCCCXLVI à d'Argental, troisième alinéa. (CLOG.)

[2] * Dans la seconde partie de l'*Appel aux nations*, où il était question des *changements arrivés à l'Art tragique*, Voltaire, sur l'indication du duc de la Vallière, avait cité un passage d'un des *Sermones* d'*Urceus Codrus*, qu'il appelait *Codret*. On a vu dans les MÉLANGES LITTÉRAIRES, *Lettre au duc de La Vallière sur Urceus Codrus*, que *Sermones* ne devait pas se traduire par *Sermons*, que *Codrus* n'était pas un prédicateur, et que le *R. P. Codret* n'exista jamais. (CLOG.)

pour les Fréron. Heureusement, je connais des sermons tout aussi ridicules que le *Recueil des Facéties*, et j'en ferai usage pour l'édification du prochain. Pour l'amour de Dieu, dites-moi ce que vous pensez de la paix. Pour moi, je ne l'attends pas sitôt.

Est-il bien vrai que l'abbé Coyer soit exilé[1], et que son approbateur soit en prison? et pourquoi? qu'a-t-on donc vu ou voulu voir dans l'*Histoire de Sobieski* qui puisse mériter cette sévérité? S'agit-il de religion? la fureur du fanatisme a-t-elle pu être portée jusqu'à trouver par-tout des prétextes de persécution? que diront nos pauvres philosophes? dans quel pays des singes et des tigres êtes-vous? Mes chers anges, que ne pouvez-vous être les anges exterminateurs des sots!

LETTRE MMMLV.

A MADAME D'ÉPINAI.

Avril.

Ma belle philosophe, amusez-vous un moment de ce chiffon[2], et, si vous voyez M. Diderot,

[1] * Cela était vrai. Forcé de *voyager* hors de Paris, Coyer alla voir Voltaire quelques mois plus tard. (CLOG.)

[2] * Le *Rescrit de l'empereur de la Chine, à l'occasion du* PROJET DE PAIX PERPÉTUELLE. — *Facéties.* (CLOG.)

priez-le de faire mes compliments au cher abbé Trublet. J'aime à mettre ces deux noms ensemble. Les contrastes font toujours un plaisant effet, quoi que le monde en dise.

Amusez-vous toujours des sottises du genre humain ; il faut en profiter ou en rire.

Rousseau Jean-Jacques, que j'aurais pu aimer s'il n'était pas né ingrat ; Jean-Jacques qui appelle M. Grim *un Allemand nommé Grimm*[1], Jean-Jacques qui m'écrit[2] que j'ai corrompu sa ville de Genève..., c'est un fou, vous dis-je, avec sa *paix perpétuelle ;* il s'est brouillé avec tous ses amis. C'est un petit Diogène qui ne mérite pas la pitié des Aristippes.

Adieu, madame. Je suis plus fâché que jamais qu'il y ait cent lieues entre la Chevrette et Fernei. Mais il y a bien plus loin encore entre vous et les plats personnages de ce siècle.

[1]* *Correspondance* de Voltaire, lettre de Rousseau du 17 juin 1760, second alinéa. (Clog.)

[2]* Même lettre du 17 juin, septième alinéa. (Clog.)

LETTRE MMMLVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 avril.

Il faut apprendre à mes anges gardiens que la feuille de Fréron, qu'on a traitée de bagatelle, a eu les suites les plus désagréables. Un gentillâtre bourguignon voulait l'épouser (cette Corneille); il a vu la feuille; il a vu que mademoiselle Corneille était *fille d'un paysan qui subsistait d'un emploi de cinquante livres par mois, à la poste de deux sous.* Il n'a jamais lu *le Cid;* il a cru qu'on le trompait quand on lui disait que mademoiselle Corneille avait deux cents ans de noblesse : le mariage a été rompu. Il est bien étrange qu'on souffre de telles personnalités, uniquement parcequ'on croit que je suis compromis. Nous demandons à M. de Malesherbes qu'il exige au moins une rétractation formelle du coquin; qu'il dise « qu'il demande « pardon au public d'avoir outragé un nom res« pectable, en disant que mademoiselle Corneille « avait quitté le couvent pour aller recevoir une « nouvelle éducation du sieur l'Écluse, acteur de « l'Opéra-Comique; qu'il avoue qu'il a été gros« sièrement trompé, et qu'il se repent d'avoir « donné ce scandale. »

Mon cher ange, prenez le sort de mademoiselle Corneille à cœur, nous vous en conjurons. Je jure bien de ne jamais travailler pour le théâtre, si on profane ainsi le nom de notre père.

Voici un mémoire [1] bien bas; mais c'est aussi du plus bas des hommes dont il s'agit. Je le tiens de Thieriot: cela paraît avoir un air de grande vérité. Est-il possible qu'on protége un tel misérable? Si M. de Malesherbes savait le tort qu'il se fait en autorisant Fréron, il cesserait de protéger ses turpitudes.

Ayez la bonté de m'apprendre ce que c'est que la déconvenue de cet abbé Coyer. Je m'y intéresse infiniment; c'est un de nos frères.

La littérature est trop déshonorée et trop persécutée à Paris; et mon aversion pour cette ville est égale à mon idolâtrie pour mes anges.

Je les supplie de me répondre sur *Oreste*, sur la pièce d'Hurtaud [2], sur M. de Malesherbes. De la paix, je ne m'en soucie guère; je sais bien qu'elle ne se fera pas.

[1] * Les *Anecdotes sur Fréron*. Voltaire, dans sa lettre du 6 février précédent, les attribue à La Harpe. Voir les Mélanges historiques dans notre édition, où j'ai recueilli ces Anecdotes, dont Voltaire prétendit n'être pas l'auteur, notamment dans sa lettre à Dorat, en date du 6 auguste 1770. (L. D. B.)

[2] * Voltaire feignait que *le Droit du Seigneur* était d'un petit Hurtaud. (Clog.)

LETTRE MMMLVII.

A M. COLLINI.

Au château de Fernei, le 4 avril.

Je ne peux que remercier quiconque veut bien se donner la peine d'imprimer mes faibles ouvrages[1], pourvu qu'on n'y insère rien d'étranger, rien contre la religion catholique que je professe, rien contre l'état dont je suis membre, ni contre les mœurs que j'ai toujours respectées.

Si l'on suit la dernière édition des frères Cramer[2], il faut en corriger les fautes que tout homme de lettres apercevra aisément.

Mais j'avertis ceux qui veulent se charger de cette édition, que les frères Cramer réimpriment actuellement avec célérité et exactitude l'Essai sur l'Histoire générale depuis Charlemagne jusqu'à nos jours, corrigée et augmentée de moitié. J'avertis encore qu'ils préparent une nouvelle édition[3] avec de très belles estampes, et qu'il vaudrait mieux s'entendre avec eux que de hasarder

[1]* Collini ne réalisa pas ce projet. (L. D. B.)

[2]* 1756 in 8°, 17 vol. qui, pendant les années suivantes, furent portés à 23, puis à 43. (L. D. B.)

[3]* C'est celle qui parut en 1768, composée de 30 vol. in-4°, auxquels en 1793 on ajouta 15 autres volumes pour la compléter. (L. D. B.)

un partage dangereux pour les uns et pour les autres. Je ne tire aucun profit de mes ouvrages, je n'en ai que la peine : je souhaite seulement que les libraires ne se ruinent pas dans des entreprises qui me font honneur.

VOLTAIRE,
gentilhomme ordinaire de la chambre du roi.

LETTRE MMMLVIII.

A M. LE BRUN.

Au château de Fernei, 6 avril.

Voici, monsieur, une seconde édition du mémoire que M. Thieriot m'avait fait tenir. La première était trop pleine de fautes. Si vous voulez encore des exemplaires, vous n'avez qu'à parler. Il n'est que trop vrai que le libelle diffamatoire de ce coquin de Fréron a eu des suites désagréables que j'ai confiées à votre discrétion. Je me suis fait un devoir de vous donner part de tout ce qui regarde mademoiselle Corneille. C'est à vous que je dois l'honneur de l'élever. Encore une fois, je ne peux m'imaginer que M. de Malesherbes refuse ce qu'on lui demande. Il ne s'agit que d'un désaveu nécessaire; ce désaveu, à la vérité, décréditera les feuilles de Fréron; mais M. de Malesherbes partagerait lui-même l'infamie de Fréron, s'il hésitait à

rendre cette légère justice. En cas qu'il soit assez mal conseillé pour ne pas faire ce qu'on lui propose et ce qu'il doit, il peut savoir qu'il met les offensés en droit de se plaindre de lui-même, que le nom de Corneille vaut bien le sien, et qu'il se trouvera des ames assez généreuses pour venger l'honneur de mademoiselle Corneille de l'opprobre qu'un protecteur de Fréron ose jeter sur elle. Le nom de Fréron est sans doute celui du dernier des hommes, mais celui de son protecteur serait à coup sûr l'avant-dernier.

Vous aurez sans doute, monsieur, la gloire de terminer cette affaire : je n'y suis pour rien personnellement; je pouvais avoir chez moi l'Écluse, sans avoir à rendre compte à personne; mais il n'est pas permis d'imprimer que mademoiselle Corneille est élevée par l'Écluse, par un acteur de l'Opéra-Comique. Mon indignation contre ceux qui tolèrent cette insolence, subsiste toujours dans toute sa force. Mademoiselle Corneille vivante vaut mieux sans doute qu'un Baqueville mort, et mort fou. Cependant on a mis Fréron au For-l'Évêque pour avoir raillé ce fou, qui n'était plus; et on le laisse impuni quand il outrage indignement mademoiselle Corneille. Vous voyez, monsieur, que ni le temps ni l'injustice des hommes n'affaiblissent mes sentiments. Je trouve dans votre caractère la même constance : c'est une nou-

velle raison qui m'attache à vous. Elle se joint à tant d'autres, que je me sens pour vous la plus sincère amitié; elle supplée au bonheur qui me manque de vous avoir vu.

Votre, etc. VOLTAIRE.

Permettez que je vous adresse cette petite lettre[1] pour M. Corneille, et ayez la bonté de présenter mes respects à M. Titon et aux dames qui sont chez lui.

LETTRE MMMLIX.

A M. DAMILAVILLE.

6 avril.

M. Damilaville me permettra-t-il de lui adresser ce paquet pour M. Le Brun, que je le supplie de vouloir bien lui faire tenir? je demande encore s'il est bien vrai que l'abbé Coyer soit exilé, et pourquoi?

Je crois qu'il n'est que trop vrai que M. le maréchal de Richelieu a donné à Marmontel une exclusion, sans retour[2], pour l'Académie. Les gens de lettres ne paraissent pas fort en faveur.

M. Thieriot veut-il bien m'envoyer un certain

[1] * Cette lettre manque. (L. D. B.)

[2] * Marmontel fut reçu à l'Académie française le 22 décembre 1763. (CLOG.)

Almanach d'église où l'on trouve la succession des patriarches de Constantinople? cela n'est pas bien agréable; mais cela peut être utile à un homme qui écrit l'histoire quand il ne laboure pas.

On m'a envoyé une réponse [1] à la *Théorie de l'Impôt*. Si le style de la réponse est aussi inintelligible que celui de la *Théorie*, peu de lecteurs apprendront à gouverner l'état.

On dit que Rameau écrit [2] contre un philosophe sur la musique; j'aimerais mieux qu'il fît un opéra.

LETTRE MMMLX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 avril.

Je vous remercie, mon cher maître, de m'avoir envoyé votre charmante *Épître sur l'Agriculture*, qui ne parle guère d'agriculture, et qui n'en vaut que mieux. C'est, à mon avis, un des plus agréables ouvrages que vous ayez faits. Des gens de votre connaissance, qui en ont pensé comme moi, et qui ne sont pas descendus d'Ismaël, car

« Ils servent et Baal et le dieu d'Israël [3], »

[1] * *Doutes proposés à l'auteur de la* THÉORIE DE L'IMPÔT, 1761, in-12; par Pesselier. (CLOG.)

[2] * En 1761 Rameau publia un in-4° intitulé *Origine des sciences*, suivie d'une controverse. (CLOG.)

[3] * Parodie de ce vers d'*Athalie*, act. III, sc. III :

« Je ne sers ni Baal ni le dieu d'Israël. »

(L. D. B.)

l'ont trouvée si bonne, qu'ils ont voulu la lire à la reine; mais il y avait deux vers *malsonnants* et *offensant les oreilles pieuses*, qu'il a fallu corriger pour mettre votre épître en habit décent, et pour la rendre propre à être portée aux pieds du trône; et croiriez-vous que c'est moi qui ai fait cette correction? J'ai donc mis le *bon mari d'Ève* au lieu du *sot mari*, qui était pourtant la vraie épithète; et, au lieu de *manger la moitié de sa pomme*, qui est plaisant, j'ai mis *goûter de la fatale pomme*, qui est bien plat; mais cela est encore trop bon pour Versailles.

Riez, si vous voulez, de cette petite anecdote; mais, s'il vous plaît, riez-en tout seul, et n'allez pas en écrire à Paris, comme vous avez fait de ce que je vous ai mandé au sujet des parrains de l'archidiacre. L'abbé d'Olivet me dit l'autre jour à l'Académie, d'un ton cicéronien : «Vous êtes un «fripon, vous avez écrit à Genève que j'avais molli dans «l'affaire de Trublet.» Je niai le fait, à la vérité assez faiblement. Il me répondit qu'il en avait la preuve dans sa poche, et je ne lui demandai point à la voir; je craignais d'être trop confondu. Peu m'importe d'avoir des tracasseries avec d'Olivet, et même avec d'autres; mais il vaut encore mieux n'en pas avoir. C'est pourquoi, si vous voulez savoir les *nouvelles de l'école*, promettez-moi que vous ne me vendrez plus, et commencez par ne pas parler de ceci, même à d'Olivet.

Je suis sûr, au moins autant qu'on le peut être, que le surintendant [1] de la reine a nommé Saurin; mais il est vrai que je ne lui ai parlé que la veille de l'élection, et il se pourrait bien qu'avant ce temps-là, il en eût servi un autre; c'est ce que je ne sais pas assez positivement pour pouvoir vous l'assurer. Après tout, c'est ce qu'il est fort peu important d'approfondir; par malheur *le vin et Trublet sont tirés, il faut les boire.*

[1] * Le président Hénault. (Clog.)

Nous recevons aujourd'hui l'évêque de Limoges qui ne sait pas lire, et Batteux qui ne sait pas écrire; mais en revanche nous avons un directeur qui sait lire et écrire, qui s'en pique du moins. Je m'attends à un grand déluge d'esprit, et je crois qu'il faudra qu'on me tienne, comme à Rémond de Saint-Marc, *la tête bien ferme.* A lundi prochain la réception de l'archidiacre, qui évoquera sûrement l'ombre de Fontenelle, et à qui le directeur fera apparemment compliment sur ses bonnes fortunes; car il prétend en avoir eu beaucoup par le confessional et par la prédication.

Nous avons encore une place vacante à l'Académie, mais ce ne sera pas, je crois, pour Marmontel. M. le duc d'Aumont fait peur à ces messieurs. Vous devez juger par-là qu'ils ne sont pas fort braves. Ainsi nous aurons eu sept places vacantes à-la-fois, et nous n'aurons pas choisi le seul homme qu'il nous convenait de prendre. Je ne ferai qu'en rire (car il n'y a que cela de bon), tant qu'ils n'iront pas jusqu'à l'avocat sans cause [1], auteur des *Cacouacs;* car pour lors cela passerait la raillerie, et je pourrais bien les prier de nommer Chaumeix ou Omer à ma place, sur-tout si vous vouliez en même temps donner la vôtre à frère Berthier.

Je viens à Jean-Jacques, non pas à Jean-Jacques Le Franc de Pompignan, *qui pense être quelque chose* [2]; mais à Jean-Jacques Rousseau, qui pense être cynique, et qui n'est qu'inconséquent et ridicule. Je veux qu'il vous ait écrit une lettre impertinente, je veux que vous et vos amis vous ayez à vous en plaindre; malgré tout cela, je n'approuve pas que vous vous déclariez publiquement contre lui comme

[1] * Moreau, avocat sans cause et même sans effet. (L. D. B.)

[2] * Allusion à ce vers de Voltaire, dans la satire intitulée *la Vanité:*

Et l'ami Pompignan pense être quelque chose.

(L. D. B.)

vous faites, et je n'aurai sur cela qu'à vous répéter vos propres paroles : *Que deviendra le petit troupeau, s'il est désuni et dispersé*[1] ? Nous ne voyons pas que ni Platon, ni Aristote, ni Sophocle, ni Euripide, aient écrit contre Diogéne, quoique Diogéne leur ait dit à tous des injures. Jean-Jacques est un malade de beaucoup d'esprit, et qui n'a d'esprit que quand il a la fiévre. Il ne faut ni le guérir ni l'outrager.

A propos, j'oubliais de vous demander si vous avez reçu un mémoire que j'ai fait sur l'inoculation, et dans lequel je crois avoir prouvé, non que l'inoculation est mauvaise, mais que ses partisans ont assez mal raisonné jusqu'ici, et ne se sont pas doutés de la question. Ce mémoire, très clair, à ce que je crois, et très impartial, a été lu il y a six mois à une assemblée publique de l'Académie des sciences, et m'a paru avoir fait beaucoup d'impression sur les auditeurs. On vient d'imprimer dans une gazette (à la vérité assez obscure) qu'un médecin de Clermont en Auvergne ayant inoculé son fils, le fils est mort de l'inoculation, et que le père est mort de chagrin. Ce fait, s'il est vrai, serait très fâcheux contre l'inoculation, quoique au fond il ne soit pas décisif. Adieu, mon cher confrère; je ne vous écrirai pourtant plus de l'Académie française; je crains qu'il ne faille dire de ce titre-là ce que Jacques Roastbeef dit du nom de *monsieur : Il y a tant de faquins qui le portent*[2]. Adieu.

[1]* *Pusillus grex*. . . . Luc, chap. XII, v. 32. (L. D. B.)

[2]* *Le Français à Londres*, comédie par Boissi; sc. VIII. (L. D. B.)

LETTRE MMMLXI.

A M. DUCLOS.

Fernei, 10 avril.

Je vous assure, monsieur, que vous me faites grand plaisir en m'apprenant que l'Académie va rendre à la France et à l'Europe le service de publier un recueil de nos auteurs classiques, avec des notes qui fixeront la langue et le goût, deux choses assez inconstantes dans ma volage patrie. Il me semble que mademoiselle Corneille aurait droit de me bouder, si je ne retenais pas le grand Corneille pour ma part. Je demande donc à l'Académie la permission de prendre cette tâche, en cas que personne ne s'en soit emparé.

Le dessein de l'Académie est-il d'imprimer tous les ouvrages de chaque auteur classique? faudra-t-il des notes sur *Agésilas* et sur *Attila*, comme sur *Cinna* et sur *Rodogune*? Voulez-vous avoir la bonté de m'instruire des intentions de la Compagnie? exige-t-elle une critique raisonnée? veut-elle qu'on fasse sentir le bon, le médiocre, et le mauvais? qu'on remarque ce qui était autrefois d'usage, et ce qui n'en est plus? qu'on distingue les licences des fautes? et ne propose-t-elle pas un petit modéle auquel il faudra se conformer? l'ou-

vrage est-il pressé? combien de temps me donnez-vous?

Puisqu'on veut bien placer ma maigre figure sous le visage rebondi de M. le cardinal de Bernis, j'aurai l'honneur de vous envoyer incessamment ma petite tête en perruque naissante. L'original aurait bien voulu venir se présenter lui-même, et renouveler à l'Académie son attachement et son respect; mais les laboureurs, les vignerons et les jardiniers me font la loi : *è nitido fit rusticus.* Comptez cependant que, dans le fond de mon cœur, je sais très bien qu'il vaut mieux vous entendre que de planter des mûriers blancs.

LETTRE MMMLXII.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Fernei, tout près de votre Franche-Comté, 10 avril.

Mais, mon maître, est-ce que vous n'auriez point reçu un paquet que je fis partir, il y a trois semaines, à l'adresse que vous m'aviez donnée? ou mon paquet ne méritait-il pas un mot de vous? ou êtes-vous malade? ou êtes-vous paresseux?

Eh bien! voilà votre ancien projet, de donner un recueil d'auteurs classiques, qui fait fortune. Rien ne sera plus glorieux pour l'Académie, ni plus utile pour les Français et pour les étran-

gers. Il est temps de prévenir, j'ai presque dit d'arrêter la décadence de la langue et du goût. Quel grand homme prenez-vous pour votre part? Pour moi, j'ai l'impudence de demander Pierre Corneille. C'est La Rose qui veut parler des campagnes de Turenne. Je vous dirai : *Cornelium, Olivete, relegi,*

> «Qui quid sit *magnum*, quid turpe, quid utile, quid non,
> « Planiùs ac meliùs *Rousseau multisque docebat.* »
>
> Hor., lib. I, ep. II.

et j'ajouterai,

> « Quam scit uterque, libens censebo, exerceat artem. »
>
> Hor., lib. I, ep. XIV.

La tragédie est un art que j'ai peut-être mal cultivé; mais je suis de ces barbouilleurs qu'on appelle curieux, et qui, étant à peine capables d'égaler Person, connaissent très bien la touche des grands maîtres. En un mot, si personne n'a retenu le lot de Corneille, je le demande, et j'en écris à M. Duclos. Je crois que vous avez fait une très bonne acquisition dans M. Saurin. Il est littérateur et homme de génie. Dites-moi qui se charge de La Fontaine. Je l'avais autrefois commencé sur le projet que vous aviez; mais je ne sais ce que cela est devenu. J'ai perdu dans mes fréquentes tournées les trois quarts de mes paperasses, et il m'en reste encore trop. *Vive, vale, scribe, Ciceroniane Olivete.*

LETTRE MMMLXIII.

A M. DAMILAVILLE.

11 avril.

Je salue toujours les frères et les fidèles; je m'unis à eux dans l'esprit de vérité et de charité. Nous avons des faux frères dans l'Église : Jean-Jacques, qui devait être apôtre, est devenu apostat; sa lettre, de laquelle j'ai rendu compte aux frères, et dont je n'ai point de réponse, était le comble de l'absurdité et de l'insolence. Pourquoi a-t-on mis (comme on le dit) à la Bastille le censeur de *Sobieski*, et pourquoi laisse-t-on impuni le censeur de l'*Année littéraire*, qui donne son infame approbation à des lignes infames contre une fille respectable?

Pesselier m'a envoyé son ouvrage contre la *Théorie de l'Impôt;* je voudrais qu'on renvoyât toutes ces théories à la paix, et qu'on ne parlât point du gouvernement dans un temps où il faut le plaindre, et où tout bon citoyen doit s'unir à lui.

Je prie M. Thieriot de m'envoyer *Quand parlera-t-elle?* Il faut bien que je rie comme les autres, et il n'y a guère de critique dont on ne puisse profiter.

Je recommande l'incluse aux frères, et les remercie tendrement de leur zèle.

LETTRE MMMLXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Fernei, 11 avril.

Personne au monde n'a jamais adressé plus de prières que moi à ses anges gardiens. Ce *Tancrède* est, dit-on, rejoué et reçu avec quelque indulgence, comme une pièce à laquelle vos bons avis ont ôté quelques défauts, et on pardonne à ceux qui restent; mais je ne reçois ni l'exemplaire de *Tancrède*, ni celui de l'*Apologie* de mes maîtres contre les Anglais. Vous m'avouerez, mes anges, que cela n'est pas juste. Souffrez que je recommande encore *Oreste* à vos bontés : voyez si ces petits changements que je vous envoie sont admissibles.

J'ai une autre supplique à présenter; le petit Prault, qui ne m'a pas envoyé un *Tancrède*, n'a pas mieux traité madame de Pompadour et M. le duc de Choiseul, malgré toutes ses promesses. Je soupçonne qu'ils n'en sont pas trop contents, et qu'ils croient que j'ai manqué à mon devoir. Ils ne peuvent savoir que je ne me suis pas mêlé de l'édition. Il eût été assez placé que Le Kain ou

mademoiselle Clairon eût présenté l'ouvrage. Tout le fruit que j'ai recueilli de mes peines aura été, peut-être, de déplaire à ceux dont je voulais mériter la bienveillance, et d'être immolé à une parodie : tout cela est l'état du métier. Ne vaut-il pas mieux planter, semer et bâtir?

J'ai écrit, en dernier lieu, à M. le duc de Choiseul une lettre dont il a dû être content. Je crois bien que le fardeau immense dont il est chargé ne lui permet pas de faire réponse à des gens aussi inutiles que moi; il y avait pourtant dans ma lettre quelque chose d'utile. Enfin je demande en grace à M. d'Argental de m'apprendre si je suis en grace auprès de son ami.

Malgré les petits désagréments que j'essuie sur *Tancrède*, j'ai toujours du goût pour *Oreste*. Ce serait une action digne de mes anges de faire enfin triompher la simplicité de Sophocle des cabales des soldats de Corbulon.

Mille tendres respects.

LETTRE MMMLXV.

A CHARLES-THÉODORE,

ÉLECTEUR PALATIN.

A Fernei, le 14 avril.

Que je suis touché! que j'aspire
A voir briller cet heureux jour,
Ce jour si cher à votre cour,
A vos états, à tout l'empire!

Que j'aurai de plaisir à dire,
En voyant combler votre espoir :
J'ai vu l'enfant que je desire,
Et mes yeux n'ont plus rien à voir!

Je ressemble au vieux Siméon,
Chacun de nous a son messie;
J'ai pour vous plus de passion
Que pour Joseph et pour Marie.

Monseigneur, que votre altesse électorale me pardonne mon petit enthousiasme un peu profane, la joie le rend excusable. Je ne sais ce que je fais, ma lettre manque à l'étiquette. Du temps de la naissance du duc de Bourgogne, tous les polissons se mirent à danser dans la chambre de Louis XIV. Je serais un grand polisson dans Schwetzingen, si je pouvais, dans le mois de juillet, être assez heureux pour me mettre aux pieds du père, de la mère, et de l'enfant. Un fils et la

paix, voilà ce que mon cœur souhaite à vos altesses électorales; et un fils sans la paix est encore une bien bonne aventure. Je me mets à vos genoux, monseigneur; je les embrasse de joie. Agréez, vous et madame l'électrice, ma mauvaise prose, mes mauvais vers, mon profond respect, mon ivresse de cœur; et daignez conserver des bontés à votre petit Suisse, etc.

LETTRE MMMLXVI.

A M. LE BRUN.

Fernei, 16 avril.

Je fais mon compliment à Tirtée, et je me flatte que sa trompette héroïque animera les courages.

On vous a trompé, monsieur, si l'on vous a dit que la rente que j'ai mise sur la tête de mademoiselle Corneille est pour son père, ou bien vous avez mis monsieur Corneille pour mademoiselle dans votre lettre. Elle a beaucoup de talents et un très aimable caractère. J'en suis tous les jours plus content, et je ne fais que mon devoir, en m'occupant de sa fortune et de la gloire de son oncle.

J'aurais souhaité que le nom de M. le prince de Conti eût honoré la liste de ceux qui ont souscrit pour l'oncle et pour la niéce.

Agréez, monsieur, mes sincères remerciements

de votre *ode*. Les suffrages du public, et les aboiements de Fréron, contribueront également à votre gloire.

Vous ne doutez pas des sentiments de votre obéissant serviteur, VOLTAIRE.

LETTRE MMMLXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Fernei, 17 avril.

Plus anges que jamais, et moi plus endiablé, la tête me tourne de ma création de Fernei. Je tiens une terre à gouverner pire qu'un royaume; car un ministre n'a qu'à ordonner, et le pauvre campagnard des Alpes est obligé de faire tout lui-même; il n'a jamais de loisir, et il en faut pour penser. Ainsi donc, mes anges, vous pardonnerez à ma tête épuisée.

1° *Oreste* se recommande à vos divines ailes.

Ma mère en fait autant

est le commencement d'une chanson plutôt que d'un vers tragique[1]. Quelquefois un misérable hémistiche coûte.

Il a montré pour nous l'amitié la plus tendre;

[1]* Toutefois Voltaire l'a conservé. (L. D. B.)

Il révérait mon père, il pleurait sur sa cendre.

ÉLECTRE.

Et ma mère l'invoque! Ainsi donc les mortels
Se baignent dans le sang, et tremblent aux autels.

Acte IV, sc. III.

Voilà, je crois, la sottise amendée.

Il est plaisant que Bernard m'ait volé, et que je n'ose pas le dire*; mais *un riche* vaut mieux, et graces vous soient rendues. Le produit net des cent soixante et treize journaux est fort plaisant et plus honnête; mais savez-vous bien que vous faites Jean-Jacques un très grand seigneur? vous lui donnez là cent mille écus de rente. La Compagnie des Indes, sans le tabac, ne pourrait en donner autant à ses actionnaires. Vous êtes généreux, mes anges.

J'ai une curiosité extrême de savoir si madame de Pompadour et M. le duc de Choiseul ont reçu leur exemplaire de Prault.

Autre curiosité, de savoir si on joue la seconde scène du second acte de *Tancrède*, comme elle est imprimée dans l'édition de Cramer, et comme elle ne l'est pas dans l'édition de ce Prault. Je vous conjure de me dire la vérité. Je trouve la façon de Cramer plus attachante, plus théâtrale, plus favorable à de bons acteurs. Ai-je tort?

*Il était frère de la première présidente Molé, qui ne paya point ses dettes, mais qui trouvait fort mauvais qu'on dît qu'il avait volé ses créanciers.

Le Kain ne m'a point écrit.

Si vous étiez des anges sans préjugés, vous verriez que *le Droit du Seigueur* n'est pas à dédaigner; que le fonds en était bon; que la forme y a été mise à la fin; qu'il n'y a pas une de vos critiques dont on n'ait profité; que la pièce est tout le contraire de ce que vous avez vu; en un mot, je vous conjure de la laisser passer sous le masque en son temps.

Il faut un autre amant à *Fanime*. Je lui en fournirai un; mais le *Czar* m'attend, et l'*Histoire générale* se réimprime, augmentée de moitié, et la journée n'a que vingt-quatre heures, et je ne suis pas de fer.

Je n'ai point la nouvelle reconnaissance d'Oreste et d'Électre; daignez me l'envoyer, ou j'en ferai une autre. Je suis entouré de vers, de prose, de comptes d'ouvriers; je ne peux me reconnaître. Il est très vrai qu'il s'agit d'un mariage pour mademoiselle Corneille, et que l'emploi de *valet de poste* a arrêté le soupirant. Voilà ce qu'a produit Fréron : et on protége cet homme!

Le Brun est un bavard. Il m'avait insinué, dans ses premières lettres, que je ne devais pas laisser mademoiselle Corneille dans l'indigence après ma mort. Je lui ai mandé que j'avais fait là-dessus mon devoir. Il l'a dit, et il a tort.

Que voulez-vous donc de plus terrible, de plus

affreux à la mort de Clytemnestre, que de l'entendre crier? Il n'y a point là de beaux vers à faire: c'est le spectacle qui parle; et ce qu'on dit, en pareil cas, affaiblit ce qu'on fait.

Mais songez que *Térée* et *Oreste* tout de suite, voilà bien du grec, voilà bien de l'horreur; il faut laisser respirer. Je voudrais une petite comédie entre ces deux atrocités, pour le bien du *tripot*.

Daignerez-vous répondre à tous mes points? Je n'en peux plus, mais je vous adore.

Pour Dieu, dites-moi si vous ne trouvez pas le mémoire contre les jésuites bien fort et bien concluant? comment s'en tireront-ils? Je les ai fait plier tout d'un coup sans mémoire; je les ai fait sortir d'un domaine qu'ils usurpaient. Ils n'ont pas osé plaider contre moi; mais il ne s'agissait que de cent soixante mille livres.

LETTRE MMMLXVIII.

A M. D'ALEMBERT.

A Fernei, 20 avril.

Je me hâte de vous répondre, mon grand calculateur de petite-vérole, plein d'esprit et de génie, et antipode des calculateurs, que *Diligo adhuc Ciceronianum-Olivetum quia optimus grammaticus*,

quia il fut mon maitre, et qu'il me donnait des claques sur le cul quand j'avais quatorze ans. Je ne dirai pas qu'il en a menti, mais il a dit la chose qui n'est pas. Qu'il vous montre ma lettre, s'il l'ose. Certainement votre nom n'y est pas. Il peut avoir quelque finesse, ayant été jésuite. Il a voulu se jouer de votre vivacité parisienne, et vous arracher votre secret. Vous avez peut-être donné dans le panneau. Soyez très sûr que je ne vous compromettrai jamais, et que vous pouvez donner l'essor avec moi à votre très plaisante imagination en toute sûreté.

Vous me paraissez bien honnête de dire qu'un homme de trente ans peut en espérer trente autres. La vie commune ne s'étend qu'à vingt-deux ans sur la masse totale. Je n'ai pas encore bien examiné votre compte; je vais vous relire : à Paris on ne relit point. Vive la campagne où le temps est à nous! En général, je vois que vous en savez plus que votre sourdaud [1]. Je vous remercie de votre *bon mari*. Il faut avouer que la reine est bien *bonne*, et que si elle était la maîtresse, nous aurions un

[1] * La Condamine. A propos de sa surdité et de sa réception à l'Académie française en 1760, il fit cette épigramme :

> La Condamine est aujourd'hui
> Reçu dans la troupe immortelle;
> On le dit sourd : tant mieux pour lui;
> Mais non muet : tant pis pour elle.

(L. D. B.)

siécle bien éclairé. Je vous donne mon blanc seing pour ma place à l'Académie, à la première fantaisie que vous aurez de résigner; cela sera assez plaisant, et c'est une facétie qu'il ne faut pas manquer. Faites la lettre de remerciement, et je vous réponds de la signer. A l'égard de Jean-Jacques, s'il n'était qu'un inconséquent, un petit bout d'homme pétri de vanité, il n'y aurait pas grand mal; mais qu'il ait ajouté à l'impertinence de sa lettre l'infamie de cabaler du fond de son village, avec des pédants sociniens, pour m'empêcher d'avoir un théâtre à Tournei, ou du moins pour empêcher ses concitoyens, qu'il ne connaît pas, de jouer avec moi; qu'il ait voulu, par cette indigne manœuvre, se préparer un retour triomphant dans ses rues basses; c'est l'action d'un coquin, et je ne lui pardonnerai jamais. J'aurais tâché de me venger de Platon s'il m'avait joué un pareil tour; à plus forte raison du laquais de Diogène. Je n'aime ni ses ouvrages ni sa personne, et son procédé est haïssable. L'auteur de *la Nouvelle Aloïsia* n'est qu'un polisson malfesant. Que les philosophes véritables fassent une confrérie comme les francs-maçons, qu'ils s'assemblent, qu'ils se soutiennent, qu'ils soient fidéles à la confrérie, et alors je me fais brûler pour eux. Cette académie secrète vaudrait mieux que l'académie d'Athènes, et toutes celles de Paris; mais chacun ne

songe qu'à soi, et on oublie le premier des devoirs, qui est d'anéantir l'*inf*....

Je vous prie, mon grand philosophe, de dire à madame du Deffand combien je lui suis attaché. Je lui écrirai quelque jour une énorme lettre. J'aime à penser avec elle; je voudrais y souper : je l'aime d'autant plus que j'ai les sots en horreur. Mes compliments à l'abbé Trublet; j'attends sa harangue avec l'impatience du parterre qui a des sifflets en poche, et qui ne voit pas lever la toile.

A propos, haïssez-vous toujours M. de Chimène, ou Ximenès? Il vient d'acheter une maison, des prés, des vignes, et des champs dans le pays de Gex. Voilà le fruit apparemment de *l'Épître sur l'Agriculture*. Je suis devenu un malin vieillard. Il y a long-temps que j'ai fait *la Capilotade* [1]; c'est un chant qui entre dans *la Pucelle :* il y aura toujours place pour les personnes que vous me recommanderez. J'ai souffert quarante ans les outrages des bigots et des polissons. J'ai vu qu'il n'y avait rien à gagner à être modéré, et que c'est une duperie. Il faut faire la guerre et mourir noblement,

Sur un tas de bigots immolés à mes pieds.

Riez et aimez-moi ; confondez l'*inf*... le plus que vous pourrez.

[1] Voyez *la Pucelle*, ch. XVIII, et ma préface. (L. D. B.)

N. B. J'ai lu le Mémoire contre les jésuites banqueroutiers. L'avocat a raison : aucun jésuite ne peut traiter sans engager ses supérieurs. Quand je les ai chassés d'un domaine qu'ils avaient usurpé, il a fallu que le provincial signât le désistement; mais je les ai chassés sans bruit, je n'ai eu que la moitié du plaisir.

LETTRE MMMLXIX.

A M. DAMILAVILLE.

A Fernei, le 22 avril.

Je suis le partisan de M. Diderot, parcequ'à ses profondes connaissances il joint le mérite de ne vouloir point jouer le philosophe, et qu'il l'a toujours été assez pour ne pas sacrifier à d'infames préjugés qui déshonorent la raison. Mais qu'un Jean-Jacques, un valet de Diogéne, crie, du fond de son tonneau, contre la comédie, après avoir fait des comédies (et même détestables); que ce polisson ait l'insolence de m'écrire que je corromps les mœurs de sa patrie; qu'il se donne l'air d'aimer sa patrie (qui se moque de lui); qu'enfin, après avoir changé trois fois de religion, ce misérable fasse une brigue avec des prêtres sociniens de la ville de Genève, pour empêcher le peu de Génevois qui ont des talents, de venir les exer-

cer dans ma maison (laquelle n'est pas dans le petit territoire de Genève) : tous ces traits rassemblés forment le portrait du fou le plus méprisable que j'aie jamais connu. M. le marquis de Ximenès a daigné s'abaisser jusqu'à couvrir de ridicule son ennuyeux et impertinent roman. Ce roman est un libelle fort plat contre la nation qui donne à l'auteur de quoi vivre; et ceux qui ont traité les quatre jolies lettres de M. de Ximenès de libelles ont extravagué. Un homme de condition est au moins en droit de réprimer l'insolence d'un J. J., qui imprime qu'*il y a vingt contre un à parier que tout gentilhomme descend d'un fripon* [1].

Voilà, mon cher monsieur, ce que je pense hautement, et ce que je vous prie de dire à M. Diderot. Il ne doit pas être à se repentir d'avoir apostrophé ce pauvre homme comme grand homme, et de s'être écrié : *O Rousseau!* dans un dictionnaire. Il se trouve, à la fin de compte, que *ô Rousseau!* ne signifie que *ô insensé!* Il faut connaître ses gens avant de leur prodiguer des louanges. J'écris tout ceci pour vous.

Prault petit-fils est un petit sot : il a imprimé l'*Appel aux nations* avec autant de fautes qu'il y a de lignes. Que M. Thieriot ne s'expliquait-il? je lui aurais envoyé, depuis deux ans, de quoi se faire un honnête pécule en rogatons.

[1] * Nouvelle Héloïse, Ire partie, lettre LXII. (L. D. B.)

Vous me trouverez un peu de mauvaise humeur, mais comment voulez-vous que je ne sois pas outré? Je bâtis un joli théâtre à Fernei, et il se trouve un Jean-Jacques, dans un village de France, qui se ligue avec deux coquins, prêtres calvinistes, pour empêcher un bon acteur de jouer chez moi. Jean-Jacques prétend qu'il ne convient pas à la dignité d'un horloger de Genève de jouer *Cinna* chez moi avec mademoiselle Corneille. Le polisson! le polisson! S'il vient au pays, je le ferai mettre dans un tonneau, avec la moitié d'un manteau sur son vilain petit corps à bonnes fortunes.

Pardonnez à ma colère, monsieur, vous qui n'aimez point les enthousiastes hypocrites.

LETTRE MMMLXX.

A M. DE VARENNES.

Fernei, 22 avril.

Vous ne pouvez douter, monsieur, que je ne reçoive avec bien du plaisir la mainlevée de l'anathème prononcé contre mes troupes. Il est bien difficile d'excommunier les soldats sans que les éclaboussures des foudres sacrées ne frappent un peu les officiers. La contradiction ridicule d'être payé par le roi et de n'être pas enterré par son

curé, est d'ailleurs une de ces impertinences les plus dignes de nos lois et de nos mœurs. Si l'on parvient à nous défaire de cette barbarie, on rendra service à la nation. J'attends le livre avec impatience; mais je doute fort qu'il produise un autre effet que celui de nous convaincre de notre sottise. Rien de plus commun que de nous prouver que nous avons tort, et rien de plus rare que de nous corriger.

J'ai l'honneur d'être avec l'estime que vous m'avez inspirée, etc.

LETTRE MMMLXXI.

A M. THIERIOT.

Fernei, 22 avril.

Mon ancien ami, je vous croyais opulent, ou du moins arrondi. M. Damilaville me mande qu'il y a quelque brèche à votre rotondité. Voici une idée qui m'est venue. Un magistrat de Dijon jeune et de beaucoup d'esprit a fait une comédie très singulière *, et ne voudrait pour rien au monde être connu. Son idée est de la faire jouer, et de partager les honoraires entre celui qui se chargera du délit et un secrétaire très affectionné, vieux serviteur de la maison.

* *Le Droit du Seigneur.*

Ils auront aussi le profit de l'édition. Voyez si vous pouvez vous charger de cette besogne. Je crois que ce n'est pas une mauvaise affaire.

L'auteur exige un profond secret; êtes-vous en état de faire lire cette comédie au *tripot*, sans vous commettre et sans commettre personne? Je remplis la mission dont l'amitié me charge. Mandez-moi votre résolution.

J'ai demandé un almanach où l'on trouve les patriarches grecs. J'en ai besoin, non pas que je prenne un vif intérêt à l'église grecque, mais en qualité de pédant.

On m'a promis un livre contre l'excommunication des comédiens. L'auteur doit me l'envoyer.

Du Molard m'a demandé une trève de la part de l'abbé *Trublet;* il dit qu'il ne *compilera plus.* Je donne donc l'absolution à l'archidiacre, mon confrère.

LETTRE MMMLXXII.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Fernei, 27 avril.

« Per Deos immortales, tibi incumbit, Cicero-« niane Olivete, officium (aut onus) reddendi « meam generoso Trubleto epistolam. » Qui a transmis la lettre doit transmettre la réponse;

cela est le protocole des négociateurs. Je conçois vos peines, *care Olivete. Qui magis clamat, magis sapit,* comme dit Rabelais. Si jamais vous êtes dégoûté du sanctuaire des Quarante, venez faire un petit tour chez mes compatriotes. Je serais enchanté de vous revoir, et madame Denis partagerait ma joie.

Je parle naïvement à l'abbé Trublet. Vous verrez que je suis tout aussi simple que lui.

Qu'est-ce qu'une consultation de mademoiselle Clairon contre les excommunications? Quel effet cela fait-il? Je vous le demanderais si vous aimiez à écrire; mais vous êtes un paresseux... que j'aime.

LETTRE MMMLXXIII.

A M. L'ABBÉ TRUBLET,

QUI LUI AVAIT ENVOYÉ SON DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE [1].

Au château de Fernei, ce 27 avril.

Votre lettre et votre procédé généreux, monsieur, sont des preuves que vous n'êtes pas mon ennemi, et votre livre vous fesait soupçonner de l'être. J'aime bien mieux en croire votre lettre que

[1] * Ce fut le 13 avril, et non le 13 août, que Trublet fut reçu à l'Académie française, en même temps que Saurin. (L. D. B.)

votre livre : vous aviez imprimé que je vous fesais bâiller, et moi j'ai laissé imprimer que je me mettais à rire. Il résulte de tout cela que vous êtes difficile à amuser, et que je suis mauvais plaisant; mais enfin, en bâillant et en riant, vous voilà mon confrère, et il faut tout oublier en bons chrétiens et en bons académiciens.

Je suis fort content, monsieur, de votre harangue, et très reconnaissant de la bonté que vous avez de me l'envoyer; à l'égard de votre lettre,

« Nardi parvus onyx eliciet cadum. »
Hor., lib. IV, od. xii.

Pardon de vous citer Horace, que vos héros, MM. de Fontenelle et de La Motte, ne citaient guère. Je suis obligé en conscience de vous dire que je ne suis pas né plus malin que vous, et que dans le fond je suis bon homme. Il est vrai qu'ayant fait réflexion, depuis quelques années, qu'on ne gagnait rien à l'être, je me suis mis à être un peu gai, parcequ'on m'a dit que cela est bon pour la santé. D'ailleurs je ne me suis pas cru assez important, assez considérable, pour dédaigner toujours certains illustres ennemis qui m'ont attaqué personnellement pendant une quarantaine d'années, et qui, les uns après les autres, ont essayé de m'accabler, comme si je leur avais disputé un évêché ou une place de fermier-général. C'est par

pure modestie que je leur ai donné enfin sur les doigts. Je me suis cru précisément à leur niveau; *et in arenam cum æqualibus descendi,* comme dit Cicéron.

Croyez, monsieur, que je fais une grande différence entre vous et eux; mais je me souviens que mes rivaux et moi, quand j'étais à Paris, nous étions tous fort peu de chose, de pauvres écoliers du siècle de Louis XIV, les uns en vers, les autres en prose, quelques uns moitié prose, moitié vers, du nombre desquels j'avais l'honneur d'être; infatigables auteurs de pièces médiocres, grands compositeurs de riens, pesant gravement des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée. Je n'ai presque vu que de la petite charlatanerie: je sens parfaitement la valeur de ce néant; mais comme je sens également le néant de tout le reste, j'imite le *Vejanius* d'Horace:

> . . . . Vejanius, armis
> Herculis ad postem fixis, latet abditus agro.
>
> Lib. I, ep. I.

C'est de cette retraite que je vous dis très sincèrement que je trouve des choses utiles et agréables dans tout ce que vous avez fait, que je vous pardonne cordialement de m'avoir pincé, que je suis fâché de vous avoir donné quelques coups d'épingle, que votre procédé me désarme pour jamais, que bonhomie vaut mieux que raillerie, et

que je suis, monsieur mon cher confrère, de tout mon cœur, avec une véritable estime et sans compliment, comme si de rien n'était, votre, etc.

LETTRE MMMLXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Fernei, par Genève, 27 avril.

J'envoie à mes anges un morceau scientifique*, en réponse à la généreuse lettre de M. le duc de La Vallière. Je crois que Thieriot fera imprimer tout cela pour l'édification du prochain; mais si Thieriot n'a pas assez de crédit, je me mets toujours sous les ailes de mes anges. Je ne suis pas fâché de faire voir tout doucement que le théâtre est plus ancien que la chaire, et qu'il vaut mieux.

Je ne sais qui a fait la *Consultation de mademoiselle Clairon à un avocat.* Je ne connaissais pas l'anecdote du reposoir et des mille écus; je vois qu'on ne fait rien sur la terre, en enfer et au ciel, que pour de l'argent; une religion qui veut attacher de l'infamie à *Cinna,* est elle-même ce qu'il y a de plus infame. Il faut pourtant ne pas se mettre en colère; mais comment lire, sans se fâcher, le dé-

* Voyez la lettre à M. le duc de La Vallière, *Mélanges littéraires.*

testable style du détestable avocat qui a fait un mémoire si inlisible?

On me mande qu'on n'entend pas un mot de ce que dit Le Kain, qu'il étouffe de graisse, et que les autres acteurs, excepté mademoiselle Clairon, font étouffer d'ennui : cela est-il vrai? J'en serais fâché pour *Oreste*. Daignez-vous toujours aimer cet *Oreste?* Conservez au moins vos bontés pour celui qui a purgé ce beau sujet des amours ridicules qui l'avaient défiguré.

J'ai peur que le congrès ne commence tard, et que la guerre ne dure long-temps.

M. de Ximenès achève de se ruiner à faire jouer son *Don Carlos,* à Lyon, et moi à bâtir une église. Comme le monde est fait!

LETTRE MMMLXXV.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Fernei, 1er mai.

Monsieur, ne jugez pas de mes sentiments par mon long silence; je suis accablé de maladies et de travaux. Horace pourrait me dire :

Tu secanda marmora
Locas sub ipsum funus; et, sepulcri
Immemor, struis domos.

Lib. II, od. XVIII.

Figurez-vous ce que c'est que d'avoir à défricher des déserts, et à faire bâtir des maisons à l'italienne par des Allobroges; d'avoir à finir l'*Histoire du czar Pierre;* et d'ajuster un théâtre pour des gens qui se portent bien, dans le temps qu'on n'en peut plus.

Je crois que le signor Carlo Goldoni y serait lui-même très embarrassé, et qu'il faudrait lui pardonner s'il était un peu paresseux avec ses amis. Je reçois dans le moment son nouveau théâtre. Je partage, monsieur, mes remerciements entre vous et lui. Dès que j'aurai un moment à moi, je lirai ses nouvelles pièces, et je crois que j'y trouverai toujours cette variété et ce naturel charmant qui font son caractère. Je vois avec peine, en ouvrant le livre, qu'il s'intitule *poëte du duc de Parme;* il me semble que Térence ne s'appelait point le poëte de Scipion; on ne doit être le poëte de personne, sur-tout quand on est celui du public. Il me paraît que le génie n'est point une charge de cour, et que les beaux-arts ne sont point faits pour être dépendants.

Je présente le sentiment de la plus vive reconnaissance à M. Paradisi. Je me flatte qu'il aura un peu de pitié de mon état, et qu'il trouvera bon que je le joigne ici avec vous, monsieur, au lieu de lui écrire en droiture. Je ne lui manderais pas des choses différentes de celles que je vous dis.

Je lui dirais combien je l'estime, et à quel point je suis pénétré de l'honneur qu'il me fait. Vous voyez, monsieur, que je suis obligé de dicter mes lettres. Je n'ai plus la force d'écrire; j'ai toutes les infirmités de la vieillesse, mais dans le fond du cœur tous les goûts de la jeunesse. Je crois que c'est ce qui me fait vivre. Comptez, monsieur, que tant que je vivrai, je serai fâché que les truites du lac de Genève soient si loin des saucissons de Bologne, et que je serai toujours avec tous les sentiments que je vous dois, votre serviteur, *di cuore,*

VOLTAIRE.

LETTRE MMMLXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1er mai.

Permettez, mes anges, que je fasse passer par vos mains cette lettre à M. Duclos, ou plutôt à l'Académie, en réponse à la proposition que notre secrétaire m'a faite de travailler à donner au public nos auteurs classiques. Il est vrai que j'ai un peu d'occupation; car excepté de fendre du bois, il n'y a sorte de métier que je ne fasse.

Cependant mettez-vous *Oreste* à l'ombre de vos ailes?

Pardon, encore une fois; mais je n'ai pu m'em-

pêcher de donner beaucoup de temps à cette pièce du temps de François Ier [1]. Ce sujet m'a tourné la tête. Vous dites que c'est à-peu-près ce que j'ai fait de plus mauvais en ce genre; madame Denis soutient que c'est ce que j'ai fait de mieux.

Je vous demande pardon ; mais je donne la préférence cette fois-ci à madame Denis. Pour mademoiselle Corneille, elle n'est pas encore dans le secret. Nous lui apprenons toujours à lire, à écrire, à chiffrer, et, dans un an, nous lui ferons lire *le Cid.* Elle n'a pas le nez tourné au tragique. M. de Ximenès n'est pas non plus dans la confidence: il fait jouer cette semaine *Don Carlos*, à Lyon, et est trop occupé de sa gloire pour qu'on lui confie des bagatelles.

Mes anges, je suis accablé de tant de riens, si surchargé de billevesées, et si faible, que vous me pardonnerez le laconisme de ma lettre.

Nota bene pourtant que j'ai pris la liberté de vous adresser par M. Tronchin ma triste figure pour l'Académie, qui la demande; n'allez pas faire le difficile comme sur la pièce d'Hurtaud. Ayez la bonté de souffrir cette enseigne à bière; je la mets sous votre protection, et Hurtaud aussi, qui brigue, je crois, une place d'Arlequin.

[1] * Le *Droit du Seigneur,* comédie. Voltaire dit en tête de cette pièce que « l'action est du temps de Henri II. » (L. D. B.)

LETTRE MMMLXXVII.

A M. DUCLOS.

A Fernei, 1er mai.

Après le *Dictionnaire de l'Académie*, ouvrage d'autant plus utile que la langue commence à se corrompre, je ne connais point d'entreprise plus digne de l'Académie, et plus honorable pour la littérature, que celle de donner nos auteurs classiques avec des notes instructives.

Voici, monsieur, les propositions que j'ose faire à l'Académie, avec autant de défiance de moi-même que de soumission à ses décisions. Je pense qu'on doit commencer par Pierre Corneille, puisque c'est lui qui commença à rendre notre langue respectable chez les étrangers. Ce qu'il y a de beau chez lui est si sublime, qu'il rend précieux tout ce qui est moins digne de son génie : il me semble que nous devons le regarder du même œil que les Grecs voyaient Homère, le premier en son genre, et l'unique, même avec ses défauts. C'est un si grand mérite d'avoir ouvert la carrière, les inventeurs sont si au-dessus des autres hommes, que la postérité pardonne leurs plus grandes fautes. C'est donc en rendant justice à ce grand homme, et en même temps en marquant les vices de langage où

il peut être tombé, et même les fautes contre son art, que je me propose de faire une édition *in*-4° de ses ouvrages.

J'ose croire, monsieur, que l'Académie ne me désavouera pas, si je propose de faire cette édition pour l'avantage du seul homme qui porte aujourd'hui le nom de Corneille, et pour celui de sa fille.

Je ne peux laisser à mademoiselle Corneille qu'un bien assez médiocre; ce que je dois à ma famille ne me permet pas d'autres arrangements. Nous tâchons, madame Denis et moi, de lui donner une éducation digne de sa naissance. Il me paraît de mon devoir d'instruire l'Académie des calomnies que le nommé Fréron a répandues au sujet de cette éducation. Il dit, dans une des feuilles de cette année, que cette demoiselle, aussi respectable par son infortune et par ses mœurs que par son nom, est élevée chez moi par un bateleur de la Foire, que je loge et que je traite comme mon frère.

Je peux assurer l'Académie, qui s'intéresse au nom de Corneille, et à qui je crois devoir compte de mes démarches, que cette calomnie absurde n'a aucun fondement; que ce prétendu acteur de la Foire est un chirurgien-dentiste du roi de Pologne qui n'a jamais habité au château de Fernei, et qui n'y est venu exercer son art qu'une seule fois. Je ne conçois pas comment le censeur des feuilles du

nommé Fréron a pu laisser passer un mensonge si personnel, si insolent, et si grossier, contre la nièce du grand Corneille.

J'assure l'Académie que cette jeune personne, qui remplit tous les devoirs de la religion et de la société, mérite tout l'intérêt que j'espère qu'on voudra bien prendre à elle. Mon idée est que l'on ouvre une simple souscription sans rien payer d'avance.

Je ne doute pas que les plus grands seigneurs du royaume, dont plusieurs sont nos confrères, ne s'empressent à souscrire pour quelques exemplaires. Je suis persuadé même que toute la famille royale donnera l'exemple.

Pendant que quelques personnes zélées prendront sur elles le soin généreux de recueillir ces souscriptions, c'est-à-dire seulement le nom des souscripteurs, et devront les remettre à vous, monsieur, ou à celui qui s'en chargera, les meilleurs graveurs de Paris entreprendront les vignettes et les estampes à un prix d'autant plus raisonnable qu'il s'agit de l'honneur des arts et de la nation. Les planches seront remises ou à l'imprimeur de l'Académie, ou à la personne que vous indiquerez. L'imprimeur m'enverra des caractères qu'il aura fait fondre par le meilleur fondeur de Paris : il me fera venir aussi le meilleur papier de France; il m'enverra un habile compositeur et un

habile ouvrier. Ainsi tout se fera par des Français et chez des Français. Ce libraire n'aura aucune avance à faire, les deniers de ceux qui acquerront l'ouvrage imprimé seront remis à une personne nommée par l'Académie, et le profit sera partagé entre l'héritier du nom de Corneille et votre libraire, sous le nom duquel les œuvres de Corneille seront imprimées; la plus grosse part, comme de raison, pour M. Corneille.

Je supplie l'Académie de daigner en accepter la dédicace. Chaque amateur souscrira pour tel nombre d'exemplaires qu'il voudra.

Je crois que chaque exemplaire pourra revenir à cinquante livres.

Les sieurs Cramer se feront un plaisir et un honneur de présider sous mes yeux à cet ouvrage; on leur donnera pour leurs honoraires un certain nombre d'exemplaires pour les pays étrangers.

Je prendrai la liberté de consulter quelquefois l'Académie dans le cours de l'impression. Je la supplie d'observer que je ne peux me charger de ce travail, à moins que tout ne se fasse sous mes yeux; ma méthode étant de travailler toujours sur les épreuves des feuilles, attendu que l'esprit semble plus éclairé quand les yeux sont satisfaits. D'ailleurs il m'est impossible de me transplanter et de quitter un moment un pays que je défriche.

Je peux répondre que l'édition une fois com-

mencée sera faite au bout de six mois. Telles sont, monsieur, mes propositions, sur lesquelles j'attends les ordres de mes respectables confrères.

Il me paraît que cette entreprise fera quelque honneur à notre siècle et à notre patrie ; on verra que nos gens de lettres ne méritaient pas l'outrage qu'on leur a fait, quand on a osé leur imputer des sentiments peu patriotiques, une philosophie dangereuse, et même de l'indifférence pour l'honneur des arts qu'ils cultivent.

J'espère que plusieurs académiciens voudront bien se charger des autres auteurs classiques. M. le cardinal de Bernis et M. l'archevêque de Lyon feraient une chose digne de leur esprit et de leurs places de présider à une édition des *Oraisons funèbres* et des *Sermons* des illustres Bossuet et Massillon. Les *Fables de la Fontaine* ont besoin de notes, sur-tout pour l'instruction des étrangers. Plus d'un académicien s'offrira à remplir cette tâche, qui paraîtra aussi agréable qu'utile.

Pour moi, j'imagine qu'il me convient d'oser être le commentateur du grand Corneille, non seulement parcequ'il est mon maître, mais parceque l'héritier de son nom est un nouveau motif qui m'attache à la gloire de ce grand homme.

Je vous supplie donc, monsieur, de vouloir bien faire convoquer une assemblée assez nombreuse pour que mes offres soient examinées et

rectifiées, et que je me conforme en tout aux ordres que l'Académie voudra bien me faire parvenir par vous, etc.

LETTRE MMMLXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 mai.

Les divins anges auront de l'*Oreste* tant qu'ils voudront. J'ai relu les fureurs : je n'aime pas ces fureurs étudiées, ces déclamations ; je ne les aime pas même dans *Andromaque*. Je ne sais ce qui m'est arrivé, mais je ne suis content ni de ce que je fais, ni de ce que je lis. Il y a sur-tout une consultation d'avocat pour mademoiselle Clairon qui est du style dés charniers Saints-Innocents. J'ai pardonné à l'archidiacre ; j'oublie Fréron, mais Omer me le paiera.

Les jésuites sont bien impudents d'oser dire que frère Lavalette ne faisait pas le commerce, et qu'il ne vendait que les denrées du cru. Je connais un homme d'honneur, un brave corsaire qui l'a vu, déguisé en matelot, courir les colonies anglaises et hollandaises, et qui l'a accompagné dans un voyage à Amsterdam.

Je suis encore plus indigné de tout ce que je vois que de tout ce que je lis. Je regrette fort le

chevalier d'Aidie; car il était bien fâché contre le genre humain. Je crois que je n'aime que mes anges et Fernei.

M. le duc de Choiseul m'a écrit une fort jolie lettre; mais il est si grand seigneur que je n'ose l'aimer.

Le cardinal de Bernis est à Lyon. Je ne l'ai pas prié de venir dans mon joli séjour. Je ne suis pas arrangé encore, et il est cardinal.

Je vous demanderai encore en grace de lire *le Droit du Seigneur* ou *l'Écueil du Sage.* Je vous dis qu'il faut que vous ayez des ames de bronze si vous n'en êtes pas contents. Il est vrai que c'est tout autre chose que ce que vous avez vu : mais songeons à *Oreste.*

J'y travaille dans l'instant.

LETTRE MMMLXXIX.

A M. D'ALEMBERT.

7 ou 8 de mai.

Monsieur le protée, monsieur le multiforme, je crois que votre *Discours sur l'étude* est celui de vos ouvrages qui m'a fait le plus de plaisir, soit parceque c'est le dernier, soit parceque je m'y retrouve. Somme totale, vous êtes grand penseur et grand metteur en œuvre; mais ce n'est pas assez

de montrer qu'on a plus d'esprit que les autres. Allons donc, rendez quelque service au genre humain; écrasez le fanatisme, sans pourtant risquer de tomber, comme Samson, sous les ruines du temple qu'il démolit; faites sentir à notre siècle toute sa petitesse et tout son ridicule; renversez ses idoles. Qui sont ces polissons qui ont fait brûler cette consultation de ce polisson qui a répondu à mademoiselle Clairon par du galimatias *? a-t-on jamais rien vu de plus sot que le livre de cet avocat, et de plus impertinent que l'arrêt qui le condamne? La séance contre l'*Encyclopédie*, et le réquisitoire aussi insolent qu'absurde de maître Aliboron-Omer, ne sont-ils pas du quatorzième siècle? Faut-il qu'une troupe de convulsionnaires soit toute-puissante? et ne doit-on pas rougir, quand on est homme, de ne pas sonner le tocsin contre ces ennemis de l'humanité? Ne détruisit-on pas dans Athènes la tyrannie des trente, et n'est-ce pas par le ridicule qu'il faut détruire dans Paris la tyrannie des cent quatre-vingts? On se plaignait autrefois des jésuites; mais saint Médard devient plus à craindre que saint Ignace. Rendons ces perturbateurs du repos public ridicules aux yeux des honnêtes gens. Qu'ils n'aient plus pour

* L'avocat Huerne de La Motte, auteur du *Mémoire à consulter sur la question de l'excommunication que l'on prétend encourir par le seul fait d'acteurs de la Comédie française*, 1761, in-12.

eux que le faubourg Saint-Marceau et les halles. Mon cher philosophe, vous vous déclarez l'ennemi des grands et de leurs flatteurs, et vous avez raison; mais ces grands protégent dans l'occasion, ils peuvent faire du bien; ils méprisent l'infame; ils ne persécuteront jamais les philosophes, pour peu que les philosophes daignent s'humaniser avec eux. Mais pour vos pédants de Paris, qui ont acheté un office; pour ces insolents bourgeois, moitié fanatiques, moitié imbéciles, ils ne peuvent faire que du mal.

Notre f..... Académie a donné pour sujet de son prix les louanges d'un chancelier janséniste, persécuteur de toute vérité, mauvais cartésien, ennemi de Newton, faux savant et faux honnête homme*. Passe pour le maréchal de Saxe, qui aimait les filles, et qui ne persécutait personne. Je suis indigné de ce qui m'est revenu de Paris. Je ne connais que vous qui puissiez venger la raison. Dites hardiment et fortement tout ce que vous avez sur le cœur. Frappez et cachez votre main. On vous reconnaîtra; je veux bien croire qu'on en ait l'esprit, qu'on ait le nez assez bon; mais on ne pourra vous convaincre, et vous aurez détruit l'empire des cuistres dans la bonne compagnie: en un mot, je vous recommande l'infame; faites-

* Le chancelier d'Aguesseau. Le prix fut remporté par Thomas.

moi ce plaisir avant que je meure; c'est le point essentiel. L'*Oracle des fidèles* devrait faire une prodigieuse sensation; mais la nation est trop frivole pour un livre qui demande de l'attention.

A propos, je n'ai pas ici mes calculs de la vie humaine; mais il est clair que nous autres animaux à deux pieds nous n'avons que vingt-deux ans dans le ventre, l'un portant l'autre. Expliquez-moi comment à trente ans on doit espérer soixante? J'en ai soixante-sept, et je suis bien malingre. Je voudrais vous voir avant de rendre mon corps et mon ame aux quatre éléments.

Dites, je vous prie, à madame du Deffand, combien je lui suis attaché. Elle pense et parle, et il y en a de par le monde qui ne savent pas même parler.

LETTRE MMMLXXX.

A M. DAMILAVILLE.

Le 8 mai.

J'envoie aux philosophes le seul exemplaire que j'aie du *Procès du Théâtre anglais*[1], seul procès que nous puissions gagner aujourd'hui contre messieurs d'Albion. M. Damilaville, ou M. Thieriot,

[1] * C'est l'*Appel aux nations*. (L. D. B.)

doit avoir la lettre de M. le duc de La Vallière, et la réponse. M. le duc de La Vallière a lu cette réponse à madame de Pompadour, à M. le duc de Choiseul; ils en ont été très contents, et il me mande qu'il faut sur-le-champ l'imprimer.

Les Anglais nous font bien du mal au-dehors, et la superstition au-dedans. Ne mettra-t-on point ordre à tout cela? Les échos de nos montagnes nous disent que Belle-Ile est pris : c'est le dernier coup porté à notre commerce maritime. Il faut songer à cultiver la terre.

Voici une lettre pour Protagoras. On n'a d'autre exemplaire de l'*Épître sur l'Agriculture* que celui qu'on a reçu, à ce qu'on croit, par la voie des philosophes : on le renverra purgé des fautes typographiques dont il fourmille, avec l'*Appel aux nations*, qui est aussi plein de fautes à chaque page; et il y aura corrections et additions tant qu'on en pourra faire.

Il est fort triste qu'on ait imprimé l'Épître à la demoiselle Clairon; le public se soucie fort peu qu'on dise en vers à une actrice qu'elle joue bien; mais il aime fort à voir un pédant, ignorant, et malhonnête homme, démasqué et traîné dans la fange où sa famille aurait dû croupir; un persécuteur de la philosophie et de la littérature, bourgeois insolent, fier de sa petite charge, un délateur absurde de la raison, traité comme il le

mérite. C'est précisément le portrait de ce faquin qu'on a retranché ; le reste ne valait pas la peine d'être dit.

On embrasse les philosophes, et on les prie d'inspirer pour l'*inf*... toute l'horreur qu'on lui doit.

A-t-on joué *Térée*[1] ? Si l'auteur est philosophe, je lui souhaite prospérité. Qu'on lie J. J. ; que tous les frères soient unis.

LETTRE MMMLXXXI.

A M. HELVÉTIUS.

11 mai.

Je suppose, mon cher philosophe, que vous jouissez à présent des douceurs de la retraite à la campagne. Plût à Dieu que vous y goûtassiez les douceurs plus nécessaires d'une entière indépendance, et que vous pussiez vous livrer à ce noble amour de la vérité, sans craindre ses indignes ennemis ! Elle est donc plus persécutée que jamais? Voilà un pauvre bavard rayé du tableau des bavards, et la consultation de mademoiselle Clairon incendiée. Une pauvre fille demande à être chrétienne, et on ne veut pas qu'elle le soit. Eh ! mes-

[1] Tragédie de Le Mière. (L. D. B.)

sieurs les inquisiteurs, accordez-vous donc! Vous condamnez ceux que vous soupçonnez de n'être pas chrétiens; vous brûlez les requêtes des filles qui veulent communier : on ne sait plus comment faire avec vous. Les jansénistes, les convulsionnaires, gouvernent donc Paris! C'est bien pis que le régne des jésuites; il y avait des accommodements avec le ciel, du temps qu'ils avaient du crédit; mais les jansénistes sont impitoyables. Est-ce que la proposition honnête et modeste d'étrangler le dernier jésuite avec les boyaux du dernier janséniste, ne pourrait amener les choses à quelque conciliation?

Je suis bien consolé de voir Saurin de l'Académie. Si Le Franc de Pompignan avait eu dans notre troupe l'autorité qu'il y prétendait, j'aurais prié qu'on me rayât du tableau, comme on a exclu Huerne de la matricule des avocats.

Je trouve que notre philosophe Saurin a parlé bien ferme; il y a même un trait qui semble vous regarder et désigner vos persécuteurs : cela est d'une ame vigoureuse. Saurin a du courage dans l'amitié, et Omer ne le fait pas trembler. Il me revient que cet Omer est fort méprisé de tous les gens qui pensent. Le nombre est petit, je l'avoue; mais il sera toujours respectable : c'est ce petit nombre qui fait le public, le reste est le vulgaire. Travaillez donc pour ce petit public, sans vous

exposer à la démence du grand nombre. On n'a point su quel est l'auteur de l'*Oracle des fidèles;* il n'y a point de réponse à ce livre. Je tiens toujours qu'il doit avoir fait un grand effet sur ceux qui l'ont lu avec attention. Il manque à cet ouvrage de l'agrément et de l'éloquence; ce sont là vos armes, daignez vous en servir. Le Nil, disait-on, cachait sa tête, et répandait ses eaux bienfesantes; faites-en autant, vous jouirez en paix et en secret de votre triomphe. Hélas! vous seriez de notre Académie avec M. Saurin, sans le malheureux conseil qu'on vous donna de demander un privilége; je ne m'en consolerai jamais. Enfin, mon cher philosophe, si vous n'êtes pas mon confrère dans une compagnie qui avait besoin de vous, soyez mon confrère dans le petit nombre des élus qui marchent sur le serpent et sur le basilic. Je vous recommande l'*inf*.... Adieu; l'amitié est la consolation de ceux qui se trouvent accablés par les sots et par les méchants.

LETTRE MMMLXXXII.

A M. LE COMTE DE KEYSERLING,

A VIENNE.

Aux Délices, près Genève, 14 mai.

Monsieur, voici un essai de ce que vous m'avez demandé ; je vous prie de le lire et de l'envoyer à M. de Schowalow. Vous vous apercevez que j'ai travaillé sur des mémoires que je me suis procurés. C'est à M. de Schowalow à décider si ces mémoires de ministres oculaires, qui sont très véridiques, doivent être employés ou non. Comme je ne suis dans mon travail que le secrétaire de M. de Schowalow, je ne veux rien dire qui ne soit conforme à ses vues et au juste ménagement qu'il doit garder.

Si j'avais plus de santé et moins d'affaires, je le servirais mieux; mais je lui donne du moins les témoignages du zéle le plus empressé et de la plus grande envie de lui plaire. Regardez-moi comme un ami pénétré de votre mérite, qui vous chérit et qui vous respecte. VOLTAIRE.

LETTRE MMMLXXXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 20 mai.

Mon cher et ancien ami, nos ermitages entendent souvent prononcer votre nom. Nous disons plus d'une fois : Que n'est-il ici ! il ferait des vers galants pour la nièce du grand Corneille, nous parlerions ensemble de *Cinna*, et nous conviendrions qu'*Athalie*, qui est le chef-d'œuvre de la belle poésie, n'en est pas moins le chef-d'œuvre du fanatisme.

Il me semble que Grégoire VII et Innocent IV ressemblent à Joad, comme Ravaillac ressemble à Damiens.

Il me souvient d'un poëme intitulé *la Pucelle*, que, par parenthèse, personne ne connaît. Il y a dans ce poëme [1] une petite liste des assassins sacrés, pas si petite pourtant ; elle finit ainsi :

Et Mérobad, assassin d'Itobad,
Et Benadad, et la reine Athalie
Si méchamment mise à mort par Joad.

Vous voyez, mon cher ami, que vous vous êtes rencontré avec cet auteur.

[1] * Ch. XVI. Le 3e vers ci-après est, comme on sait, tiré d'une bonne épigramme de Racine. (L. D. B.)

Je pardonne donc à tous ceux dont je me suis moqué, et notamment à l'archidiacre Trublet, et même à frère Berthier, à condition que les jésuites, que j'ai dépossédés d'un bien qu'ils avaient usurpé à ma porte, paieront leur contingent de la somme à quoi tous les frères sont condamnés solidairement.

J'ai un beau procès contre un promoteur. Ainsi je finis, mon ancien ami, en vous envoyant une petite réponse faite à la hâte pour votre très aimable dame*. Je la fais courte, pour ne pas enfler le paquet; c'est la troisième d'aujourd'hui dans ce goût, et le *Czar* m'appelle. *Vale.* V.

LETTRE MMMLXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 mai.

Mes anges, mon noble courroux contre maître Le Dain et consorts commence à s'apaiser un peu, puisque maître Loyola a eu sur les doigts; mais cette noble colère renaît contre tout prêtre, à l'occasion d'un beau procès qu'on me fait pour des murs de cimetière. Je bâtissais une jolie église dans

* Madame Élie de Beaumont. Voyez *Poésies*, tom. III, l'épître XCII, qui commence par ce vers :

S'il est au monde une beauté, etc.

un désert; je n'essuie que des chicanes affreuses pour prix de mes bienfaits. Ce qu'il y a de pis, c'est que cet abominable procès me fait perdre mon temps; trésor plus précieux que l'argent qu'il me coûte. Adieu le *Czar*, adieu l'*Histoire générale*, et tragédie, et comédie, et amusements de la campagne, et défrichements. Il faut combattre, et je suis très malade: voilà mon état.

Je vous enverrai pourtant, mes divins anges, ce *Droit du Seigneur* ou l'*Écueil du Sage;* mais voici ce qui m'est arrivé. J'en avais deux copies; on a fait partir deux seconds actes, au lieu du premier et du second, dans le paquet destiné à celui qui doit faire présenter cet anonyme. Dès que la méprise sera réparée, et qu'un de mes seconds actes sera revenu, vous aurez les cinq. Mais, hélas! à présent je ne suis ni plaisant ni touchant, je ne suis que M. Chicaneau: voilà une triste fin. Il valait mieux mourir d'une tragédie que d'un procès.

Priez Dieu, mes anges gardiens, pour que j'aie assez de tête pour soutenir tout cela. Il me semble qu'il faut de la santé pour avoir l'esprit courageux. Mon cœur ne se ressent point de mon état; il est plus à vous que jamais.

LETTRE MMMLXXXV.

A M. DAMILAVILLE.

Le 24 mai.

On est accablé d'affaires et de travaux. Il faut défricher une lieue de bruyères et l'*Histoire de Pierre Ier*, faire réimprimer l'*Histoire générale*, où le genre humain sera peint trait pour trait, et ne le sera pas en beau.

On demande le plus profond secret sur la pièce du conseiller de Dijon.

On n'a plus la petite épître à mademoiselle Clairon: ce sont des bagatelles qu'on a faites en déjeunant, et dont on ne se souvient plus.

Le nom du vengeur de Corneille contre les Anglais ne doit point être mis à cette brochure. Jamais de nom : à quoi bon? Si on trouve quelque rogaton, on l'enverra; mais les rogatons sont aux Délices.

Mademoiselle Corneille a l'ame aussi sublime que son grand-oncle; elle mérite tout ce que je fais pour son nom. J'ai relu *le Cid;* Pierre, je vous adore!

Le Dain est un grand fat, et l'avocat condamné un pauvre homme. Paris est bien fou.

Quand M. Thieriot aura fait jouer la pièce

bourguignonne, qu'il vienne à Fernei et aux Délices.

La Lettre à l'Académie n'est qu'un détail de librairie; et d'ailleurs on ne doit point l'imprimer sans son ordre. *Valete.*

N. B. Je serais bien surpris si ce pédant d'Aguesseau, si ce plat janséniste, ennemi des gens de lettres, avait fait quelque chose de passable sur l'art du théâtre. Il aurait bien mieux fait d'aller voir *Cinna* et *Phèdre.* C'était un homme très médiocre, un demi-savant orgueilleux; et si j'avais été à l'Académie...

LETTRE MMMLXXXVI.

A M. BERTRAND,

PREMIER PASTEUR DE L'ÉGLISE FRANÇAISE, A BERNE.

Fernei, 24 mai.

M. de Voltaire et madame Denis seront enchantés de revoir M. Bertrand. Ils lui enverraient un carrosse, s'ils avaient actuellement des chevaux à leur disposition. Sitôt que les chevaux seront revenus, on sera aux ordres de M. Bertrand. V.

LETTRE MMMLXXXVII.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Fernei, par Genève, 24 mai.

Monsieur, j'ai reçu par madame la comtesse de Bentinck, digne d'être connue de vous et d'être votre amie, la lettre dont vous m'avez honoré en date du 11-22 avril. Je savais déja, monsieur, que vous aviez reçu sept lettres à-la-fois de M. de Soltikof, écrites en divers temps. Je vous en ai écrit plus de douze depuis le commencement de l'année. Il y a long-temps que votre excellence m'a fait l'honneur de m'écrire que les infidéles dans les postes et dans les voitures publiques sont une suite des fléaux de la guerre; je m'en suis aperçu plus d'une fois avec douleur. La triste aventure de M. Pouschkin a été encore un nouvel obstacle à notre correspondance, et à la continuation des travaux auxquels je me suis voué avec tant de zèle. J'ai tout abandonné pour m'occuper uniquement du second tome de l'*Histoire de Pierre-le-Grand.* J'ai été assez heureux pour trouver à acheter les manuscrits d'un homme qui avait demeuré très long-temps en Russie. Je me suis procuré encore la plupart des négociations du comte de Bassewitz. Aidé de ces matériaux, *j'en ai supprimé*

tout ce qui pourrait être défavorable, et j'en ai tiré ce qui pourrait relever la gloire de votre patrie. Je vais porter quelques nouveaux cahiers à M. de Soltikof. Je vous jure que si j'avais eu de la santé, je vous aurais épargné, et à moi-même, tant de peines et tant d'inquiétudes; j'aurais fait le voyage de Pétersbourg, soit avec M. le marquis de l'Hôpital, soit avec M. le baron de Breteuil; mais puisque la consolation de vous faire ma cour, de recevoir vos ordres de bouche et de travailler sous vos yeux, m'est refusée, je tâcherai d'y suppléer de loin, en vous servant autant que je le pourrai.

M. de Soltikof me tient quelquefois lieu de vous, monsieur; il me semble que j'ai l'honneur de vous voir et de vous entendre quand il me parle de vous, quand il me fait le portrait de votre belle ame, de votre caractère généreux et bienfesant, de votre amour pour les arts, et de la protection que vous donnez au mérite en tout genre. Soyez bien sûr que de tous ces mérites que vous encouragez, celui de M. de Soltikof répond le mieux à vos intentions. Il passe des journées entières à s'instruire, et les moments qu'il veut bien me donner sont employés à me parler de vous avec la plus tendre reconnaissance. Son cœur est digne de son esprit; il échaufferait mon zéle, si ce zéle pouvait avoir besoin d'être excité.

Je crois pouvoir ajouter à cette lettre que de-

puis les reproches cruels que m'a faits un certain homme [1] d'écrire l'*Histoire des ours et des loups*, je n'ai plus aucun commerce avec lui. Je sais très bien qui sont ces loups; et si je pouvais me flatter que la plus auguste des bergères, qui conduit avec douceur de beaux troupeaux, daigne être contente de ce que je fais pour son père, je serais bien dédommagé de la perte que je fais de la protection d'un des gros loups de ce monde.

J'ai l'honneur d'être avec l'attachement le plus inviolable et le plus tendre respect, monsieur, de votre excellence, le très humble, etc.

Le vieux mouton broutant au pied des Alpes.

LETTRE MMMLXXXVIII.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

31 mai.

Ma chère nièce, à présent que vous avez passé huit jours avec M. de Silhouette, vous devez savoir l'histoire de la finance sur le bout de votre doigt. Je crois qu'il pense comme l'*ami des hommes,* qu'il n'est pas l'ami d'un tas de fripons qui ont su se faire respecter et se rendre nécessaires, en s'appropriant l'argent comptant de la nation; mais je

[1] * Le roi de Prusse. Voyez la lettre MMDCCCCXXV. (L. D. B.)

crois que M. de Silhouette est un médecin qui a voulu donner trop tôt l'émétique à son malade. Le duc de Sulli ne put remettre l'ordre dans les finances que pendant la paix. Je sais que les déprédations sont horribles, et je sais aussi que ceux qui ont été assez puissants pour les faire, le sont assez pour n'être pas punis. Ma chère niéce, tout ceci est un naufrage; *sauve qui peut* est la devise de chaque pauvre particulier. Cultivons donc notre jardin comme Candide: Cérès, Pomone, et Flore, sont de grandes saintes, mais il faut fêter aussi les muses.

J'aurai peut-être fait encore une tragédie avant que la petite Corneille ait lu *le Cid*. Il me semble que je fais plus qu'elle pour la gloire de son nom: j'entreprends une édition de Corneille, avec des remarques qui peuvent être instructives pour les étrangers, et même pour les gens de mon pays. L'Académie doit faire imprimer nos meilleurs auteurs du siècle de Louis XIV dans ce goût; du moins elle en a le projet, et j'en commence l'exécution. Cette édition de Corneille sera magnifique, et le produit sera pour l'enfant qui porte ce nom, et pour son pauvre père, qui ne savait pas, il y a quatre ans, qu'il y eût jamais eu un Pierre Corneille au monde.

Le Parlement prend mal son temps pour se déclarer contre les spectacles, et pour faire brûler,

par l'exécuteur des hautes-œuvres, l'œuvre d'un pauvre avocat qui vient de donner une très ennuyeuse, mais très sage consultation sur l'excommunication des comédiens. Les jansénistes et les convulsionnaires triomphent au Parlement; mais ils n'empêcheront pas mademoiselle Clairon de faire verser des larmes à ceux qui sont dignes de pleurer; et les pédants, ennemis des plaisirs honnêtes, perdront toujours leur cause au parlement du parterre et des loges.

Je crois que la petite brochure * de M. Dardelle pourra vous divertir : je vous l'envoie en vous embrassant vous et les vôtres de tout mon cœur.

LETTRE MMMLXXXIX.

A MADAME D'ÉPINAI.

Mai.

Je renvoie à M. Dardelle, sous les auspices de ma belle philosophe, les exemplaires qu'il m'avait fait tenir, et dont on ne peut faire aucun usage dans nos cantons. Si d'ailleurs il y a dans cet écrit quelque chose contre les mœurs, usages, église, coutumes du pays de M. Dardelle, je le condamne de cœur et de bouche. Je suis très faché d'avance

* *La Conversation de l'abbé Grizel et de l'intendant des Menus.* Voyez, tom. I, *Dialogues*.

que l'ouvrage m'ait été communiqué; et je serais au désespoir que l'infame eût sur moi la moindre prise. Je m'en remets à la bonté, à la sagesse, à la discrétion et à la piété de ma belle philosophe. V.

LETTRE MMMXC.

A M. LE BRUN.

Mai.

Madame Denis, mademoiselle Corneille et moi, monsieur, nous sommes infiniment sensibles à votre souvenir. Mademoiselle Corneille est plus aimable que jamais; tout le monde aime son caractère gai, doux et égal; elle joue très joliment la comédie. Sa petite fortune est déja en bon train. Elle a environ 1500 livres de rente. Dans les rentes viagères que le roi vient de créer, les souscriptions lui feront un fonds considérable. Vous verrez qu'elle finira par tenir une bonne maison.

Je suis fâché de ne pas voir le nom de monseigneur le prince de Conti dans la liste de ses souscripteurs.

Voici ce qu'on m'écrit de Marseille. L'abbé de La Coste est mort à Toulon [1], et laisse une place vacante. On ajoute :

[1] Cet abbé, Célestin fugitif, s'était marié deux fois. Il fut mis

La Coste est mort. Il vaque dans Toulon,
Par cette perte, un emploi d'importance.
Le bénéfice exige résidence,
Et tout Paris vient d'y nommer Fréron.

Permettez que je vous embrasse sans cérémonie.

VOLTAIRE.

LETTRE MMMXCI.

A M. DAMILAVILLE.

Mai.

Pourrait-on déterrer dans Paris quelque pauvre diable d'avocat, non pas dans le goût de Le Dain, mais un de ces gens qui, étant gradués et mourant de faim, pourraient être juges de village? Si je pouvais rencontrer un animal de cette espèce, je le ferais juge de mes petites terres de Tournei et Fernei : il serait chauffé, rasé, alimenté, porté, payé.

J'ai un besoin pressant du malheureux *Droit ecclésiastique,* qui ne devrait pas être un droit. J'ai un procès pour un cimetière. Il faut défendre les vivants et les morts contre les gens d'église. Mille pardons de mes importunités, mes chers philosophes.

au carcan et envoyé en 1759 aux galères de Toulon où il ne mourut que le 2 juillet 1762. (L. D. B.)

Mes compliments de condoléance à frère Berthier et à frère La Valette; mille louanges à maître Le Dain, qui traite Corneille d'infame : mais il ne faut montrer la *Conversation de l'abbé Grizel et de l'intendant des Menus* qu'au petit nombre des élus dont la conversation vaut mieux que celle de maître Le Dain. On supplie les philosophes de ne montrer le cher *Grizel* qu'aux gens dignes d'eux, c'est-à-dire à peu de personnes.

Je souhaite que M. Le Mierre soit bien damné, bien excommunié, et que sa piéce réussisse beaucoup; car on dit que c'est un homme de mérite, et qui est du bon parti. Je prie les frères de vouloir bien m'envoyer des nouvelles de *Térée.*

Courez tous sus à l'*inf*.... habilement. Ce qui m'intéresse, c'est la propagation de la foi, de la vérité, le progrès de la philosophie, et l'avilissement de l'*inf*....

Je vous donne ma bénédiction du fond de mon cabinet et de mon cœur.

LETTRE MMMXCII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mai.

Ce n'est pas ma faute, ô chers anges! si M. Dardelle a fait la sottise ci-jointe. Je la condamne

comme outrecuidante; mais je pardonne à ce pauvre Dardelle, qui a fait, je crois, quelques comédies, et qui ne peut souffrir qu'on l'appelle infame. Ce monde est une guerre : ce Dardelle est un vieux soldat qui probablement mourra les armes à la main.

Pour moi, mes divins anges, je travaillerai pour le *tripot*, malgré ce beau titre d'infame que ce maraud de Le Dain nous donne si libéralement. Et vous autres, protecteurs du *tripot*, n'avez-vous pas aussi votre dose d'infamie?

Eh bien! que fait *Térée?* que fera *Oreste?*

Pièce nouvelle *à remotis*.

La czarine impératrice de toute Russie veut la moitié de son *Czar*, qui lui manque.

Ah! si vous saviez combien j'ai de fardeaux à porter, et combien je suis faible, vous me plaindriez.

N. B. Si Corneille n'était pas né en France, j'aurais en horreur un pays qui a fait naître Le Dain et Omer.

LETTRE MMMXCIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mai.

Fi, les vilains hommes qui boivent de ça! Donnez-m'en encore pour trois sous, disait une brave Allemande.

Vous en voulez donc encore, mes divins anges? En voici, et grand bien vous fasse! Toute la cargaison est pour le petit troupeau des honnêtes gens; les libraires n'en doivent point tâter, et le pain des forts ne doit pas être jeté aux chiens.

Laissez là vos procès; donnez-nous des tragédies. Cela est bientôt dit. Voici, mes divins anges, le commentaire de votre texte : Vous faites des dépenses considérables pour rebâtir une église; des prêtres vous font un procès criminel pour des os de morts dérangés dans un cimetière, et ils veulent que vous soyez puni de vos bienfaits; vous êtes uni avec vos vassaux et avec votre curé; vous avez une procuration d'eux tous pour appeler comme d'abus au parlement, les entrepreneurs restent les bras croisés, et demandent des dommages : abandonnez les entrepreneurs, votre curé, vos vassaux; laissez là les intérêts du corps de la noblesse, qu'elle vous a fait l'honneur de vous

confier ; voyez périr une malheureuse petite province que vous commenciez à tirer de la plus horrible misère; laissez là les défrichements, les desséchements des marais; le tout pour nous faire vite une mauvaise tragédie qui ne pourra certainement être que détestable au milieu de tous ces tracas.

O anges ! que me demandez-vous ? Pour Dieu, laissez-moi achever mes affaires. Je me suis fait une patrie et des devoirs ; qui m'exhortera mieux que vous à les remplir ? Il faut avoir l'esprit net pour faire une tragédie ; laissez-moi nettoyer ma tête.

A propos de scandale du texte, en avez-vous jamais vu un qui approche de celui d'Oolla et d'Ooliba, dans la Lettre de ce cher M. Eratou * à ce cher M. Clocpicre ?

On dit qu'il y a trois jeunes gens qui s'élèvent : un Eratou, un Clocpicre et un Dardelle, et qu'ils promettent beaucoup.

Quoi, *Térée* honni ! *Philomèle* sifflée au printemps ! cela n'est pas juste.

Faire payer le magasin de Vesel à M. de Prusse ; voilà ce qui me paraît juste, ou du moins très bien fait.

* Anagramme d'Arouet.

Mais ce pauvre Le Kain! Ah! quand il serait beau comme le jour, il n'aurait rien eu*.

Et l'ami Pompignan qui fait la *Vie du feu duc de Bourgogne*, et qui a prononcé un beau discours sur l'amour de Dieu!

Dieu conserve long-temps le roi!

LETTRE MMMXCIV.

A M. ARNOULT,

AVOCAT, DOYEN DE L'UNIVERSITÉ, A DIJON.

A Fernei, le 5 juin.

J'ai peur, monsieur, de vous avoir fait envisager l'aventure de mon église comme une affaire plus considérable qu'elle ne l'est en effet. Je pense que nous ne serions réduits, le curé, les paroissiens et moi, à en appeler comme d'abus, qu'en cas que notre official de village nous fît signifier quelque grimoire, comme je le craignais dans les premiers mouvements de cette sottise.

J'ai fait venir de Paris le seul livre qui traite, dit-on, de ces besognes : c'est la *Pratique de la juridiction ecclésiastique* de Ducasse, grand-vicaire en son vivant. Ce livre, assez mauvais, ne m'a donné aucune lumière; et c'est ce qui arrive

* On lui refusait la part entière.

presque toujours en affaire. Le bruit public, dans le petit pays sauvage de Gex, est qu'on se repent de cette équipée; mais qui paiera les frais de leur procédure? On ne m'a rien fait signifier; mais je présume que je n'ai d'autre chose à faire qu'à continuer mon bâtiment. Quand j'aurai achevé mon église il faudra bien qu'on la bénisse; et je ne vois pas, quand je suis d'accord avec tous les paroissiens, qu'on puisse me faire de chicane. Je sens bien qu'il est désagréable d'avoir été si mal payé de mes bienfaits; mais je ne crois pas que je doive faire un procès à mes chevaux s'ils ruent dans l'écurie que je leur ai fait bâtir.

Pour l'affaire du curé de Moëns [1], la sentence de Gex me paraît ridicule. Je ne sais si vous êtes chargé de cette affaire, je le souhaite au moins, pour apprendre aux curés de ce canton barbare à ne pas employer leur temps à distribuer des coups de bâton aux hommes, aux femmes et aux petits garçons; le zèle de la maison du Seigneur ne doit pas aller jusqu'à assommer les gens.

J'ai l'honneur d'être, etc.

[1] * La Requête qui était jointe à cette lettre et qui offre les détails de cette affaire, se trouve dans la section intitulée *Politique et Législation*, tom. II. (L. D. B.)

LETTRE MMMXCV.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

A Fernei, 8 juin.

Monsieur, votre très aimable M. Soltikof vient de me régaler d'un gros paquet dont votre excellence m'honore. Il contient les estampes d'un grand homme, quelques lettres de lui, et une de vous, monsieur, qui m'est aussi précieuse, pour le moins, que toute le reste. Mon premier devoir est de vous faire mes remerciements, et de vous assurer que je me conformerai à toutes vos intentions. Je bâtis pour vous la maison dont vous m'avez fourni les matériaux; il est juste que vous soyez logé à votre aise.

Je crois avoir déja rempli une partie de vos vues, en déclarant que je ne prétendais pas faire l'histoire secrète de Pierre-le-Grand, et en trompant ainsi la malignité de ceux qui haïssent sa gloire et celle de votre empire. Je sais bien que, dans les commencements, je ne pouvais pas faire taire l'envie; mais, si l'ouvrage est écrit de manière à intéresser les lecteurs, le livre reste et les critiques s'évanouissent. C'est ce qui est arrivé à l'*Histoire de Charles XII*, long-temps combattue, et enfin reconnue pour véritable. Le certificat du

roi Stanislas ne porte que sur les faits militaires et politiques; ce certificat est déja une grande présomption en faveur de la vérité avec laquelle j'écris l'histoire de votre législateur; et des preuves plus fortes se tireront des mémoires que votre excellence daignera me communiquer. Je n'ai pris, dans les mémoires de M. de Bassewitz, et dans ceux que je me suis procurés, que ce qui peut contribuer à la gloire de votre patrie et à celle de Pierre Ier; j'abandonne le reste à la malignité de vos ennemis et des miens. M. le duc de Choiseul et tous nos meilleurs juges ont trouvé que j'ai fait voir assez heureusement, dans ma préface, qu'il ne faut écrire que ce qui est digne de la postérité, et qu'il faut laisser les petits détails aux petits feseurs d'anecdotes. Ce sera à vous, monsieur, à me prescrire l'usage que je devrai faire des particularités que les mémoires manuscrits de M. de Bassewitz m'ont fournies. Encore une fois, je ne suis que votre secrétaire. Il est bien vrai que vous avez choisi un secrétaire trop vieux et trop malade; mais il vous consacre avec joie le peu de temps qui lui reste à vivre. J'admirais Pierre Ier en bien des choses, et vous me l'avez fait aimer. Le bien que vous faites aux lettres dans votre patrie me la rend chère. Quelqu'un a fait *le Russe à Paris;* je me regarde comme un Français en Russie. Disposez d'un homme qui sera, tant qu'il respirera,

avec l'attachement le plus vrai, et les sentiments les plus remplis de respect et d'estime, etc.

LETTRE MMMXCVI.

A M. ARNOULT,

A DIJON.

Le 9 juin.

J'ai fait usage sur-le-champ, monsieur, de vos bons avis et de votre modéle de sommation auprès du pauvre promoteur savoyard, et du malin procureur du roi de la caverne de Gex. Je n'ai pu parler de ma nef qui, n'étant point encore abattue quand je vous envoyai mes paperasses, rendait mon église très idoine à dire et entendre messe; car, selon Ducasse et selon le droit ecclésiastique, on peut dire messe quand la majeure partie de l'église n'est point entamée; mais ayant depuis fait jeter la nef par terre avec partie du chœur, et ayant rebâti à mesure, il n'y avait plus moyen de se plaindre qu'on allât célébrer ailleurs. Je ne prétends point toucher à l'encensoir; mais, quand j'aurai achevé mon église, ce sera à l'évêque d'Anneci à voir s'il la veut rebénir ou non, et m'excommunier comme je le mérite, pour m'être ruiné à faire des pilastres d'une pierre aussi chère et aussi belle que le marbre. Je suis le martyr de mon zéle et de

ma piété: une bonne ame trouve ses consolations dans sa conscience.

En qualité de possesseur de terres et de bâtisseur d'églises, j'ai des procès sacrés et profanes; les prêtres et les huguenots sont conjurés contre moi. Un Mallet vous a consulté, monsieur, pour avoir un chemin à travers mes jardins; je vous supplie de ne point aider ce mécréant contre moi, et d'être l'avocat des fidèles. Je me fais votre client, et je crois que je vais finir ma vie comme M. Chicaneau, à cela près que je voudrais me loger auprès de mon avocat, comme il se logeait près de son juge, et que je n'en peux venir à bout, étant obligé de faire ici mon métier de maçon et de laboureur, qui va devant celui de plaideur.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE MMMXCVII.

A M. LE PRÉSIDENT DE RUFFEI.

Fernei, 9 juin.

Quoique je sente parfaitement, mon cher président, que ce n'est qu'à vous que je dois l'honneur d'être Bourguignon, cependant je crois de mon devoir de remercier l'Académie, et encore plus de mon devoir de faire passer le remerciement par vos mains. Vous avez, je crois, un con-

frère infiniment aimable, c'est M. de Quintin*: non seulement il m'écrit des lettres charmantes, mais je lui ai obligation. Il mérite bien mes remerciements autant que l'Académie. Vous voilà chargé de ma reconnaissance, j'en aurai bien davantage si vous venez dans mes cabanes; monsieur de La Marche me le fait espérer. Je suis bien malingre, mais je tâcherai de vivre jusqu'au mois de septembre pour vous recevoir; vous savez peut-être que j'ai des procès pour le sacré et pour le profane**. Puisque je suis en train de m'adresser à vos bontés, souffrez encore que je mette dans ce paquet une lettre pour mon avocat, M. Arnoult, qui me paraît homme d'esprit.

Mille pardons, et mille remerciements. V.

* François Quarré de Quintin, reçu avocat-général au parlement de Dijon, le 2 janvier 1698, procureur-général en la même cour, le 18 mars 1709; nommé l'un des directeurs de l'académie de Dijon le 30 juillet 1762, mort à Dijon le 4 juillet 1768, était un homme de beaucoup d'esprit et un magistrat très recommandable.

** Le procès de Voltaire pour le sacré avait pour cause quelques formalités ecclésiastiques qu'il avait omises avant de commencer les constructions de l'église qu'il fit édifier à Fernei, et sur le fronton de laquelle il avait fait placer l'inscription : DEO EREXIT VOLTAIRE.

Ses procès pour le profane roulaient sur quelques contestations au sujet de la terre de Tournai que Voltaire avait acquise de M. de Brosses, pour en jouir sa vie durant seulement, et de la terre de Fernei, pour laquelle il devait des droits de lods à M. le comte de La Marche.

LETTRE MMMXCVIII.

A CHARLES-THÉODORE,

ÉLECTEUR PALATIN.

A Fernei, le 9 juin.

Est-ce une fille, est-ce un garçon [1] ?
Je n'en sais rien ; la Providence
Ne dit point son secret d'avance,
Et ne nous rend jamais raison.

Grands, petits, riches, gueux, fous, sages,
Tous aveugles dans leurs efforts,
Tous à tâtons font des ouvrages
Dont ils ignorent les ressorts.

C'est bien là que l'homme est machine ;
Mais le machiniste est là haut,
Qui fait tout de sa main divine
Comme il lui plaît, et comme il faut.

Je bénis ses dons invisibles :
Car vous savez que tout est bien.
On ne peut se plaindre de rien
Au meilleur des mondes possibles.

S'il vous donne un prince, tant mieux
Pour tout l'état et pour son père,
Et s'il a votre caractère,
C'est le plus beau présent des cieux.

Si d'une fille il vous régale,

[1] Ce fut un garçon ; il ne vécut que quelques instants. (L. D. B.)

Tant mieux encor; c'est un bonheur :
En grace, en beautés, en douceur,
Je la vois à sa mère égale.

O couple auguste! heureux époux!
L'esprit prophétique m'emporte :
Fille ou garçon, il ne m'importe,
L'enfant sera digne de vous.

Monseigneur, il m'importe cependant; et je partirais en poste pour savoir ce qui en est, si cette Providence, qui fait tout pour le mieux, ne me traitait pas misérablement. Elle maltraite fort votre petit vieillard suisse, et m'a fait l'individu le plus ratatiné et le plus souffrant de ce meilleur des mondes. Je ferais vraiment une belle figure au milieu des fêtes de vos altesses électorales! Ce n'était que dans l'ancienne Égypte qu'on plaçait des squelettes dans les festins. Monseigneur, je n'en peux plus. Je ris encore quelquefois; mais j'avoue que la douleur est un mal. Je suis consolé si votre altesse électorale est heureuse. Je suis plus fait pour les extrême-onctions que pour les baptêmes.

Puisse la paix servir d'époque à la naissance du prince que j'attends! puisse son auguste père conserver ses bontés au malingre, et agréer les tendres et profonds respects du petit Suisse! etc.

LETTRE MMMXCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 juin.

Si vous vous portez bien, mon cher ange, j'en suis bien aise; pour moi, je me porte mal. C'est ainsi qu'écrivait Cicéron, et je ne vois pas trop pourquoi on nous a conservé ces niaiseries. M. de Thibouville me mande que votre santé est meilleure, et que vous n'êtes point au lait; il dit grand bien de votre régime. Jouissez, mes anges, d'une bonne santé, sans laquelle il n'y a rien. M. de Thibouville m'écrit une lettre peu déchiffrable, mais dans laquelle j'ai entrevu que mademoiselle Duranci a passé de Scythie au Canada, qu'elle s'est perfectionnée dans les mœurs sauvages, et qu'au lieu de se sacrifier pour son amant, elle le tue par mégarde; c'est là sans doute un beau coup de théâtre, et digne du parterre welche. Voici ce que je dois répondre à M. de Thibouville sur *les Scythes*, et ce que je vous prie de lui communiquer : « Puisque vous renoncez à votre diabolique « monologue, je vous aimerai toujours, et il n'y « aura rien que je ne fasse pour vous plaire. Je « serai de votre avis sur tous les petits détails dont « vous me parlez, du moins sur une bonne partie.

« J'attendrai sur-tout Fontainebleau, pour envoyer « à-peu-près tout ce que vous desirez. Je me flatte « toujours que la naïveté singulière des Scythes « les sauvera à la fin; car la naïveté est un mérite « tout neuf, et il faut du neuf aux Welches. Met-« tez votre gloire à faire réussir ce que vous avez « approuvé, et ne vous laissez jamais séduire par « ces Welches capricieux. »

A vous, M. Le Kain: « Continuez, combattez « pour la bonne cause; ne vous laissez point abat-« tre par les cabales et par le mauvais goût. J'ai-« merai toujours vos talents et votre personne; et, « s'il me restait des forces, c'est pour vous que je « les emploierais. »

Voilà, mon cher ange, tous mes sentiments, que je dépose entre vos mains, et je vous supplie de les faire valoir avec votre bonté ordinaire; mais sur-tout ayez soin d'une santé si chère à tous ceux qui ont eu le bonheur de vivre avec vous.

LETTRE MMMC.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

A Fernei, 11 juin.

Monsieur, vous vous êtes imposé vous-même le fardeau de l'importunité que mes lettres, peut-être trop fréquentes, doivent vous faire éprouver;

voilà ce que c'est que de m'avoir inspiré de la passion pour Pierre-le-Grand et pour vous : les passions sont un peu babillardes.

Votre excellence a dû recevoir plusieurs cahiers qui ne sont que de très faibles esquisses; j'attendrai que vous fassiez mettre en marge quelques mots qui me serviront à faire un vrai tableau; ils ont été écrits à la hâte. Vous distinguerez aisément les fautes du copiste et celles de l'auteur, et tout sera ensuite exactement rectifié : j'ai voulu seulement pressentir votre goût.

Dès que j'ai pu avoir un moment de loisir, j'ai lu les remarques sur le premier tome, envoyées par duplicata, desquelles je n'ai reçu qu'un seul exemplaire, l'autre ayant été perdu, apparemment avec les autres papiers confiés à M. Pouschkin.

Je vous prierai en général, vous, monsieur, et ceux qui ont fait ces remarques, de vouloir bien considérer que votre secrétaire des Délices écrit pour les peuples du midi, qui ne prononcent point les noms propres comme les peuples du nord. J'ai déja eu l'honneur de remarquer avec vous qu'il n'y eut jamais de roi de Perse appelé Darius, ni de roi des Indes appelé Porus; que l'Euphrate, le Tigre, l'Inde et le Gange ne furent jamais nommés ainsi par les nationaux, et que les Grecs ont tout grécisé.

« . . . . Graiis dedit ore rotundo
« Musa loqui. . . . . »

Hor., *de Art. poet.*

Pierre-le-Grand ne s'appelle point Pierre chez vous; permettez cependant que l'on continue à l'appeler Pierre; à nommer Moscow, Moscou; et la Moskowa, la Moska, etc.

J'ai dit que les caravanes pourraient, en prenant un détour par la Tartarie indépendante, rencontrer à peine une montagne de Pétersbourg à Pékin, et cela est très vrai; en passant par les terres des Éluths, par les déserts des Kalmouks-Kotkos, et par le pays des Tartares de Kokonor, il y a des montagnes à droite et à gauche; mais on pourrait certainement aller à la Chine sans en franchir presque aucune; de même qu'on pourrait aller par terre, et très aisément, de Pétersbourg au fond de la France, presque toujours par des plaines. C'est une observation physique assez importante, et qui sert de réponse au système, aussi faux que célèbre, que le courant des mers a produit les montagnes qui couvrent la terre. Ayez la bonté de remarquer, monsieur, que je ne dis pas qu'on ne trouve point de montagnes de Pétersbourg à la Chine, mais je dis qu'on pourrait les éviter en prenant des détours.

Je ne conçois pas comment on peut me dire *qu'on ne connaît point la Russie noire*. Qu'on ouvre

seulement le dictionnaire de La Martinière, au mot *Russie,* et presque tous les géographes, on trouvera ces mots : *Russie noire, entre la Volhinie et la Podolie,* etc.

Je suis encore très étonné qu'on me dise que la ville que vous appelez Kiow ou Kioff ne s'appelait point autrefois Kiovie. La Martinière est de mon avis · et, si on a détruit les inscriptions grecques, cela n'empêche pas qu'elles n'aient existé.

J'ignore si celui qui transcrivit les mémoires, à moi envoyés par vous, monsieur, est un Allemand : il écrit Jwan Wassiliewitsch, et moi j'écris Ivan Basilovitz; cela donne lieu à quelques méprises dans les remarques.

Il y en a une bien étrange à propos du quartier de Moscou, appelé la ville chinoise. L'observateur dit « que ce quartier portait ce nom avant qu'on « eût la moindre connaissance des Chinois et de « leurs marchandises. » J'en appelle à votre excellence : comment peut-on appeler quelque chose *chinois*, sans savoir que la Chine existe? dirait-on la valeur russe, s'il n'y avait pas une Russie?

Est-il possible qu'on ait pu faire de telles observations? Je serais bien heureux, monsieur, si vos importantes occupations vous avaient permis de jeter les yeux sur ces manuscrits que vous daignez me faire parvenir. L'écrivain prodigue les *s, c, k, h*, allemands. La rivière que nous appelons *Vero-*

nise, nom très doux à prononcer, est appelée, dans les mémoires, *Woronestch;* et, dans les observations, on me dit que vous prononcez Voronége : comment voulez-vous que je me reconnaisse au milieu de toutes ces contrariétés? J'écris en français; ne dois-je pas me conformer à la douceur de la prononciation française?

Pourquoi, lorsqu'en suivant exactement vos mémoires, ayant distingué les serfs des évêques, et les serfs des couvents, et ayant mis pour les serfs des couvents le nombre de 721,500, ne daigne-t-on pas s'apercevoir qu'on a oublié un zéro en répétant ce nombre à la page 59, et que cette erreur vient uniquement du libraire, qui a mal mis le chiffre en toutes lettres?

Pourquoi s'obstine-t-on à renouveler la fable honteuse et barbare du czar Ivan Basilovitz, qui voulut faire, dit-on, clouer le chapeau d'un prétendu ambassadeur d'Angleterre, nommé Bèze, sur la tête de ce pauvre ambassadeur? Par quelle rage ce czar voulait-il que les ambassadeurs orientaux lui parlassent nu-tête? L'observateur ignore-t-il que, dans tout l'Orient, c'est un manque de respect que de se découvrir la tête? Interrogez, monsieur, le ministre d'Angleterre, et il vous certifiera qu'il n'y a jamais eu de Bèze ambassadeur; le premier ambassadeur fut M. de Carlisle.

Pourquoi me dit-on qu'au sixième siécle on

écrivait à Kiovie sur du papier, lequel n'a été inventé qu'au douzième siècle?

L'observation la plus juste que j'aie trouvée est celle qui concerne le patriarche Photius. Il est certain que Photius était mort long-temps avant la princesse Otha; on devait écrire Polyeucte au lieu de Photius : Polyeucte était patriarche de Constantinople au temps de la princesse Otha. C'est une erreur de copiste que j'aurais dû corriger en relisant les feuilles imprimées; je suis coupable de cette inadvertance, que tout homme qui sera de bonne foi rectifiera aisément.

Est-il possible, monsieur, qu'on me dise, dans les observations, que le patriarchat de Constantinople était le plus ancien? c'était celui d'Alexandrie; et il y avait eu vingt évêques de Jérusalem avant qu'il y en eût un à Byzance.

Il importe bien vraiment qu'un médecin hollandais se nomme Vangad ou Vangardt! vos mémoires, monsieur, l'appellent Vangad, et votre observateur me reproche de n'avoir pas bien appelé le nom de ce grand personnage. Il semble qu'on ait cherché à me mortifier, à me dégoûter, et à trouver, dans l'ouvrage fait sous vos auspices, des fautes qui n'y sont pas.

J'ai reçu aussi, monsieur, un mémoire intitulé *Abrégé des recherches de l'antiquité des Russes, tiré de l'Histoire étendue à laquelle on travaille.*

On commence par dire, dans cet étrange mémoire, « que l'antiquité des Slaves s'étend jusqu'à « la guerre de Troie, et que leur roi Poliméne alla « avec Anténor au bout de la mer Adriatique, etc. » C'est ainsi que nous écrivions l'histoire il y a mille ans; c'est ainsi qu'on nous fesait descendre de Francus par Hector, et c'est apparemment pour cela qu'on veut s'élever contre ma préface, dans laquelle je remarque ce qu'on doit penser de ces misérables fables. Vous avez, monsieur, trop de goût, trop d'esprit, trop de lumières pour souffrir qu'on étale un tel ridicule dans un siécle aussi éclairé.

Je soupçonne le même Allemand d'être l'auteur de ce mémoire, car je vois Juanovitz, Basilovitz, orthographiés ainsi, Wanovitsch, Wassiliewitsch. Je souhaite à cet homme plus d'esprit et moins de consonnes.

Croyez-moi, monsieur, tenez-vous-en à Pierre-le-Grand; je vous abandonne nos Chilpéric, Childéric, Sigebert, Caribert, et je m'en tiens à Louis XIV.

Si votre excellence pense comme moi, je la supplie de m'en instruire. J'attends l'honneur de votre réponse, avec le zéle et l'envie de vous plaire que vous me connaissez; et je croirai toujours avoir très bien employé mon temps, si je vous ai convaincu des sentiments pleins de vénération et d'at-

tachement avec lesquels je serai toute ma vie, monsieur, de votre excellence, etc.

LETTRE MMMCI.

A MADAME DE FONTAINE.

11 juin.

On fait une tragédie, ma chère nièce, en trois semaines, il n'y a rien de plus aisé; mais, en trois semaines, on ne l'achève pas. Je me suis remis vite au *czar Pierre,* afin de perdre de vue la pièce, et de la revoir dans quelque temps avec des yeux rafraîchis et un esprit désintéressé; c'est alors que je serai un censeur très sévère. En attendant, je vous exhorte à vous faire raison des Bernard. Si, pendant que vous avez la main à la pâte, vous pouviez tirer aussi quelque chose de la banqueroute de ce faquin de Samuel, fils de Samuel, maître des requêtes, surintendant de la maison de la reine, et banqueroutier frauduleux, ce serait une bonne affaire pour la famille. Il faudra charger d'Hornoi de cette affaire, quand il aura fait son droit, et qu'il aura emporté vigoureusement ses licences : il prendra des conseils de son oncle l'abbé [1], et il n'est pas douteux qu'alors il ne triomphe. Pour

[1] * L'abbé Mignot, abbé commendataire de Scellières depuis 1755; conseiller au Grand Conseil. (L. D. B.)

moi, je ferai un mémoire sanglant contre les banqueroutiers, contre les commissions éternelles de ces belles affaires, et contre le receveur des consignations, qui mange tout l'argent.

Êtes-vous à Paris? êtes-vous à Hornoi? Pour moi, la tête me fend, ma cervelle bout du *czar Pierre* et des tragédies, de trois terres que je gouverne bien ou mal, de deux maisons que je bâtis, et des vers de Luc [1], auxquels il faut répondre. Je ne sais ce que c'est que ce *Sermon des cinquante* *, dont vous me parlez; c'est apparemment le sermon de quelque jésuite qui n'aura eu que cinquante auditeurs; c'est encore beaucoup; les pauvres diables me paraissent actuellement bien grêlés. Mais si c'était quelque sottise anti-chrétienne, et que quelque fripon osât me l'imputer, je demanderais justice au pape, tout net. Je n'entends point raillerie sur cet article: je me suis déclaré hardiment contre Calvin, aux Délices; et je ne souffrirai jamais que la pureté de ma foi soit attaquée.

Je crois notre ami d'Argental un peu empêtré de son ambassade. Il ne m'écrit point, et je suis persuadé que je recevrai un volume de lui sur *la Chevalerie*. J'ai bien peur que ses négociations parmesanes ne fassent un peu languir des traités

[1] * Le grand Frédéric. (L. D. B.)

* Voyez tome Ier de la *Philosophie*.

qu'il avait entamés pour moi avec M. le comte de La Marche, notre seigneur suzerain.

Mes correspondances dans le Nord vont toujours leur train. Je suis plus content que jamais de la cour de Pétersbourg. Il nous est venu ici un petit Russe très aimable, proche parent d'une impératrice, et qui pour cela n'en est pas plus grand seigneur. Je vous écris à bâtons rompus, comme vous voyez, ma chère niéce; c'est que je n'ai pas dormi, et que je n'en peux plus.

Ayez grand soin de votre santé, et dites-m'en, s'il vous plaît, des nouvelles. Je vous embrasse tendrement, vous, votre famille et vos amis. Adieu, ma chère enfant; je vous recommande Thieriot, à qui vous devez quarante écus, en vertu des pactes de famille.

LETTRE MMMCII.

A M. ARNOULT,

A DIJON.

A Fernei, le 15 juin.

J'eus l'honneur, monsieur, de vous mander, il y a quelques jours, que j'avais fait ce que vous m'aviez prescrit pour arrêter le cours des procédures odieuses et téméraires qu'on fesait au sujet de l'église que je fais bâtir à Dieu. J'ai découvert

depuis qu'il y a une ordonnance du roi, de 1627, qui défend, à l'article XIV, à tout curé d'être promoteur ou official.

Or, monsieur, l'official et le promoteur qui ont fait les procédures ridicules dont je me plains sont tous deux curés dans le pays. Je crois être en droit d'exiger qu'ils soient condamnés solidairement à me rembourser tous les dommages, etc., qu'ils m'ont causés en effarouchant et dispersant tous mes ouvriers par leur descente illégale, etc.

La justice séculière a discontinué ses procédures absurdes; mais la prétendue justice cléricale a continué les siennes.

« Non missura cutem, nisi plena cruoris, hirudo. »
HOR., *de Art. poet.*, v. 476.

Elle a encore interrogé mes vassaux séculiers et mes ouvriers, malgré la signification que j'ai faite suivant votre délibéré. Ces démarches, illégales et insolentes autant qu'insolites, rebutent ceux qui travaillent pour moi.

Votre nouveau client vous importunera souvent, monsieur. Le sieur De Croze est aussi le vôtre dans son affaire contre le curé Ancian, au sujet de l'assassinat de son fils. Il est certain que ce malheureux a été amoureux de la dame Burdet, bourgeoise de Magny, et de très bonne famille, qu'il n'a jamais appelée que *la prostituée*. Il est

prouvé d'ailleurs que cet abominable prêtre a passé sa vie à donner et à recevoir des coups de bâton. Vous avez les pièces entre les mains : je vous demande en grace de presser cette affaire; j'aurai très soin que vous ne perdiez pas vos peines. Vous me paraissez l'ennemi des usurpations et des violences ecclésiastiques; vous signalerez également votre équité, votre savoir, et votre éloquence.

Je vous soumets cette pancarte : vous y verrez, monsieur, que l'on me poursuit avec l'ingratitude la plus furieuse, tandis que je me ruine à faire du bien. Il me paraît que c'est là le cas d'un appel comme d'abus. La loi qui défend aux curés d'exercer le ministère d'official et de promoteur doit exister; car il n'est pas naturel que le juge des curés soit curé lui-même; cette loi ne serait pas rapportée dans un livre qui sert de code aux prêtres, si elle n'avait pas été portée, et si elle n'était pas en vigueur. Elle est fondée sur les mêmes raisons qui ne souffrent pas qu'un official et un promoteur soient pénitenciers.

De tout mon cœur, monsieur, et sans compliment, votre, etc.

LETTRE MMMCIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 juin.

Divins anges, ne m'avez-vous pas pris pour un hâbleur qui vous fesait un portrait exagéré de ses fardeaux et tribulations? Je ne vous en ai pas dit la moitié; voici le comble. J'abandonne ma tragédie; le cinquième acte ne pouvait être déchirant; et, sans grand cinquième acte, point de salut. J'ai tourné et retourné le tout dans ma chétive tête; froid cinquième acte, vous dis-je. Vous me direz que ce sont mes procès qui m'appauvrissent l'imagination; au contraire, ils me mettent en colère, et cela excite : mais mon cinquième acte n'en est pas moins insipide. Je ne sais plus comment m'y prendre pour trouver des sujets nouveaux : j'ai été en Amérique et à la Chine; il ne me reste que d'aller dans la lune. J'en suis malade; me voilà comme une femme qui a fait une fausse couche. Est-il vrai qu'on a représenté *Athalie* avec magnificence, et que le public s'est enfin aperçu que Joad avait tort, et qu'Athalie avait raison?

Protégez-vous la petite Duranci? protégez-vous Crispin-Hurtaud? Mais est-il bien vrai qu'on ne prendra point Belle-Ile? N'allez pas me laisser là,

s'il vous plaît, si je ne trouve pas un beau sujet; il ne faut pas chasser un vieux serviteur, parce-qu'il n'est plus bon à rien ; il faut le plaindre et l'encourager.

Avez-vous *les trois Sultanes* [1] ? On dit que cela est charmant; point d'intrigue mais beaucoup d'esprit et de gaieté.

Enfin, mes chers anges, vous avez donc fait grace au *Droit du Seigneur;* vous avez comblé de joie madame Denis : elle était folle de cette bagatelle. Je ne sais si Thieriot sera bien adroit, ni comment il s'y prend.

Mille tendres respects.

LETTRE MMMCIV.

A M. L'ABBÉ AUBERT,

QUI LUI AVAIT ADRESSÉ LA SECONDE ÉDITION DE SES FABLES.

Au château de Fernei, 15 juin.

Vous vous êtes mis, monsieur, à côté de La Fontaine, et je ne sais s'il a jamais écrit une meilleure lettre en vers que celle dont vous m'honorez. Tous les lecteurs vous sauront gré de vos fables, et j'ai par-dessus eux une obligation personnelle envers vous. Je dois joindre la recon-

[1] * Jolie comédie de Favart. (L. D. B.)

naissance à l'estime, et je vous assure que je remplis bien ces deux devoirs. Il y en a un troisième dont je devrais m'acquitter, ce serait de répondre en vers à vos vers charmants; mais vous me prenez trop à votre avantage. Vous êtes jeune, vous vous portez bien; je suis vieux et malade. Mon malheur veut encore que je sois surchargé d'occupations qui sont bien opposées aux charmes de la poésie. Je peux encore sentir tout ce que vous valez; mais je ne peux vous payer en même monnaie. Faites-moi donc grace, en me rendant la justice d'être bien persuadé que personne ne vous en rend plus que moi. J'ai honte de vous témoigner si faiblement, monsieur, les sentiments véritables avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre, etc.

LETTRE MMMCV.

A M. DAMILAVILLE.

15 juin.

Il ne faut pas rire; rien n'est plus certain que c'est un homme de l'académie de Dijon qui a fait cette drôlerie. Il est fort connu de madame Denis; et cette madame Denis, quoique fort douce, mangerait les yeux de quiconque voudrait supprimer la tirade des romans, sur-tout dans un second acte.

J'ai trouvé, moi qui suis très pudibond, que les jeunes demoiselles que leur prudentes mères mènent à la comédie pourraient rougir d'entendre un bailli qui interroge Colette, et qui lui demande si elle est grosse. Je prierai mon Dijonnais d'adoucir l'interrogatoire.

Je remercie infiniment M. Diderot de m'envoyer un bailli qui sans doute vaudra mieux que celui de la pièce. Je crois qu'il faut qu'il soit avocat, ou du moins qu'il soit en état d'être reçu au parlement de Dijon; en ce cas, je l'adresserais à mon conseiller, qui me doit au moins le service de protéger mon bailli. Sûrement un homme envoyé par M. Diderot est un philosophe et un homme aimable. Il pourrait aisément être juge de sept ou huit terres dans le pays, ce qui serait un petit établissement.

Je ne sais pas trop comment frère Thieriot s'ajuste avec les excommuniés du sieur Le Dain; frère Thieriot ne doit pas paraître : je m'en rapporte à lui, il est sage.

J'ai mis mes prêtres à la raison : évêque, official, promoteur, jésuite; je les ai tous battus, et je bâtis mon église comme je le veux, et non comme ils le voulaient. Quand j'aurai mon bailli philosophe, je les rangerai tous. Je suis bienfaiteur de l'Église; je veux m'en faire craindre et aimer.

Je léve les mains au ciel pour le salut des frères.

J'ai eu aujourd'hui à dîner un M. Poinsinet revenant d'Italie. *Fratres*, qui est ce M. Poinsinet? Il m'a récité d'assez passables vers. *Valete, fratres.* Frère Thieriot a-t-il le diable au corps de vouloir qu'on imprime la conversation du cher Grizel?

Je plains ce pauvre *Térée*; il est triste que *Philomèle* soit mal reçue au mois de mai. On disait que ce M. Le Mierre était un bon ennemi de l'*inf*...; courage! qu'il ne se rebute pas, et confusion aux fanatiques, ennemis de la raison et de l'état!

LETTRE MMMCVI.

A M. L'ABBÉ DE LILLE.

A Fernei, 19 juin.

On est bien loin, monsieur, d'être inconnu, comme vous le dites, quand on a fait d'aussi beaux vers [1] que vous, et sur-tout quand on y répand d'aussi nobles vérités et des sentiments si vertueux. Vous pensez en excellent citoyen, et vous vous exprimez en grand poëte. Je m'intéresse d'autant plus à la gloire que vous assurez à M. Laurent, que je m'avise de l'imiter en petit dans une de ses opérations. Je desséche actuelle-

[1] * Épître à M. Laurent. (L. D. B.)

ment des marais; mais j'avoue que je ne fais point de bras. Cependant vous avez daigné parler de moi dans votre épître à cet étonnant artiste. J'avais déja lu votre ouvrage qui a concouru pour le prix de l'Académie; je ne savais pas que je dusse joindre le sentiment de la reconnaissance à celui de l'estime que vous m'inspiriez. Je vous félicite, monsieur, d'être en relation avec M. du Vernei. Il forme un séminaire de gens* dont quelques uns demanderont probablement un jour à M. Laurent des bras et des jambes. La noblesse française aime fort à se les faire casser pour son maître.

Je fais aussi mon compliment à M. du Vernei d'aimer un homme de votre mérite. Il en a trop pour ne pas distinguer le vôtre. Je me vante aussi, monsieur, d'avoir celui de sentir tout ce que vous valez. Recevez mes remerciements, non seulement de ce que vous avez bien voulu m'envoyer vos ouvrages, mais de ce que vous en faites de si bons. J'ai l'honneur d'être, etc.

* L'École militaire.

LETTRE MMMCVII.

A M. DAMILAVILLE.

Le 19 juin.

En voyant la mine de ce pauvre abbé du Resnel, je n'ai pu m'empêcher de dire :

Quoiqu'il eût cette mine, il fit pourtant des vers ;
Il fut prêtre, mais philosophe ;
Philosophe pour lui, se cachant des pervers.
Que n'ai-je été de cette étoffe !

Frère Thieriot n'aura pas autre chose de moi. Il n'y a pas moyen de faire une inscription, à moins qu'elle ne soit un peu piquante, et je ne trouve rien de piquant à dire sur l'abbé du Resnel. C'était un homme aimable dans la société ; je le regrette de tout mon cœur, je le suivrai bientôt, et puis c'est tout.

J'ai pris la liberté d'envoyer sous votre enveloppe une lettre pour M. Héron, dans laquelle je lui demande une grace qui m'est très nécessaire : c'est de vouloir bien me faire parvenir une ordonnance du roi qui défend aux archevêques et aux évêques de prendre des curés pour leurs promoteurs ou officiaux. Cette loi, qui est de 1627, me paraît fort sage : c'est ce qui fait qu'elle n'est point exécutée. Comme j'aime un peu le remue-

ménage, j'ai envie de faire quelques niches aux prêtres de mon canton. Rien n'est plus amusant dans la vieillesse.

Je me recommande à tous les frères, en corps et en ame.

LETTRE MMMCVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 juin.

Mes divins anges, lisez mes remontrances avec attention et bénignité.

Considérez d'abord que le plan d'un cerveau n'a pas six pouces de large, et que j'ai pour cent toises au moins de tribulations et de travaux. Le loisir fut certainement le père des muses; les affaires en sont les ennemis, et l'embarras les tue. On peut bien à la vérité faire une tragédie, une comédie, ou deux ou trois chants d'un poëme dans une semaine d'hiver; mais vous m'avouerez que cela est impossible dans le temps de la fenaison et des moissons, des défrichements et des desséchements; et quand à ces travaux de campagne il se joint des procès, le tripot de Thémis l'emporte sur celui de Melpomène. Je vous ai caché une partie de mes douleurs; mais enfin il faut que

vous sachiez que j'ai la guerre contre le clergé. Je bâtis une église assez jolie, dont le frontispice est d'une pierre aussi chère que le marbre; je fonde une école, et, pour prix de mes bienfaits, un curé d'un village voisin, qui se dit promoteur, et un autre curé qui se dit official, m'ont intenté un procès criminel pour un pied et demi de cimetière, et pour deux côtelettes de mouton qu'on a prises pour des os de morts déterrés.

On m'a voulu excommunier pour avoir voulu déranger une croix de bois, et pour avoir abattu insolemment une partie d'une grange qu'on appelait paroisse.

Comme j'aime passionnément à être le maître, j'ai jeté par terre toute l'église, pour répondre aux plaintes d'en avoir abattu la moitié. J'ai pris les cloches, l'autel, les confessionnaux, les fonts baptismaux; j'ai envoyé mes paroissiens entendre la messe à une lieue.

Le lieutenant-criminel, le procureur du roi, sont venus instrumenter; j'ai envoyé promener tout le monde; je leur ai signifié qu'ils étaient des ânes, comme de fait ils le sont. J'avais pris mes mesures de façon que M. le procureur-général du parlement de Dijon leur a confirmé cette vérité. Je suis à présent sur le point d'avoir l'honneur d'appeler comme d'abus, et ce ne sera pas maître Le Dain qui sera mon avocat. Je crois que

je ferai mourir de douleur mon évêque, s'il ne meurt pas auparavant de gras fondu.

Vous noterez, s'il vous plaît, qu'en même temps je m'adresse au pape en droiture. Ma destinée est de bafouer Rome, et de la faire servir à mes petites volontés. L'aventure de *Mahomet* m'encourage. Je fais donc une belle requête au Saint-Père; je demande des reliques pour mon église, un domaine absolu sur mon cimetière, une indulgence *in articulo mortis*, et, pendant ma vie, une belle bulle pour moi tout seul, portant permission de cultiver la terre les jours de fête, sans être damné. Mon évêque est un sot qui n'a pas voulu donner au malheureux petit pays de Gex la permission que je demande; et cette abominable coutume de s'enivrer en l'honneur des saints, au lieu de labourer, subsiste encore dans bien des diocèses. Le roi devrait, je ne dis pas permettre les travaux champêtres ces jours-là, mais les ordonner. C'est un reste de notre ancienne barbarie de laisser cette grande partie de l'économie de l'état entre les mains des prêtres.

M. de Courteilles vient de faire une belle action en fesant rendre un arrêt du Conseil pour les desséchements des marais. Il devrait bien en rendre un qui ordonnât aux sujets du roi de faire croître du blé le jour de Saint-Simon et de Saint-Jude, tout comme un autre jour. Nous sommes

la fable et la risée des nations étrangères, sur terre et sur mer; les paysans du canton de Berne, mes voisins, se moquent de moi, qui ne puis labourer mon champ que trois fois, tandis qu'ils labourent quatre fois le leur. Je rougis de m'adresser à un évêque de Rome, et non pas à un ministre de France, pour faire le bien de l'état.

Si ma supplique au pape et ma lettre au cardinal Passionei sont prêtes au départ de la poste, je les mettrai sous les ailes de mes anges, qui auraient la bonté de faire passer mon paquet à M. le duc de Choiseul; car je veux qu'il en rie et qu'il m'appuie. Cette négociation sera plus aisée à terminer honorablement que celle de la paix.

Je passe du tripot de l'Église à celui de la Comédie. Je croyais que frère Damilaville et frère Thieriot s'étaient adressés à mes anges pour cette pièce qu'on prétend être d'après Jodèle, et qui est certainement d'un académicien de Dijon. Ils ont été si discrets qu'ils n'ont pas, jusqu'à présent, osé vous en parler; il faudra pourtant qu'ils s'adressent à vous, et que vous les protégiez très discrètement, sous main, *sans vous cacher visiblement.*

Je ne saurais finir de dicter cette longue lettre sans vous dire à quel point je suis révolté de l'insolence absurde et avilissante avec laquelle on affecte encore de ne pas distinguer le théâtre de la Foire du théâtre de Corneille, et Gilles de Baron;

cela jette un opprobre odieux sur le seul art qui puisse mettre la France au-dessus des autres nations, sur un art que j'ai cultivé toute ma vie aux dépens de ma fortune et de mon avancement. Cela doit redoubler l'horreur de tout honnête homme pour la superstition et la pédanterie. J'aimerais mieux voir les Français imbéciles et barbares, comme ils l'ont été douze cents ans, que de les voir à demi éclairés. Mon aversion pour Paris est un peu fondée sur ce dégoût. Je me souviens avec horreur qu'il n'y a pas une de mes tragédies qui ne m'ait suscité les plus violents chagrins; il fallait tout l'empire que vous avez sur moi pour me faire rentrer dans cette détestable carrière. Je n'ai jamais mis mon nom à rien, parceque mettre son nom à la tête d'un ouvrage est ridicule; et on s'obstine à mettre mon nom à tout; c'est encore une de mes peines.

J'ajouterai que je hais si furieusement maître Omer, que je ne veux pas me trouver dans la même ville où ce crapaud noir coasse. Voilà mon cœur ouvert à mes anges; il est peut-être un peu rongé de quelques gouttes de fiel, mais vos bontés y versent mille douceurs.

Encore un mot; cela ne finira pas sitôt. Permettez que je vous adresse ma réponse à une lettre de M. le duc de Nivernais. L'embarras d'avoir les noms des souscripteurs pour les Œuvres de l'ex-

communié et infame P. Corneille ne sera pas une de nos moindres difficultés. Il y en a à tout : ce monde-ci n'est qu'un fagot d'épines.

Vous n'aurez pas aujourd'hui ma lettre au pape, mes divins anges ; on ne peut pas tout faire.

Je vous conjure d'accabler de louanges M. de Courteilles, pour la bonne action qu'il a faite de faire rendre un arrêt qui desséchera nos vilains marais.

Voilà une lettre qui doit terriblement vous ennuyer ; mais j'ai voulu vous dire tout.

Madame Denis et la pupille se joignent à moi.

LETTRE MMMCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 23 juin.

O mes anges ! le coup est violent, le trait est noir, l'embarras est grand.

Zulime[1], soit : la voilà baptisée, la voilà Africaine ; elle a affaire à un Espagnol, il n'y a plus moyen de s'en dédire. Voici une petite lettre à Nicodème Thieriot qu'il ne serait pas mal de faire courir. Allons donc ; je vais songer à cette *Zulime ;* la tête me bout. Serai-je toujours comme Arlequin

[1] * Zulime, Fanime, Médime, c'est toujours la même tragédie. (L. D. B.)

qui voulait faire vingt-deux métiers à-la-fois? patience.

Mille respects, je vous en conjure, à M. le comte de Choiseul; comment va sa santé?

Ayez la charité d'envoyer à M. le duc de Choiseul le présent paquet, après en avoir ri.

Qui est ambassadeur à Rome? je n'en sais rien. Quel qu'il soit, il faut qu'il fasse mon affaire au plus vite. M. le comte de Choiseul, protégez-moi prodigieusement; je veux que Rezzonico m'accorde tout ce que je demande. Quand le seigneur, le curé, et toute une paroisse, présentent une supplique au pape, et que cette paroisse est auprès de Genève, et que c'est à moi qu'elle appartient, le pape est un benêt s'il nous refuse.

J'espère bien que tous les Choiseul me permettront de mettre leur nom en gros caractères parmi les souscripteurs de Corneille; je vais d'abord tâter le roi.

Mes anges, si vous avez deux ou trois ames à me prêter, envoyez-les-moi par la poste; car je n'ai pas assez de la mienne : toute chétive qu'elle est, elle vous adore.

Avez-vous reçu la cargaison de *Grizel*? Et les yeux?

LETTRE MMMCX.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

24 juin.

Facundissime et carissime Olivete, lisez le programme simple et court à l'Académie. Si on l'approuve, je l'envoie à M. le duc de Choiseul, à madame de Pompadour. Je veux que le roi souscrive. Je veux que le président Hénault fasse souscrire la reine. Je me charge des princes d'Allemagne et du parlement d'Angleterre. Je veux la gloire de la France et de l'Académie.

Je crois que je pourrai hardiment, dans un programme imprimé, donner les noms de tous les académiciens, que je mettrai immédiatement après les princes, attendu qu'ils sont les confrères de Corneille.

Renvoyez-moi, s'il vous plaît, mon programme approuvé. *Nec patres conscripti concidant nec deficiant.*

Il serait convenable que chacun signât mon programme. M. le duc de Nivernais a déja souscrit pour dix exemplaires. Qui sera le brave académicien qui se chargera de la souscription de ses frères à croix d'or, à cordons bleus, etc.? *Ciceronis amator, Cornelium tuere.*

LETTRE MMMCXI.

A M. D'ALEMBERT.

Aux Délices, 25 de juin.

Mon cher philosophe, vous n'avez peut-être pas beaucoup de temps, ni moi non plus; cependant il faut donner signe de vie. Dites-moi en conscience à quelle distance vous croyez que nous sommes éloignés du soleil depuis le passage de Vénus, et si vous pensez que cette Vénus ait un laquais, comme on le prétend. Pour moi, je suis occupé actuellement de mademoiselle Corneille, et je vous prie de faire beau bruit à l'Académie pour l'édition des ouvrages de ce grand homme.

M. l'abbé Grizel me charge de vous faire ses compliments. *Omitte res cœlestes,* et envoyez un petit mot à votre vieil ami V. chez M. Damilaville.

LETTRE MMMCXII.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

25 juin.

Mon cher et respectable confrère, je crois qu'il s'agit de l'honneur de l'Académie et de la France.

Il faut fixer la langue, que vingt mille brochures corrompent; il faut imprimer, avec des notes utiles, les grands auteurs du siècle de Louis XIV, et qu'on sache à Pétersbourg et en Ukraine en quoi Corneille est grand, et en quoi il est défectueux. Vous encouragez cette entreprise, qui ne réussira pas si vous ne permettez que je vous consulte souvent. Je pense qu'il sera honorable pour la France de relever le nom de Corneille dans ses descendants. J'étais à Londres quand on apprit qu'il y avait une fille de Milton aveugle, vieille et pauvre; en un quart d'heure elle fut riche. La petite-fille d'un homme très supérieur à Milton n'est à la vérité ni vieille ni aveugle, elle a même de très beaux yeux, et ce ne sera pas une raison pour que les Français l'abandonnent. Il est vrai qu'elle est à présent au-dessus de la pauvreté; mais à qui mieux qu'elle appartiendrait le produit des Œuvres de son aïeul? Les frères Cramer sont assez généreux pour lui céder le profit de cette édition, qui ne sera faite que pour les souscripteurs.

Nous travaillons donc pour le nom de Corneille, pour l'Académie, pour la France. C'est par-là que je veux finir ma carrière. Il en coûtera si peu pour faire réussir cette entreprise! *Quarante francs*, chaque exemplaire, sont un objet si mince pour les premiers de la nation, qu'on sera probable-

ment empressé à voir son nom dans la liste des protecteurs de *Cinna* et du sang de Corneille.

Je me flatte que le roi, protecteur de l'Académie, permettra que son nom soit à la tête des souscripteurs. Je charge votre caractère aussi bienfesant qu'aimable de nous donner la reine. Qu'elle ne considère pas que c'est un profane qui entreprend ce travail; qu'elle considère la nation dont elle est reine.

Qui sont les noms de vos amis que je ferai imprimer? pour combien d'exemplaires souscriront nos académiciens de la cour? Comptez que les Cramer ne tireront que le nombre des exemplaires souscrits, et que ce livre restera un monument de la générosité des souscripteurs, qui ne sera jamais vendu au public. Fera des petites éditions qui voudra, mais notre grande sera unique. Vous pouvez plus que personne; et il sera digne de celui qui a si bien fait connaître la France de protéger le grand Corneille, quand il n'y a pas un seul acteur digne de jouer *Cinna*, et qu'il y a si peu de gens dignes de le lire.

Il me semble que j'ouvre une porte d'or pour sortir du labyrinthe des colifichets où la foule se promène.

Recevez les tendres et respectueux sentiments, etc.

Mille pardons à madame du Deffand. Cette en-

treprise ne me laisse pas un moment, et j'ai des ouvrages immenses, des moutons, et des procès, à conduire.

LETTRE MMMCXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Fernei, 26 juin.

Je n'ai guère la force d'écrire, parceque, depuis quelque temps, j'écris jour et nuit. Mes anges sauront que je rends grace au corsaire qui a fait imprimer *Zulime*. L'impression m'a fait apercevoir d'un défaut capital qui régnait dans cette pièce; c'était l'uniformité des sentiments de l'héroïne, qui disait toujours *J'aime :* c'est un beau mot, mais il ne faut pas le répéter trop souvent : il faut quelquefois dire *Je hais*.

Je commence à être moins mécontent de cet ouvrage que je ne l'étais, et je me flatte enfin qu'il ne sera pas tout-à-fait indigne des bontés dont mes anges l'honorent. Il sera prêt quand ils l'ordonneront. Je n'abandonnerai pourtant ni les moissons, ni mon église, ni ma petite négociation avec le pape.

Je relis cet infame et excommunié Corneille avec une grande attention. Je l'admire plus que

jamais en voyant d'où il est parti. C'est un créateur; il n'y a de gloire que pour ces gens-là; nous ne sommes aujourd'hui que de petits écoliers. Je suis persuadé que mes notes au bas des pages des bonnes piéces de Corneille ne seront pas sans utilité et sans agrément; elles pourront former une poétique complète, sans avoir l'insolence et l'ennui du ton dogmatique.

Je suis résolu à ne faire imprimer que le nombre des exemplaires pour lesquels on aura souscrit. Les petites éditions seront au profit des libraires, et s'il y a, comme je le crois, quelque amour de la véritable gloire dans la nation, la grande édition assurera quelque fortune aux héritiers du nom du grand Corneille. Je finirai ainsi ma carrière d'une manière honorable, et qui ne sera pas indigne de l'ancienne amitié dont mes anges m'honorent.

Je les supplie de vouloir bien me procurer sans délai le nom de M. le duc d'Orléans par M. de Foncemagne, afin que je l'imprime dans le programme.

Je voudrais avoir celui de monsieur le premier président; il me le doit en dédommagement de la banqueroute que son beau-frère m'a faite. Jamais mon entreprise ne vaudra au sang de Corneille la moitié de ce que Bernard m'a volé. Je crois avoir déja prévenu M. le comte de Choiseul, l'am-

bassadeur, que je ne doutais pas qu'il n'honorât ma liste de son nom, et j'attends ses ordres. Je demande la même grace à M. de Courteilles, à M. de Malesherbes, à madame sa sœur, et à tous les amis de mes anges.

Je desirerais passionnément la souscription du président de Meynières, et de quelques membres du Parlement, pour expier les sottises de maître Le Dain et de maître Omer.

Je n'ai point encore écrit à M. le duc de Choiseul sur cette petite affaire. Je supplie monsieur le comte l'ambassadeur d'avoir la bonté de lui en parler, ils sont aussi tous deux mes anges. Je vous baise à tous le bout des ailes, et je recommande à vos bontés Cinna, Horace, Sévère, Cornélie, et la cousine issue de germain de Cornélie. Si on me seconde avec quelque vivacité, cette édition ne sera qu'une affaire de six mois.

Nièce, et Cornélie-chiffon, et V., vous disent tout ce qu'il y a de plus tendre.

LETTRE MMMCXIV.

A M. LE BRUN.

Au château de Fernei, par Genève, 28 juin.

Si vous faites justice, monsieur, de l'âne qui étourdit à force de braire, n'oubliez pas l'âne qui rue; vous vengerez sans doute le sang du grand Corneille de l'insolence calomnieuse avec laquelle il a voulu flétrir son éducation. Ce sera le sujet d'une feuille, et ce sujet, manié par vous d'une manière intéressante, peut rendre ce malheureux exécrable à ceux qui le protégent. Il n'a en effet que trop de protecteurs; et c'est assez qu'il soit méchant pour qu'il en ait. Il faut espérer qu'en fesant connaître ses infamies comme ses ridicules, vous lui ôterez le peu de vogue qu'il avait, et qui déshonorait la nation.

J'ose espérer que cette nation sera assez touchée de la véritable gloire, pour contribuer à l'édition du grand Corneille, et à l'avantage des seuls héritiers de son nom. C'est vous, monsieur, qui avez le premier ouvert cette carrière; vous en avez l'honneur. Je ne doute pas que le nom de Conti et de La Marche ne se trouve à la tête de l'entreprise. S'il arrivait que cette idée ne réussît point, j'avoue qu'il faudrait compter la France

pour la dernière des nations; mais je veux écarter une crainte si honteuse, et je veux croire que le grand Corneille a appris à mes compatriotes à penser noblement.

Je vous supplie de vouloir bien toujours m'écrire sous un contre-seing, attendu la multiplicité des lettres que Corneille et Fréron exigeront.

Mille respects à toute la maison du Tillet. Je crois qu'on y approuvera mon entreprise.

VOLTAIRE.

LETTRE MMMCXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au château de Fernei, 29 juin.

Mais vraiment, mon cher ange, j'ai mal aux yeux aussi, je soupçonne que c'est en qualité d'ivrogne. Je bois quelquefois demi-setier, je crois même avoir été jusqu'à chopine; et quand c'est du vin de Bourgogne, je sens qu'il porte un peu aux yeux, sur-tout après avoir écrit dix ou douze lettres de ma main par jour. N'en auriez-vous point fait à-peu-près autant? L'eau fraîche me soulage. Qu'ont de commun les pilules de Béloste avec les yeux? quel rapport d'une pilule avec les glandes lacrymales? Je sais bien qu'il faut se purger quelquefois, sur-tout si l'on est gourmand.

Mais savez-vous de quoi les pilules de Béloste[1] sont composées? Toute pilule échauffe, ou je suis fort trompé; c'est le propre de tout ce qui purge en petit volume; j'en excepte les divins minoratifs, casse et manne, remèdes que nous devons à nos chers mahométans. Je dis chers mahométans, parceque je dicte à présent *Zulime,* que je vous enverrai incessamment; et je suis persuadé que Zulime ne se purgeait jamais qu'avec de la casse.

A l'égard de l'autre sujet dont vous me parlez, et auquel je pense avoir renoncé, il est moitié français et moitié espagnol*. On y voyait un Bertrand du Guesclin entre don Pédre-le-Cruel et Henri de Transtamare. Marie de Padille, sous un nom plus noble et plus théâtral, est amoureuse comme une folle de ce don Pédre, violent, emporté, moins cruel qu'on ne le dit, amoureux à l'excès, jaloux de même, ayant à combattre ses sujets, qui lui reprochent son amour. Sa maîtresse connaît tous ses défauts, et ne l'en aime que davantage.

Henri de Transtamare est son rival; il lui dispute le trône et Marie de Padille. Bertrand du Guesclin, envoyé par le roi de France pour accommoder les deux frères, et pour soutenir Henri

[1] * Ces pilules sont composées de mercure éteint avec de la crème de tartre et du sirop de capillaire. On y a joint de la scammonée et du jalap. (L. D. B.)

* La tragédie de *Don Pèdre*, qui ne fut imprimée que quinze ans après.

en cas de guerre, fait assembler les états-généraux : Las Cortès de Castille, les députés des états, peuvent faire un bel effet sur le théâtre, depuis qu'il n'y a plus de petits-maîtres. Don Pédre ne peut souffrir ni Las Cortès, ni du Guesclin, ni son bâtard de frère Henri; il se croit trahi de tout le monde, et même de sa maîtresse, dont il est adoré.

Bertrand est enfin obligé de faire avancer les troupes françaises; il fait à-la-fois le rôle de protecteur de Henri, d'admoniteur de don Pédre, d'ambassadeur de France, et de général.

Henri vainqueur se propose à Marie de Padille, les mains teintes du sang de son frère; et Padille, plutôt que d'accepter la main du meurtrier de son amant, se tue sur le corps de don Pédre. Bertrand les pleure tous deux, donne en quatre mots quelques conseils à Henri, et retourne en France jouir de sa gloire.

Voilà en gros quel était mon sujet. Mes anges verront mieux que moi si on en peut tirer parti. Je me dégoûte un peu de travailler, en relisant les belles scènes de Corneille. Ce n'est pas à mon âge que je pourrai marcher sur les traces de ce grand homme; il me paraît plus honnête et plus sûr de chercher à le commenter qu'à le suivre, et j'aime mieux trouver des souscriptions pour mademoiselle Corneille que des sifflets pour moi.

Mes anges daigneront encore observer que *l'Histoire générale* et le *Czar* prennent un peu de temps, et que les détails de l'histoire nuisent un peu à l'enthousiasme tragique. Une église et des procès sont encore de terribles éteignoirs; mais, s'il me reste encore quelque feu caché sous la cendre, mes anges souffleront, et il se ranimera.

Je suppose qu'ils ont reçu mon paquet pour le Saint-Père, qu'ils ont ri; que M. le duc de Choiseul a ri, que le cardinal Passionei rira; pour le sieur Rezzonico[1], il ne rit point. On dit que mon ami Benoît valait bien mieux.

Je suppose encore que l'affaire des souscriptions cornéliennes réussira en France; et s'il arrivait (ce que je ne crois pas) que les Français n'eussent pas de l'empressement pour des propositions si honnêtes, j'avertis que les Anglais sont tout prêts à faire ce que les Français auraient refusé. Ce serait une négociation plus aisée à terminer que celle de M. de Bussi.

Respect et tendresse.

[1]* Charles Rezzonico succéda, le 6 juillet 1758, à Benoît XIV, sous le nom de Clément XIII. Il mourut le 3 février 1769. (L. D. B.)

LETTRE MMMCXVI.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

A Fernei, 30 juin.

Monsieur, en attendant que je puisse arranger le terrible événement de la mort du czarovitz qui m'arrête, et que j'achève les autres chapitres du second volume, j'ai entrepris un autre ouvrage qui ne dérobera point mon temps, et qui me laissera toujours prêt à vous servir sur-le-champ; c'est une édition des tragédies de Pierre Corneille, avec des remarques sur la langue et sur le goût, lesquelles seront d'autant plus utiles aux étrangers et aux Français mêmes, qu'elles seront revues par l'Académie française, qui préside à cette entreprise. Ce Corneille est parmi nous, dans la littérature, ce que Pierre-le-Grand est chez vous en tout genre; c'est un créateur, c'est un homme qui a débrouillé le chaos, et ce n'est qu'à de tels génies qu'appartient la gloire, les autres n'ont que de la réputation.

Le produit de cette édition, qui sera magnifique, est pour les descendants de Pierre Corneille, famille noble tombée dans la pauvreté. J'ai le plaisir de servir à-la-fois ma patrie et le sang d'un

grand homme. L'édition, ornée des plus belles gravures, se fait par souscription, et on ne paie rien d'avance. Elle coûtera environ quatre ducats l'exemplaire. Plusieurs princes donnent leur nom. Il serait bien honorable pour nous, et bien digne de votre magnificence, que le nom de sa majesté l'impératrice parût à la tête. Pour le vôtre, monsieur, et pour ceux de quelques uns de vos compatriotes touchés de vos exemples, j'ose y compter. Nous imprimons la liste des souscripteurs; je serais bien découragé, si je n'obtenais pas ce que je demande.

Cette édition de Corneille, avec des estampes, me fait penser qu'il serait beau d'orner de gravures chaque chapitre de *l'Histoire de Pierre-le-Grand;* ce serait un monument digne de vous. Le premier chapitre aurait une estampe qui représenterait des nations différentes aux pieds du législateur du Nord. La victoire de Lesna, celle de Pultava, une bataille navale; les voyages du héros, les arts qu'il appelle dans son pays, les triomphes dans Moscou et dans Pétersbourg; enfin chaque chapitre serait un sujet heureux, et vous auriez érigé, monsieur, le plus beau monument dont l'imprimerie pût jamais se vanter. Je soumets cette idée à vos lumières et à votre attachement pour la mémoire de Pierre-le-Grand, à votre esprit patriotique que vous m'avez communiqué.

Disposez de moi tant que je serai en vie. Les étincelles de votre beau feu vont jusqu'à moi.

Que votre excellence agrée les respects et le tendre attachement, etc.

LETTRE MMMCXVII.

A M. DE VOSGE,

PEINTRE A DIJON [1].

Juin.

Je prie monsieur De Vosge d'être persuadé de mon estime et de ma reconnaissance.

Il a rectifié avec beaucoup de goût l'estampe pitoyable qui était à la tête d'Œdipe.

Il pourrait dessiner et graver, s'il le veut bien,

Sophonisbe à qui on présente la coupe de poison;

Pompée qui, dans *Sertorius*, brûle les lettres, etc.;

Don Sanche d'Aragon qu'on veut empêcher de s'asseoir;

Nicomède qui apaise une sédition;

[1] * De Vosge, fondateur et professeur de l'École de dessin, peinture et sculpture de Dijon, membre de l'académie de la même ville, était né à Grai le 25 janvier 1732. Il mourut à Dijon le 22 décembre 1811. A la demande de Voltaire, il avait fait les dessins de toutes les tragédies de Corneille, pour l'édition avec commentaires. Les frères Cramer préférèrent les dessins de Gravelot. (L. D. B.)

Œdipe, suivant le dessin ci-joint;

La Toison d'Or, un Dragon et deux Taureaux menaçants;

Othon qu'on proclame empereur, et Galba qu'on tue dans un coin;

Agésilas,

Attila,

Suréna,

Pulchérie,

Tite et Bérénice: supposé qu'on puisse dessiner quelque moment heureux de ces pièces malheureuses.

J'ai l'honneur, etc. VOLTAIRE.

LETTRE MMMCXVIII.

A M. DE VOSGE.

Aux Délices, 3 juillet.

J'ai reçu, monsieur, vos trois beaux dessins d'*Attila*, de *Sophonisbe* et de *la Toison d'Or*. Vous relevez par votre art des pièces où Corneille oublia un peu le sien.

Je crois avoir envoyé à M. de La Marche[1] le dessin de *Pompée* : il me semble que Cornélie baissait les yeux, et que vous avez envie de la

[1] * Premier président au parlement de Bourgogne. (L. D. B.)

représenter les levant au ciel, et tenant l'urne à la main. Jamais la passion ne peut se peindre dans des yeux baissés : cela est modeste, mais cela n'est pas tragique. Je suis sûr que, avec ce changement, vous ferez un chef-d'œuvre de votre Cornélie.

Dès que nous aurons six dessins, les libraires les donneront aux graveurs. On aura soin, monsieur, de vous envoyer leurs premières esquisses sur lesquelles vous donnerez vos ordres.

Je suis très sensible à l'honneur que vous me faites, et suis parfaitement, monsieur, votre très humble, etc. VOLTAIRE.

LETTRE MMMCXIX.

A M. ARNOULT,

A DIJON.

Fernei, le 6 juillet.

Je vous suis obligé, monsieur, des éclaircissements que vous me donnez. Je pensais qu'il n'était pas permis à un official de citer des séculiers sans l'intervention de la justice du roi; et il est clair que cet imbécile de Pontas rapporte fort mal l'ordonnance de 1627. L'official de Gex est dûment official; mais je crois qu'il a très indûment instrumenté le 8 juin. Deux témoins sont prêts à dé-

clarer qu'il les a voulu induire à déposer contre moi. Et de quoi s'agit-il pour faire tant de vacarme? d'une croix de bois qui ne peut subsister devant un portail assez beau que je fais faire, et qui en déroberait aux yeux toute l'architecture. Il a fait dire à un malheureux que j'ai appelé cette croix *figure;* à un autre que je l'ai appelée *poteau:* il prétend que six ouvriers qu'il a interrogés déposent que je leur ai dit, en parlant de cette croix de bois qu'il fallait transplanter, *Otez-moi cette potence.* Or de ces six ouvriers quatre m'ont fait serment, en présence de témoins, qu'ils n'avaient jamais proféré une pareille imposture, et qu'ils avaient répondu tout le contraire. Des deux témoins qui restent, et que je n'ai pu rejoindre, il y en a un qui est décrété de prise de corps depuis quatre mois, et l'autre est convaincu de vol.

Au reste, monsieur, je suis bien aise de vous dire que cette croix de bois, qui sert de prétexte aux petits tyrans noirs de ce petit pays de Gex, se trouvait placée tout juste vis-à-vis le portail de l'église que je fais bâtir; de façon que la tige et les deux bras l'offusquaient entièrement, et qu'un de ces bras, étendu juste vis-à-vis le frontispice de mon château, figurait réellement une potence, comme le disaient les charpentiers. On appelle *potence*, en terme de l'art, tout ce qui soutient des chevrons saillants; les chevrons qui soutiennent

un toit avancé s'appellent *potence;* et quand j'aurais appelé cette figure *potence,* je n'aurais parlé qu'en bon architecte.

J'ai de plus passé un acte authentique pardevant notaire, avec les habitants, par lequel nous sommes convenus que cette croix de village serait placée comme je le veux. Vous remarquerez encore qu'on ne la dérangea qu'avec le consentement du curé.

Ainsi vous voyez, monsieur, que voilà le plus impertinent prétexte que jamais les ennemis de la justice du roi et des seigneurs puissent prendre pour inquiéter un bienfaiteur assez sot pour se ruiner à bâtir une belle église, dans un pays où Dieu n'est servi que dans des écuries. Ceux qui me font ce procès devraient être plutôt à une mangeoire qu'à un autel. Ils n'ont rien fait depuis le 8 de juin, mais ils menacent toujours de faire, et ils me paraissent aussi insolents que menteurs.

Vous aurez sans doute vu, monsieur, par l'affaire d'Ancian, que parmi ces animaux-là il y en a qui ruent. Si ce curé Ancian est brutal comme un cheval, il est malin comme un mulet, et rusé comme un renard; mais, malgré ses ruses, je crois que vous le prendrez au gîte. Je puis vous assurer que lui et ses confrères ont employé toutes les friponneries profanes et sacrées pour avoir de faux témoins; ils se sont servis de la confession

qui met les sots dans la dépendance des prêtres. Je n'ai point vu les procédures, mais je puis vous assurer, sur mon honneur et sur ma vie, que ce curé Ancian est un scélérat des plus punissables que nous ayons dans l'Église de Dieu. Il ne peut empêcher, malgré tous ses artifices et tous ceux de ses confrères, que De Croze n'ait eu le crâne fendu dans la maison où ce curé alla faire le train au milieu de la nuit la plus noire, avec quatre coupe-jarrets. Je ne veux que ce fait : tout le reste me paraît peu de chose. Le père De Croze peut envoyer aux juges trois serviettes qu'il conserve teintes du sang de son fils; elles devraient servir à étrangler le curé de Moëns, pourvu que préalablement il fût bien confessé *.

Je suppose, monsieur, que vous avez envoyé votre mémoire à M. de Greilly; c'est encore un curé à relancer. Je vous ai envoyé à la chasse aux prêtres; si vous voulez venir reconnaître votre gibier au mois de septembre, comme vous me l'avez fait espérer, je compte bien que le rendez-vous de chasse sera chez moi.

Je viens d'écrire au bureau des postes de Genève pour savoir si ce n'est point quelque prêtre-commis des postes qui a fait la friponnerie de faire payer deux fois le port.

* Il a été condamné aux galères, par arrêt du parlement de Bourgogne, pour cet assassinat prémédité.

Nota bene que je ne mets point mon curé au nombre des bêtes puantes que vous devez chasser; je suis d'accord avec lui en tout. Il est très reconnaissant, du moins quant à présent, et il peut servir de piqueur dans la chasse aux renards que nous méditons. J'ai l'honneur d'être en bon laïque, monsieur, votre, etc.

LETTRE MMMCXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 juillet.

Quoi! dit Alix, cet homme-ci s'endort
Après trois fois! Ah, chien, tu n'es pas carme[1]!

On me dira : Tu n'es pas Sophocle.

Ceci, mes adorables anges, est en réponse de la lettre du 30 de juin, dans laquelle vous me reprochez ma glace. Vraiment il n'est que trop vrai que l'âge, les maladies, les bâtiments, les procès, peuvent geler un pauvre homme. J'étais peut-être très froid quand j'ai radoubé *Oreste,* mais je suis très vif quand vous avez la bonté de le faire jouer; et cette vivacité, mes chers anges, est toute en reconnaissance, et non en amour-propre d'auteur. Cependant, comme cet amour-propre se glisse

[1] * Fin d'une épigramme érotique très connue. (L. D. B.)

par-tout, je vous prierai de faire jouer *Oreste* une quatrième fois, après l'avoir annoncé pour trois; mais en cas qu'elle réussisse, en cas que le public soit pour la quatrième représentation, et qu'elle soit comme accordée à ses desirs. Il se pourra qu'en été trois fois lassent le parterre; alors je me retirerai avec ma courte honte.

J'insiste beaucoup plus sur ce Pantalon de Rezzonico; c'est un bœuf qui ne sait pas un mot de français, et qui est assez épais pour ne me pas connaître; mais ce n'est pas à lui que j'écris, c'est au cardinal Passionei, homme de beaucoup d'esprit, homme de lettres, et qui fait de Rezzonico le cas qu'il doit. Il y a long-temps qu'il m'honore de ses bontés. Je ne demande à M. le duc de Choiseul rien autre chose, sinon qu'il ait la bonté de faire donner cours à mon paquet. La grace est légère; mais je la demande très instamment. M. le comte de Choiseul, protégez-moi dans cette importante négociation.

Je demande trois ridicules à Rezzonico; qu'il m'en accorde un, cela me suffira; et, s'il me refuse, il n'y a rien de perdu, pas même mon crédit en cour de Rome.

Comment, mes procès terminés! Dieu m'en préserve! Il faut que madame Denis vous ait parlé de quelques anciens procès. Mais, pour peu que dans ce monde on ait un champ et un pré, ou

qu'on fasse bâtir une église, ou qu'on fasse une ode comme M. Le Brun, on est en guerre. Mais je ne sais point de plus sotte guerre que celle qu'on a faite aux Anglais sans avoir cent vaisseaux de ligne, et quarante mille hommes de marine.

Divins anges, si l'abbé Coyer parle comme il écrit, il doit être fort aimable. Mais ma mère, qui avait vu Despréaux, disait que c'était un bon livre et un sot homme.

La nièce, la pupille et l'oncle baisent le bout de vos ailes.

Pour Dieu, que mon paquet parte; c'est tout ce que je veux, et point de recommandation. Je veux bien être ridicule, mais je ne veux pas que mes protecteurs le soient. Priez M. le comte de Choiseul de faire mettre mon paquet romain à la poste par un de ses laquais. C'est assez pour Rezzonico et pour moi.

LETTRE MMMCXXI.

A M. COLLINI.

Fernei, 7 juillet.

J'avais écrit à S. A. E., mon cher Collini, et je venais encore de l'importuner tout récemment par une lettre que je vous ai adressée, lorsque j'ai reçu la vôtre du 29 juin, qui m'apprend que le

baptême s'est changé en enterrement, et les fêtes en tristesse *. J'en suis pénétré de douleur. Mes lettres auront paru autant de contre-temps, et celle que je prends encore la liberté de lui écrire ne sera qu'un surcroît de désagrément pour monseigneur l'électeur.

La dernière que je lui ai écrite regardait une souscription qu'on fait pour les Œuvres de Corneille. On les imprime avec des notes instructives, on les orne de belles estampes. Cette entreprise est au profit de mademoiselle Corneille, seule héritière de ce grand nom, et nous espérons que celui de S. A. E. ornera notre liste des souscripteurs.

LETTRE MMMCXXII.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Fernei, le 8 juillet.

Monsieur, depuis long-temps je suis réduit à dicter; je perds la vue avec la santé; tout cela n'est point plaisant. Je vois toujours que *tutto il mondo è fatto come la nostra famiglia*. Par tout pays on trouve des esprits très mal faits, et par tout pays il faut se moquer d'eux. On serait vraiment bien

* Voyez les lettres MMMLXV, MMMXCVIII, MMMCXXXII, écrites au sujet de la grossesse de S. A. E. la princesse palatine.

à plaindre si on fesait dépendre son plaisir du jugement des hommes.

Tancrède * vous a bien de l'obligation, monsieur; *Phèdre* vous en aura davantage. Je me mets aux pieds de M. Paradisi. Si jamais j'ai un moment à moi, je lui adresserai une longue épître; mais le peu de temps dont je peux disposer est consacré à dicter des notes sur les pièces du grand Corneille, qui sont restées au théâtre. Cet ouvrage, encouragé par l'Académie française, pourra être de quelque usage aux étrangers qui daignent apprendre notre langue par les régles, et aux légers Français qui l'apprennent par routine. Le produit de l'édition sera pour l'héritière de Corneille, que j'ai l'honneur d'avoir chez moi, et qui n'a que ce grand nom pour héritage. N'est-il pas vrai que vous prendriez chez vous la petite-fille du Tasse, s'il y en avait une? Elle mangerait de vos mortadelles, et boirait de votre vin noir. La petite-fille de Corneille en boira à votre santé, dans un petit château très joli, en vérité, et qui serait plus joli si je l'avais bâti près de Bologne.

Vous avez bien raison, monsieur, de vanter ma religion, car je construis une église qui me ruine. Autrefois qui bâtissait une église était sûr d'être canonisé, et moi je risque d'être excommunié en

* Il a été traduit en italien par M. le comte Agostino Paradisi.

me partageant entre l'autel et le théâtre. C'est apparemment ce qui fait que je reçois quelquefois des lettres du diable; mais je ne sais pourquoi le diable écrit si mal et a si peu d'esprit. Il me semble que du temps du Dante et du Tasse on fesait de meilleurs vers en enfer.

J'espère que, dans ce monde-ci, la lettre dont vous m'avez honoré inspirera le bon goût, et fermera la bouche aux *parolai*. Soyez sûr que, du fond de ma retraite, je vous applaudirai toujours; que je m'intéresserai à tous vos succès, à tous vos plaisirs. Je me regarde comme votre véritable ami, et je vous serai inviolablement attaché jusqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE MMMCXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Fernei, 8 juillet.

Vraiment je prenais bien mon temps pour écrire au cardinal Passionei. Il est mort, ou autant vaut; et, à moins qu'il ne m'envoie de ses reliques, je n'en aurai point. J'ai peur à présent que mon paquet ne soit parti : je m'abandonne à la Providence.

Pour me dépiquer, mes chers anges, je vous enverrai incessamment *Zulime*. Je me suis raccom-

modé avec elle, comme vous savez, mais je suis toujours brouillé avec *Pierre-le-Cruel.*

C'est avec un plaisir extrême que je commente Corneille. Je ne donnerai de notes que sur les pièces qui restent de lui au théâtre, et j'ose croire que ces notes ne seront pas inutiles. En vérité cet homme-là me fera faire encore une tragédie. Il me semble que je commence à connaître l'art, en étudiant mon maître à fond.

Je ne sais comment iront les souscriptions; mais je travaille à bon compte. Pourriez-vous avoir la bonté de me dire si Duclos est revenu? Je lui crois un zèle actif qui me va comme de cire.

Et *Oreste,* que devient-il? est-il fondu par les chaleurs? M. le comte de Lauraguais me dédie le sien, et il est encore plus grec, encore plus déclamateur que le mien.

Omer est un grand cuistre; mais Corneille est un grand homme.

Oncle, nièce, et pupille, hommage aux anges.

LETTRE MMMCXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Pontoise, le 9 juillet.

J'ai reçu, mon cher philosophe, votre petit billet, en partant pour la campagne. Il est vrai que je suis un peu en

retard avec vous; prenez-vous-en à un gros livre de géométrie tout plein de calculs, que je fais imprimer actuellement, et dont j'espère être bientôt débarrassé. Je ne sais pas de la part de qui vous m'avez envoyé le Grizel *; ce Grizel est un drôle de corps. Si Me Huerne avait aussi bien plaidé, les rieurs auraient été pour lui; mais ni Me Huerne, ni Me Le Dain, ni Me Omer, ne sont faits pour avoir les rieurs de leur côté. Les jésuites mêmes ne les ont plus depuis qu'ils se sont brouillés avec la philosophie; ils sont à présent aux prises avec les pédants du Parlement, qui trouvent que la Société de Jésus est contraire à la société humaine, comme la Société de Jésus trouve de son côté que l'*ordre* du Parlement n'est pas de l'ordre de ceux qui ont le sens commun, et la philosophie jugerait que la Société de Jésus et l'ordre du Parlement ont tous deux raison.

Je ne sais ce qui arrivera du laquais de Vénus; j'ai bien peur que ce ne soit un laquais de louage qui ne lui restera pas long-temps, d'autant que ledit laquais n'a pas suivi sa maîtresse dans son passage sur le soleil. Si Fontenelle n'était pas mort, il vous dirait là-dessus les plus jolies choses du monde; par exemple que Vénus a trop de satellites sur la terre pour en avoir besoin dans le ciel; et que les vieux galants qui ne peuvent plus lui faire leur cour regretteront le temps où Vénus se promenait toute seule dans le ciel,

> Sans laquais, sans ajustement,
> De ses seules graces ornée, etc. [1].

Son chancelier Trublet vous en dira davantage, pour peu que vous vouliez savoir le reste. Je vous dirai, moi, plus

* L'abbé Grizel était l'un des interlocuteurs d'une *conversation* que Voltaire venait de publier et envoyait à d'Alembert. Voyez les *Dialogues*.

[1]* Épître de Voltaire à mademoiselle de Livri. (L. D. B.)

sérieusement, que nous attendons les observations faites aux Indes et en Sibérie pour savoir, par la comparaison avec celles de France, à combien de postes nous sommes du soleil, et s'il nous faut quelques jours de plus ou de moins pour y arriver que nous ne l'avons cru jusqu'ici.

Je n'aurai pas besoin d'ameuter l'Académie française sur l'édition de Pierre Corneille; il n'y a aucun de nous qui ne se fasse un plaisir et un devoir de souscrire, et quelques uns même pour plusieurs exemplaires. Cette entreprise fera beaucoup d'honneur à l'entrepreneur, à l'Académie, et à la nation; et je me flatte qu'elle avertira enfin l'Académie de ce qu'elle doit faire, de donner des éditions grammaticales des auteurs classiques.

Adieu, mon cher maître; que le ciel vous tienne toujours en joie! N'oubliez pas vos amis et vos admirateurs; je me flatte que vous me comptez parmi les premiers, et je prends la liberté de me mettre parmi les seconds. Je ne sais s'il en est de même du professeur Formey, et s'il prendra cette qualité dans ses lettres aux journalistes, et dans sa *Bibliothèque* partiale, tout *impartiale* qu'elle prétend être.

Vale iterum.

LETTRE MMMCXXV.

A M. LE BRUN[1].

11 juillet.

Il y a des choses bien bonnes et bien vraies

[1] * Cette lettre fut transmise par l'intermédiaire de M. Damilaville qui écrivit sur l'adresse : « M. Damilaville est venu pour avoir l'honneur de voir M. Le Brun, et lui remettre cette lettre. » (L. D. B.)

dans les trois brochures que j'ai reçues [1]. J'aurais peut-être voulu qu'on y marquât moins un intérêt personnel. Le grand art de cette guerre est de ne paraître jamais défendre son terrain et de ravager seulement celui de son ennemi, de l'accabler gaiement; mais après tout je ne suis pas fâché de voir relever des critiques très injustes d'une *ode* dont j'ai admiré les beautés, et à laquelle je dois non seulement mademoiselle Corneille, mais l'honneur de commenter à présent le grand homme auquel elle appartient.

Les oreilles d'âne sont attachées pour jamais au chef de ce malheureux Fréron. On a prouvé ses âneries, et il y a dans les trois brochures un grand mélange d'agréable et d'utile.

Je ne savais pas que ce Baculard fût un croupier de Fréron. J'ai eu soin autrefois de ce Baculard qu'on appelait d'Arnaud, comme j'ai soin de mademoiselle Corneille. J'ai été payé d'une ingratitude dont je crois le cœur de mademoiselle Corneille incapable.

Adieu, monsieur; je me flatte que le nom de monseigneur le prince de Conti décorera la liste de ceux qui souscrivent pour la gloire du grand Corneille et pour l'avantage de sa famille. Je serai

[1]* « C'était sans doute *la Wasprie,* et les deux premiers nos de l'*Année* « *littéraire,* » dit Ginguené, éditeur des Œuvres de Le Brun. (L. D. B.)

toute ma vie pénétré d'estime et d'attachement pour vous. VOLTAIRE.

LETTRE MMMCXXVI.

A M. THIERIOT.

Fernei, 11 juillet.

A qui en a donc *Protagoras?* je l'avais prié de m'écrire, et il n'en fait rien. Les philosophes sont bien tièdes. Allez chez lui, je vous prie, et faites-lui honte; dites-lui vergogne.

Envoyez-moi, mon cher ami, sur-le-champ *la Poétique* d'Aristote par la poste, avec contre-seing. J'en ai besoin pour *Pierre.* J'ai déja commenté toute la tragédie d'*Horace*, la *Vie de Corneille*, par Fontenelle; j'ai commencé *le Cid*, *Médée*, et *Cinna.* J'aurai fait avant que le caractère, le papier et les souscriptions soient venus. Je ne perds point de temps à cause du βιου ακζα [1].

Il faudra annoncer *le Droit du Seigneur*, ou *l'Écueil du Sage*, *in tempore opportuno. Per Dio!* écrivez-moi donc. Vous êtes plus négligent que *Protagoras.*

[1] * Ces mots grecs signifient le terme de la vie. (L. D. B.)

LETTRE MMMCXXVII.

A M. DUCLOS.

Au château de Fernei, 12 juillet.

J'apprends, monsieur, par votre signature que vous êtes à Paris. Le projet que vous avez approuvé trouve bien de la faveur. Le roi daigne permettre que son nom soit à la tête des souscripteurs pour deux cents exemplaires; plusieurs personnes ont souscrit pour dix, pour douze, pour quinze. Je ne ferai imprimer le programme que quand j'aurai un assez grand nombre de noms illustres. Ne pourriez-vous pas, vous, monsieur, qui êtes le premier moteur de cette bonne œuvre, honorable pour la nation, et peut-être utile, me faire savoir pour combien souscriront nos académiciens, *de rore cœli et pinguedine terræ?*

L'ouvrage peut devenir nécessaire aux étrangers qui apprennent notre langue par régles, et aux Français qui ne la savent que par routine. J'ai déja ébauché *Médée, le Cid, Cinna;* j'ai commenté entièrement *les Horaces.* Je m'instruis en relisant ces chefs-d'œuvre, mais je m'instruis trop tard.

Mon *commentarium perpetuum* est attaché sur de petits papiers, avec ce qu'on appelle mal-à-

propos *pain enchanté*, à la fin de chaque page. Je me suis servi du seul tome que j'ai recouvré dans ce pays barbare, d'une petite édition que fit faire Corneille, dans laquelle il inséra toutes ses imitations de Guillain de Castro, de Lucain et de Sénèque. Si l'Académie l'agrée, si cela vous amuse, je vous enverrai le commentaire des *Horaces* tout griffonné qu'il est. L'Académie décidera de mes réflexions, et vous aurez la bonté de me renvoyer au plus tôt cet exemplaire unique.

Ma niéce, celle de Corneille, et moi, nous vous remercions de l'intérêt que vous prenez à cette affaire, et de tous vos soins généreux. V.

LETTRE MMMCXXVIII.

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

13 juillet.

Monseigneur, vous savez qu'au sortir du grand conseil tenu pour le testament du roi d'Espagne, Louis XIV rencontra quatre de ses filles qui jouaient, et leur dit: Eh bien! quel parti prendriez-vous à ma place? Ces jeunes princesses dirent leur avis au hasard. Le roi leur répliqua : De quelque avis que je sois, j'aurai des censeurs.

Vous daignez en user avec moi, vieux radoteur, comme Louis XIV avec ses enfants. Vous voulez

que je bavarde, bavarde, et que je compile, compile. Vos bontés, et ma façon d'être, qui est sans conséquence, me donnent toujours le droit que Gros-Jean prenait avec son curé.

D'abord je crois fermement que tous les hommes ont été, sont et seront menés par les événements. Je respecte fort le cardinal de Richelieu; mais il ne s'engagea avec Gustave-Adolphe que quand Gustave eut débarqué en Poméranie sans le consulter; il profita de la circonstance. Le cardinal Mazarin profita de la mort du duc de Veymar; il obtint l'Alsace pour la France, et le duché de Rhétel pour lui.

Louis XIV ne s'attendait point, en fesant la paix de Ryswick, que son petit-fils aurait, trois ans après, la succession de Charles-Quint. Il s'attendait encore moins que l'arrière-petit-fils abandonnerait les Français pendant quatre ans aux déprédations de l'Angleterre, maîtresse de Gibraltar. Vous savez quel hasard fit la paix avec l'Angleterre, signée par ce beau lord Bolyngbrocke sur les belles fesses de madame Pulteney. Vous ferez comme tous les grands hommes de cette espèce, qui ont mis à profit les circonstances où ils se sont trouvés.

Vous avez eu la Prusse pour alliée, vous l'avez pour ennemie; l'Autriche a changé de système, et vous aussi. La Russie ne mettait, il y a vingt ans, aucun poids dans la balance de l'Europe, et elle

en met un considérable. La Suède a joué un grand rôle, et en joue un très petit. Tout a changé et changera; mais, comme vous l'avez dit, la France restera toujours un beau royaume et redoutable à ses voisins, à moins que les classes des parlements n'y mettent la main.

Vous savez que les alliés sont comme les amis qu'on appelait de mon temps au quadrille: on changeait d'amis à chaque coup.

Il me semble d'ailleurs que l'amitié de messieurs de Brandebourg a toujours été fatale à la France. Ils nous abandonnèrent au siége de Metz, fait par Charles-Quint. Ils prirent beaucoup d'argent de Louis XIV, et lui firent la guerre. Vous savez que Luc vous trahit deux fois dans la guerre de 1741, et sûrement vous ne le mettrez pas en état de vous trahir une troisième. Sa puissance n'était alors qu'une puissance d'accident, fondée sur l'avarice de son père et sur l'exercice à la prussienne. L'argent amassé a disparu; il est battu avec son exercice. Je ne crois pas qu'il reste quarante familles à présent dans son beau royaume de Prusse. La Poméranie est dévastée, le Brandebourg misérable; personne n'y mange de pain blanc; on n'y voit que de la fausse monnaie, et encore très peu. Ses états de Clèves sont séquestrés; les Autrichiens sont vainqueurs en Silésie. Il serait plus difficile à présent de le soutenir que de l'é-

craser. Les Anglais se ruinent à lui donner des secours indiscrets vers la Hesse, et, grace au ciel, vous rendez ces secours inutiles. Voilà l'état des choses.

Maintenant, si on voulait parier, il faudrait, dans la régle des probabilités, parier trois contre un que Luc sera perdu avec ses vers, et ses plaisanteries, et ses injures, et sa politique, tout cela étant également mauvais.

Cette affaire finie, supposé qu'un coup de désespoir ne rétablisse pas ses affaires, et ne ruine pas les vôtres, tout finit en Allemagne. Vous avez un beau congrès, dans lequel vous êtes toujours garant du traité de Westphalie, et j'en reviens toujours à dire que tous les princes d'Allemagne diront: Luc est tombé, parcequ'il s'est brouillé avec la France; c'est à nous d'avoir toujours la France pour protectrice. Certainement, après la chute de Luc, la reine de Hongrie ne viendra pas vous redemander ni Strasbourg, ni Lille, ni votre Lorraine. Elle attendra au moins dix ans, et alors vous lui lâcherez le Turc et les Suédois pour de l'argent, si vous en avez.

Le grand point est d'avoir beaucoup d'argent. Henri IV se prépara à se rendre l'arbitre de l'Europe, en fesant faire des balances d'or par le duc de Sulli. Les Anglais ne réussissent qu'avec des guinées et un crédit qui les décuple. Luc n'a fait

trembler quelque temps l'Allemagne que parce-que son père avait plus de sacs que de bouteilles dans ses caves de Berlin. Nous ne sommes plus au temps de Fabricius. C'est le plus riche qui l'emporte, comme, parmi nous, c'est le plus riche qui achète une charge de maître des requêtes, et qui ensuite gouverne l'état. Cela n'est pas noble, mais cela est vrai.

Les Russes m'embarrassent; mais jamais l'Autriche n'aura de quoi les soudoyer deux ans contre vous.

L'Espagne m'embarrasse; car elle n'a pas grand'-chose à gagner à vous débarrasser des Anglais; mais au moins est-il sûr qu'elle aura plus de haine pour l'Angleterre que pour vous.

L'Angleterre m'embarrasse; car elle voudra toujours vous chasser de l'Amérique septentrionale; et vous aurez beau avoir des armateurs, vos armateurs seront tous pris au bout de quatre ou cinq ans, comme on l'a vu dans toutes les guerres.

Ah! monseigneur, monseigneur, il faut vivre au jour la journée quand on a affaire à des voisins. On peut suivre un plan chez soi, encore n'en suit-on guère. Mais quand on joue contre les autres, on écarte suivant le jeu qu'on a. Un système, grand Dieu! celui de Descartes est tombé; l'empire romain n'est plus; Pompignan même perd son crédit: tout se détruit, tout passe. J'ai bien

peur que dans les grandes affaires il n'en soit comme dans la physique : on fait des expériences, et on n'a point de système.

J'admire les gens qui disent : La maison d'Autriche va être bien puissante, la France ne pourra résister. Eh! messieurs, un archiduc vous a pris Amiens, Charles-Quint a été à Compiègne, Henri V d'Angleterre a été couronné à Paris. Allez, allez, on revient de loin, et vous n'avez pas à craindre la subversion de la France, quelque sottise qu'elle fasse.

Quoi! point de systèmes! je n'en connais qu'un, c'est d'être bien chez soi; alors tout le monde vous respecte.

Le ministre des affaires étrangères dépend de la guerre et de la finance; ayez de l'argent et des victoires, alors le ministre fait tout ce qu'il veut.

LETTRE MMMCXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 juillet.

Ce paquet, mes divins anges, contient prose et vers; c'est d'abord votre pauvre *Zulime*, ensuite c'est la préface d'un ouvrage dont douze vers valent mieux que douze cents de *Zulime;* c'est la préface du *Cid* que je soumets à votre jugement

avant de la faire lire à l'Académie. On dit qu'*Oreste* n'a pas été mal reçu; c'est une nouvelle obligation que je vous ai.

Mes moissons sont belles. J'ai heureusement terminé tous mes procès; il ne me reste plus qu'à bâtir un temple à Corneille, en bâtissant mon église. Mais sera-t-on aussi généreux que le roi? la nation entrera-t-elle dans mon projet? mes anges ne procureront-ils pas quelques noms à notre liste?

Auront-ils la bonté d'envoyer l'incluse à M. Duclos?

Bon! en voilà encore une pour l'abbé *Olivetus Ciceronianus.*

Pardon mille fois.

LETTRE MMMCXXX.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Aux Délices, 14 juillet.

Je viens de relire, *care Olivete,* votre belle *Histoire de l'Académie;* je tombe sur la page 72, où vous invitez les académiciens à ne se point refuser les secours d'une critique faite par leurs confrères. Ne me les refusez donc pas, et ayez la bonté de lire avec attention la préface du *Cid,* que j'en-

voie à M. Duclos notre secrétaire, en attendant les remarques sur toute la tragédie des *Horaces*.

Quelque occupé que je sois d'ailleurs, j'aurai fini avant que les libraires puissent commencer. La gloire de la France et de l'Académie, que je crois intéressée à cette entreprise, me donnera des forces, et me fera oublier ma faible santé.

Je ne suis pas en peine de souscriptions, puisque le roi donne l'exemple. Mais je voudrais pouvoir imprimer dans le programme les noms des académiciens qui favoriseront le nom de Corneille, et les mettre à la tête de la nation, qui doit encourager ce travail.

Le prix sera très modique, il ne passera pas quarante livres; et, si quelque particulier oublie qu'il a souscrit, les princes s'en souviendront aussi bien que tous ceux qui, sans être princes, sont soigneux de leur honneur.

Madame de Pompadour souscrit pour cinquante exemplaires, M. le duc de Choiseul pour vingt, d'autres pour quinze, pour douze. Enfin je me flatte que la nation fera voir qu'elle sait honorer le nom d'un grand homme dans les temps les plus difficiles. Corneille m'appelle; je vous quitte en vous le recommandant.

LETTRE MMMCXXXI.

DE CHARLES-THÉODORE,

ÉLECTEUR PALATIN.

Schwetzingen, ce 15 juillet.

Je n'ai fait qu'un beau rêve, mon cher malade, qui, je crois, m'a causé plus de douleur que toutes vos infirmités ne vous en font ressentir. C'est une affaire faite, il faut se soumettre à la Providence. Je ne vous suis pas moins obligé de vos charmantes lettres et de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde [1]. Je serai très aise de contribuer à l'édition de *Corneille;* j'y souscrirai pour dix exemplaires.

Votre *Henriade* va bientôt paraître en beaux vers allemands. J'y fais travailler un nommé Schwartz, très médiocre conseiller que j'ai, mais très bon poëte, et qui a déja traduit toute l'*Énéide* en vers, à la parfaite satisfaction des amateurs de la poésie allemande. S'il réussit également dans *la Henriade*, il pourra se vanter d'avoir enrichi la littérature allemande des deux meilleurs poëmes épiques qui existent. Soyez persuadé de l'estime particulière que j'aurai toujours pour vous. CHARLES-THÉODORE, électeur.

[1] * La mort d'un prince dont l'électrice était accouchée. Voyez plus haut les lettres MMMLXV et MMMXCVIII, que Voltaire écrivit au sujet de la grossesse de S. A., et celle qu'il adressa à Collini sous le n° MMMCXXI. (L. D. B.)

LETTRE MMMCXXXII.

A M. DE MONTMARTEL[1].

Au château de Fernei, par Genève, 16 juillet.

Je ne peux m'empêcher, monsieur, de vous remercier et de vous féliciter de favoriser le nom et le sang du grand Corneille. Le roi a suivi votre exemple, et j'ose vous assurer que cette petite entreprise fera honneur à la France dans les pays étrangers.

Je suis enchanté que la première fois qu'on verra le nom de M. de Brunoi, on reconnaisse en lui la générosité de son père. Je présente mes respects à madame sa mère, et vous supplie, monsieur, de ne me pas oublier auprès de monsieur votre frère.

Il ne faut pas écrire de longues lettres à un homme comme vous, occupé continuellement à servir le roi et l'état.

J'ai l'honneur d'être avec le plus tendre attachement et tous les sentiments que je vous dois, monsieur, etc.

[1] * Jean Paris de Montmartel, conseiller du roi et garde du Trésor. (L. D. B.)

LETTRE MMMCXXXIII.

A M. DAMILAVILLE.

20 juillet.

Il y a plaisir à donner des *Oreste* aux frères : les frères sont toujours indulgents. Je ne sais plus comment la nation est faite ; elle souffre une *Électre* de quarante ans qui ne fait point l'amour, et qui remplit son caractère ; elle ne siffle pas une pièce où il n'y a point de partie carrée. Il s'est donc fait dans les esprits un prodigieux changement !

Frère V...... a bien mal aux yeux ; mais il les a perdus avec Corneille, et cela console. Il a été obligé de travailler sur une petite édition en pieds de mouche. Heureusement l'en voilà quitte. Il a commenté *Médée, le Cid, Cinna, Pompée, Horace, Polyeucte, Rodogune, Héraclius.* Il reste peu de chose à faire ; car ni les comédies, ni les *Agésilas*, ni les *Attila,* ni les *Suréna*, etc., ne méritent l'honneur du commentaire.

S'il avait des yeux, il pleurerait nos désastres qui se multiplient cruellement tous les jours. Il demande si l'on se réjouit encore à Paris, si on ose aller au spectacle. Il croit ce temps-ci bien peu favorable pour le *Droit du Seigneur* ou pour *l'Écueil du Sage.* Il a écrit au jeune auteur, lequel est tout

abasourdi de la prise de Pondichéri, qui lui coûte juste le quart de son bien. Il n'a pas envie de rire. Je n'ai pu tirer de lui que ces petites bagatelles qu'il m'envoie, et que je fais tenir aux frères.

Je lui ai fait part de la juste douleur de la demoiselle d'Angeville, qui ne joue pas le premier rôle. Il y a paru très sensible; mais il ne peut qu'y faire. Mademoiselle d'Angeville embellit tout ce qui lui passe par les mains. En un mot, voilà tout ce que je peux tirer de mon petit Dijonnais. Il est très fâché; il dit qu'il veut faire une tragédie : le premier acte sera Rosbach, le dernier Pondichéri, et des vessies de cochon pour intermède. Celui qui écrit en rit, parcequ'il est né à Lausanne; mais moi, qui suis Français, j'en pousse de gros soupirs.

Votre très humble frère vous salue toujours en Protagoras, en Lucrèce, en Épicure, en Épictète, en Marc-Antonin, et s'unit avec vous dans l'horreur que les petits faquins d'Omer doivent inspirer. Que les misérables Français considèrent qu'il n'y avait aucun janséniste ni moliniste dans les flottes anglaises qui nous ont battus dans les quatre parties du monde; que les polissons de Paris sachent que M. Pitt n'aurait jamais arrêté l'impression de l'*Encyclopédie;* qu'ils sachent que notre nation devient de jour en jour l'opprobre du genre humain.

Adieu, mes chers frères.

J'ai reçu la *Poétique* d'Aristote : je la renverrai incessamment. Avec ce livre-là, il est bien aisé de faire une tragédie détestable.

LETTRE MMMCXXXIV.

A M. HELVÉTIUS.

22 juillet.

Mon cher philosophe, l'ombre et le sang de Corneille vous remercient de votre noble zèle. Le roi a daigné permettre que son nom fût à la tête des souscripteurs pour deux cents exemplaires. Ni maître Le Dain, ni maître Omer, ne suivront ni l'exemple du roi, ni le vôtre. Il y a l'infini entre les pédants orgueilleux et les cœurs nobles, entre des convulsionnaires et des esprits bien faits. Il y a des gens qui sont faits pour honorer la nation, et d'autres pour l'avilir. Que pensera la postérité quand elle verra d'un côté les belles scènes de *Cinna*, et de l'autre le discours de maître Le Dain, *prononcé du côté du greffe?* Je crois que les Français descendent des centaures, qui étaient moitié hommes et moitié chevaux de bât : ces deux moitiés se sont séparées; il est resté des hommes, comme vous par exemple, et quelques autres; et

il est resté des chevaux qui ont acheté des charges de conseiller, ou qui se sont faits docteurs de Sorbonne.

Rien ne presse pour les souscriptions de *Corneille;* on donne son nom, et rien de plus; et ceux qui auront dit, Je veux le livre, l'auront. On ne recevra pas une seule souscription d'un bigot; qu'ils aillent souscrire pour les *Méditations du révérend père Croizet.*

Peut-être que les remarques que l'on mettra au bas de chaque page seront une petite poétique, mais non pas comme La Motte en fesait *à l'occasion de mon Romulus, à l'occasion de mes Machabées.* Ah! mon ami, défiez-vous des charlatans, qui ont usurpé en leur temps une réputation de passade.

Je vous embrasse en Épicure, en Lucrèce, Cicéron, Platon, *e tutti quanti.*

LETTRE MMMCXXXV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

22 juillet.

M. le président Hénault, madame, m'instruit de votre beau zèle pour Pierre Corneille. Je quitte Pierre pour vous remercier, et je vous supplie aussi de présenter mes remerciements à madame

de Luxembourg. Je romps un long silence; il faut le pardonner au plus fort laboureur qui soit à vingt lieues à la ronde, à un vieillard ridicule qui dessèche des marais, défriche des bruyères, bâtit une église, et se trouve entre deux Pierre-le-Grand : savoir Pierre Corneille, créateur de la tragédie; et l'autre, créateur de la Russie.

Ce qu'il y a de bon, c'est que mademoiselle Corneille n'a nulle part à ce que je fais pour son grand-oncle. Elle n'a pas encore lu une scène de Chimène; mais cela viendra dans quelques années, et alors elle verra que j'ai eu raison. Maître Le Dain et maître Omer auront beau dire et beau faire, Pierre est un grand homme et le sera toujours, et nous sommes des polissons. Qu'on me montre un homme qui soutienne la gloire de la nation; qu'on me le montre, et je promets de l'aimer.

Il faut en revenir, madame, au siècle de Louis XIV en tous genres: cela me perce le cœur au pied des Alpes; et, de dépit, je fais faire un baldaquin, et je lis assidument l'Écriture sainte, quoique j'aime encore mieux *Cinna*.

Je joue avec la vie, madame; elle n'est bonne qu'à cela. Il faut que chaque enfant, vieux ou jeune, fasse ses bouteilles de savon. La Butte-Saint-Roch, et mes montagnes, qui fendent les nues, les riens de Paris, et les riens de la retraite,

tout cela est si égal, que je ne conseillerais ni à une Parisienne d'aller dans les Alpes, ni à une citoyenne de nos rochers d'aller à Paris.

Je vous regrette pourtant, madame, et beaucoup; mademoiselle Clairon un peu, et la plupart de mes chers concitoyens point du tout. Je n'ai guère plus de santé que vous ne m'en avez connu; je vis, et je ne sais comment, et au jour la journée, tout comme les autres.

Je m'imagine que vous prenez la vie en patience, ainsi que moi; je vous y exhorte de tout mon cœur; car il est si sûr que nous serons très heureux quand nous ne sentirons plus rien, qu'il n'y a point de philosophe qui n'embrasse cette belle idée si consolante et si démontrée. En attendant, madame, vivez le plus heureusement que vous pourrez, jouissez comme vous pourrez, et moquez-vous de tout comme vous voudrez.

Je vous écris rarement, parceque je n'aurais jamais que la même chose à vous mander; et quand je vous aurai bien répété que la vie est un enfant qu'il faut bercer jusqu'à ce qu'il s'endorme, j'aurai dit tout ce que je sais.

Un bourgmestre de Middelbourg, que je ne connais point, m'écrivit, il y a quelque temps, pour me demander en ami s'il y a un dieu; si, en cas qu'il y en ait un, il se soucie de nous; si la ma-

tière est éternelle; si elle peut penser; si l'ame est immortelle; et me pria de lui faire réponse sitôt la présente reçue.

Je reçois de pareilles lettres tous les huit jours; je mène une plaisante vie.

Adieu, madame; je vous aimerai et je vous respecterai jusqu'à ce que je rende mon corps aux quatre éléments.

LETTRE MMMCXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 juillet.

Les divins anges sauront que je reçus avant-hier leur dernière lettre, datée de je ne sais plus quand. J'étais aux Délices; je les ai cédées à M. le duc de Villars, qui s'y établit avec tout son train. J'ai laissé la lettre de mes anges aux Délices; mais je me souviens des principaux articles. Il était question vraiment de quelques vers, qu'ils aiment mieux comme ils étaient autrefois dans l'ancienne *Zulime*. Mes anges ont raison.

Je me jette à leurs pieds pour que Zulime se tue; car il ne faut pas que tragédie finisse comme comédie, et, autant qu'on peut, il faut laisser le poignard dans le cœur des assistants. Si vous goû-

tez cette nouvelle façon de se tuer, que je vous envoie, vous me ferez grand plaisir. Ne me dites pas que ce pauvre bon homme de père sera affligé; il est juste que sa fille coupable passe le pas, et que le bon homme de père, qui l'a fort mal élevée, soit un peu affligé pour sa peine.

Venons à un plus grand objet, à Pierre Corneille. On ne pourra rien faire, rien commencer, rien même projeter, si l'on n'a pas d'abord les noms de ceux qui veulent bien souscrire. Il y a une petite anicroche. Les *OEuvres du théâtre de Corneille* contiendront cinq volumes *in*-4°. Ces cinq volumes, avec des estampes, reviendraient à dix louis d'or, et les souscriptions ne seront que de deux : on ne pourra donc point donner ces inutiles estampes, et on se contentera de remarques utiles. L'ouvrage est moitié trop bon marché, j'en conviens; mais, avec les bontés du roi, et les secours des premiers de la nation, les Cramer pourront être honorablement payés de leurs peines, et il y aura encore assez d'avantages pour M. et mademoiselle Corneille. Quand il devrait un peu m'en coûter, je ne reculerai pas. J'ai déja commenté à-peu-près *le Cid, les Horaces, Cinna, Pompée, Polyeucte, Rodogune, Héraclius*. Il me paraît que ce travail sera principalement utile aux étrangers qui apprennent notre langue; chaque page est chargée de notes; je suis un vrai Scaliger.

Madame Scaliger, prenez-moi sous votre protection.

Quant à la drôlerie du petit Hurtaud, il en sera tout ce qui plaira à Dieu. Je suis résigné à tout depuis la mort du cardinal Passionei, et depuis notre petite défaite auprès de Ham. J'espérais que le cardinal Passionei me ferait avoir d'admirables priviléges pour mon église savoyarde. J'ai peur d'échouer dans le sacré et dans le profane. Je me disais : On va signer la paix dans Hanovre, tout le monde sera gai et content, on ne songera plus qu'à aller à la comédie, on souscrira en foule pour Pierre Corneille, tous les billets royaux seront payés à l'échéance, tout le monde se prendra par la main pour danser, depuis Collioure jusqu'à Dunkerque. Voilà mon rêve fini; et le réveil est triste.

La divine et superbe Clairon augmentera-t-elle ma douleur, et sera-t-elle fâchée contre moi, parceque j'ai été poli avec M. le comte de Lauraguais? Mon cher ange lui fera entendre raison; il me l'a fait entendre si souvent à moi, qui suis plus capricieux qu'une actrice.

Je voudrais bien vous envoyer une partie de mon *Commentaire;* mais tout cela est sur de petits papiers comme les feuilles de la sibylle; et d'ailleurs rien n'est en vérité moins amusant.

Respects à tous anges. Le malheur est sur les

yeux; les miens sont affligés aussi, mais je songe aux vôtres.

LETTRE MMMCXXXVII.

A M. DE CHAMPFLOUR,

ANCIEN LIEUTENANT-PARTICULIER, A CLERMONT EN AUVERGNE.

Au château de Fernei, par Genève, 30 juillet.

Ayant quitté, monsieur, ma maison des Délices, près de Genève, que j'ai cédée à M. le duc de Villars [1], j'y ai laissé votre lettre; mais quoique je ne l'aie pas sous les yeux, elle est dans mon cœur. Je me suis attendri au souvenir de M. votre père, et je vous prie de ne pas douter que je ne prenne toujours un vif intérêt à tout ce qui vous regarde. Vous êtes père de famille depuis longtemps; vous êtes heureux par votre femme et par vos enfants; vous l'êtes par votre manière de penser; ce sont pour moi autant de sujets de joie; elle n'est affaiblie que par le grand intervalle qui nous sépare. Je finis ma carrière dans un séjour assez riant, et dans des terres qui ont de beaux priviléges; il ne me manque que de pouvoir vous assurer de vive voix des sentiments inviolables

[1] * Fils du maréchal. (L. D. B.)

avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

LETTRE MMMCXXXVIII.

A M***.

Au château de Fernei, en Bourgogne,
par Genève, 30 juillet.

Dans une petite transmigration, monsieur, d'une maison à une autre, la lettre dont vous m'honorâtes en date du 1er juin s'était égarée. Madame du Perron m'ayant appris à qui je devais cette lettre, j'ai été fort honteux; j'ai cherché long-temps, et j'ai enfin trouvé; mais ce que je ne trouverai pas, c'est la solution de votre problème. Quand on demanda à Panurge lequel il aimait le mieux d'avoir le nez aussi long que la vue, ou la vue aussi longue que le nez, il répondit qu'il aimait mieux boire.

Vous me demandez lequel est le plus plaisant de savoir tout ce qui s'est fait ou tout ce qui se fera; c'est une question à faire aux prophètes : ces messieurs, qui connaissaient l'avenir si parfaitement, étaient sans doute instruits également du passé. Il faut être inspiré de Dieu pour savoir bien parfaitement son prétérit, son futur, et même son

présent. Notre espèce est fort curieuse et fort ignorante. Celui qui saurait l'avenir saurait probablement de fort sottes et de fort tristes choses, et entre autres l'heure de sa mort; ce qui n'est pas extrêmement plaisant à contempler. J'aime mieux au fond de la boîte de Pandore l'espérance que la science; et je suis de l'avis d'Horace :

« Prudens futuri temporis exitum
« Caliginosâ nocte premit Deus. »
Lib. III, od. XXIX.

Ce que je sais le mieux, c'est que j'ai l'honneur d'être avec tous les sentiments que je vous dois, monsieur, votre, etc.

LETTRE MMMCXXXIX.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Ce vendredi, juillet.

Vous avez très bien fait, mon cher directeur, de venir chez la protectrice des arts. Elle a été flattée de l'hommage du directeur, et, en vérité, vous lui deviez plus que des hommages. Nous devons être pénétrés de reconnaissance. Ce que je craignais est arrivé; la personne qui ne devait rien savoir sait tout. Mais cet inconvénient ne sert qu'à rendre plus inébranlable une belle ame née pour faire du bien. Plus notre idée sera sue, plus

il la faut suivre; et je vous réponds qu'elle sera suivie. Elle est dans les meilleures mains du monde, comme dans les plus belles. Ceux de nos confrères qui ne se sont point prêtés à un dessein si honorable et si utile ne sentiront qu'un noble et heureux repentir, quand ils verront qu'une personne qu'on ne prendrait que pour Hébé ou pour Flore devient notre Minerve, et encourage le projet qu'ils n'ont pas secondé.

Tout ce que je souhaite, c'est que cette époque de la gloire de l'Académie soit jointe à celle de votre directorat; mais le temps est bien court.

Bonsoir; je vous embrasse tendrement. Vous pouvez dire hardiment que je ne viens point lire notre ode, parceque je suis plus utilement occupé. L'affaire me paraît sûre. Bonsoir encore une fois.

LETTRE MMMCXL.

A M. LE DUC DE BOUILLON.

A Fernei, le 31 juillet.

Vous voilà, monseigneur, comme le marquis de La Fare, qui commença à sentir son talent pour la poésie à-peu-près à votre âge, quand certains talents plus précieux étaient sur le point de

baisser un peu, et de l'avertir qu'il y avait encore d'autres plaisirs.

Ses premiers vers furent pour l'amour, les seconds pour l'abbé de Chaulieu. Vos premiers sont pour moi, cela n'est pas juste; mais je vous en dois plus de reconnaissance. Vous me dites que j'ai triomphé de mes ennemis; c'est vous qui faites mon triomphe.

Au pied de mes rochers, au creux de mes vallons,
Pourrais-je regretter les rives de la Seine?
La fille de Corneille écoute mes leçons;
  Je suis chanté par un Turenne :
  J'ai pour moi deux grandes maisons
  Chez Bellone et chez Melpomène.
  A l'abri de ces deux beaux noms,
  On peut mépriser les Frérons,
Et contempler gaiement leur sottise et leur haine.
  C'est quelque chose d'être heureux :
Mais c'est un grand plaisir de le dire à l'Envie,
De l'abattre à nos pieds, et d'en rire à ses yeux!
  Qu'un souper est délicieux,
Quand on brave, en mangeant, les griffes de Harpie!
Que des frères Berthier les cris injurieux
  Font une plaisante harmonie!
Que c'est pour un amant un passe-temps bien doux
D'embrasser la beauté qui subjugue son ame,
Et d'affubler encor du sel de l'épigramme
  Un rival fâcheux et jaloux!
Cela n'est pas chrétien, j'en conviens avec vous;
Mais ces gens le sont-ils? Ce monde est une guerre;
On a des ennemis en tout genre, en tous lieux :
  Tout mortel combat sur la terre;
Le diable avec Michel combattit dans les cieux;

On cabale à la cour, à l'église, à l'armée;
Au Parnasse on se bat pour un peu de fumée,
Pour un nom, pour du vent : et je conclus au bout
Qu'il faut jouir en paix, et se moquer de tout.

Cependant, monseigneur, tout en riant, on peut faire du bien. Votre altesse en veut faire à mademoiselle Corneille; vous voulez que je vous taxe pour le nombre des exemplaires; si je ne consultais que votre cœur, je vous traiterais comme le roi; vous en seriez pour la valeur de deux cents. Mais comme je sais que vous allez par-tout semant votre argent, et que souvent il ne vous en reste guère, je me réduis à six, et j'augmenterai le nombre si j'apprends que vous êtes devenu économe. Je supplie votre altesse d'agréer mon profond respect, et de me conserver vos bontés.

LETTRE MMMCXLI.

A M. SENAC DE MEILHAN.

Élève du jeune Apollon,
Et non pas de ce vieux Voltaire;
Élève heureux de la raison
Et d'un dieu plus charmant qui t'instruisit à plaire,
J'ai lu tes vers brillants et ceux de ta bergère,
Ouvrages de l'esprit, embellis par l'Amour;
J'ai cru voir la belle Glycère
Qui chantait Horace à son tour.
Que son esprit me plaît! que sa beauté te touche!

Elle a tout mon suffrage, elle a tous tes desirs,
Elle a chanté pour toi ; je vois que sur sa bouche
Tu dois trouver tous les plaisirs.

Je réponds bien mal, monsieur, aux choses charmantes que vous m'envoyez ; mais, à mon âge, on a la voix un peu rauque. *Lupi Mœrim videre priores ; vox quoque Mœrim deficit* *.

Présentez, je vous prie, mes obéissances à celui qui a soin de la santé du roi, au père de ce qu'il y a de plus aimable.

LETTRE MMMCXLII.

A M. BURIGNI.

Au château de Fernei, juillet.

Tout ce que je peux vous dire, monsieur, c'est que feu M. Secousse m'écrivit, il y a quelques années, à Berlin, que son oncle avait réglé les droits et les reprises de mademoiselle Desvieux, fondés sur son contrat avec M. Bossuet. C'est une chose que je vous assure sur mon honneur. Au reste, c'est à vous à voir si vous croyez qu'un homme aussi éclairé que lui ait toujours été de bonne foi, sur-tout en accusant M. de Fénélon d'une hérésie

* « . . . . Vox quoque Mœrim
« Jam fugit ipsa : lupi Mœrim vidêre priores. »
VIRG., ecl. IX.

dangereuse, tandis qu'on ne devait l'accuser que de trop de délicatesse et de beaucoup de galimatias. Je serais très affligé si le panégyriste de Porphyre et de l'ancienne philosophie donnait la préférence à certaines opinions sur cette philosophie. M. de Meaux était un homme éloquent; mais la raison est préférable à l'éloquence. Vous me ferez beaucoup d'honneur et de plaisir de m'envoyer votre ouvrage : mais vous me feriez un très grand tort si vous m'accusiez d'avoir dit que l'éloquent Bossuet ne croyait pas ce qu'il disait. J'ai rapporté seulement qu'on prétendait qu'il avait des sentiments différents de la théologie; comme un sage magistrat qui s'élèverait quelquefois au-dessus de la lettre de la loi par la force de son génie. Il me paraît qu'il est de l'intérêt de tous les gens sensés que Bossuet ait été dans le fond plus indulgent qu'il ne le paraissait.

Je me recommande à vous, monsieur, comme à un homme de lettres et un philosophe pour qui j'ai toujours eu autant d'estime que d'attachement pour votre famille. Si vous voulez bien me faire parvenir votre ouvrage par M. Janel ou M. Bouret, ce sera la voie la plus prompte, et j'aurai plus tôt le plaisir de m'instruire.

Je vous présente mes remerciements, et tous les sentiments respectueux avec lesquels je serai toujours, monsieur, votre, etc.

LETTRE MMMCXLIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 auguste.

Votre grand-chambrier d'Héricourt vient de mourir, mon cher ange, après s'être lavé les jambes dans notre lac, pour son plaisir. Tronchin dit que c'est pour s'être lavé les jambes. Le fait est qu'il est mort, et que je le regrette, parcequ'il n'était ni fanatique ni fripon.

Enfin donc ce que j'ai prédit depuis deux ans est arrivé; je criais toujours, Pondichéri ou Ponticbéri; et, dans toutes mes lettres, je disais: Prenez garde à Pondichéri. Ceux qui avaient partie de leur fortune sur la Compagnie des Indes n'ont qu'à se recommander aux directeurs de l'hôpital. On a bien raison d'appeler son bien *fortune*, car un moment le donne, un moment l'ôte. Vous devez avoir eu une semaine brillante à Paris; il me semble qu'en huit jours vous avez eu un lit de justice, la nouvelle d'une bataille perdue, la nouvelle de Pondichéri, celle des Iles-sous-le-vent, celle de la flotte anglaise arrivée devant Oléron, et une comédie de Saint-Foix.

Il n'y a pas de quoi rire à tout cela. J'ai le cœur navré. Nous ne pouvons avoir de ressource que

dans la paix la plus honteuse et la plus prompte. Je m'imagine toujours, quand il arrive quelque grand désastre, que les Français seront sérieux pendant six semaines. Je n'ai pu encore me corriger de cette idée. Je crois voir tout le monde morne et sans argent, et de là j'infère qu'il ne faut pas précipiter les représentations de la pièce du petit Hurtaud, que, par parenthèse, les comédiens attribuent à Saurin et à Diderot. Préville, qui a le nez plus fin, soutient qu'elle est de votre marmotte des Alpes. Dieu veuille lui ôter de la tête cette opinion! Mademoiselle d'Angeville est fâchée que son rôle de Colette ne soit pas le premier rôle : on aura de la peine à l'apaiser.

M. le duc de Choiseul a bien voulu me mander que les souscriptions cornéliennes vont à merveille. Il y a donc quelque chose qui va bien à Paris. On parle, dans nos rochers, de certaines petites brouilleries qui ont retenti jusqu'aux Alpes. Je crains que M. le duc de Choiseul ne se dégoûte, et qu'il ne quitte un poste fatigant, comme un médecin, appelé trop tard, abandonne son malade; j'en serais inconsolable.

Aimons le théâtre; c'est la seule gloire qui nous reste. J'en suis à *Héraclius*: je commence à l'entendre. En vérité, il n'y a de beau dans cette pièce que quatre vers traduits de l'espagnol. Quand on examine de près les pièces et les hommes, on ra-

bat un peu de l'estime. Il n'y a que mes anges qui gagnent à être vus tous les jours. Mais comment vont les yeux?

Voici un gros paquet pour notre Académie. Jugez, mes anges; j'ai autant de foi, pour le moins, à vous qu'à elle.

LETTRE MMMCXLIV.

A MADAME D'ÉPINAI.

A Fernei, 5 auguste.

J'aurai mon *corps-saint*, madame, malgré toutes vos bonnes plaisanteries; et si je n'ai pas un corps entier, j'aurai du moins pied ou aile. Je trouve cette affaire si comique, que je la poursuis très sérieusement; et j'aurai traité avec le ciel avant que vous vous soyez accommodée avec l'Angleterre.

Puisque vous avez, madame, frère Saurin à La Chevrette, je vous prie de vouloir bien vous charger d'une négociation auprès de lui. Vous savez que malgré les calamités du temps il y a quelques souscriptions en faveur de la race de Corneille. Je ne sais pas encore si nos malheurs ne refroidiront pas bien des gens; mais je travaille toujours à bon compte. J'ai commenté *le Cid, Cinna, Médée, Horace, Pompée, Polyeucte, Héraclius, Rodogune;*

beautés, défauts, fautes de langage, imitation des étrangers, tout est remarqué au bas des pages pour l'instruction de l'ami lecteur. J'ai envoyé à notre secrétaire perpétuel de l'Académie une préface sur *le Cid*, et toutes les notes sur *les Horaces*. Je voudrais bien que M. Saurin, mon confrère, voulût aller à l'Académie, et examiner un peu ma besogne; personne n'est plus en état que lui de juger de cet ouvrage, et il est bon qu'il ait la sanction de l'Académie, à laquelle il sera dédié.

Quelque chose qui arrive à notre pauvre patrie, Corneille sera toujours respectable aux autres nations, et j'espère que mon petit commentaire sera utile aux étrangers qui apprennent notre langue, et à bien des Français qui croient la savoir. Je m'unis toujours aux saintes prières de tous les frères. M. le duc de Villars a pris possession de mes petites Délices; j'espère qu'il ne lui arrivera pas ce qui vient d'arriver à un beau-frère de M. de La Popelinière, et à un abbé d'Héricourt, conseiller de grand'chambre, qui se sont avisés de venir mourir à Genève pour faire pièce au docteur Tronchin. L'abbé d'Héricourt est une perte, car il était prêtre et conseiller; et malgré cela il n'était ni fanatique ni fripon.

J'ai dans l'idée, madame, que nous n'aurions point perdu Pondichéri, si M. Dupleix y était resté; il avait des ressources, nous n'aurions point

manqué de vivres. Cette belle aventure me coûte le quart de mon bien.

Adieu, madame; je désespère de vous revoir, mais je vous serai toujours bien respectueusement attaché.

Une grosse fluxion sur les deux yeux me prive de l'honneur de vous écrire de ma main.

LETTRE MMMCXLV.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

A Fernei, 7 auguste.

Je crois, mademoiselle, que votre zéle pour l'art tragique est égal à vos grands talents. J'ai beaucoup de choses à vous dire sur ce zéle, qui est aussi noble que votre jeu.

J'ai été très affligé que vos amis aient souffert qu'on ait fait un si pitoyable ouvrage en faveur du théâtre. Si on s'était adressé à moi, j'avais en main des piéces un peu plus décisives que tous les différents *ordres* dont l'*ordre* des avocats, des fanatiques, et des sots, a tant abusé contre ce pauvre Huerne. J'ai en main la décision du confesseur du pape Clément XII, décision fondée sur des témoignages plus authentiques que ceux qui ont été allégués dans ce malheureux mémoire. Cette décision du confesseur du pape me fut envoyée il y

a plus de vingt ans; je l'ai heureusement conservée, et j'en ferai usage dans l'édition que j'entreprends de *Corneille*. Elle sera chargée, à chaque page, de remarques utiles sur l'art en général, sur la langue, sur la décence de notre spectacle, sur la déclamation, et je n'oublierai pas mademoiselle Clairon en parlant de Cornélie.

Vous avez été effarouchée d'une lettre que j'ai écrite au sujet d'*Électre*. J'ai dû l'écrire dans la situation où j'étais, et ne prendre rien sur moi; et je me flatte que vous avez pardonné à mon embarras.

Vous voulez jouer *Zulime*. J'ai envoyé la pièce, après avoir consumé un temps très précieux à la travailler avec le plus grand soin. Je vous prie très instamment de la jouer comme je l'ai faite, et d'empêcher qu'on ne gâte mon ouvrage. Les acteurs sont intéressés à cette complaisance.

Vous vous apercevrez aisément, mademoiselle, de l'excès du ridicule de l'édition de *Tancrède* faite à Paris. Vous verrez qu'on a tâché de faire tomber la pièce en l'imprimant, et que, si on la joue suivant cette leçon absurde, il est impossible qu'à la longue elle soit soufferte, malgré toute la supériorité de vos talents.

Vous voyez d'un coup d'œil quelle sottise fait Orbassan, en répétant, en quatre mauvais vers (pag. 32), ce qu'il a déja dit, et en le répétant, pour

comble de ridicule, sur les mêmes rimes déja employées au commencement de ce couplet.

Si vous récitez ce mauvais vers[1],

On croit qu'à Solamir mon cœur se sacrifie,

vous gâtez toute la pièce. Il ne faut pas que vous imaginiez que Solamir ait part à votre condamnation. D'où pouvez-vous savoir qu'on croit vous immoler à Solamir? que veut dire *mon cœur* se sacrifie? Il s'agit bien ici de *cœur!* Il s'agit d'être exécutée à mort. Vous craignez qu'on n'impute à Tancréde la trahison pour laquelle vous êtes arrêtée, et c'est pour cela que, lorsqu'au troisième acte vous êtes prête d'avouer tout, croyant Tancréde à Messine, vous n'osez plus prononcer son nom dès que vous le voyez à Syracuse; mais vous ne devez pas penser à Solamir. On a fait un tort irréparable à la pièce en la donnant de la manière dont elle est si ridiculement imprimée.

La seconde scène du second acte est tronquée, et d'une sécheresse insupportable. Si votre père ne vous parle que pour vous condamner, s'il n'est pas désespéré, qui pourra être touché? qui pourra vous plaindre quand un père ne vous plaint pas? Sa douleur, la vôtre, ses doutes, vos réponses entrecoupées, ce père infortuné qui vous tend les

[1]* Variantes de l'Acte I, sc VII. (L. D. B.)

bras, votre reproche sur sa faiblesse, votre aveu noble que vous avez écrit une lettre, et que vous avez dû l'écrire; tout cela est théâtral et touchant: il y a plus, cela justifie les chevaliers qui vous condamnent. Si on ne joue pas ainsi la pièce, elle est perdue, elle est au rang de toutes les mauvaises pièces que l'on a données depuis quatre-vingts ans, que le jeu des acteurs fait supporter quelquefois au théâtre, et que tous les connaisseurs méprisent à la lecture. En un mot, l'édition de Prault est ridicule, et me couvre de ridicule. Je serai obligé de la désavouer, puisqu'elle a été faite malgré mes instructions précises. Je vous prie très instamment, mademoiselle, de garder cette lettre, et de la montrer aux acteurs quand on jouera *Tancrède*.

Je vous fais mon compliment sur la manière dont vous avez joué Électre. Vous avez rendu à l'Europe le théâtre d'Athènes. Vous avez fait voir qu'on peut porter la terreur et la pitié dans l'ame des Français, sans le secours d'un amour impertinent et d'une galanterie de ruelle, aussi déplacés dans Électre qu'ils le seraient dans Cornélie. Introduire dans la pièce de Sophocle une partie carrée d'amants transis est une sottise que tous les gens sensés de l'Europe nous reprochent assez. Tout amour qui n'est pas une passion furieuse et tragique doit être banni du théâtre; et un amour,

quel qu'il soit, serait aussi mal dans *Électre* que dans *Athalie.* Vous avez réformé la déclamation, il est temps de réformer la tragédie, et de la purger des amours insipides, comme on a purgé le théâtre des petits-maîtres.

On m'a flatté que vous pourriez venir dans nos retraites : on dit que votre santé a besoin de M. Tronchin. Vous seriez reçue comme vous méritez de l'être, et vous verriez chez moi un assez joli théâtre, que peut-être vous honoreriez de vos talents sublimes, en faveur de l'admiration et de tous les sentiments que ma nièce et moi nous conservons pour vous. Mademoiselle Corneille ne dit pas mal des vers. Ce serait un beau jour pour moi que celui où je verrais la petite-fille du grand Corneille confidente de l'illustre mademoiselle Clairon.

LETTRE MMMCXLVI.

A M. LE KAIN.

Au château de Fernei, 8 auguste.

Mon cher Roscius, je vous écris rarement; la poste est trop chère pour vous faire payer des lettres inutiles. Je sollicite M. d'Argental pour le jeune débarqué et dégoûté de Prusse. Vous pouvez lui dire que j'ai mieux aimé m'adresser à celui

qui tire mes amis de prison qu'à celui qui les y fait mettre.

J'ai lu le mémoire de votre avocat contre les excommuniants; il y a des choses dont il est à souhaiter qu'il eût été mieux informé. J'avais écrit, il y a quelques années, au confesseur du pape, à un théologien pantalon de Venise, à un *prêtre-buggerone* de Florence, et à un autre de Rome, pour avoir des autorités sur cette matière; je crois avoir remis les réponses entre les mains de M. d'Argental.

Cette excommunication est un reste de la barbarie absurde dans laquelle nous avons croupi: cela fait détester ceux qu'on appelle rigoristes; ce sont des monstres ennemis de la société. On accable les jésuites, et on fait bien; mais on laisse dormir les jansénistes, et on fait mal: il faudrait, pour saisir un juste milieu, et pour prendre un parti modéré et honnête, étrangler l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques* avec les boyaux de frère Berthier.

Sur ce je vous embrasse.

LETTRE MMMCXLVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 auguste.

Ose-t-on parler encore de vers et de prose à Paris, mes divins anges? les chaleurs et les malheurs ne font-ils pas un tort horrible au *tripot?*

Je travaille, le jour à *Corneille,* et la nuit à *Don Pèdre.*

Nos souscriptions pourraient bien se ralentir. Sans la prise de Pondichéri, je ferais tout à mes dépens.

Je vous ai envoyé les remarques sur *les Horaces.* Voici la préface, en forme d'épître dédicatoire à l'Académie. Je la mets sous vos ailes, et vous daignerez la recommander à Duclos, quand vous l'aurez lue. Il est bon que tout ait la sanction de quarante personnes; mais j'aurai plus tôt achevé tout l'ouvrage que l'Académie n'aura lu trente de mes remarques. Un membre va vite, les corps ont peine à se remuer.

Dites-moi net, je vous prie, combien vos amis retiennent d'exemplaires. Tout *Corneille* commenté en cinq ou six volumes *in*-4°, c'est marché donné pour deux louis.

Sans le roi et quelques princes, on ne pourrait donner les exemplaires à ce prix.

J'ai un autre placet contre Lambert à vous présenter. Je n'avais pas encore eu le temps de lire son *Tancrède;* il s'est plu à me rendre ridicule: jugez-en par cet échantillon... Que faire? cela est dur; mais Pondichéri est pis ou pire.

Mes divins anges, que la campagne est belle! vous ne connaissez pas ce plaisir-là. Et les yeux? j'écris, moi; et vous?

LETTRE MMMCXLVIII.

A M. DUCLOS.

Au château de Fernei, par Genève, 13 auguste.

Je vous supplie, monsieur, vous et l'Académie de prendre bien à cœur Pierre Corneille et Marie Corneille. Il sera peut-être bien ennuyeux de lire mes notes sur *les Horaces;* mais, avec un *Corneille* à la main, le plaisir de lire le texte l'emportera sur le dégoût des notes. Ne faites aucune attention à l'orthographe. Songez que nous sommes Suisses. On écrit comme on peut, et on corrigera le tout à l'impression. Trois ou quatre séances pourront amuser l'Académie, et m'éclaireront beaucoup. Si vous avez le courage d'exa-

miner mon travail, je vous enverrai tous mes commentaires les uns après les autres.

Il me paraît que dans l'Europe on approuve assez mon entreprise. Il faut bien que nous ayons quelque gloire. Pierre nous en donnera, si l'Académie veut bien donner sa sanction aux remarques. Elles sont faites pour les étrangers, et peut-être pour beaucoup de Français.

Je vous demande en grace de me renvoyer la Préface sur *le Cid* et les Notes sur *Horace* avec un petit mot au bas qui marque le sentiment de l'Académie. Dès que vous aurez eu la bonté, monsieur, de me renvoyer ces cahiers, je vous dépêcherai *le Cid*.

A l'égard des souscriptions, elles iront comme elles pourront. Je travaillerai à bon compte, et, s'il le faut, je ferai imprimer à mes dépens. Je crois travailler pour l'honneur de la littérature française; j'attends de l'Académie des lumières et de la protection.

Adieu, monsieur; je compte sur votre zèle et sur votre bonté plus que sur tout le reste.

VOLTAIRE.

LETTRE MMMCXLIX.

A M. DAMILAVILLE.

Le 15 auguste.

Que les frères m'accusent de paresse, s'ils l'osent. J'ai tout *Corneille* sur les bras, l'*Histoire générale des Mœurs*, le *Czar, Jeanne, etc., etc.*, et vingt lettres par jour à répondre. Il faut écrire à M. de La Fargue[1], et je ne sais où le prendre. Il me semble que frère Thieriot sait sa demeure; il s'agit de ses vers, cela est important. Comment va l'*Encyclopédie?* cela est un peu plus important.

Oui, volontiers, que les sadducéens périssent, mais que les pharisiens ne soient pas épargnés. On nous défait des chats, mais on nous laisse dévorer par des chiens.

On a eu grand'peine à trouver le *Grizel* que demandent les frères. C'est grand dommage que, pour notre édification, nous ne puissions pas recouvrer cet ouvrage rare, d'autant plus utile à la bonne cause, qu'il rend la mauvaise extrêmement ridicule.

Frère Thieriot est devenu bien paresseux. Un

[1] * Voltaire lui écrivit le 16 auguste une lettre que l'on trouvera ci-après, et qui n'avait pas encore été réunie à la Correspondance. (L. D. B.)

véritable frère ne devrait-il pas avoir déja envoyé les *Recherches sur le Théâtre?* Il faut le mettre en pénitence. On ne doit pas être tiède sur les ouvrages et sur le sang du grand Corneille. Frère Thieriot, je vous l'ai toujours dit, vous êtes un indolent; vous n'écrivez que par boutade. Point de nouvelles depuis un mois. Vous retardez l'édition de *Corneille:* vous êtes coupable. Je ne sais pas trop comment ira cette entreprise. Pour moi, je ne réponds que de mon travail et de mon zéle tant que je respirerai. J'ai déja commenté six tragédies. Je m'instruis par ce travail; j'espère que j'en instruirai d'autres, et que le théâtre y gagnera. Si, comme auteur, je n'ai pu servir ma nation, je la servirai du moins comme commentateur.

J'embrasse les frères, et j'abhorre plus que jamais les ennemis de la raison et des lettres.

LETTRE MMMCL.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 auguste.

Je reçois une lettre de mes anges, du 5 auguste, en revenant d'une représentation de *Tancrède* que des comédiens de province nous ont donnée avec assez d'appareil. Je ne dis pas qu'ils aient tous

joué comme mademoiselle Clairon; mais nous avions un père qui fesait pleurer, et c'est ce que votre Brizard ne fera jamais. Il faut pourtant qu'il y ait quelque chose de bon dans cette pièce; car les hommes, les femmes, et les petits garçons, fondaient en larmes. On l'a jouée, Dieu merci, comme je l'ai faite, et elle n'en a pas été plus mauvaise. Les Anglais mêmes pleuraient: nous ne devons plus songer qu'à les attendrir; mais le petit Bussi n'est point du tout attendrissant.

O mes anges! je vous prédis que *Zulime* fera pleurer aussi, malgré ce grand benêt de Ramire à qui je voudrais donner des nazardes.

Il faut que ce soit Fréron qui ait conservé ce vers,

> J'abjure un lâche amour qui me tient sous sa loi.

Madame Denis a toujours récité:

> J'abjure un lâche amour qui vous ravit ma foi.
>
> Act. V, sc. III.

Pierre, que vous autres Français nommez *le Cruel,* d'après les Italiens, n'était pas plus cruel qu'un autre. On lui donna ce sobriquet pour avoir fait pendre quelques prêtres qui le méritaient bien; on l'accusa ensuite d'avoir empoisonné sa femme, qui était une grande catin. C'était un jeune homme fier, courageux, violent, passionné,

actif, laborieux, un homme tel qu'il en faut au théâtre. Donnez-vous du temps, mes anges, pour cette pièce; faites-moi vivre encore deux ans, et vous l'aurez.

Je vous remercie de tout mon cœur du *Cid*. Les comédiens sont des balourds de commencer la pièce par la querelle du comte et de don Diègue; ils méritent le soufflet qu'on donne au vieux bon homme, et il faut que ce soit à tour de bras. Comment ont-ils pu retrancher la première scène de Chimène et d'Elvire, sans laquelle il est impossible qu'on s'intéresse à un amour dont on n'aura point entendu parler?

Vous parlez quelquefois de fondements, mes anges, et même, permettez-moi de vous le dire, de fondements dont on peut très bien se passer, et qui servent plus à refroidir qu'à préparer : mais qu'y a-t-il de plus nécessaire que de préparer les regrets et les larmes par l'exposition du plus tendre amour et des plus douces espérances qui sont détruites tout d'un coup par cette querelle des deux pères?

Je viens aux souscriptions. Je reçois, dans ce moment, un billet d'un conseiller du roi, contrôleur des rentes, ainsi couché par écrit :

« Je retiens deux exemplaires, et paierai le prix « qui sera fixé; signé Bazard, 8 d'auguste 1761. »

Voilà ce qui s'appelle entendre une affaire.

Tout le monde doit en agir comme le sieur Bazard. Les Cramer verront comment ils arrangeront l'édition : ce qui est très sûr, c'est qu'ils en useront avec noblesse. Ce n'est point ici une souscription, c'est un avis que chaque particulier donne aux Cramer qu'il retient un exemplaire, s'il en a envie. Mon lot à moi c'est de bien travailler pour la gloire de Corneille et de ma nation.

Les particuliers auront l'exemplaire, soit *in*-4°, soit *in*-8°, pour la moitié moins qu'ils le paieraient chez quelque libraire de l'Europe que ce pût être. Le bénéfice pour mademoiselle Corneille ne viendra que de la générosité du roi, des princes, et des premières personnes de l'état, qui voudront favoriser une si noble entreprise. Mademoiselle Corneille a l'obligation à madame de Pompadour et à M. le duc de Choiseul des quatre cents louis que le roi veut bien donner; mais elle doit être fort mécontente de monsieur le contrôleur-général, à qui j'ai donné de fort bons dîners aux Délices, et qui ne m'a point fait de réponse sur les quatre cents louis d'or. Je ne demande pas qu'on les paie d'avance; mais j'écris à M. de Montmartel pour lui demander quatre billets de cent louis chacun, payables à la réception du premier volume : je ne m'embarquerai pas sans cette assurance. Je donne mon temps, mon travail, et mon

argent; il est juste qu'on me seconde, sans quoi il n'y a rien de fait. Je veux accoutumer ma nation à être du moins aussi noble que la nation anglaise, si elle n'est pas aussi brillante dans les quatre parties du monde. Sur-tout, avant de rien entreprendre, il me faut la sanction de l'Académie. Je vous envoie donc *Cinna,* mes chers anges, et je vous prie de le recommander à M. Duclos. Quand on m'aura renvoyé l'épître dédicatoire et les observations sur *Cinna* et *les Horaces,* j'enverrai le reste. Je souhaite qu'on aille aussi vite que moi; mais les Français parlent vite, et agissent lentement: leur vivacité est dans les propositions, et non dans l'action. Témoin cent projets que j'ai vus commencés avec chaleur, et abandonnés avec dégoût.

O mes anges! vous ne me parlez point de l'arrêt contre les jésuites; je l'ai eu sur-le-champ cet arrêt, et sans vous. Vous me dites un mot du petit Hurtaud, et rien de Pondichéri. J'avoue que le *tripot* est la plus belle chose du monde; mais Pondichéri et les jésuites sont quelque chose. Vous me parlez de *l'Enfant prodigue,* que les comédiens ont gâté absolument, et de *Nanine,* qu'ils n'ont pu gâter parceque j'y étais. Donnons vite bien des comédies nouvelles; car lorsque les jansénistes seront les maîtres, ils feront fermer les théâtres. Nous allons tomber de Charybde en

Scylla. O le pauvre royaume! ô la pauvre nation! J'écris trop, et je n'ai pas le temps d'écrire.

Mes anges, je baise le bout de vos ailes.

LETTRE MMMCLI.

A M. DE MAIRAN,

A PARIS.

A Fernei, 16 auguste.

Votre lettre du 2 auguste, monsieur, me flatte autant qu'elle m'instruit. Vous m'avez donné un peu de vanité toute ma vie; car il me semble que j'ai été de votre avis sur tout. J'ai pensé invariablement comme vous sur *l'estimation des forces*, malgré la mauvaise foi de Maupertuis, et même de Bernouilli et de Musschenbroeck : et, comme les vieillards aiment à conter, je vous dirai qu'en passant à Leyde le frère Musschenbroeck, qui était un bon machiniste et un bon homme, me dit : « Monsieur, les partisans des carrés de la vi-« tesse sont des fripons; mais je n'ose pas le dire. »

J'ai été entièrement de votre opinion sur l'aurore boréale, et je souscris à tout ce que vous dites sur le mont Olympe, d'autant plus que vous citez Homère. J'ai toujours été persuadé que les phénomènes célestes ont été en grande partie la

source des fables. Il a tonné sur une montagne dont le sommet est inaccessible; donc il y a des dieux qui habitent sur cette montagne, et qui lancent le tonnerre : le soleil paraît courir d'orient en occident; donc il a de bons chevaux : la lune parcourt un moins grand espace; donc, si le soleil a quatre chevaux, la lune doit n'en avoir que deux : il ne pleut point sur la tête de celui qui voit un arc-en-ciel; donc l'arc-en-ciel est un signe qu'il n'y aura jamais de déluge, etc., etc.

Je n'ai jamais osé vous braver, monsieur, que sur les Égyptiens, et je croirai que ce peuple est très nouveau, jusqu'à ce que vous m'ayez prouvé qu'un pays inondé tous les ans, et par conséquent inhabitable sans le secours des plus grands travaux, a été pourtant habité avant les belles plaines de l'Asie.

Tous vos doutes et toutes vos sages réflexions envoyées au jésuite Parrenin sont d'un philosophe; mais Parrenin était sur les lieux, et vous savez que ni lui ni personne n'ont pensé que les adorateurs d'un chien et d'un bœuf aient instruit le gouvernement chinois, adorateur d'un seul Dieu depuis environ cinq mille ans. Pour nous autres barbares qui existons d'hier, et qui devons notre religion à un petit peuple abominable, rogneur d'espèces, et marchand de vieilles culottes, je ne vous en parle pas; car nous n'avons été que des

polissons en tout genre jusqu'à l'établissement de l'Académie, et au phénomène du *Cid*.

Je suis persuadé, monsieur, que vous vous intéressez à la gloire du grand Corneille. Pressez l'Académie, je vous en supplie, de vouloir bien me renvoyer incessamment l'épître dédicatoire que je lui adresse, la préface du *Cid*, les notes sur *le Cid*, *les Horaces*, et *Cinna*, afin que je commence à élever le monument que je destine à la gloire de la nation. Il me faut la sanction de l'Académie. Je corrigerai sur-le-champ tout ce que vous aurez trouvé défectueux; car je corrige encore plus vite et plus volontiers que je ne compose.

Je crois, monsieur, que vous voyez quelquefois madame Geoffrin; je vous supplie de lui dire combien mademoiselle Corneille et moi nous sommes touchés de son procédé généreux. Elle a souscrit pour la valeur de six exemplaires : elle ne pouvait répondre plus noblement aux impertinences d'un factum ridicule, dont assurément mademoiselle Corneille n'est point complice. Cette jeune personne a autant de naïveté que Pierre Corneille avait de grandeur. On lui lisait *Cinna* ces jours passés; quand elle entendit ce vers:

> Je vous aime, Émilie, et le ciel me foudroie, etc.;
>
> Act. III, sc. IV.

Fi donc, dit-elle, ne prononcez pas ces vilains

mots-là. C'est de votre oncle, lui répondit-on. Tant pis, dit-elle; est-ce qu'on parle ainsi à sa maîtresse?

Adieu, monsieur; je recommande l'oncle et la niéce à votre zèle, à votre diligence, à votre bon goût, à vos bontés. Je vous félicite d'une vieillesse plus saine que la mienne; vivez aussi long-temps que le secrétaire votre prédécesseur, dont vous avez le mérite, l'érudition, et les graces. Le Suisse

V.

LETTRE MMMCLII.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Fernei, 16 auguste.

Nous sommes vieux l'un et l'autre, mon cher Cicéron; par conséquent il faut se presser. J'ai envoyé à monsieur le secrétaire perpétuel de l'Académie l'épître dédicatoire adressée à la Compagnie, le commentaire sur *les Horaces* et sur *Cinna*, et la préface du *Cid*. Je vous envoie les remarques sur *le Cid;* et je vous supplie, vous qui êtes si au fait de l'histoire littéraire de ce temps-là, de m'aider de vos lumières. J'attends de votre ancienne amitié que vous voudrez bien presser un peu l'ouvrage. Nous n'attendons, pour commencer l'impression, que l'approbation du corps auquel

je dédie ce monument, qui me paraît assez honorable pour notre nation.

Presque tous les amateurs s'accordent à desirer un commentaire perpétuel sur toutes les tragédies de Pierre Corneille. Cet ouvrage n'est ni aussi long ni aussi difficile qu'on le pense pour un homme qui depuis long-temps a fait une lecture assidue et réfléchie de toutes ces pièces : il n'en est point qui n'ait de beaux endroits. Les remarques sur les fautes pourront être utiles, et les remarques historiques pourront être intéressantes.

Je ne m'embarrasse point de la manière dont les Cramer imprimeront l'ouvrage : c'est leur affaire. Il y aura probablement six ou sept volumes *in*-4°; et à deux louis d'or l'exemplaire il y aurait beaucoup de perte, sans la protection que le roi et les premiers du royaume accordent à cette entreprise. J'aurai peut-être l'honneur d'y contribuer autant que le roi même; car il faudra que je fasse toutes les avances, et que je supplée toutes les non-valeurs; mais il n'y a rien qu'on ne fasse pour satisfaire ses passions; et la mienne est d'élever avant ma mort un monument dont la nation me sache quelque gré. Vous voyez que j'ai puisé un peu de vanité dans la lecture de votre Cicéron; mais je vous avertis qu'il n'y a rien de fait, si l'Académie ne me seconde pas.

Je supplie M. le secrétaire de marquer en marge

tout ce qu'il faudra que je corrige, et je le corrigerai sur-le-champ; je ne fatiguerai pas l'Académie de mes observations sur *Pertharite, Agésilas, Suréna, Attila, Andromède, la Toison d'Or, Pulchérie,* en un mot sur les pièces qu'on ne joue jamais, et dont le commentaire sera très court; mais je prendrai la liberté de la consulter sur tous mes doutes. Vous sentez qu'il est important qu'un tel ouvrage ait la sanction du corps, et qu'on puisse faire un livre classique qui sera l'instruction des étrangers et des Français.

Couronnez votre carrière, mon cher ami, en donnant tous vos soins au succès de notre entreprise.

Je suis obligé de dicter tout ce que j'écris, attendu qu'il ne me reste plus guère que la parole, et que je dicte en me levant, en me couchant, en mangeant, et en souffrant. *Vale, care Olivete.*

LETTRE MMMCLIII.

A M. DE LA FARGUE [1].

Fernei, 16 auguste.

Moins je mérite vos beaux vers, monsieur, et plus j'en suis touché. Les belles reçoivent froide-

[1] * Étienne de La Fargue, né à la fin de 1728. Cette lettre est tirée des Œuvres mêlées de La Fargue, P. Duchesne 1765. In-12, 2 vol.

ment les cajoleries; mais les laides y sont fort sensibles. Je vous répondrais en vers, si je n'étais pas entièrement occupé de ceux de Corneille. Chaque moment que je dérobe au Commentaire que j'ai promis sur les ouvrages de ce grand homme est un larcin que je lui fais; mais je ne puis me refuser au plaisir de vous remercier, et de vous dire avec combien d'estime j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.

LETTRE MMMCLIV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Fernei, 18 auguste.

J'ai connu des gens, madame, qui se plaignaient de vivre avec des sots, et vous vous plaignez de vivre avec des gens d'esprit. Si vous avez imaginé que vous retrouveriez la politesse et les agréments des La Fare et des Saint-Aulaire, l'imagination des Chaulieu, le brillant d'un duc de La Feuillade, et tout le mérite du président Hénault, dans nos littérateurs d'aujourd'hui, je vous conseille de décompter.

Vous ne sauriez, dites-vous, vous intéresser à

La Fargue y dit ce que Voltaire lui avait antérieurement écrit avec obligeance à l'occasion de son Épître à l'amitié et de son ode sur la solitude. (L. D. B.)

la chose publique. C'est assurément le meilleur parti qu'on puisse prendre : mais, si vous étiez comme moi exposée à donner à dîner tous les jours à des Russes, à des Anglais, à des Allemands, vous seriez un peu embarrassée d'être Française.

Je m'occupe du temps passé pour me dépiquer du temps présent. Je crois qu'il vaut mieux commenter Corneille que de lire ce qu'on fait aujourd'hui. Toutes les nouvelles affligent, et presque tous les nouveaux livres impatientent.

Mon Commentaire impatientera aussi; car il sera fort long. C'est une entreprise terrible que de discuter *Cinna* et *Agésilas*, *Rodogune* et *Attila*, *le Cid* et *Pertharite*. Je ne crois pas que depuis Scaliger, il y ait eu un plus grand pédant que moi. L'ouvrage contiendra sept ou huit gros volumes; cela fait trembler.

Vous devez, madame, avoir actuellement M. le président Hénault : il faut que vous me protégiez auprès de lui. J'ai envoyé à l'Académie l'épître dédicatoire que je crois curieuse; la préface sur *le Cid*, dans laquelle il y a aussi quelques anecdotes qui pourront vous amuser; les notes sur *le Cid*, sur *les Horaces*, sur *Cinna*, *Pompée*, *Héraclius*, *Rodogune*, qui ne vous amuseront point, parce-qu'il faut avoir le texte sous les yeux.

Je voudrais bien que M. le président Hénault

prît tout cela chez M. le secrétaire, et qu'il en dît son avis avec M. de Nivernais. Je crois qu'il conviendrait qu'ils allassent tous deux à l'Académie, et qu'ils me jugeassent; car il me faut la sanction de la Compagnie, et que l'ouvrage, qui lui est dédié, ne se fasse que de concert avec elle. Je ne suis point du tout jaloux de mes opinions; mais je le suis de pouvoir être utile, et je ne peux l'être qu'avec l'approbation de l'Académie. C'est une négociation que je mets entre vos mains, madame; celle de M. de Bussi sera plus difficile.

Vous vous plaignez de n'avoir rien qui vous occupe: occupez-vous de Pierre Corneille, il en vaut la peine par son sublime et par l'excès de ses misères.

Je vous sais bon gré, madame, de lire l'*Histoire d'Angleterre* par Toyras; vous la trouverez plus exacte, plus profonde, et plus intéressante que celle de notre insipide Daniel. Je ne pardonnerai jamais à ce jésuite d'avoir plus parlé de frère Coton que de Henri IV, et de laisser à peine entrevoir que ce Henri IV soit un grand homme.

Si vous aimez l'histoire, je vous en enverrai une dans quelques mois, qui est fort insolente, et que je crois vraie d'un bout à l'autre; mais actuellement laissez-moi avec le grand Corneille.

Je vous réitère, madame, les remerciements de ma petite élève, qui porte un si beau nom, et qui

ne s'en doute pas. Je me mets aux pieds de madame la duchesse de Luxembourg.

Adieu, madame; vivez aussi heureuse qu'il est possible; tolérez la vie : vous savez que peu de personnes en jouissent. Vous vous êtes accoutumée à vos privations; vous avez des amis, vous êtes sûre que, quand on vient vous voir, c'est pour vous-même. Je regretterai toujours de n'avoir point cet honneur, et je vous serai attaché bien véritablement jusqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE MMMCLV.

A M. DUCLOS.

18 auguste.

J'ai toujours oublié, monsieur, de vous parler de la personne qui prétendait vous apporter des papiers de ma part. Je n'ai eu l'honneur de vous en adresser que par M. d'Argental. Vous avez dû recevoir l'épître dédicatoire à la Compagnie, la préface sur *le Cid*, les notes sur *le Cid*, *les Horaces*, et *Cinna*. Je vous prie de communiquer le tout à M. le duc de Nivernais et à M. le président Hénault; mais il serait plus convenable encore que le tout fût examiné à l'Académie; vos observations feraient ma loi. Les autres piéces suivront immé-

diatement, et les Cramer commenceront à imprimer sans aucun délai.

Les souscriptions que nous avons suffiront pour entamer l'entreprise, en cas que nous puissions compter sur le paiement des quatre cents louis que le roi daigne accorder. Nous comptons même être en état de prier les gens de lettres qui ne sont pas riches de vouloir bien accepter un exemplaire comme un hommage que nous devons à leurs lumières, sans recevoir d'eux un paiement qui ne doit être fait que par ceux que la fortune met en état de favoriser les arts. Il me paraît qu'une condition essentielle pour cet ouvrage, assez important et dédié à l'Académie, est que les noms des académiciens se trouvent dans la liste des souscripteurs.

M. le duc de Nivernais a commencé par souscrire pour . . . . 12 exemplaires.

M. le cardinal de Bernis. . . 12

M. le duc de Richelieu. . . . 12

M. le duc de Villars. 6

M. le comte de Clermont. . . 6

M. le président Hénault. . . 2

Je prends la liberté, en qualité d'entrepreneur de cette affaire, et de père de mademoiselle Corneille, de souscrire pour cent. Ce n'est point par vanité, c'est par nécessité; parceque, si l'on se sert

de grand papier, et s'il y a huit volumes, comme le prétendent MM. Cramer, les frais iront à cinquante mille livres.

J'avais écrit à M. le coadjuteur, en le remerciant de la bonté qu'il a eue de m'envoyer son discours, et à M. Watelet, connu par son goût pour les arts et par ses talents : je n'en ai point eu de réponse. Je vous avouerai qu'il serait honteux pour l'Académie, dont tant de grands seigneurs sont membres, que des fermiers-généraux fissent plus qu'elle en cette occasion : cela jetterait même sur notre Compagnie un ridicule dont les Frérons n'abuseraient que trop. M. l'archevêque de Lyon souscrira comme le cardinal de Bernis ; mais pour imprimer son nom dans la liste, il convient qu'il soit appuyé de celui du coadjuteur de Strasbourg, et du précepteur de M. le duc de Bourgogne. C'est ce que vous pouvez proposer, monsieur, avec plus de bienséance que personne, dans la place où vous êtes.

Sera-t-il dit que nos grands seigneurs ne viendront à l'Académie que le jour de leur réception, qu'ils se contenteront de faire un discours, et qu'ils dédaigneront d'entrer dans un dessein honorable pour l'Académie et pour la France? Je compte sur vous, monsieur, comme sur le protecteur le plus vif de cette entreprise digne de

vous. Je vous prie de m'éclairer et de me soutenir dans toutes les difficultés attachées à tout ce qui est nouveau et estimable.

Je prévois que MM. Cramer persisteront dans la résolution de donner l'édition in-4° tome à tome, de trois en trois mois, sans aucunes estampes, et que l'ouvrage, qui coûterait au moins trois louis d'or chez les libraires, n'en coûtera que deux. Il y aurait une très grande perte sans les bontés du roi et de plusieurs princes de l'Europe, sans la générosité de M. le duc de Choiseul et de madame de Pompadour.

Ce ne sont point proprement des souscriptions qu'on demande; il n'y a point de conditions à faire avec ceux qui donnent leur temps, leur argent, et leur travail, pour l'honneur de la nation. Nous ne demandons que le nom de quiconque voudra avoir un livre utile à bon marché, afin que les libraires proportionnent le nombre des exemplaires au nombre des demandeurs, et que ceux qui auront eu la bassesse de craindre de donner deux louis pour s'instruire ne puissent jamais avoir un livre qu'ils seraient indignes de posséder. Pardon de ma noble colère.

Je compte absolument sur vous, au nom de Pierre et de Marie Corneille.

LETTRE MMMCLVI.

A M. DE VOSGE.

Aux Délices, 18 auguste.

J'ai toujours, monsieur, de nouveaux remerciements à vous faire des trois dessins que vous avez eu la bonté de m'envoyer dans votre dernier paquet. Deux sont entre les mains de MM. Cramer qui les enverront à leurs graveurs.

Le troisième est la ceinture de chasteté que vous mettez à cette Pulchérie : je trouve cette idée allégorique très pittoresque. D'ailleurs c'est tout ce que fournit le sujet de cette pièce. Pulchérie déclare à son vieux Martian qu'il ne couchera point avec elle, et qu'il ne sera que son maître d'hôtel : c'est là tout le nœud et tout le dénouement.

Plus les dernières pièces de Corneille sont indignes de lui, plus on doit vous savoir gré de les embellir par vos dessins.

Vous trouverez ci-joint le dessin de l'estampe de Pulchérie, que vous comptez mettre dans la forme ordinaire. Je ne sais pas trop ce que signifie la personne enchaînée, mais je m'en rapporte

à vous sur les attitudes que vous donnerez aux figures, comme sur tout le reste.

J'ai l'honneur d'être bien véritablement, etc.

VOLTAIRE.

LETTRE MMMCLVII.

A M. LE BRUN.

20 août.

Je suis affligé, monsieur, pour monseigneur le prince de Conti et pour vous, qu'il soit le seul de tous les princes qui refuse de voir son nom parmi ceux qui favorisent le sang du grand Corneille. Je serais encore plus fâché, si ce refus était la suite de la malheureuse querelle avec l'infame Fréron. Vous m'aviez écrit que je pouvais compter sur son altesse sérénissime; il est dur d'être détrompé. L'ouvrage mérite par lui-même la protection de tous ceux qui sont à la tête de la nation; mademoiselle Corneille la mérite encore plus. Je saurai bien venir à bout de cette entreprise honorable sans le secours de personne; mais j'aurais voulu, pour l'honneur de mon pays, être plus encouragé, d'autant plus que c'est presque le seul honneur qui nous reste. L'infamie, dont les Fréron et quelques autres couvrent la littérature, exige que tout concoure à relever ce qu'ils désho-

norent. Secondez-moi, au nom des *Horaces* et de *Cinna*.

Votre très humble et très obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

LETTRE MMMCLVIII.

A M. DAMILAVILLE.

Le 24 auguste.

Monsieur Le Gouz, maître des comptes à Dijon, jeune homme qui aime les arts et les Cacouacs, veut bien qu'on sache que le *Droit du Seigneur*, aliàs *l'Écueil du Sage*, est de lui. Il m'envoie cette petite addition et correction que les frères jugeront absolument nécessaire. Je crois que la pièce de M. Le Gouz restera au théâtre, et qu'ainsi le nom de philosophe y restera en honneur. Je m'imagine que frère Platon ne sera pas fâché.

Il est absolument nécessaire que M. Le Gouz soit reconnu. Il compte enjoliver cette petite drôlerie par une préface en l'honneur des Cacouacs, qui sera un peu ferme, et qui parviendra en cour, comme dit le peuple. Il y aura aussi une épître dédicatoire qui ira en cour. Mais, si un gros fin de Préville s'obstine à dire qu'il croit l'ouvrage d'un certain V...., tout est manqué, tout est perdu. Il est absolument nécessaire qu'on ne

me soupçonne pas de ce que je n'ai pas fait. On doit faire entendre aux comédiens qu'ils se font grand tort à eux-mêmes s'ils s'opiniâtrent à me charger de cette iniquité. C'est M. Le Gouz, vous dis-je, qui a fait cette coïonnerie.

J'ai reçu de mes frères les *Recherches sur les Théâtres* de ce Beauchamps, et il n'y a pas grand profit à faire. C'est le sort de la plupart des livres. Il faudra tâcher que les commentaires de Corneille ne méritent pas qu'on en dise autant. C'est une terrible entreprise que ce Commentaire; j'y perds mon temps et les yeux.

Comment se porte frère Thieriot? il est bien heureux de ne rien commenter; s'il lui fallait faire des notes sur *Agésilas* et *Attila,* il serait aussi embarrassé que moi.

Voici une petite lettre pour frère d'Alembert; dirons-nous aussi frère du Molard? ce sera comme vous voudrez.

LETTRE MMMCLIX.

A MADAME D'ÉPINAI.

24 auguste.

Ma belle philosophe, je ne suis pas comme vous; je suis très aise que frère Saurin soit marié; il fera de bons cacouacs, nous en avons besoin; c'est aux

philosophes qu'il appartient de faire des enfants. Il faudrait que tous les petits couteaux qu'on vendait pour châtrer les Mont-Soreaux, servissent aux Omer, aux Joli de Fleuri, et empêchassent cette graine de pulluler. Si je me mariais, je prierais frère Saurin de faire des enfants à ma femme.

Je voudrais bien, madame, vous voir avec vos sabots, je vous montrerais les miens; vous me diriez s'ils sont du bon feseur. J'en ai réellement à Fernei. J'ai cédé les Délices au duc de Villars, qui a toujours des souliers fort mignons; mais malheureusement il n'a point de jambes, et il est venu prier Tronchin de lui en donner.

Je crois que j'ai porté malheur aux jésuites; vous savez que je les ai chassés d'un petit domaine qu'ils avaient usurpé; le Parlement n'a fait que m'imiter. On me mande que le parlement de Nanci a condamné frère Menou aux galères; je crois l'arrêt fort juste; car le moyen qu'un parlement puisse avoir tort! Frère Menou aurait bonne grace à ramer avec l'abbé de La Coste; mais le parlement de Nanci n'est pas français, et il n'y a point de port de mer en Lorraine. Adieu, madame; Corneille m'appelle. Permettez-moi mille compliments à tout ce qui vous environne.

LETTRE MMMCLX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 auguste.

Qu'est-ce que c'est donc que cette humeur qui persécute mon ange sur son visage et sur sa main? pourquoi mon ange ne vient-il pas à Genève? Il y a plus de six mois qu'il doit être entre les mains des médecins de Paris; ne doit-il pas savoir à quoi s'en tenir? Tronchin est le premier homme du monde pour ces maux-là. Le duc de Villars est venu porter sa misère aux Délices: on disait qu'il y mourrait; il se porte bien au bout de quinze jours. L'abbé d'Héricourt, gourmand de la grand'-chambre, s'est tué pour s'être baigné les jambes dans le lac, avec une indigestion; mais les gens sages vivent.

Je prévois que vous viendrez aux Délices, et que je serai le plus heureux des hommes; oui, mes anges, vous y viendrez.

Vous devez à présent savoir à quoi vous en tenir sur Pierre et Marie Corneille. Je me donnerai bien de garde de faire imprimer un programme avant d'avoir fait ma recrue de têtes couronnées; et, quant aux particuliers, c'est à

prendre ou à laisser. Je ne me mêlerai que de bien travailler.

Ceux qui chipotent et qui s'en vont disant : L'aurons-nous *in*-4°, l'aurons-nous *in*-8°? aurons-nous pour deux louis huit ou dix volumes (avec trente-trois estampes) qui coûteraient dix louis, et qui ne pourraient paraître que dans trois ans? sont de plaisantes gens ; mais c'est l'affaire des Cramer, et non la mienne : je ne me charge que de me tuer de travail, et de souscrire.

J'ai découvert enfin qui est l'auteur du *Droit du Seigneur* ou *l'Écueil du Sage ;* c'est M. Le Gouz, jeune maître des comptes de Dijon, et de plus académicien de Dijon. Il est bon de fixer le public par un nom, de peur que le mien ne vienne sur la langue ; vous êtes charmant, continuez la mascarade.

Divins anges, tout ce que vous me dites de la Compagnie indienne est bel et bon ; mais il est dur de vendre sept cents francs ce qu'on a acheté quatorze cents. Voilà le nœud, voilà le mal, et ce mal n'est pas le seul.

Comme j'ai aujourd'hui quinze lettres à écrire, et *Pertharite* à achever, je m'arrache au doux plaisir d'écrire à mes anges, et je finis en remerciant M. le comte de Choiseul pour la dame Du Fresnoi, qui est grosse comme la tonne d'Heidelberg.

Est-il vrai que frère Menou soit condamné aux

galères par le parlement de Nanci? cela serait curieux : mais il y a peu de ports de mer en Lorraine.

Voilà donc monsieur l'abbé coadjuteur grand-chambrier. Les jésuites lui doivent un compliment.

Mille tendres respects.

LETTRE MMMCLXI.

A M. VERNES,

A SÉLIGNI.

A Fernei, 25 auguste.

Je suis très fâché, monsieur, que vous soyez si éloigné de moi. Vous devriez bien venir coucher à Fernei, quand vous ne prêchez pas; il ne faut pas être toujours avec son troupeau; on peut venir voir quelquefois les bergers du voisinage.

Je n'ai point lu *l'Ame de M. Charles Bonnet*[1]; il faut qu'il y ait une furieuse tête sous ce bonnet-là, si l'ouvrage est aussi bon que vous le dites. Je serai fort aise qu'il ait trouvé quelques nouveaux mémoires sur l'ame : le troisième chant de *Lucrèce* me paraissait avoir tout épuisé. Je n'ai pas trop actuellement le temps de lire des livres nouveaux.

[1] *Essai analytique sur les facultés de l'ame.*

A l'égard de messieurs les traducteurs anglais, ils se pressent trop. Ils voulaient commencer par l'*Essai sur les Mœurs;* on leur a mandé de n'en rien faire, attendu que Gabriel Cramer et Philibert Cramer vont en donner une nouvelle édition un peu plus curieuse que la première. On n'avait donné que quelques soufflets au genre humain dans ces archives de nos sottises; nous y ajouterons force coups de pied dans le derrière : il faut finir par dire la vérité dans toute son étendue. Si vous veniez chez moi, je vous ferais voir un petit manuscrit indien de trois mille ans qui vous rendrait très ébahi.

Venez voir mon église; elle n'est pas encore bénite, et on ne sait encore si elle est calviniste ou papiste. En attendant, j'ai mis sur le frontispice, *Deo soli.* Voyez si vos damnés de camarades ne devraient pas avoir plus de tendresse pour moi qu'ils n'en ont. Votre plaisant Arabe m'a abandonné tout net, depuis qu'il est de la barbare compagnie; il suffit d'entrer là pour avoir l'ame coriace. Ne vous avisez jamais d'endurcir votre joli petit caractère quand vous serez de la vénérable.

Je vous embrasse en *Deo solo.*

Mes compliments à madame de Volmar et à son *faux germe* [1].

[1]* Nouvelle Héloïse, Ire partie, lettre LXIII. (L. D. B.)

LETTRE MMMCLXII.

A M. COLLINI.

Fernei, 25 auguste.

Mes yeux me refusent encore le service. Je vous envoie, mon cher Florentin, une lettre pour monseigneur l'électeur, que je n'ai pu écrire moi-même. Nous n'avons pas encore commencé notre *Corneille;* il n'y a que moi de prêt. S'il restait encore quelque argent aux Français pour faire des souscriptions, ils devraient en faire pour reprendre Pondichéri; mais il est plus aisé d'imprimer *Corneille* que d'avoir des flottes. Nous voilà à-peu-près comme les Italiens, nous n'avons que la gloire des beaux-arts, et encore ne l'avons-nous guère. Adieu; je voudrais bien vous revoir avant de mourir, et je l'espère encore.

LETTRE MMMCLXIII.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Fernei, 26 auguste.

Monsieur, ce sera pour moi un honneur infini, un grand encouragement pour les arts, que vous protégez, et pour la jeune héritière du nom de

Corneille, qu'on puisse voir à la tête des souscriptions le nom de votre auguste souveraine et le vôtre. Je crois vous avoir déja mandé que le roi de France souscrit pour la valeur de deux cents exemplaires, et plusieurs princes à proportion. Je me fais une joie extrême de voir cette entreprise honorable secondée par le Mécène de la Russie.

Ce travail ne m'empêchera pas d'amasser toujours des matériaux pour votre monument. Je ne rebuterai rien, dans l'espérance de trouver quelque chose d'utile dans le fatras des plus grandes inutilités. Je suis trompé quelquefois dans mon calcul : j'acquiers quelquefois de gros paquets de manuscrits où je ne trouve rien du tout, d'autres qui ne sont remplis que de satires et d'anecdotes scandaleuses que je ne manque pas de jeter au feu de peur qu'après moi quelque libraire n'en fasse usage. Heureusement toutes ces satires n'étaient que manuscrites; et, s'il en est quelques unes qui aient échappé à mes recherches, elles ne feront pas fortune.

Ma santé ne me permet presque plus de sortir de chez moi : la consolation de mes dernières années sera uniquement de travailler pour vous; car je compte que *Corneille* ne me coûtera pas plus de quatre à cinq mois : disposez de tout le reste de mes moments. Nous ne tarissons point sur le compte de votre excellence, M. de Soltikof et moi;

nous ne parlons de vous qu'avec enthousiasme. Le cardinal Passionei était le seul homme en Europe qui vous ressemblât: nous venons de le perdre. Il ne reste que vous en Europe qui donniez aux arts une protection distinguée, constante, et éclairée; et je vous regarde, après Pierre-le-Grand, comme l'homme qui fait le plus de bien à votre nation. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE MMMCLXIV.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

27 auguste.

Je me hâte de vous répliquer, mademoiselle. Je m'intéresse autant que vous à l'honneur de votre art, et, si quelque chose m'a fait haïr Paris et détester les fanatiques, c'est l'insolence de ceux qui veulent flétrir les talents. Lorsque le curé de Saint-Sulpice, Languet, le plus faux et le plus vain de tous les hommes, refusa la sépulture à mademoiselle Le Couvreur, qui avait légué mille francs à son église, je dis à tous vos camarades assemblés qu'ils n'avaient qu'à déclarer qu'ils n'exerceraient plus leur profession, jusqu'à ce qu'on eût traité les pensionnaires du roi comme les autres citoyens qui n'ont pas l'honneur d'appartenir au roi. Ils me le promirent, et n'en firent rien. Ils préfé-

rèrent l'opprobre avec un peu d'argent à un honneur qui leur eût valu davantage.

Ce pauvre Huerne[1] vous a porté un coup terrible en voulant vous servir; mais il sera très aisé aux premiers gentilshommes de la chambre de guérir cette blessure. Il y a une ordonnance du roi, de 1641, concernant la police des spectacles, par laquelle il est dit expressément : « Nous voulons que l'exercice des comédiens, qui peut divertir innocemment nos peuples (c'est-à-dire détourner nos peuples de diverses occupations mauvaises), ne puisse leur être imputé à blâme, ni préjudicier à leur réputation dans le commerce public. »

Et, dans un autre endroit de la déclaration, il est dit que, s'ils choquent les bonnes mœurs sur le théâtre, ils seront notés d'infamie.

Or, comme un prêtre serait noté d'infamie s'il choquait les bonnes mœurs dans l'église, et qu'un prêtre n'est point infame en remplissant les fonctions de son état, il est évident que les comédiens ne sont point infames par leur état, mais qu'ils sont comme les prêtres, des citoyens payés par les autres citoyens pour parler en public bien ou mal.

Vous remarquerez que cette déclaration du roi fut enregistrée au Parlement.

[1]* Voir la note [1]* de la lettre MMMLXXIX. (L. D. B.)

Il ne s'agit donc que de la faire renouveler. Le roi peut déclarer que, sur le compte à lui rendu par les quatre premiers gentilshommes de sa chambre, et sur sa propre expérience que jamais ses comédiens n'ont contrevenu à la déclaration de 1641, il les maintient dans tous les droits de la société, et dans toutes les prérogatives des citoyens attachés particulièrement à son service : ordonnant à tous ses sujets, de quelque état et condition qu'ils soient, de les faire jouir de tous leurs droits naturels et acquis, en tant que besoin sera. Le roi peut aisément rendre cette ordonnance, sans entrer dans aucun des détails qui seraient trop délicats.

Après cette déclaration, il serait fort aisé de donner ce qu'on appelle les honneurs de la sépulture, malgré la prêtraille, au premier comédien qui décéderait. Au reste, je compte faire usage des décisions de monsignor Ceratti, confesseur de Clément XII, dans mes notes sur *Corneille*.

Venons maintenant aux piéces que vous jouerez cet automne. Vous faites très bien de commencer par celle de M. Cordier[1] : il ne faut pas lasser le public, en le bourrant continuellement des piéces du même homme. Ce public aime pas-

[1] * L'abbé Edmond Cordier de Saint-Firmin, né à Orléans vers 1730, mort vers 1815; auteur de divers ouvrages, entre autres de la tragédie de *Zarukma*, jouée et imprimée en 1760. (L. D. B.)

sionnément à siffler le même rimailleur qu'il a applaudi; et tout l'art de mademoiselle Clairon n'ôtera jamais au parterre cette bonne volonté attachée à l'espèce humaine.

Pour le *Tancrède* de Prault, il est impertinent d'un bout à l'autre. Pour ce vers barbare[1],

> Cher Tancrède, ô toi seul qui méritas ma foi!

quel est l'ignorant qui a fait ce vers abominable? quel est l'Allobroge qui a terminé un hémistiche par le terme *seul* suivi d'un *qui?* Il faut ignorer les premières régles de la versification pour écrire ainsi. Les gens instruits remarquent ces sottises, et une bouche comme la vôtre ne doit pas les prononcer. Cela ressemble à ce vers,

> La belle Phyllis, qui brûla pour Corydon.

J'ai maintenant une grace à vous demander: on m'écrit qu'on vous a lu une comédie intitulée *l'Écueil du Sage,* et que quelques uns de vos camarades font courir le bruit que cette pièce est de moi. Vous sentez bien qu'étant occupé à des ouvrages qui ont besoin de vos grands talents, je n'ai pas le temps de travailler pour d'autres. Je serais très mortifié que ce bruit s'accréditât, et je crois qu'il est de votre intérêt de le détruire. Votre

[1] * Ce vers n'a pas été conservé. (L. D. B.)

comédie peut tomber; et, si la malice m'impute cet ouvrage, cela peut faire grand tort à la tragédie à laquelle je travaille. Parlez-en sérieusement, je vous en prie, à vos camarades; je suis très résolu à ne leur donner jamais rien, si on m'impute ce que je n'ai pas fait. Ce qu'on peut hardiment m'attribuer, c'est la plus sincère admiration et le plus grand attachement pour vous.

LETTRE MMMCLXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Fernei, 28 auguste.

Mes anges verront que je ne suis pas paresseux; ils s'amuseront de *Polyeucte*. Quand ils s'en seront amusés, ils pourront le donner à monsieur le secrétaire perpétuel, à condition que monsieur le secrétaire rendra à mes divins anges l'épître dédicatoire, *le Cid*, *Horace* et *Cinna*. Mais vous verrez que l'Académie mettra beaucoup plus de temps à éplucher mes remarques que je n'en ai mis à les faire.

Je crois malheureusement que l'entreprise ira à dix volumes; cela me fait trembler: le temps devient tous les jours moins favorable, mais je n'en travaillerai pas moins. M. de Montmartel me mande que c'est une opération de finance fort

difficile. Il ne veut pas même s'engager à donner des billets payables dans neuf mois. Voilà ce que c'est que d'être battu dans les quatre parties du monde; cela serre les cœurs et les bourses. Le public fait trop de commentaires sur la perte du Canada et des Indes orientales, et sur les trois vingtièmes, pour se soucier beaucoup des commentaires sur Corneille. Il me semble que tout va de travers, hors ce qui dépend uniquement de moi; cela n'est pas modeste, mais cela est vrai. Je commence même à croire qu'un certain drame ébauché fera un assez passable effet au théâtre, si Dieu me prête vie.

Vous triomphez, vous m'avez remis tout entier au *tripot* que j'avais abandonné; mais je suis toujours épouvanté qu'on ait le front de s'amuser à Paris, et d'aller au spectacle, comme si nous venions de faire la paix de Nimègue.

Est-il vrai qu'on va jouer une comédie moitié bouffonne, moitié intéressante, comme je les aime? est-il vrai qu'elle est de M. Le Gouz, auditeur des comptes de Dijon? est-il vrai qu'il y a un rôle d'Acanthe que vous aimez autant que Nanine? qui joue ce rôle d'Acanthe? est-ce mademoiselle Gaussin? est-ce mademoiselle Hus?

Que devient votre humeur? je vous connais une humeur fort douce; mais celle qui attaque les yeux est fort aigre. Tâchez donc d'être assez

malade pour venir vous faire guérir par Tronchin; cela serait bien agréable. Je baise, en attendant, le bout des ailes de mes anges.

LETTRE MMMCLXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Fernei, 31 auguste.

On est un peu importun; on présente *Pompée* aux anges, accompagné d'une lettre à monsieur le secrétaire perpétuel, lequel a renvoyé *les Horaces* avec quelques notes académiques. Mes anges sont suppliés de donner *Pompée* avant *Polyeucte*. Je traite Corneille tantôt comme un dieu, tantôt comme un cheval de carrosse; mais j'adoucirai ma dureté en revoyant mon ouvrage. Mon grand objet, mon premier objet est que l'Académie veuille bien lire toutes mes observations, comme elle a lu celles des *Horaces*: cela seul peut donner à l'ouvrage une autorité qui en fera un ouvrage classique. Les étrangers le regardent comme une école de grammaire et de poésie.

Mes anges rendront un vrai service à la littérature et à la nation, s'ils engagent tous leurs amis de l'Académie, et les amis de leurs amis, à prendre mon entreprise extrêmement à cœur. Il faut tâcher que tout le monde en soit aussi enthou-

siasmé que moi. Rien ne se fait sans un peu d'enthousiasme.

Quand joue-t-on *le Droit du Seigneur*, et qui joue?

Tout va-t-il de travers comme de coutume?

LETTRE MMMCLXVII.

A M. DUCLOS.

31 auguste.

J'ai reçu, monsieur, l'épître dédicatoire, la préface sur *le Cid*, et les remarques sur *les Horaces*. Je crois que l'Académie rend un très grand service à la littérature et à la nation, en daignant examiner un ouvrage qui a pour but l'honneur de la France et de Corneille. Voilà la véritable sanction que je demande; elle consiste à m'instruire. Il faut toujours avoir raison; et un particulier ne peut jamais s'en flatter. Je trouve toutes les notes sur mes observations très judicieuses. Il n'en coûte qu'un mot dans vos assemblées; et, sur ce mot, je me corrige sans difficulté et sans peine : c'est la seule façon de venir à bout de mon entreprise. Je remercie infiniment la Compagnie, et je la conjure de continuer. Je lui envoie des choses un peu indigestes; mais, sur ses avis, tout sera arrangé, soigné pour le fond et pour la forme; et je ne fe-

rai rien annoncer au public que quand j'aurai soumis au jugement de l'Académie les observations sur les principales pièces de Corneille. Plus cet ouvrage est attendu de tous les gens de lettres de l'Europe, plus je crois devoir me conduire avec précaution. Je ne prétends point avoir d'opinion à moi; je dois être le secrétaire de ceux qui ont des lumières et du goût. Rien n'est plus capable de fixer notre langue, qui se parle à la vérité dans l'Europe, mais qui s'y corrompt. Le nom de Corneille et les bontés de l'Académie opèreront ce que je desire.

Quant aux honneurs qu'on rendait à ce grand homme, je sais bien qu'on battait des mains quelquefois quand il reparaissait après une absence : mais on en a fait autant à mademoiselle Camargo. Je peux vous assurer que jamais il n'eut la considération qu'il devait avoir. J'ai vu, dans mon enfance, beaucoup de vieillards qui avaient vécu avec lui : mon père, dans sa jeunesse, avait fréquenté tous les gens de lettres de ce temps; plusieurs venaient encore chez lui. Le bon homme Marcassus, fils de l'auteur de l'*Histoire grecque*, avait été l'ami de Corneille. Il mourut chez mon père, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Je me souviens de tout ce qu'il nous contait, comme si je l'avais entendu hier. Soyez sûr que Corneille fut négligé de tout le monde, dans les dernières vingt

années de sa vie. Il me semble que j'entends encore ces bons vieillards Marcassus, Réminiac, Tauvières, Régnier, gens aujourd'hui très inconnus, en parler avec indignation. Eh! ne reconnaissez-vous pas là, messieurs, la nature humaine? le contraire serait un prodige.

C'est une raison de plus pour vous intéresser au monument que j'élève à sa gloire. Présentez, je vous prie, monsieur, mes remerciements et mes respects à la Compagnie, etc.

LETTRE MMMCLXVIII.

A M. D'ALEMBERT.

31 auguste.

Messieurs de l'Académie françoise ou française, prenez bien à cœur mon entreprise, je vous en prie; ne manquez pas les jours des assemblées; soyez bien assidus. Y a-t-il rien de plus amusant, s'il vous plaît, que d'avoir un *Corneille* à la main, de se faire lire mes observations, mes anecdotes, mes rêveries, d'en dire son avis en deux mots, de me critiquer, de me faire faire un ouvrage utile, tout en badinant? J'attends tout de vous, mon cher confrère.

Il me paraît que M. Duclos s'intéresse à la chose. Je me flatte que vous vous en amuserez, et que

je verrai quelquefois de vos notes sur mes marges. Encouragez-moi beaucoup, car je suis docile comme un enfant; je ne veux que le bien de la chose; j'aime mieux Corneille que mes opinions; j'écris vite, et je corrige de même; secondez-moi, éclairez-moi, et aimez-moi.

LETTRE MMMCLXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 septembre.

Mes divins anges, quand vous voudrez des commentaires cornéliens, vous n'avez qu'à tinter. M. de La Marche, qui arrive, ne m'empêchera pas de travailler. Je l'ai trouvé en très bonne santé. Il est gai, il ne paraît pas qu'il ait jamais souffert. Nous avons commencé par parler de vous; et j'interromps le torrent de nos paroles pour vous le mander. Est-il possible que vous ne m'ayez pas mandé le ministère de M. le comte de Choiseul, et que je l'apprenne par le public? Ah! mes anges, que je suis fâché contre vous!

Toute votre cour de Parme souscrit pour notre Corneille; votre prince pour trente exemplaires. M. du Tillot, M. le comte de Rochechouart, souscrivent. La liste sera belle. Je voudrais savoir com-

ment vous avez trouvé la lettre à mon cicéronien Olivet.

Vous doutiez-vous que le germe d'*Andromaque* fût dans *Pertharite?* il y a des choses curieuses à dire sur les pièces les plus délaissées. L'ouvrage devient immense; mais, malgré cela, j'espère qu'il sera très utile. Il fera dix volumes *in*-4°, ou treize *in*-8°. N'importe, je travaillerai toujours, et les Cramer s'arrangeront comme ils pourront et comme ils voudront.

Y a-t-il quelque nouvelle du *Droit du Seigneur*? M. Le Gouz vous enverra une plaisante préface.

Mes anges, je baise le bout de vos ailes.

LETTRE MMMCLXX.

A M. DAMILAVILLE.

Le 7 septembre.

Comment, morbleu! frère Damilaville, qui est à la tête de trente bureaux, se donne de la peine pour les frères, se trémousse, écrit; et frère Thieriot, qui n'a rien à faire, ne nous donne pas la moindre nouvelle!... il écrit une fois en un mois!... Quel paresseux nous avons là! Vive frère Damilaville!

Un de nos frères m'a régalé d'un gros paquet

qui contient un gros poëme en cinq gros chants, intitulé *la Religion d'accord avec la Raison.* Je ne doute en aucune manière de cet accord; mais les frères me condamnent-ils à lire tant de vers sur une chose dont je suis si persuadé? Je n'ai pas un moment à moi, et ma faible santé ne me permet pas une correspondance bien étendue. L'auteur, nommé M. Duplessis de La Hauterive, est sans doute connu de mes frères. Je les supplie de me plaindre et de m'excuser auprès de M. de La Hauterive; je mets cela sur leur conscience.

Frère Thieriot ne me mande point comment on a distribué les rôles de la pièce de M. Le Gouz. Ce n'est pas que je m'en soucie; mais ce M. Le Gouz est un homme très vif et très impatient. J'ai souvent des disputes avec lui. Il veut bien qu'une comédie intéresse, mais il prétend qu'il doit toujours y avoir du plaisant. Il m'a presque converti sur cet article, et je commence à croire qu'on a besoin de rire.

Je me plains de Thieriot; mais mon académicien de Dijon se plaindra bien davantage si les comédiens ajoutent la moindre chose au *Droit du Seigneur*. Ils le gâteraient infailliblement, comme ils gâtèrent *l'Enfant prodigue*. Je serai plus inflexible pour les ouvrages de mes amis que je ne l'ai été pour les miens. On a fait tout ce qu'on a pu, dans *Tancrède*, pour me rendre ridicule; je ne souffri-

rai pas qu'on en use ainsi avec mon petit académicien.

J'ai chez moi l'abbé Coyer. Je suis encore à concevoir les raisons pour lesquelles on l'a fait voyager quelque temps; il faut que j'aie l'esprit bien bouché.

Je m'unis toujours aux prières des frères, et je salue avec eux l'Être des êtres.

LETTRE MMMCLXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 septembre.

Mes divins anges, la nouvelle du ministère de M. le comte de Choiseul n'est donc pas vraie, puisque vous ne m'en parlez pas dans votre lettre terrible du 21 auguste? Je lui ai fait mon compliment sur la foi des gazettes. Si la nouvelle est fausse, mon compliment subsiste toujours, comme dit Dacier : ma remarque, dit-il, peut être trouvée mauvaise, mais elle restera.

Mes chers anges, il est vrai qu'il y a un Le Gouz à Dijon, parent de M. de La Marche. Fesons donc comme Nollet, qui avait imaginé une madame Truchot, avec laquelle il couchait régulièrement : quand il l'eut vue, il lui dit, pour s'ex-

cuser, qu'il n'y coucherait plus. J'ai demandé à M. de La Marche le nom de quelques académiciens de Dijon, mes confrères; il m'a nommé un Picardet. Picardet me paraît mon affaire. Je veux que Picardet soit l'auteur du *Droit du Seigneur*. Picardet est mon homme. Voici donc la préface de Picardet*; puisse-t-elle amuser mes anges!

Je vous dis, moi, qu'il y a plus de trente fautes dans l'édition de Prault; que Prault fils est un franc fieux; et, s'il vous plaît, pourquoi prenez-vous son parti? que vous importe? en quoi, mes anges, les négligences de Prault peuvent-elles retomber sur vous? qu'a de commun Prault avec mes anges?

C'est, ce me semble, mademoiselle Quinault qui me retrancha de *l'Enfant prodigue* des vers que madame de Pompadour voulut absolument dire quand elle le joua, et que tout le monde comique veut réciter. Qu'est-ce que cela vous fait? pour Dieu, laissez-moi crier sur mes vers:

Paris est au roi,
Mes vers sont à moi;
Je veux m'en réjouir,
Selon mon plaisir.

Vous me mandez douze, Parme dit trente; voici

* On n'a point trouvé cette préface. — Ni celle de M. Le Gouz, toutes deux de Voltaire, bien entendu. (L. D. B.)

le nœud : c'est, à ce que je présume, qu'on avait d'abord dit douze, et qu'ensuite on a eu la noble vanité des trente. Puisse mon Commentaire ne pas aller à trente volumes! mais je vois qu'il sera prolixe. Les Cramer feront tout comme ils voudront : les détails me pilent, comme dit Montaigne.

Songez que j'ai trente-deux pièces à commenter, dont dix-huit inlisibles; plaignez-moi; encouragez-moi, ne me grondez pas, et aimez votre créature, qui baise le bout de vos ailes.

LETTRE MMMCLXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 septembre.

Je ne sais, mon cher maître, si vous avez reçu une lettre que je vous écrivis, il y a quelque temps, de Pontoise. Je vous y parlais, ce me semble, de votre édition de *Corneille*, et de l'intérêt que j'y prenais comme homme de lettres, comme Français, comme académicien, et encore plus comme votre confrère, votre disciple, et votre ami. Depuis ce temps, nous avons reçu à l'Académie vos remarques sur *les Horaces*, sur *Cinna*, et sur *le Cid*, la préface du *Cid*, et l'épître dédicatoire. Tout cela a été lu avec soin dans les assemblées, et Duclos nous dit hier que vous aviez reçu nos remarques, et que vous en paraissiez content. N'oubliez pas d'insister plus que vous ne faites dans votre épître sur la protection qu'on accordait aux persécuteurs de Corneille, et sur l'oubli profond où sont tombées toutes les infamies

qu'on imprimait contre lui, et qui vraisemblablement lui causaient beaucoup de chagrin. Vous pouvez mieux dire, et avec plus de droit que personne, à tous les gens de lettres et à tous les protecteurs, des choses fort utiles aux uns et aux autres, que cette occasion vous fournira naturellement.

Nous avons été très contents de vos remarques sur *les Horaces;* beaucoup moins de celles sur *Cinna,* qui nous ont paru faites à la hâte. Les remarques sur *le Cid* sont meilleures, mais ont encore besoin d'être revues. Il nous a semblé que vous n'insistiez pas toujours assez sur les beautés de l'auteur, et quelquefois trop sur des fautes, qui peuvent n'en pas paraître à tout le monde. Dans les endroits où vous critiquez Corneille, il faut que vous ayez si évidemment raison que personne ne puisse être d'un avis contraire; dans les autres, il faut ou ne rien dire, ou ne parler qu'en doutant. Excusez ma franchise; vous me l'avez permise, vous l'avez exigée; et il est de la plus grande importance pour vous, pour Corneille, pour l'Académie, et pour l'honneur de la littérature française, que vos remarques soient à l'abri même des mauvaises critiques. Enfin, mon cher confrère, vous ne sauriez apporter dans cet ouvrage trop de soin, d'exactitude, et même de minutie. Il faut que ce monument, que vous élevez à Corneille, en soit aussi un pour vous; et il ne tient qu'à vous qu'il le soit.

Je souscris, si vous le trouvez bon, pour deux exemplaires, pour l'un comme votre ami, et pour l'autre comme homme de lettres et comme Français. Si les gens de lettres de cette frivole et moutonnière nation qui les persécute en riant ne soutiennent pas l'honneur de la *chère patrie,* comme disent les Allemands, hélas! que deviendra ce malheureux honneur? Vous voyez le beau rôle que nous jouons

Sur la terre et sur l'onde *;

* Hémistiche de Corneille, dans *Cinna*, acte II, scène I, v. 3.

et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que nous avons l'air de le jouer encore quelque temps; car la paix ne paraît pas prochaine. Cependant le Parlement se bat *à outrance* avec les jésuites, et Paris en est encore plus occupé que de la guerre d'Allemagne; et moi, qui n'aime ni les fanatiques parlementaires ni les fanatiques de saint Ignace, tout ce que je leur souhaite, c'est de se détruire les uns par les autres, fort tranquille d'ailleurs sur l'évènement, et bien certain de me moquer de quelqu'un, quoi qu'il arrive. Quand je vois cet imbécile Parlement, plus intolérant que les capucins, aux prises avec d'autres ignorants imbéciles et intolérants comme lui, je suis tenté de lui dire ce que disait Timon le Misanthrope à Alcibiade : « Jeune écervelé, que « je suis content de te voir à la tête des affaires ! tu me feras « raison de ces marauds d'Athéniens. » La philosophie touche peut-être au moment où elle va être vengée des jésuites; mais qui la vengera des Omer et compagnie? pouvons-nous nous flatter que la destruction de la canaille jésuitique entraînera après elle l'abolition de la canaille jansénienne et de la canaille intolérante? Prions Dieu, mon cher confrère, que la raison obtienne de nos jours ce triomphe sur l'imbécillité. En attendant, portez-vous bien, commentez Corneille, et aimez-moi.

LETTRE MMMCLXXIII.

A M. MARMONTEL.

9 septembre.

Dieu soit loué, mon cher ami! Il eût été fort triste pour les Rose-Croix que la petite drôlerie*

* *Tancrède.*

d'un des adeptes eût été sifflée. Les Fréron, les Pompignan, le *Journal de Trévoux*, auraient dit que non seulement nous sommes tous des athées, mais encore de mauvais poëtes.

Mandez-moi, je vous prie, tout ce que vous savez, et sur-tout ce que vous croyez que je doive corriger. Je ne peux voir par mes yeux, et j'aime bien à voir par les vôtres. Mettez-moi, je vous prie, aux pieds de mademoiselle Clairon. Je lui écrirai; mais je n'ai pas un moment à moi.

Le roi Stanislas m'a écrit une lettre pleine de la plus grande bonté: *quod notandum*. Je crois que c'était la meilleure façon de servir les philosophes.

Je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE MMMCLXXIV.

A M. DE BURIGNI.

A Fernei, 12 septembre.

J'ai reçu fort tard le Bénigne Bossuet dont vous m'avez honoré; je vous en fais mon très sincère remerciement le plus tôt que je peux. J'aime fort les Pères de l'Église, et sur-tout celui-là, parcequ'il est Bourguignon, et que j'ai à présent l'honneur de l'être; de plus il est très éloquent. Ses *Oraisons funèbres* sont de belles déclamations. Je

suis seulement fâché qu'il ait tant loué le chancelier Le Tellier, qui était un si grand fripon. Son *Histoire* particulière de trois ou quatre nations, qu'il appelle *universelle*, est d'un génie plein d'imagination. Il a fait ce qu'il a pu pour donner quelque éclat à ce malheureux petit peuple juif, le plus sot et le plus misérable de tous les peuples.

Vous avouez que ce Père de l'Église a été un peu *mauléoniste*[1], et cela suffit. Si d'ailleurs vous croyez qu'il ait ressemblé à quelques médecins qui croient à la médecine, je vous trouve bien bon et bien honnête. Sa conduite avec M. de Fénélon n'est pas d'un homme aisé à vivre; et il faut avoir le diable au corps pour tant crier contre l'aimable auteur du *Télémaque*, qui s'imaginait qu'on pouvait aimer Dieu pour lui-même.

[1]* Allusion au mariage réel ou prétendu de Bossuet avec mademoiselle Desvieux de *Mauléon*, dont Voltaire a parlé dans le Siècle de Louis XIV. L'abbé Guyon, l'auteur de *l'Oracle des Nouveaux Philosophes*, réfuta l'anecdote de Voltaire avec une grande violence et alla jusqu'à le défier de montrer un seul livre où on eût dit que Bossuet eût vécu marié. Voltaire ne daigna pas répondre à l'abbé, quoiqu'il eût pu citer pour se justifier les Mémoires et Anecdotes de la cour et du clergé de France, que l'abbé J. B. Denis fit imprimer en 1712, in 8° p. p. C'est dans cet ouvrage très curieux du secrétaire de M. de Bissi que l'auteur du Siècle de Louis XIV trouva la fameuse anecdote qu'il raconta avec quelques nouveaux détails d'après la famille Secousse. Burigni convient, dans la *Vie de Bossuet* qu'il publia en 1761 (Biographie bien inférieure à celle que depuis publia l'évêque Bausset), que la liaison de l'évêque de Meaux avec mademoiselle de Mauléon dura jusqu'à sa mort. (L. D. B.)

Au reste, je fais plus de cas de Porphyre, et je vous remercie en particulier d'avoir traduit son livre[1] contre les gourmands; j'espère qu'il me corrigera.

J'ai l'honneur d'être de tout mon cœur, etc.

LETTRE MMMCLXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 septembre.

Dès que je sus que mes anges avaient fait consulter M. Tronchin, je fus un peu alarmé. J'écrivis; voici sa réponse: elle est bonne à montrer au docteur Fournier; il n'en sera pas mécontent. Que mes anges ne soient pas surpris de l'étrange adresse. *Viro immortali* veut dire qu'on vit longtemps quand on suit ses conseils, et *Deo immortali* est une allusion à l'inscription que j'ai mise sur le fronton de mon église, *Deo erexit Voltaire.* Ma prière est *vivat d'Argental.*

Vous êtes bien bon d'envoyer votre billet aux Cramer. Ont-ils besoin de votre billet?

Et moi, bien bon d'avoir cru M. le comte de Choiseul ministre d'état quand vous ne m'en di-

[1]* Traité de Porphyre touchant l'abstinence de la chair, etc., trad. du grec, 1740, 1 vol. in-12, traduction fort médiocre. (L. D. B.)

siez rien. Je m'en réjouissais; je ne veux plus rien croire, si cela n'est pas vrai.

Si mademoiselle Gaussin a encore un visage, Acanthe est fort bien entre ses mains, et tout est fort bien distribué. M. Picardet sera fort bien joué. Que dites-vous de la préface du sieur Picardet? ne l'enverrez-vous pas à frère Damilaville? Il a un excellent sermon qu'il montrera à mes anges pour les réjouir. M. de La Marche a été d'une humeur charmante; il n'y paraît plus. C'est, de plus, une belle ame; c'est dommage qu'il ait certains petits préjugés de bonne femme.

Daignez, mes anges, envoyer l'incluse au secrétaire perpétuel, après l'avoir lue. Zarukma! quel nom! d'où vient-il? le père de Zarukma[1] n'est-il pas M. Cordier? Il est vrai que Zarukma ne rime pas à sifflet; mais il peut les attirer. Zulime au moins est plus doux à l'oreille. Nous nous mîmes quatre à lire *Zulime* à M. de La Marche. Il avait un président avec lui qui dormit pendant toute la pièce, comme s'il avait été au sermon ou à l'audience; ainsi il ne critiqua point. M. de La Marche fut ému, attendri, pleura; et quand madame Denis s'écria en pleurant, *J'en suis indigne*, il n'y put pas tenir. Je fus touché aussi; je dis, *Zulime* consolera Clairon de Zarukma.

[1] * Voyez plus haut la 2e note de la lettre MMMCLXIV. (L. D. B.)

Je vous avais dit que j'étais content de M. de Montmartel. Point; j'en suis mécontent: il ne veut pas avancer trois cents louis. Le contrôleur-général propose des effets royaux, des feuilles de chêne; nous aurons du bruit.

La paix! il n'y aura point de paix. C'est un labyrinthe dont on ne peut se tirer. Ah! pauvres Français! réjouissez-vous, car vous n'avez pas le sens d'une oie.

Divins anges, je baise le bout de vos ailes.

LETTRE MMMCLXXVI.

A M. THIERIOT.

14 septembre.

Je crois que père d'Olivet a communiqué à frère Thieriot une grande lettre de frère Voltaire sur notre père commun Pierre Corneille. Je ne crois point qu'elle soit encore digne de voir le jour; il y faut ajouter des choses très importantes; supprimons-la, je vous en supplie, jusqu'à nouvel ordre. Je mande la même chose *Ciceroniano Oliveto*.

On ne croit pas que ce soit M. Le Gouz qui soit l'auteur du *Droit du Seigneur;* on dit que c'est un nommé Picardet, de l'Académie de Dijon, jeune homme qui a beaucoup de talent. Le fait est qu'elle

est réellement d'un académicien honoraire de Dijon, et qu'en cela on ne trompe personne, ce qui est un grand point.

Je fais mes compliments à Charles Gouju[1]; c'est dans le fond un fort bon homme, et je voudrais que tout le monde pensât comme lui.

Mademoiselle Gaussin pousse bien loin sa jeunesse. Si à son âge elle joue des rôles de petites filles, on peut faire des comédies au mien.

Que Dieu ait tous les frères en sa sainte et digne garde!

LETTRE MMMCLXXVII.

A M. DUCLOS.

14 septembre.

Je commence par remercier ceux qui ont eu la bonté de mettre en marge des notes sur mes notes. Je n'ai l'édition *in-folio* de 1664 que depuis huit jours.

J'ai commencé toutes mes observations sur l'édition très rare de 1644, dans laquelle Corneille inséra tous les passages imités des Latins et des Espagnols.

Ces observations, écrites assez mal de ma main

[1] * Lettre de Charles Gouju à ses frères, que Voltaire publia en 1761. Voltaire avait écrit d'abord Goujou. (L. D. B.)

au bas des pages, ont été transcrites encore plus mal sur les cahiers envoyés à l'Académie.

Il n'est pas douteux que je ne suive dorénavant l'édition de 1664. Cette petite édition de 1664 ne contient que *Médée, le Cid, Pompée*, et *le Menteur*, avec *la Suite du Menteur*.

A-t-on pu douter si j'imprimerais les Sentiments de l'Académie sur *le Cid?*

.... *Ella misma requiriô al rey que se le diesse por marido*. Et vous dites qu'il n'y a pas là d'alternative! Vous avez raison; mais lisez ce qui suit:

.... *Ea estava muy prendada de sus partes*. Voilà nos parties.

.... *O le castigasse conforme à las leyes;* et voilà votre alternative.

Comptez que je serai exact.

Je suis bien aise d'avoir envoyé et soumis à l'examen mes observations, tout informes qu'elles sont: 1° parceque vos réflexions m'en feront faire de nouvelles; 2° parceque le temps presse, et que, si j'avais voulu limer, polir, achever avant d'avoir consulté, j'aurais attendu un an, et je n'aurais été sûr de rien; mais en envoyant mes esquisses, et en en recevant les critiques de l'Académie, je vois la manière dont on pense, je m'y conforme, je marche d'un pas plus sûr.

Il y avait dans mes petits papiers: « L'abbé « d Aubignac, savant sans génie, et La Motte

« homme d'esprit sans érudition, ont voulu faire « des tragédies en prose. » Un jeune homme du métier, qui a copié cela, s'est diverti à ôter le génie à La Motte, et je ne m'en suis aperçu que quand on m'a renvoyé mon cahier.

Il y a souvent des notes trop dures; je me suis laissé emporter à trop d'indignation contre les fadeurs de César et de Cléopâtre dans *Pompée*, et contre le rôle de Félix dans *Polyeucte*. Il faut être juste, mais il faut être poli, et dire la vérité avec douceur.

N. B. Je suis à Fernei, à deux lieues de Genève. Les Cramer préparent tout pour l'édition, et je travaille autant que ma santé peut me le permettre.

Ils ne donneront leur programme que lorsqu'ils commenceront à imprimer; ils n'imprimeront que quand les estampes seront assez avancées pour que rien ne languisse.

J'ai peur qu'il n'y ait quatorze volumes *in* 8°, avec trente-trois estampes. Deux louis, c'est trop peu; mais les Cramer n'en prendront jamais davantage; le bénéfice ne peut venir que du roi, de la czarine, du duc de Parme, de nos princes, etc., comme je l'ai déja mandé. Si mes respectables et bons confrères veulent continuer à me marginer, tout ira bien.

Respects et remerciements.

LETTRE MMMCLXXVIII.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Fernei, 14 septembre.

Je fais réflexion, mon cher maître, que, si l'on imprime la lettre en question, il y faut ajouter des choses essentielles à notre entreprise; que cela peut tenir lieu d'un programme dont je n'aime point l'étalage; que c'est une occasion de rendre adroitement justice à ceux qui les premiers ont favorisé un projet honorable à la nation; que vous vous signaleriez vous-même en m'écrivant en réponse une petite lettre, laquelle ferait encore plus d'effet que la mienne et compagnie.

C'est une nouvelle occasion pour vous de donner un modèle de l'éloquence convenable aux gens de lettres qui s'écrivent avec une familiarité noble sur les matières de leur ressort. Je vais écrire, en conformité, à frère Thieriot, qui supprimera ma lettre jusqu'à nouvel ordre, en cas que vous la lui ayez déja donnée; et, si elle n'est pas sortie de vos mains, il faut qu'elle y reste jusqu'à ce qu'elle soit digne de vous et du public.

(*Au bas de cette lettre on trouve ces deux lignes écrites par Thieriot :*)

« N'imprimez donc point. Je vous dirai ce qui

« rend impossible, quant à présent, ce que notre « ami voudrait de moi, et ce que j'en voudrais « moi-même. »

LETTRE MMMCLXXIX.

A M. D'ALEMBERT.

15 septembre.

Vos très plaisantes lettres, mon cher philosophe, égaieraient Socrate tenant en main son gobelet de ciguë, et Servet sur ses fagots verts. Vous demandez qui nous défera des *Omérites;* ce sera vous, pardieu, en vous moquant d'eux tant que vous pourrez, et en les couvrant de ridicule par vos bons mots.

Notre nation ne mérite pas que vous daigniez raisonner beaucoup avec elle; mais c'est la première nation du monde pour saisir une bonne plaisanterie, et ce qu'assurément vous ne trouverez pas à Berlin, souvenez-vous-en.

Je vous remercie de toute mon ame de l'attention que vous donnez à Pierre. Songez, s'il vous plaît, que je n'avais point son édition de 1664* quand j'ai commencé mon Commentaire. Soyez sûr que tout sera très exact. Je n'oublierai pas

* 1663-64, 2 vol. in-fol.

sur-tout les petits persécuteurs de la littérature, quand je pourrai tomber sur eux.

J'ai déja mandé à M. Duclos que je n'envoyais que des esquisses; mon unique but est d'avoir le sentiment de l'Académie, après quoi je marche à mon aise et d'un pas sûr.

Je n'ai pas été assez poli, je le sais bien; les compliments ne me coûteront rien : mais, en attendant, il faut tâcher d'avoir raison. Ou mon cœur est un fou, ou j'ai la plus grande raison quand je dis que les remords de Cinna viennent trop tard; que son rôle serait attendrissant, admirable, si le discours d'Auguste, au second acte, le touchait tout d'un coup du noble repentir qu'il doit avoir. J'étais révolté, à l'âge de quinze ans, de voir Cinna persister avec Maxime dans son crime, et joindre la plus lâche fourberie à la plus horrible ingratitude. Les remords qu'il a ensuite ne paraissent point naturels, ils ne sont plus fondés, ils sont contradictoires avec cette atrocité réfléchie qu'il a étalée devant Maxime; c'est un défaut capital que Metastasio a soigneusement évité dans sa *Clémence de Titus*. Il ne s'agit pas seulement de louer Corneille, il faut dire la vérité. Je la dirai à genoux et l'encensoir à la main.

Il est vrai que, dans l'examen de *Polyeucte*, je me suis armé quelquefois de vessies de cochon au lieu d'encensoir. Laissez faire, ne songez qu'au

fond des choses; la forme sera tout autre. Ce n'est pas une petite besogne d'examiner trente-deux piéces de théâtre, et de faire un Commentaire qui soit à-la-fois une grammaire et une poétique. Ainsi donc, messieurs, quand vous vous amuserez à parcourir mes esquisses, examinez-les comme s'il n'était pas question de Corneille; souvenez-vous que les étrangers doivent apprendre la langue française dans ce livre. Quand j'aurai oublié une faute de langage, ne l'oubliez pas; c'est là l'objet principal. On apprend notre langue à Moscou, à Copenhague, à Bude, et à Lisbonne. On n'y fera point de tragédies françaises; mais il est essentiel qu'on n'y prenne point des solécismes pour des beautés: vous instruirez l'Europe en vous amusant.

Vous serez, mon cher ami, colloqué pour deux; mais si le roi, les princes, et les fermiers-généraux qui ont souscrit, paient les Cramer, vous nous permettrez de présenter humblement le livre à tous les gens de lettres qui ne sont ni fermiers-généraux ni rois. Vous verrez ce que j'écris sur cela *in meâ epistolâ ad Olivetum-Ciceronianum*. Adieu. Je suis absolument touché de l'intérêt que vous prenez à notre petite drôlerie.

Je suis harassé de fatigue; je bâtis, je commente, je suis malade; je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE MMMCLXXX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Fernei, 16 septembre.

Puisque vous aimez l'histoire, madame, je vous envoie cinq cahiers de la nouvelle édition de *l'Essai sur les Mœurs*, etc. Vous y verrez des choses bien singulières, et entre autres l'extrait d'un livre indien qui est peut-être le plus ancien livre qui soit au monde. J'ai envoyé le manuscrit à la Bibliothéque du roi; je ne crois pas qu'il y ait un monument plus curieux. Quand vous m'aurez rendu mes cinq cahiers, je vous en choisirai d'autres. Cette nouvelle édition ne m'empêche pas de travailler à Pierre Corneille. J'espère, en consultant l'Académie, faire un ouvrage utile. Je me sens déja toute la pesanteur d'un commentateur.

Ce n'est pas seulement, madame, parceque je posséde le don d'ennuyer, comme tous ces messieurs, que je vous écris une si courte lettre; mais c'est réellement parceque je n'ai pas un moment de loisir. Comptez qu'il n'y a que la retraite qui soit le séjour de l'occupation. Si mes travaux pouvaient contribuer à vous délasser quelques mo-

ments, je serais encore plus pédant que je ne suis.

Vous me demandez ce que sera le Commentaire de Corneille; il sera une bibliothéque de douze à treize volumes avec des estampes; il ne coûtera que deux louis, parceque je veux que les pauvres connaisseurs le lisent, et que les rois le paient.

Adieu, madame; supportez la vie et le siècle. Quand vous vous faites lire, ayez soin qu'on vous lise d'abord les notes marginales qui indiquent les matières; vous choisissez alors ce qu'il vous plaît et vous évitez l'ennui.

Je vous demande un peu d'attention pour *l'Ézour-Veidam*. Mille tendres respects.

LETTRE MMMCLXXXI.

A M. P. ROUSSEAU,

A BOUILLON.

Château de Fernei, en Bourgogne, par Genève, 16 septembre.

Je ne connais pas plus, monsieur, la lettre de M. de Formey que l'*Ode sur la guerre*. Cette ode me paraît d'un homme de génie; mais il y a trop de fautes contre la langue. Elle commence par des idées très fortes, peut-être trop fortes, mais elle

ne se soutient pas. Elle est d'un étranger qui a beaucoup d'esprit. Voici un autre objet qui m'intéresse véritablement. M. l'abbé d'Olivet me mande que cette lettre, que je vous envoie, doit être publique; j'y consens très volontiers. Elle tiendra lieu d'un programme en forme, dont je n'aime pas trop l'étalage. Vous verrez par cette lettre de quoi il est question, et je crois qu'elle fera un très bon effet dans votre Journal. Vous avez un beau champ pour rendre justice à notre nation, qui encourage avec tant de zèle une entreprise honorable et utile. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE MMMCLXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 septembre.

Il n'y a point de poste par laquelle je n'envoie quelque tribut à mes anges.

Voici *Médée*. Vous êtes suppliés de vouloir bien l'envoyer à notre secrétaire perpétuel, quand elle vous aura bien ennuyés.

J'ose encore vous supplier de vouloir bien faire donner le paquet ci-joint à madame du Deffand.

Je suis bien aise que mademoiselle Gaussin joue à son âge un rôle de jeune fille; cela me fait croire

qu'il est permis de faire des sottises au mien. Ne joue-t-on pas à présent la nouvelle sottise du *Droit du Seigneur?* est-il sifflé? Il est sûrement critiqué, et il faut qu'il le soit. Malheur aux hommes publics, et aux ouvrages dont on ne dit mot! L'oncle et les deux nièces baisent le bout de vos ailes.

Qu'est donc devenue l'affaire de MM. Tithon père et fils? Vous ne me dites jamais rien, et je m'intéresse à tout.

LETTRE MMMCLXXXIII.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Fernei, 16 septembre.

Je vous envoie, mon très cher maître, ma lettre du 20 auguste, à laquelle j'ai ajouté des détails nécessaires qui tiendront lieu d'un programme que je n'aime point. Envoyez-moi quatre lignes en réponse, et faites imprimer le tout par le moyen de frère Thieriot.

Je vous réitère ce que j'ai déja mandé à notre secrétaire perpétuel, que je vous envoie mes ébauches, et que je travaillerai à tête reposée sur les observations que l'Académie veut bien mettre en marge. Je donne quelquefois des coups de

pied dans le ventre à Corneille, l'encensoir à la main; mais je serai plus poli.

Vous souvenez-vous de *Cinna?* C'est le chef-d'œuvre de l'esprit humain; mais je persiste toujours, non seulement à croire, mais à sentir vivement qu'il fallait que Cinna eût des remords immédiatement après la belle délibération d'Auguste. J'étais indigné, dès l'âge de vingt ans, de voir Cinna confier à Maxime qu'il avait conseillé à Auguste de retenir l'empire pour avoir une raison de plus de l'assassiner. Non, il n'est pas dans le cœur humain qu'on ait des remords après s'être affermi dans cette horrible hypocrisie. Non, vous dis-je, je ne puis approuver que Cinna soit à-la-fois infame et en contradiction avec lui-même. Qu'en pense M. Duclos? Moi je dis tout ce que je pense, sauf à me corriger. *Vale.*

LETTRE MMMCLXXXIV.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Fernei, 19 septembre.

Je vous demande deux graces, mon cher maître: la première de convenir que les remords de Cinna auraient fait un effet admirable s'il les avait éprouvés dans le temps qu'Auguste lui dit: « Je partagerai l'empire avec vous, et je vous donne Émi-

« lie[1]. » Une fourberie lâche et abominable, dans laquelle Cinna persiste, ôte à ses remords tardifs toute la beauté, tout le pathétique, toute la vérité même qu'ils devraient avoir; et c'est sans doute une des raisons qui font que la pièce est aussi froide qu'elle est belle.

M. le duc de Villars vient d'en raisonner avec moi : il connaît le théâtre mieux que personne; il ne conçoit pas comment on peut être d'un autre avis. Relisez, je vous en prie, mes observations sur *Cinna*, que je renvoie à M. Duclos. Je vous dirai, comme à lui, qu'il faut de l'encens à Corneille et des vérités au public.

L'impératrice de Russie souscrit, comme le roi, pour deux cents exemplaires. L'empressement pour cet ouvrage est sans exemple.

La seconde grace que je vous demande est de vouloir bien mettre M. Watelet dans la liste de nos académiciens qui encouragent les souscriptions pour mademoiselle Corneille. Non seulement M. Watelet prend cinq exemplaires, mais il a la bonté de dessiner et de graver le frontispice;

[1] * Corneille fait ainsi parler Auguste dans sa tragédie de *Cinna* (acte II, sc. 1) :

> Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire,
> Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
> . . . .
> Pour épouse, Cinna, je vous donne Émilie.

(L. D. B.)

il nous aide de ses talents et de son argent; gardez donc que l'ami Thieriot ne l'oublie. Ces petits soins peuvent vous amuser dans votre heureux loisir. Je porte un fardeau immense, et j'en suis charmé. Aidez-moi, instruisez-moi, écrivez-moi.

LETTRE MMMCLXXXV.

A M. DUCLOS.

Fernei, 19 septembre.

Je vous demande en grace, monsieur, de vouloir bien engager nos confrères à daigner lire les corrections, les explications, les nouveaux doutes que vous trouverez dans le Commentaire de *Cinna*. Vous vous intéressez à cet ouvrage : je sais combien il est important que je ne hasarde rien sans vos avis. M. le duc de Villars est chez moi. Je ne connais personne qui ait fait une étude plus réfléchie du théâtre que lui. Il sent, cemme moi, combien ces remords sont peu naturels, et par conséquent peu touchants, après que Cinna s'est affermi dans son crime, et dans une fourberie aussi réfléchie que lâche, qui exclut tout remords. Il est persuadé, avec moi, que ces remords auraient produit un effet admirable, s'il les avait eus quand il doit les avoir, quand Auguste lui dit qu'il partagera l'empire avec lui, et qu'il lui

donne Émilie. Ah! si dans ce moment-là même Cinna avait paru troublé devant Auguste; si Auguste ensuite, se souvenant de cet embarras, en eût tiré un des indices de la conspiration, que de beautés vraies, que de belles situations un sentiment si naturel eût fait naître!

Nous devons de l'encens à Corneille, et assurément je lui en donne; mais nous devons au public des vérités et des instructions. Je vous demande en grace de m'aider; le fardeau est immense, je ne peux le porter sans secours. Je vous importune beaucoup; je vous importunerai encore davantage. Je vous demande la plus grande patience et les plus grandes bontés. L'Europe attend cet ouvrage. On souscrit en Allemagne et en Angleterre; l'impératrice de Russie pour deux cents exemplaires, comme le roi. Je vous conjure de me mettre en état de répondre à des empressements si honorables. Présentez à l'Académie mes respects, ma reconnaissance, et ma soumission, et renvoyez-moi ce manuscrit; c'est la seule pièce que j'aie.

LETTRE MMMCLXXXVI.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Fernei, 19 septembre.

Monsieur, les mânes de Corneille, sa petite-fille, et moi, nous vous présentons les mêmes remerciements, et nous nous mettons tous aux pieds de votre auguste impératrice. Voici les derniers temps de ma vie consacrés à deux Pierre qui ont tous deux le nom de grand. J'avoue qu'il y en a un bien préférable à l'autre. Cinq ou six pièces de théâtre, remplies de beautés avec des défauts, n'approchent certainement pas de mille lieues de pays policées, éclairées, et enrichies.

Je suis très obligé à votre excellence de m'avoir épargné des batailles avec des Allemands. J'emploierai à servir sous vos étendards le temps que j'aurais perdu dans une guerre particulière. Vous pouvez compter que je mettrai toute l'attention dont je suis capable dans l'emploi des matériaux que vous m'avez envoyés, et que les deux volumes seront absolument conformes à vos intentions. Plus je vois aujourd'hui de campagnes dévastées, de pays dépeuplés, et de citoyens rendus malheureux par une guerre qu'on pouvait éviter, plus j'admire un homme qui, au milieu de la

guerre même, a été fondateur et législateur, et qui a fait la plus honorable et la plus utile paix. Si Corneille vivait, il aurait mieux célébré que moi Pierre-le-Grand; il eût plus fait admirer ses vertus, mais il ne les aurait pas senties davantage. Je suis plus que jamais convaincu que toutes les petites faiblesses de l'humanité, et les défauts qui sont le fruit nécessaire du temps où l'on est né, et de l'éducation qu'on a reçue, doivent être éclipsés et anéantis devant les grandes vertus que Pierre-le-Grand ne devait qu'à lui-même, et devant les travaux héroïques que ses vertus ont opérés. On ne demande point en voyant un tableau de Raphaël, ou une statue de Phidias, si Phidias et Raphaël ont eu des faiblesses; on admire leurs ouvrages, et on s'en tient là. Il doit en être ainsi des belles actions des héros.

Je ne m'occupe du Commentaire sur Corneille avec plaisir que dans l'espérance qu'il rendra la langue française plus commune en Europe, et que la Vie de Pierre-le-Grand trouvera plus de lecteurs. Mon espérance est fondée sur l'attention scrupuleuse avec laquelle l'Académie française revoit mon ouvrage. C'est un moyen sûr de fixer la langue, et d'éclaircir tous les doutes des étrangers. On parlera le français plus facilement, grace aux soins de l'Académie; et la langue dans laquelle Pierre-le-Grand sera célébré comme il le mérite

en sera plus agréable à toutes les nations. Je me hâte de dépêcher le *Cid* et *Cinna,* afin d'être tout entier à Pultava et à Pétersbourg. Je ne demande que trois mois pour achever le *Corneille,* après quoi tout le reste de ma vie est à *Pierre-le-Grand* et à vous.

LETTRE MMMCLXXXVII.

A M. L'ABBÉ PERNETTI.

A Fernei, 21 septembre.

Vous devriez, mon cher abbé, venir avec le sculpteur, et bénir mon église. Je serais charmé de servir votre messe, quoique je ne puisse plus dire : *Qui lætificat juventutem meam.*

Je doute qu'il y ait un programme pour l'édition de Corneille. Cet étalage est peut-être inutile, puisqu'on ne reçoit point d'argent, et qu'on ne fait point de conditions. Les frères Cramer donneront pour deux louis d'or, douze, treize, ou quatorze volumes *in*-8°, avec des estampes. Ceux qui voudront retenir des exemplaires, et avoir pour deux louis un ouvrage qui devrait en coûter quatre, n'ont qu'à retenir chez les Cramer les exemplaires qu'ils voudront avoir, ou chez les libraires correspondants des Cramer, ou s'adresser à mes amis qui m'enverront leurs noms ; et tout sera dit. Tout

n'est pas dit pour vous, mon cher confrère, car j'ai toujours à vous répéter que je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE MMMCLXXXVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Fernei, 23 septembre.

Mon ancien camarade, mon cher ami, nous recevrons toujours à bras ouverts quiconque viendra de votre part. Il est vrai que nous aimerions bien mieux vous voir que vos ambassadeurs; mais ma faible santé me retient dans la retraite que j'ai choisie. Je viens de bâtir une église où j'aurai le ridicule de me faire enterrer; mais j'aime bien mieux le monument que j'érige à Corneille, votre compatriote. Je suis bien aise que l'indifférent Fontenelle m'ait laissé le soin de Pierre et de sa nièce; l'un et l'autre amusent beaucoup ma vieillesse. Je vous exhorte à lire *Pertharite* avec attention. Lisez du moins le second acte et quelque chose du troisième. Vous serez tout étonné de trouver le germe entier de la tragédie d'*Andromaque*, les mêmes sentiments, les mêmes situations, les mêmes discours. Vous verrez un Grimoald jouer le rôle de Pyrrhus, avec une Rodelinde dont il a vaincu le mari qu'on croit mort. Il quitte

son Edvige pour Rodelinde, comme Pyrrhus abandonne son Hermione pour Andromaque. Il menace de tuer le fils de sa Rodelinde, comme Pyrrhus menace Astyanax. Il est violent, et Pyrrhus aussi. Il passe de Rodelinde à Edvige, comme Pyrrhus d'Andromaque à Hermione. Il promet de rendre le trône au petit Rodelinde: Pyrrhus en fait autant, pourvu qu'il soit aimé. Rodelinde dit à Grimoald :

> N'imprime point de tache à tant de renommée, etc.
>
> Acte II, sc. V.

Andromaque dit à Pyrrhus :

> Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse,
> Et qu'un dessein si beau, si grand, si généreux,
> Passe pour le transport d'un esprit amoureux ?
>
> Acte I, sc. IV.

Ce n'est pas tout; Edvige a son Oreste. Enfin Racine a tiré tout son or du fumier de *Pertharite*, et personne ne s'en était douté, pas même Bernard de Fontenelle, qui aurait été bien charmé de donner quelques légers coups de patte à Racine.

Vous voyez, mon cher ami, qu'il y a des choses curieuses jusque dans la garde-robe de Pierre. La comparaison que je pourrai faire de lui et des Anglais, ou des Espagnols qui auront traité les mêmes sujets, sera peut-être agréable. A l'égard

des bonnes piéces, je ne fais aucune remarque sur laquelle je ne consulte l'Académie. Je lui ai envoyé toutes mes notes sur le *Cid, les Horaces, Pompée, Polyeucte, Cinna*, etc. Ainsi mon Commentaire pourra être à-la-fois un art poétique et une grammaire.

Il n'est question que du théâtre. Je laisse là l'*Imitation de Jésus-Christ**, et je m'en tiens à l'imitation de Sophocle. Vous me ferez pourtant plaisir de m'envoyer la description du presbytère d'Énouville. Je ne crois pas que je chante jamais les presbytères de mes curés; je leur conseille de s'adresser à leurs grenouilles; mais je pourrais bien chanter une jolie église que je viens de bâtir, et un théâtre que j'achéve. Je vous prie, mon cher ami, si vous m'envoyez ce presbytère, de me l'adresser à Versailles, chez M. de Chenevières[1], premier commis de la guerre, qui me le fera tenir avec sûreté.

On va reprendre encore *Oreste* à la Comédie-Française. Il est vrai que j'ai bien fortifié cette pièce, et qu'elle en avait besoin. Mais enfin j'aime à voir la nation redemander une tragédie grecque,

* Mise en vers français par P. Corneille.

1* Ce M. de Chenevières est le même auquel Voltaire a adressé quelques lettres : il est principalement connu par les « détails militaires dont la connaissance est nécessaire à tous les officiers et « principalement aux commissaires des guerres. » Paris, 1750. 4 v. in-12. (L. D. B.)

sans amour, dans laquelle il n'y a point de partie carrée ni de roman.

Adieu; je vous embrasse. Pourriez-vous me dire quel est un monsieur P. T. N. G. à qui Corneille dédie sa *Médée?*

LETTRE MMMCLXXXIX.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

25 septembre.

Monsieur, j'ai reçu, par M. de Soltikof, les manuscrits que votre excellence a bien voulu m'envoyer, et les sieurs Cramer, libraires de Genève, qui vont imprimer les Œuvres et les Commentaires de Pierre Corneille, ont reçu la souscription dont sa majesté impériale daigne honorer cette entreprise. Ainsi chacun a reçu ce qui est à son usage : moi, des instructions; et les libraires, des secours.

Je vous remercie, monsieur, des uns et des autres, et je reconnais votre cœur bienfesant et votre esprit éclairé dans ces deux genres de bienfaits.

J'ai déja eu l'honneur de vous écrire par la voie de Strasbourg, et j'adresse cette lettre par M. de Soltikof, qui ne manquera pas de vous la faire rendre. Ce sera, monsieur, une chose éternellement honorable pour la mémoire de Pierre Corneille et

pour son héritière que votre auguste impératrice ait protégé cette édition autant que le roi de France. Cette magnificence, égale des deux côtés, sera une raison de plus pour nous faire tous compatriotes. Pour moi, je me crois de votre pays, depuis que votre excellence veut bien entretenir avec moi un commerce de lettres. Vous savez que je me partage entre les deux Pierre qui ont tous deux le nom de grand; et, si je donne à présent la préférence au *Cid* et à *Cinna*, je reviendrai bientôt à celui qui fonda les beaux-arts dans votre patrie.

J'avoue que les vers de Corneille sont un peu plus sonores que la prose de votre Allemand, dont vous voulez bien me faire part; peut-être même est-il plus doux de relire le rôle de Cornélie que d'examiner avec votre profond savant si Jean Gutmanseths était médecin ou apothicaire, si son confrère Van Gad était effectivement Hollandais, comme ce mot *van* le fait présumer, ou s'il était né près de la Hollande. Je m'en rapporte à l'érudition du critique, et je le supplierai, en temps et lieu, de vouloir bien éclaircir à fond si c'était un crapaud ou une écrevisse qu'on trouva suspendu au plafond de la chambre de ce médecin, quand les strélitz l'assassinèrent.

Je ne doute pas que l'auteur de ces remarques intéressantes, et qui sont absolument nécessaires pour l'*Histoire de Pierre-le-Grand*, ne soit lui-même

un historien très agréable, car voilà précisément les détails dans lesquels entrait Quinte-Curce quand il écrivait l'*Histoire d'Alexandre*. Je soupçonne ce savant Allemand d'avoir été élevé par le chapelain Norberg, qui a écrit l'*Histoire de Charles XII* dans le goût de Tacite, et qui apprend à la dernière postérité qu'il y avait des bancs couverts de drap bleu au couronnement de Charles XII. La verité est si belle, et les hommes d'état s'occupent si profondément de ces connaissances utiles, qu'il n'en faut épargner aucune au lecteur. A parler sérieusement, monsieur, j'attends de vous de véritables mémoires sur lesquels je puisse travailler. Je ne me consolerai point de n'avoir pas fait le voyage de Pétersbourg, il y a quelques années. J'aurais plus appris de vous dans quelques heures de conversation, que tous les compilateurs ne m'en apprendront jamais. Je prévois que je ne laisserai pas d'être un peu embarrassé. Les rédacteurs des mémoires qu'on m'a envoyés se contredisent plus d'une fois, et il est aussi difficile de les concilier que d'accorder des théologiens. Je ne sais si vous pensez comme moi; mais je m'imagine que le mieux sera d'éviter, autant qu'il sera possible, la discussion ennuyeuse de toutes les petites circonstances qui entrent dans les grands événements, sur-tout quand ces circonstances ne sont pas essentielles. Il me paraît que les Romains ne se

sont pas souciés de faire aux Scaliger et aux Saumaise le plaisir de leur dire combien de centurions furent blessés aux batailles de Pharsale et de Philippes.

Notre boussole sur cette mer que vous me faites courir est, si je ne me trompe, la gloire de Pierre-le-Grand. Nous lui dressons une statue, mais cette statue ferait-elle un bel effet si elle portait dans une main une dissertation sur les annales de Novogorod, et dans l'autre un commentaire sur les habitants de Crasnoyark? Il en est de l'histoire comme des affaires, il faut sacrifier le petit au grand. J'attends tout, monsieur, de vos lumières et de votre bonté; vous m'avez engagé dans une grande passion, et vous ne vous en tiendrez pas à m'inspirer des desirs. Songez combien je suis fâché de ne pouvoir vous faire ma cour, et que je ne puis être consolé que par vos lettres et par vos ordres.

LETTRE MMMCXC.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 septembre.

O mes anges! tout ce que j'ai prédit est arrivé. Au premier coup de fusil qui fut tiré, je dis: En voilà pour sept ans. Quand le petit Bussi alla à

Londres, j'osai écrire à M. le duc de Choiseul qu'on se moquait du monde, et que toutes ces idées de paix ne serviraient qu'à amuser le peuple. J'ai prédit la perte de Pondichéri, et enfin j'ai prédit que le *Droit du Seigneur* de M. Picardet réussirait. Mes divins anges, c'est parceque je ne suis plus dans mon pays que je suis prophète. Je vous prédis encore que tout ira de travers, et que nous serons dans la décadence encore quelques années, et décadence en tout genre; et j'en suis bien fâché.

On m'envoie des Gouju; je vous en fais part.

Je crois avec vous qu'il y a des moines fanatiques, et même des théologiens imbéciles; mais je maintiens que, dans le nombre prodigieux des théologiens fripons, il n'y en a jamais eu un seul qui ait demandé pardon à Dieu en mourant, à commencer par le pape Jean XII, et à finir par le jésuite Le Tellier et consorts. Il me paraît que Gouju écrit contre les théologiens fripons qui se confirment dans le crime en disant: La religion chrétienne est fausse; donc il n'y a point de Dieu. Gouju rendrait service au genre humain, s'il confondait les coquins qui font ce mauvais raisonnement.

Mais vraiment oui,

Dieu, qui savez punir, qu'Atide me haïsse [1]!

[1] * *Zulime*. Variantes, acte III, sc. v. (L. D. B.)

est une assez jolie prière à Jésus-Christ; mais je ne me souviens plus des vers qui précèdent; je les chercherai quand je retournerai aux Délices.

Je travaille sur Pierre, je commente, je suis lourd. C'est une terrible entreprise de commenter trente-deux pièces, dont vingt-deux ne sont pas supportables, et ne méritent pas d'être lues.

Les estampes étaient commencées. Les Cramer les veulent. Je ne me mêlerai que de commenter, et d'avoir raison si je peux. Dieu me garde seulement de permettre qu'ils donnent une annonce avant qu'on puisse imprimer! Je veux qu'on ne promette rien au public, et qu'on lui donne beaucoup à-la-fois. Mes anges, j'ai le cœur serré du triste état où je vois la France; je ne ferai jamais de tragédie si plate que notre situation: je me console comme je peux. Qu'importe un Picardet ou Rigardet? Il faut que je rie pour me distraire du chagrin que me donnent les sottises de ma patrie. Je vous aime, mes divins anges; et c'est là ma plus chère consolation. Je baise le bout de vos ailes.

N. B. Qu'importe que M. le duc de Choiseul ait la marine ou la politique? Mélin de Saint-Gelais[1], auteur du *Droit du Seigneur,* ne peut-il pas dédier sa pièce à qui il veut?

[1] * Mélin de Saint-Gelais est un poëte de l'époque à laquelle Voltaire a placé le sujet du *Droit du Seigneur.* (L. D. B.)

LETTRE MMMCXCI.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Au château de Fernei, 30 septembre.

Vous écrivez de votre main, madame, et je ne puis en faire autant. Comment n'avez-vous pas un petit secrétaire, pas plus gros que rien, qui vous amuserait, et qui me donnerait souvent de vos nouvelles? Il ne faut se refuser aucune des petites consolations qui peuvent rendre la vie plus douce à notre âge.

Vous ne me mandez point si vous aviez votre amie avec vous. Elle aura dû être bien effrayée du sacrement dont vous me parlez. Je vous crois de la pâte du cardinal de Fleuri, et de celle de Fontenelle. Nous avons à Genève une femme de cent trois ans, qui est de la meilleure compagnie du monde, et le conseil de toute sa famille. Voilà de jolis exemples à suivre. Je vous y exhorte avec le plus grand empressement.

Je vous remercie de tout mon cœur, madame, du portrait de madame de Pompadour, que vous voulez bien m'envoyer. Je lui ai les plus grandes obligations depuis quelque temps; elle a fait des choses charmantes pour mademoiselle Corneille.

Je ne suis point actuellement aux Délices.

Figurez-vous que M. le duc de Villars occupe cette petite maisonnette avec tout son train. Je la lui ai prêtée pour être plus à portée du docteur Tronchin, qui donne une santé vigoureuse à tout le monde, excepté à moi.

M. le duc de Bouillon ne vous écrit-il pas quelquefois? Il a fait des vers pour moi, mais je le lui ai bien rendu.

Recevez-vous des nouvelles de M. le prince de Beaufremont? Je voudrais bien le rencontrer quelquefois chez vous. Il me paraît d'une singularité beaucoup plus aimable que celle de monsieur son père. Mais, madame, avec une détestable santé, et plus d'affaires qu'un commis de ministre, il faut que je renonce pour deux ans au moins à vous faire ma cour. Et si je ne vous vois pas dans trois ans, ce sera dans quatre; je ne veux pour rien au monde renoncer à cette espérance. J'ai actuellement chez moi le plus grand chimiste de France, qui sans doute me rajeunira; c'est M. le comte de Lauraguais : c'est un jeune homme qui a tous les talents et toutes les singularités possibles, avec plus d'esprit et de connaissances qu'aucun homme de sa sorte. Adieu, madame; plus je vois de gens aimables, plus je vous regrette. Mille tendres respects.

LETTRE MMMCXCII.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Septembre.

Je vous jure, mon cher Cicéron, que le chanoine de Reims a très mal vu. Les princes du sang se sont mis en possession de venir prendre la première place sur les bancs du théâtre, quand il y avait des bancs, et il fallait bien qu'on se levât pour leur faire place; mais assurément Corneille ne venait pas déranger tout un banc, et faire sortir la personne qui occupait la première place sur ce banc. S'il arrivait tard, il était debout; s'il arrivait de bonne heure, il était assis. Il se peut faire qu'ayant paru à la représentation de quelqu'une de ses bonnes pièces, on se soit levé pour le regarder; qu'on lui ait battu des mains. Hélas! à qui cela n'arrive-t-il pas? Mais qu'il ait eu des distinctions réelles, qu'on lui ait rendu des honneurs marqués, que ces honneurs aient passé en usage pour lui, c'est ce qui n'est ni vrai, ni vraisemblable, ni même possible, attendu la tournure de nos esprits français. Croyez-moi, le pauvre homme était négligé comme tout grand homme doit l'être parmi nous. Il n'avait nulle considération, on se moquait de lui; il allait à pied, il arrivait crotté de

chez son libraire à la Comédie ; on siffla ses douze dernières pièces ; à peine trouva-t-il des comédiens qui daignassent les jouer. Oubliez-vous que j'ai été élevé dans la cour du Palais par des personnes qui avaient vu long-temps Corneille ? Ce qu'on nous dit dans notre enfance nous fait une impression durable, et j'étais destiné à ne rien oublier de ce qu'on me disait des pauvres poëtes mes confrères. Mon père avait bu avec Corneille : il me disait que ce grand homme était le plus ennuyeux mortel qu'il eût jamais vu, et l'homme qui avait la conversation la plus basse. L'histoire du lutin est fort connue, et malheureusement son lutin l'a totalement abandonné dans plus de vingt pièces de théâtre. Cependant on veut des commentaires sur ces ouvrages qui ne devraient jamais avoir vu le jour : à la bonne heure, on aura des commentaires ; je ne plains pas mes peines.

Tout ce que je demande à l'Académie, mon cher maître, c'est qu'elle daigne lire mes observations aux assemblées, quand elle n'aura point d'occupations plus pressantes. Je profiterai de ses critiques. Il est important qu'on sache que j'ai eu l'honneur de la consulter, et que j'ai souvent profité de ses avis. C'est là ce qui donnera à mon ouvrage un poids et une autorité qu'il n'aurait jamais, si je ne m'en rapportais qu'à mes faibles lumières. Je n'aurais jamais entrepris un ouvrage

si épineux, si je n'avais compté sur les instructions de mes confrères.

Venons à ma lettre du 20 août[1]; elle était pour vous seul; je la dictai fort vite : mais si vous trouvez qu'elle puisse être de quelque utilité, et qu'elle soit capable de disposer les esprits en faveur de mon entreprise, je vous prie de la donner à frère Thieriot. J'ai peur qu'il n'y ait quelques fautes de langage. On pardonne les négligences, mais non pas les solécismes; et il s'en glisse toujours quelques uns quand on dicte rapidement. Je me mets entre vos mains à la suite de Pierre, et je recommande l'un et l'autre à vos bons offices, à vos lumières, et à vos bontés.

Adieu, mon cher maître; votre vieillesse est bien respectable; plût à Dieu que la mienne en approchât! Vous écrivez comme à trente ans. Je sens combien je dois vous estimer et vous aimer.

Le président de Ruffei, qui est chez moi, vous fait ses compliments.

[1] * C'est par inadvertance que Voltaire se sert ici du mot août, que quelques braves gens de nos jours écrivent encore aoust, et qu'avec raison il trouvait barbare dans la date de sa lettre à Thieriot, du 11 auguste 1761. (L. D. B.)

FIN DU TREIZIÈME VOLUME
DE LA CORRESPONDANCE.

AVIS AU RELIEUR.

Ce volume contient douze nouveaux titres destinés à remplacer ceux des premiers volumes de la Correspondance dont la tomaison était vicieuse.


a39003 002351061b

